@

Léon WIEGER

TEXTES PHILOSOPHIQUES

à partir de :

TEXTES PHILOSOPHIQUES

par le Père Léon WIEGER (1856-1933)

Imprimerie de Hien-hien, 1930. Deuxième édition. 420 pages.
(Première édition : 1906).

Ouvrage numérisé grâce à l'obligeance des Archives et de la Bibliothèque asiatique des Missions Étrangères de Paris

http://www.mepasie.org

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2011

DISPOSITIF

Préface

Théo-philosophie antique

Chapitre I. Avant les Tcheou.
1. L'être supérieur. Ciel. Sublime Souverain.
2. La nature.
3. Les êtres transcendants.
4. Les mânes.
5. Divination.
6. Superstition.

Chap. II. La Grande Règle.
Historique. Les neuf articles :
1. Cinq agents naturels.
2. Cinq activités humaines.
3. Administration.
4. Cinq temps.
5. Pôle impérial.
6. Gouvernement.
7. Solution des doutes.
8. Répercussion au ciel.
9. Biens et maux. Ordre logique.

Chap. III. Sous les Tcheou. Annales et Odes.
1. L'être supérieur.
2. Les êtres transcendants.
3. Les mânes.
4. Divination : par la tortue et l'achillée — par les diagrammes — par les songes.

Chap. IV. Sous les Tcheou. Rituels.
1. L'être supérieur. Cinq Ti.
2. Les êtres transcendants : Chênn et K'î — Chée et Tsi — Monts et Fleuves — Corps célestes — Petits chênn.
3. Les sacrifices.
4. Les mânes.
5. Divination.
6. Sorcellerie.
7. Exorcismes.

Chap. V. Sous les Tcheou. Période tch'ounn-ts'iou.
1. L'être supérieur.
2. Les êtres transcendants.
3. Les mânes.
4. Divination : par la tortue et l'achillée — par les diagrammes — par les songes.
5. Monstres.
6. Sorcellerie.

Philosophie des Jou

Chap. VI. Confucius.
1. L'être supérieur.
2. Les êtres transcendants.
3. Les mânes.
4. Piété filiale.
5. Bonté pour autrui.
6. Éthique et politique.
7. Divination.
8. Conclusion.
9. Appendice.

Chap. VII. Les disciples.
1. Naturisme.
2. Êtres supérieur et transcendants.
3. Les mânes.
4. Divination.
5. Piété filiale.
6. Éthique.

Chap. VIII. Tseng-tzeu et Tzeu-seu.
I. Tch'êng, le sens du vrai.
II. Nature. Destin. Neutralité.

Chap. IX. Mong-tzeu.
1. Nature humaine.
2. Ciel. Destin.
3. Cheng-jenn. Kiunn-tzeu. Tao.
4. Les Jou. Le gouvernement.
5. Écoles. Instruction.
6. Piété filiale.
7. Varia.

Chap. X. Mei-ti.

Chap. XI. Sunn-tzeu.

Chap. XII. Tong-tchoung-chou.

Chap. XIII. Wang-tch'oung.

Chap. XIV. Tchouhisme.
1. Norme et matière.
2. Êtres transcendants et mânes.
3. Éthique.

Chap. XV. Jou-kiao moderne.
1. Norme, matière, etc.
2. Yinn-yang. Hoûnn-p'ai.
3. Sīnn et chênn.
4. T'iēn-li, jênn-u.
5. Hiâo et hîng.

Chap. XVI. Wang yang-ming.
Cœur. Norme, Intuition.

Textes philosophiques

Philosophie des Taoïstes

Chap. XVII. Lao-tzeu.
1. L'être primordial.
2. Éthique et politique.
3. Endogénie de l'enfançon.
4. Le Ciel et le Sage.
5. Chênn et Koèi.

Chap. XVIII. Teng-si-tzeu.

Chap. XIX. Lie-tzeu.

Chap. XX. Tchoang-tzeu.

Chap. XXI. Koan-tzeu.

Chap. XXII. Koei-kou-tzeu.

Chap. XXIII. Heue-koan-tzeu.

Chap. XXIV. Yinn-wenn-tzeu. Lu-pou-wei. Han-fei-tzeu.

Chap. XXV. Hoai-nan-tzeu.

Chap. XXVI. Pao-p'ou-tzeu.

Chap. XXVII. Cheu-han-ki

Chap. XXVIII. Koann-yinn-tzeu.

Chap. XXIX. Penn-k'i-king.

Chap. XXX. Tong-kou-king.

Chap. XXXI. Fragments anonymes.

Chap. XXXII. Chou-tsu-tzeu.

Philosophie des Buddhistes

Chap. XXXIII. Buddhisme chinois moderne.
A. Son élaboration.
B. Textes. Introduction.
1. Buddha, l'Illuminé.
2. La Buddhéité.
3. Ses trois états.
4. L'Illusion.
5. La réalité tchenn-jou.
6. L'impermanence.
7. Aucun moi particulier.
8. Causalité.
9. La chaîne.
10. La fantasmagorie wan-fa.
11. Attributs du tchenn-jou.
12. Ses sept états.
13. La foi buddhique.
14. Le karman.
15. Nirvana. Samsara.
16. Trois dogmes.
17. Quatre erreurs.
18. Trois connaissances.
19. Trois venins.
20. Trois régions.
21. Le cœur.

22. Cinq skandhas.
23. Mouo-na. A-lai-ye.
24. Morale.
25. Trois recours.
26. Œuvres du corps.
27. Œuvres de la bouche.
28. Œuvres de l'esprit.
29. Reconnaissance.
30. Six pāramitas.
31. Aumône.
32. Observance.
33. Méditation.
34. Le nie-p'an.
35. Le fruit.
36. Deux voies.
37. Six stades.
38. Dix mondes.
39. Buddhas. P'ousas.
40. Loi du karman.
41. Le repentir.
42. Salut par soi-même, ou avec l'aide d'un autre.
43. Mahayana. Hinayana.
44. Fidéisme primitif.
45. Fa-siang-tsoung idéalistes.
46. Hoa-yen-tsoung réalistes.
47. Syncrétisme T'ien-t'ai.
48. Védantistes Tch'an.
49. Terre Pure. Amidisme.
50. Tantrisme.

@

PRÉFACE

@

p.003 En 1906, dans la préface de la première édition du présent ouvrage, que des travaux plus pressants me firent écourter, j'ai dit que « l'intérêt apologétique de ces *Textes Philosophiques* a diminué », vu la transformation de la vieille Chine, qui commençait alors. Je ne répéterai pas cette phrase, en cette année 1930. La physionomie de la vieille Chine a bien changé depuis qu'elle s'est muée en République, c'est là un fait visible... mais qu'en est-il des idées ?.. Eh bien, c'est un fait aussi, que sous les *feelings* américains dont certains *Jeunes* l'ont saupoudrée, moisissure exotique qui n'adhère pas... c'est un fait, dis-je, que dans la profondeur, tout au fond, le peuple chinois pense encore comme il pensa durant des millénaires, depuis sa lointaine origine. — Confucius n'est plus l'auteur étudié par les écoliers ; il est davantage, étant reconnu comme le moraliste, l'économiste, le politique de la Chine. — Le Taoïsme qui était tombé au rang de superstition méprisable et redoutée, est considéré maintenant par certains savants comme étant la propre philosophie nationale. — Le Buddhisme dont les bonnes vieilles légendes ne provoquaient plus que le sourire, se relève en Chine, comme il s'est relevé au Japon, sous forme mahayaniste ou amidiste, gagnant des esprits par l'élévation de son idéalisme, gagnant des cœurs par la douceur de sa charité. — Il y a indubitablement reviviscence, *revival* comme on dit en Chine, et du Confuciisme, et du Taoïsme, et du Buddhisme, sous forme épurée. C'est ce qui a décidé la publication de cette seconde édition des *Textes Philosophiques*, qu'on demandait depuis longtemps. — Non pour que le contenu de ce livre serve à attaquer des personnes qu'il convient de ménager, conformément à l'avertissement répété par deux Évangélistes « que celui qui n'est pas ennemi est ami »... Mais pour aider ceux qui voudront scruter les profondeurs de l'âme chinoise, à entreprendre cette étude compliquée et délicate, plus facilement et plus sûrement. — Je reviens sur cette pensée, qu'il ne faut pas attaquer *gratuitement* les

bonnes gens qui pensent bien au fond sous une forme erronée. Réservons nos forces pour le combat contre l'hydre moderne, le *faux scientisme*, monstre aux têtes multiples, athéisme, irréligion, amoralisme, monisme, mensonge historique, anarchie, communisme, et autres... Vous ne trouverez rien, sur cette polémique moderne, dans le présent volume. Elle sera traitée à part.

Pour la genèse, le développement, les relations mutuelles des religions et philosophies chinoises, la biographie et la bibliographie, consultez mes *Textes Historiques* (cités TH), mon *Histoire des croyances et des opinions* (citée HCO), ma *Chine à travers les âges* (citée CTA), mes *Caractères chinois* (cités LE), ouvrages de fond dans lesquels vous trouverez tous les renseignements voulus.

Pour la chronologie, depuis l'origine jusqu'à l'an 827 avant J.-C., j'ai suivi le Tchou-chou ki-nien, pour les raisons dites TH page 6, et HCO page 9. Pour quelques sujets spécialement importants, Être Supérieur, Êtres transcendants, Mânes... j'ai conservé le sectionnement par périodes, à l'instar de la première édition... procédé qui permet de suivre le développement ou la détérioration des notions au cours des temps.

Dans la colonne de gauche [1] (caractères chinois), les fragments de *Texte* sont précédés du signe **Δ**, les fragments de *Commentaire* du signe **O**.

Hien-hien, le 1er Janvier 1930.
Léon Wieger S. J.
Missionnaire,
Docteur en philosophie — Docteur en médecine.

@

[1] [c.a. Le texte chinois n'est pas repris dans cette édition.]

THÉO-PHILOSOPHIE ANTIQUE

CHAPITRE I

Avant les Tcheou...

@

p.007 c'est-à-dire avant l'an 1050. Les textes, relatifs à cette période, sont contenus dans les deux anthologies confuciistes *Chou* Annales et *Cheu* Odes. Confucius ne nous a conservé aucun texte antérieur au règne de l'empereur *Yao*, 2145, — Telles que nous les possédons, les *Annales* contiennent des pièces authentiques et des pièces douteuses ; je ne ferai aucun emprunt à ces dernières. — Les *Odes* qui restent, sont considérées comme authentiques. — La provenance de chaque texte est indiquée, entre parenthèses, à la manière chinoise. Par exemple : Annales chapitre *Tang-cheu*, ou bien Odes chant qui commence par les caractères *Huan-niao*. — Voyez CTA, Index bibliographique, *Chōu-king* et *Cheu-king*.

*

1. L'être supérieur...

T'iēn Ciel, ou *Chang-tí* Sublime Souverain. — *Chang-t'iēn* et *Chang-tí* sont deux expressions parallèles. Comme on traduit *Chang-t'iēn* par Sublime Ciel et non par Ciel d'en haut, j'ai traduit *Chang-tí* par Sublime Souverain et non par Souverain d'en haut. — Parfois, pour cause de parallélisme ou d'euphonie, *Chang-t'iēn* est réduit à *Cháng*, et *Chang-tí* à *Tí*, le sens restant le même. — Voyez LE, numéros 1 C et 120 H.

Le Ciel

A. — En 2073, première année de sa régence, l'empereur *Choúnn* visita d'abord le mont *T'ái-chan* il situé dans le *Chān-tong* actuel ; puis les trois autres monts, centres hiératiques et politiques des quatre régions de l'empire (TH p. 34). Sur chacune de ces montagnes, *tch'âi*

柴 il brûla un amas de bois. Le texte des Annales ne dit, ni pour qui, ni pourquoi. Tous les commentateurs expliquent, que ce fut pour avertir le Ciel (HCO p. 12).

Ce texte est authentique. Il y eut primitivement 祟 et non 柴. L'interprétation n'a pas souffert du changement : manifester sa présence ; manifester sa présence en brûlant du bois. Tous les Commentateurs ont expliqué *tch'âi*, par *leâo* ou *fân*, allumer un feu. On allumait un feu sur une hauteur, pour avertir le Ciel qu'on était venu là, pour lui, pour lui rendre hommage, pour lui faire savoir telle chose. *Choúnn* alluma un bûcher, pour avertir le Ciel de son avènement et du soin qu'il prenait de l'empire. — Car le Ciel est si haut, que les hommes ne peuvent pas s'élever jusqu'à lui. Pour avertir le Ciel, on allume donc un p.008 bûcher. La fumée qui s'élève, établit la communication désirée. — Quand on faisait cette annonce, plus la fumée s'élevait droit et haut, plus on était satisfait. Un coup de vent survenant alors et rabattant la fumée, était considéré comme un mauvais présage, signe d'aversion, refus d'agréer.— Le mont par excellence 泰山 *T'ái-chan*, le plus vénérable des monts, s'appelait anciennement 岱山 *T'ái-chan*, le mont des successions, des avènements ; parce que c'est sur son sommet, que les nouveaux souverains se présentaient au Ciel.

B. — Vers l'an 2003, le ministre *Kāo-yao* dit au régent *Ù*, en présence du vieil empereur *Choúnn*: L'œuvre du Ciel, un homme la fait pour lui. — Com. Cet homme, c'est l'Empereur, appelé Fils du Ciel, parce qu'il gouverne les hommes au nom du Ciel. Les fonctionnaires qu'il s'adjoint, participent à son autorité dérivée du Ciel.

Le même continue : Le Ciel a ordonné qu'il y eût des relations, le Ciel a statué qu'il y eût des rites, que les législateurs humains ont appelés *cinq* relations et *cinq* rites. — Com. Les cinq relations sociales, vulgo 五倫 prince-sujet, père-fils, aîné-cadet, époux-épouse, ami-ami, et les rites qui s'y rattachent. C'est le Ciel qui a posé ce fondement de la morale et des usages, dont tout homme apporte, à sa naissance,

quelque chose qu'il doit au Ciel, qui lui est naturel. Faire observer la morale et les usages, est le principal devoir des princes.

Le même continue : Le Ciel avance celui qui a mérité, le Ciel dégrade celui qui a démérité. — Com. Le Ciel avance le prince qui a fait observer la morale et les usages, et destitue celui qui a négligé ce devoir.

Le même conclut : Le Ciel entend et voit par le peuple. Le Ciel récompense ou punit d'après le peuple. Il y a conformité de sentiments entre le haut et le bas. — Com. Le Ciel embrasse toujours, à l'égard du prince son mandataire, les sentiments du peuple qu'il lui a confié. Si le peuple est content, le Ciel l'est aussi. Si le peuple est mécontent, le Ciel se fâche. Le sentiment du peuple, censé infaillible comme étant l'expression du sens moral inné, renseigne le Ciel, qui récompense ou punit le prince en conséquence. Les sentiments du Ciel, affection ou aversion se règlent sur les p.009 sentiments du peuple, sortent du cœur du peuple édifié ou malédifié de la conduite du prince, dit le commentaire.

C. — En 1983, l'empereur *K'ì* déclare à ses légions, que, le seigneur de Hou agissant en rebelle, le Ciel l'a privé de son mandat, et que lui *K'ì* est chargé de lui appliquer l'arrêt prononcé par le Ciel (TH page 43).

D. — En 1558, le prince *T'āng* de *Chāng* se souleva contre la dynastie régnante *Hiá*, représentée par le tyran *Koèi-kîe* (TH page 50). Il s'agit, pour *T'āng*, de faire goûter aux seigneurs et au peuple, cette nouveauté d'un vassal châtiant son souverain. *T'āng* imputa la chose au Ciel. Le seigneur de *Hiá* (l'empereur) ayant commis de nombreux et graves méfaits, dit-il, le Ciel a ordonné son exécution. Je compte que vous m'aiderez à lui appliquer l'arrêt du Ciel...

E. — Vers 1538, probablement, l'empereur alors régnant chante : Du Ciel descend la prospérité...

F. — Vers 1314, l'empereur *P'ân-keng* dit à son peuple : Grâce à

l'entente cordiale qui existait entre vos ancêtres et les miens, ceux-ci n'ont jamais succombé dans les temps du Ciel (com. dans les temps mauvais, dans les épreuves que le Ciel leur a parfois fait subir, inondations, sécheresses, famines). Si je songe maintenant à déplacer la capitale, c'est pour obtenir du Ciel qu'il prolonge votre existence dans un meilleur pays (TH page 61, HCO page 20).

G. — Vers l'an 1250, on chantait dans le temple des ancêtres de la deuxième dynastie *Chāng-Yīnn* : Jadis le Ciel lit descendre une hirondelle, et donna naissance à (*Sīe* qui fut) la souche des *Chāng* (Voyez TH page 28). — L'idée à retenir, est que le Ciel se met en frais, intervient directement, pour faire naître les hommes illustres, les prédestine, etc.)

Les mêmes chantaient encore : Le Ciel accorda à son fils *T'āng* (descendant de *Sīe*) le ministre *Ī-yinn*. — Et, vers 1240 : C'est le Ciel qui fait les princes. Il descend et considère *s'ils règnent selon son gré* (Prédestination, sollicitude, surveillance). p.010

H.—En 1213, le ministre *Tsòu-ki* dit à l'empereur *Tsòu-keng* (TH) : Le Ciel considère les hommes sur la terre, et juge de leur justice. Après cet examen, il donne à chacun vie longue ou courte, selon ses œuvres. De sorte que celui qui meurt prématurément, ne peut pas s'en prendre au Ciel. C'est lui-même qui s'est fait rogner son lot, et diminuer le nombre des années que le Ciel lui avait destinées. — Com. C'est à cause de leurs méfaits, que la vie des hommes est tranchée en son milieu.

I. — En 1052, *Tsòu-i* parent du tyran *Tcheòu-sinn* (TH page 67), lui dit : Le Ciel ayant rejeté notre dynastie *Chāng-Yīnn*, nous n'avons plus de bonnes récoltes, parce que vous avez perdu le sens moral que le Ciel vous avait donné, et n'observez plus ses lois. — Exaspéré contre le tyran, le peuple maugrée : Pourquoi le Ciel ne fait-il pas descendre ses châtiments, ne frappe-t-il pas, ne donne-t-il pas le mandat de régner à un autre ? — *Tsòu-i* adjure l'empereur : Fils du Ciel, le Ciel vous rejette ! — *Tcheòu-sinn* blasphème : Ma vie n'est-elle pas assurée, quoi

que je puisse faire, puisque je tiens le mandat du Ciel ? — *Tsòu-i* gémit : Tes crimes nombreux sont connus du Ciel, et tu oses compter encore sur le mandat du Ciel ?!

Enfin, en 1052, le vicomte de *Kī*, oncle de *Tcheòu-sinn*, dit : Dans sa colère, le Ciel ruine les *Yīnn* (la dynastie régnante).

Le Sublime Souverain

K. — Nommé régent par le vieil empereur *Yâo*, au premier jour de l'an 2073, *Choúnn* annonce son entrée en fonctions, par un sacrifice extraordinaire, au Sublime Souverain (HCO page 12). — Com. Ce texte des Annales a été reconnu comme authentique par tous, à toutes les époques. Les Commentateurs anciens n'ont pas expliqué le terme J *Chang-tí*. Ils l'ont supposé connu de tous. Ils se contentèrent de dire, que ce sacrifice extraordinaire *léi*, fut offert à celui qui recevait le sacrifice ordinaire *kiāo*, c'est-à-dire au Ciel, au Souverain du ciel. Ensuite, d'âge en âge, l'identité du Sublime Souverain avec le Ciel, fut affirmée solennellement, comme chose incontestée. « Le Sublime Souverain, c'est le Ciel... c'est le Noble par excellence, celui qui est sans pair. »... La glose p.011 suivante est classique : « Quand on parle de son être, on l'appelle Ciel. Quand on parle de son gouvernement, on l'appelle Sublime Souverain. En réalité le Ciel et le Sublime Souverain sont un. » — Tout récemment, en 1905, un moderne, Monsieur *Liou koang-han*, a dit, sur ce sujet, le dernier mot de la tradition chinoise : « Celui que les anciens appelaient Ciel, c'était le Sublime Souverain du splendide ciel. Notion analogue à celle du Christ des religions occidentales. Pour eux le ciel était un royaume, dont le Sublime Souverain était le Seigneur ; personnification du Ciel, comme le Christ l'est de Dieu. »... L'auteur de ces lignes n'étant pas chrétien, a confondu personnification et incarnation.

L. — Vers 2003, le ministre *Ù* dit à l'empereur *Choúnn* :

> — Donnez tous vos soins au gouvernement, afin qu'il paraisse que vous avez reçu e mandat du *Chang-tí*, et que *T'iēn* vous continue ce mandat avec bienveillance.

L'authenticité de ce texte est incontestée. Pour quiconque sait le chinois, il est indubitable que *T'iēn* est la reprise de *Chang-tí* et que, par conséquent, *Chang-tí* et *T'iēn* sont synonymes, désignent le même être, dans l'esprit de l'écrivain. En paraphrasant, ou même en citant le texte, les Commentateurs substituent les deux termes l'un à l'autre, sans ombre d'hésitation. Voyez ci-contre : « Afin qu'il paraisse que vous avez reçu le mandat de *T'iēn* et que *T'iēn* vous le renouvelant vous continue ses faveurs. »

M. — En 1558, après avoir dit que Ciel a ordonné l'exécution de *Kîe* (TH *Koèi-Kîe*) le dernier empereur de la dynastie *Hiá*, appelé dans le texte *yòu-Hia* ou *Hiá-cheu* le seigneur de *Hiá*, *T'āng* de *Chāng* ajoute :

> « *Kîe* s'étant rendu coupable de tant de crimes, moi qui crains le Sublime souverain, je n'ose pas lui désobéir en ne châtiant pas *Kîe*.

— Com. Identité certaine, par le contexte, de *T'iēn* et *Chang-tí.*

N. — Encore en 1558, dans un texte qui est probablement le vrai *T'āng-kao* des anciennes Annales, conservé par *Sēu-ma ts'ien* dans son *Chèu-ki* chap. 3, l'empereur *T'āng* fondateur de la dynastie *Chāng* dit :

> — Jadis *Tchēu-you* et ses officiers ayant troublé le peuple, le Souverain ne favorisa pas son entreprise.

— Com. Le Souverain, c'est le Ciel. *Tchēu-you* s'étant p.012 révolté, le Sublime Ciel ne l'aida pas. — Voyez TH page 23.

O. — Vers 1314, l'empereur *P'ân-keng* exhortant ses sujets à se soumettre aux ennuis d'un déplacement de ville capitale, leur promet qu'ils s'en trouveront bien et que le Sublime Souverain leur rendra la puissance des jours de feu l'empereur *T'āng* (nom posthume *Kāo-tsou*, dans le texte). — Le Commentaire rend Sublime Souverain, par Sublime Ciel.

P. — Vers l'an 1250, les *Chāng-Yīnn* chantent dans le temple des ancêtres : « Jadis le Souverain donna mission à *T'āng le Guerrier*. » —

Com. Le Souverain, c'est le Sublime Souverain.

Les mêmes chantaient encore : « Le seigneur de *Sóng* étant devenu puissant, le Souverain éleva son fils *Sie*, pour qu'il devînt l'ancêtre des *Chāng*. Durant les cinq siècles qui s'écoulèrent depuis *Sie* jusqu'à *T'āng*, ce mandat du Souverain ne fut pas retiré. Enfin, dans les jours de *T'āng* reçut son accomplissement. Car alors le Souverain étant édifié de sa conduite respectueuse, le Souverain (répétition poétique) chargea *T'āng* de gouverner l'empire. *T'āng* fut comblé des dons du Ciel. Le Ciel lui donna, en la personne de *Ī-yinn* un ministre digne de lui. »... (TH, pages 48 seq.)

Com. Ce texte incontesté, prouve la prescience à très longue échéance du Sublime Souverain et du Ciel. Le Souverain qui éleva *Sie* n'est pas l'empereur *Choúnn* qui ne le fit que ministre ; c'est le Sublime Souverain, le Ciel, qui le prédestina alors à l'empire, dans la personne de son descendant *T'āng*, à naître cinq siècles plus tard. — C'est de *Choúnn* , il est vrai, que *Sie* reçut le fief de *Chāng*; mais la cause de son investiture fut la volonté du Ciel, voilà pourquoi l'ode attribue son investiture au Sublime Souverain. En elle était contenue l'élévation future de *T'āng* sur le trône impérial. Le Ciel prorogea d'âge en âge le mandat accordé à *Sie*. A cause de ce mandat, le Sublime Ciel chérit et estima les descendants successifs de *Sie* durant cinq siècles. Enfin le Ciel fit de *T'āng* le maître de l'empire.

Il ressort des textes qui précèdent, A à P, que les anciens Chinois ne se sont pas figuré les hommes pirouettant sur un plateau jaune, de par les effluves d'un couvercle bleu, comme les pantins en moelle de sureau de nos cabinets de physique. — Il est clair aussi, que le Sublime Souverain n'a pas été, à leurs yeux, le premier ancêtre de la famille régnante... et que le Ciel ne fut pas, pour eux, une république d'anciens héros... comme on l'a prétendu à tort.

@

2. La Nature

@

p.013 Nota : Plusieurs des êtres traités dans cette section, seront considérés plus tard comme des 神 *chênn* êtres transcendants, et classés dans cette catégorie. Furent-ils considérés comme tels dès l'origine ? Ou y eut-il, au début, théisme + naturisme... et plus tard seulement théisme + animisme ?.. J'incline pour la seconde opinion, la forme antique simple du caractère 申 chênn signifiant expansion-manifestation de forces non figurables, forces naturelles probablement. Même le caractère complexe plus moderne 神 chênn, (expansion pour manifester), garda le même sens. Je pense que la nature fut toujours considérée par les Chinois, comme une sorte de sémaphore signalant le contentement ou le mécontentement du Ciel, du Sublime Souverain. Assez tôt des notions animistes furent mélangées avec ces notions naturistes, mais ne les remplacèrent jamais entièrement. Il y eut alors théisme + naturisme + animisme. Un système qui ne fut jamais un polythéisme, le Sublime Souverain, entièrement isolé et indépendant, dominant de très haut les êtres transcendants subalternes qui lui furent adjoints, *chênn* du ciel, *k'î* de la terre, etc.

Sept Recteurs

En 2073, lors de son accession à la régence, *Choúnn* observa, sur la sphère armillaire, la position des Sept Recteurs. — Com. Les sept corps célestes mobiles, soleil, lune, cinq planètes. Leur aspect normal, leur marche régulière, manifestent la bienveillance du Ciel. *Choúnn* les examine, pour constater que le Ciel lui est favorable, que son heure est venue. Voyez HCO, L 38.

Six météores

En 2073, après avoir sacrifié au Sublime Souverain, *Choúnn* enterra des offrandes pour les Six Tsoung. — Com. Phénomènes naturels incompris des anciens. Leur culte a continué à travers les âges. A

diverses époques, on les a diversement énumérés, La série, vent, nuées, tonnerre, pluie, froidure, chaleur, est la plus vraisemblable. On enfouissait les offrandes faites à ces puissances, parce qu'elles étaient censées émaner de la terre.

Cinq Agents

En 1983, l'empereur *K'ì* déclare à ses légions, que le prince de *Hóu* est destitué et va être p.014 châtié, pour avoir fait violence et outrage aux Cinq Agents naturels. — Com. On énumérait alors les cinq agents dans l'ordre suivant : eau, feu, bois, métal, terre. Voyez Chap. II, la grande Règle. Ils comprennent tous les phénomènes alternants ou successifs, générations et corruptions ; tout l'ordre de l'univers. L'accusation de l'empereur revient donc à ceci : le prince de *Hóu* met tout sens dessus dessous.

Monts et Fleuves

En 2073, à la capitale, *Choúnn* salua en esprit, de loin, les monts et les fleuves principaux de l'empire, en se tournant vers leur position géographique. — Ensuite, au cours de sa première tournée d'empire, du haut de chacune des quatre montagnes régionales, *Choúnn* salua de même les monts et les fleuves de chaque région. Selon leur ordre, dit le texte ; c'est-à-dire avec plus ou moins de révérence, selon leur importance respective. — Com. On les saluait, parce que les monts et les fleuves ont le pouvoir de produire les nuages et la pluie.

Douze Emblèmes

Sur la robe de l'empereur étaient brodés douze emblèmes, dont *Choúnn* dit, en 2003, qu'ils remontent aux hommes de l'antiquité. C'étaient, le soleil, la lune, les planètes, les constellations, les monts, le dragon, le phénix, les vases rituels, des algues, des flammes, des grains, des fers de hache.

Com. Microcosme, résumé du macrocosme d'alors. Le ciel, la terre, le feu, l'eau, les animaux, les végétaux, l'agriculture, le culte,

le droit de vie et de mort. — Le type du dragon, fut le crocodile du Fleuve Bleu. On lui prêta les dimensions des ossements fossiles communs en Chine. Il devint la personnification de l'évaporation et de la condensation de l'eau, des nuages, de la pluie. Il change à volonté de forme, d'aspect, de dimensions. Vers le milieu du printemps, commencement de la saison des pluies, il monte et se déploie dans les hauteurs. Vers la mi-automne, fin de la saison des pluies, il descend et se cache dans les abîmes. Genèse, formes changeantes, mouvements, condensation des nuages. — Le type du phénix, appelé dans le texte de 2003 *hoâ-tchoung* puis *fóng-hoang*, fut primitivement le faisan doré commun en Chine, que les imagiers enjolivèrent plus tard. Il fut p.015 considéré comme le représentant par excellence du règne animal, parce que les cinq couleurs fondamentales chinoises, noir, rouge, bleu-vert, blanc, jaune, figurent toutes dans son plumage.

3. Les êtres transcendants

@

A. — En 2073, après s'être annoncé au Sublime Souverain, après avoir salué les Monts et les Fleuves, *Choúnn* fit le tour de la foule des *Chênn*. — Com. C'est-à-dire qu'il leur adressa un salut circulaire collectif, par lequel ils furent tous censés salués, dans toutes les régions de l'espace. La foule des *Chênn*, ce sont, disent les Commentateurs, les *Chênn* moins importants que ceux des monts et des fleuves ; par exemple ceux des collines, tertres, digues, canaux, etc... Les *Chênn* étaient des hommes célèbres défunts, logés, ou au ciel, ou dans des lieux élevés et notables, ou dans les ouvrages jadis édifiés par eux. On les supposait puissants, influents. — Commentaires de beaucoup postérieurs au texte. Voyez ci-dessus : 2. La Nature.

B. — Vers 2042, *Choúnn* cherche un homme qui puisse régler en sa place, les trois sortes de rites, les trois catégories du culte. — Com. Ces trois catégories, que le texte n'énonce pas, seront définies plus tard

comme suit : Ch *Chênn* du ciel, *Koèi* du monde humain, *K'î* de la terre... Ordre de lieu, non de dignité.

C. — Vers 2042, *Choúnn* charge le Directeur de sa musique, d'harmoniser les *chênn* et les hommes. — Com. La musique était censée attirer les *chênn* vers les offrandes que les hommes leur faisaient, de les mettre en bonne humeur, etc.

D. — En 1983, l'empereur *K'ì* (TH) harangue ainsi ses légionnaires :

> — Ceux qui feront leur devoir, je les récompenserai devant mes Ancêtres ; ceux qui ne feront pas leur devoir, je les châtierai devant le Patron du sol.

— Com. Quand l'empereur voyageait ou faisait campagne, il transportait avec lui, comme des palladiums, les tablettes de ses *tsòu* Ancêtres, et la tablette du *chée* Patron du sol. Ce patron était, comme les autres *chênn*, un homme défunt. Qui honorait-on, comme Patron du sol, en 1983, sous la p.016 dynastie *Hiá* ? La tradition rapporte que c'était *Keōu-loung* fils de *Koúng-koung*, lequel s'étant distingué comme *heou-t'òu* ministre des terres, par d'habiles endiguements, fut honoré après sa mort comme Patron officiel du sol. — Conjointement avec le *chée* Patron du sol, on rendait un culte au *tsí* Patron des moissons, lui aussi un homme défunt. Qui honorait-on comme tel ? D'après la tradition, en 1983, sous les *Hiá*, c'était *Tchóu*, un fils de l'empereur *Chênn-noung,* fait jadis Patron officiel des moissons, après sa mort, pour prix des services qu'il avait rendus durant sa vie comme *heou-tsí* ministre de l'agriculture. *Tchóu* fut honoré jusqu'en 1552. A cette date, *T'āng* le premier empereur de la dynastie *Chāng*, le remplaça par *K'i* fils de l'empereur *K'ōu*, lui aussi un ancien *heou-tsí* ministre de l'agriculture. (Voyez TH page 58.) La légende relative à ce changement, qui figura jadis dans les Annales, raconte que *Tchóu* fut cassé, pour n'avoir pas su empêcher une grande sécheresse ; et que *Keōu-loung* fut conservé, parce qu'on

ne trouva aucun ancien *heou-t'òu* capable de le remplacer avec avantage.

Le *Chée* joua un grand rôle dans l'antiquité chinoise. Symbole du sol de l'empire, du sol du fief, du sol de la commune, il fut centre et pivot de la grande nation et de ses divers groupes. Jamais chose de conséquence ne fut entreprise, sans qu'on eût préalablement imploré sa bénédiction. Son culte s'est perpétué jusqu'à nos jours, dans les *t'òu-ti-miao*, pagodins des Patrons du sol de chaque village, petits *chênn* anonymes auxquels les paysans demandent encore la pluie ou le beau temps. Le *Tsi* qui ne fut jamais qu'un second très effacé du *Chée*, est oublié maintenant — Le *Chée* chinois rappelle le *Terme* romain. L'expression *chée-tsi* est la seule locution chinoise ancienne, qui réponde approximativement à l'idée de *patrie*. Se dévouer, mourir, pour les Patrons des terres et des moissons, ont dit les patriotes chinois de tous les âges. — Depuis la République, le caractère *chée* est employé pour rendre les termes, social, sociabilité, socialisme... *chée-hoei*, la société humaine, etc.

E. — En 1051, le peuple vola et mangea les animaux élevés pour être immolés aux *Chênn* et aux *K'î*. — Notez la date relativement récente de ce texte, qui ne fut probablement rédigé qu'au p.017 commencement de la troisième dynastie. — Com. Les *K'î* (voyez LE, n° 114 B) sont des *Chênn* enracinés, fixés à la terre ou en terre, pas aériens, pas célestes. Il est probable qu'ils ne furent distingués des *Chênn* qu'assez tard. Dans les textes, quand il n'est pas nécessaire de spécifier, ils sont compris dans les *Chênn*.

> « En Chine, à l'origine, on crut aux Mânes ; plus tard, de ces Mânes, on tira les *Chênn* du ciel et les *K'î* de la terre,

dit le critique moderne *Liou koang-han*. D'après cette classification, les Génies des monts et des fleuves, les Patrons du sol et des moissons, sont des *K'î.*

4. Les Mânes

@

A. — Au premier jour de l'an 2073, *Choúnn* reçut l'abdication de *Yâo* devant l'Illustre Ancêtre. — C'est-à-dire, disent les Commentateurs, dans le temple et devant la tablette de cet ancêtre. Il s'agit de l'homme que *Yâo* honorait comme le chef de sa lignée. *Wênn-tsou* est son titre posthume. On ne sait pas comment il s'appelait de son vivant. Certains pensent que c'était l'empereur *Hoâng-ti*. La cérémonie se fit devant sa tablette, pour le mettre au courant ; d'autant que *Choúnn* n'était probablement pas de sa famille (TH page 34).

A la fin de la même année 2073, quand *Choúnn* eut fait officiellement, comme régent, le tour de l'empire, revenu à la capitale, il se présenta devant l'Habile Ancêtre, et lui offrit un bœuf. — Com. Pour lui annoncer l'heureux succès de sa tournée, et son retour. Cet Habile Ancêtre, c'est l'Illustre Ancêtre du texte précédent, sous un autre nom. L'histoire nous apprend que les grands personnages de l'antiquité portaient quantité de titres divers, et durant leur vie, et après leur mort.

B. — En l'an 2046, l'empereur *Yâo* monta et descendit. — Il monta et descendit, dit un Commentateur, c'est-à-dire qu'il mourut. Quand l'homme meurt, son *hoûnn* va au ciel, son *p'ái* va en terre. — Un autre ajoute : Le *hoûnn* monte et le *p'ái* descend ; c'est bien dit ainsi, car le *hoûnn* va au ciel, le *p'ái* va en terre. — Et *Tchōu-hi* résumant les gloses de tous les âges sur ce passage, dit : Quand l'homme meurt, son *hoûnn* monte et son *p'ái* descend ; voilà pourquoi les anciens disaient monter et descendre, pour dire mourir. — *Hoûnn*, c'est l'âme supérieure ; *p'ái*, c'est une âme inférieure, attachée au cadavre.

p.018 Quand *Yâo* fut mort, le peuple fit pour lui comme pour père et mère, c'est-à-dire qu'il le pleura durant trois ans. — Com. Le deuil des parents durait dès lors trois ans, pour la raison toujours répétée jusqu'à nos jours, que, les parents ayant souffert et travaillé durant trois ans,

pour engendrer un enfant et lui donner sa première éducation, l'enfant leur doit trois années de pleurs.

C. — En 2042, à la fin du deuil pour l'empereur *Yâo*, *Choúnn* prit en main le pouvoir impérial. Il se présenta devant l'Illustre Ancêtre, pour lui annoncer l'événement.

D. — Il y avait dès lors des temples des Ancêtres, des règlements pour les tablettes et les offrandes, et un ministre du culte chargé de les faire observer. En 2042, *Choúnn* nomme *Pâi Î* à cette charge, en ces termes :

> — Vous *Pâi Î* soyez ordonnateur du temple des ancêtres.

— Com. *Pâi Î* fut chargé des trois catégories de rites, du culte en général. Il fut le ministre de tous les *Chênn*. Si *Choúnn* l'appela ordonnateur du temple des ancêtres, c'est que ce devait être là son souci principal. En effet, les cérémonies antiques en l'honneur du Ciel, étaient rares et simples ; tandis que celles du culte des Ancêtres, étaient nombreuses et compliquées.

E. — Vers 2003, *K'oêi*, ministre de la musique, dit à l'empereur *Choúnn* :

> — Quand les instruments et les voix retentissent, les aïeux et les pères viennent et se rendent présents.

— Com. La musique était le moyen dont les anciens se servaient pour attirer l'attention des *Chênn*, pour les évoquer. — Les textes antiques ne disent pas de quelle nature était cette venue, cette présence des ancêtres, réelle ou imaginaire. Les Commentateurs expliquent « venue transcendante, présence mentale », c'est-à-dire imaginaire, non réelle. Cependant des graphies de la deuxième dynastie, reproduisent des empreintes de pieds et de mains, des silhouettes. Voyez mes *Caractères Chinois*, Graphies, page, 369.

A la même date 2003, et dans la même pièce, l'empereur *Choúnn* parle de *tsoūng-î*, l'offrande classique aux mânes des ancêtres, viande, grains, filasse. Voyez Graphies, page 366.

F. — En 1993, à son tour, le vieil empereur *Choúnn* « monta au lieu et mourut ».

— Com. Il p.019 monta, c'est-à-dire qu'il s'éleva au ciel. Le lieu où il monta, fut le ciel. Le texte est à entendre dans le même sens que celui qui relate la mort de *Yâo*, ci-dessus B.

G. — En l'an 1983, durant une expédition militaire, l'empereur *K'ì* promet de récompenser les officiers et soldats méritants, devant les ancêtres. — Com. Il s'agit des tablettes des ancêtres, que les empereurs emportaient dans leurs tournées et expéditions. Ces tablettes servaient de médiums, pour se mettre en communication avec les âmes des ancêtres. Le caractère 主 qui sert à désigner la tablette, est une abréviation moderne arbitraire du caractère ancien 𠂤. Le haut de cette forme antique, plus ou moins développé dans les nombreuses variantes, figure les contours de la tablette. Le bas est expansion, action, influence (LE n 58 E). Le point marque le lieu d'où l'influence émane, lors des offrandes.

H. — Vers 1538, dans le temple des ancêtres de la dynastie *Chāng*, l'empereur *T'ai-kia* faisant une offrande à son aïeul *T'āng*, le chœur chantait en son nom :

> « Les tambours battent à coups redoublés, invitant mon glorieux aïeul... Moi petit-fils de *T'āng*, je me mets ainsi en communication avec lui, pour qu'il m'accorde ce que je désire... Oh ! qu'il daigne agréer ce que j'ai préparé pour qu'il le goûte, moi son petit-fils.

— Avant l'offrande, dit le Commentaire, les *Chāng* faisaient de la musique, pour se mettre en communication avec les mânes. Les sons de cette musique devaient les avertir et les inviter dans l'espace, en

quelque lieu qu'ils fussent, afin que, les ayant entendus, ils vinssent et jouissent de l'offrande. Celui qui faisait une offrande, pensait à ses ancêtres. Si les mânes de ses ancêtres n'étaient pas venus, son désir n'aurait p.020 pas été satisfait. Leur arrivée seule pouvait assouvir son désir et calmer son cœur. — Toutefois, en définitive, la communication n'était pas réelle, mais mentale seulement ; pas objective, mais subjective.

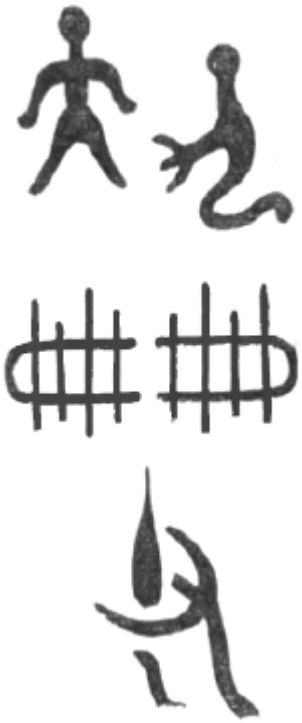
Les mêmes chantaient encore :

> — O illustre ancêtre, qui me donnes en leur temps les secours nécessaires, qui étends tes bienfaits sans limites, viens à moi en ce lieu... Puisque je t'ai versé une pure liqueur, accorde-moi la consolation que j'espère... Je communique avec toi, sans paroles et sans bruit, par mon offrande et mon désir... Accorde-moi de longues années, une vieillesse sans fin... Sur leurs chars de parade, les feudataires sont venus, pour se mettre en communication avec toi, et te faire des offrandes... Je suis souverain d'un grand pays... Le Ciel m'a donné l'abondance... L'année ayant été très fertile, j'ai de quoi te bien traiter... Viens à moi, viens recevoir mon offrande ! Fais descendre sur moi un bonheur parfait !

Enfin la conclusion, comme dans la pièce précédente :

> — Daigne agréer ce que j'ai préparé pour que tu le goûtes, moi l'on petit-fils.

— Les Commentateurs trouvent ces deux odes parfaitement claires. Elles le sont en effet. L'empereur évoque son aïeul, lui offre des mets, lui demande des faveurs. Il n'est pas évident qu'il s'attende à une visite réelle, mais il espère évidemment que l'aïeul aura connaissance de son offrande, l'agréera, et lui donnera en échange longévité et prospérité. Il se vante d'être bien avec le Ciel et avec les feudataires chefs du peuple, comme d'une chose qui doit faire plaisir à son aïeul, et le disposer à agréer son offrande et à le bénir. p.021



I. — A la même époque (16e siècle) remonte probablement le fameux vase en bronze, dont ci-contre, en fac-similé, l'inscription parlante. En bas, dans le monde inférieur, une main droite offre. La flamme figure ce qui monte, l'odeur des mets offerts. La larme figure ce qui tombe, la libation, liqueur répandue. Voilà l'offrande... La barrière figure la séparation des deux mondes. Elle est entr'ouverte, pour exprimer la communication par l'offrande... En haut, dans le monde supérieur, l'âme du descendant transportée par son désir, est à genoux, de profil, et tend une main suppliante vers l'âme de l'aïeul debout et de front. Voilà la communication désirée... Le dessin est si expressif, qu'il se passe de tout commentaire. La nudité des silhouettes, exprime que la communication est idéale, non réelle.

K. — Vers l'an 1314, l'empereur *P'ân-keng* dit à ses officiers :

> — Quand je fais les grandes offrandes à mes ancêtres, vos ancêtres leur font cortège et en jouissent avec eux, puis nous donnent bonheur ou malheur, selon qu'ils sont satisfaits ou non.

— Les Commentateurs interprètent :

> « Mes ancêtres sont réunis avec les vôtres, dans les régions d'en haut. Quand je fais de grandes offrandes à mes ancêtres, les vôtres les accompagnent, et, à cause de leurs mérites passés, mangent avec eux dans le temple ; c'est-à- dire ont leur place et leur part au festin du temple.

Obligé de recourir aux grands arguments pour réduire ses sujets récalcitrants, *P'ân-keng* les menace de la colère de leurs aïeux :

> — D'en haut ils vous puniront. Vos aïeux et vos pères rompront toute relation avec vous, vous rejetteront, ne vous sauveront plus de la mort. Bien plus, ils porteront plainte

> contre vous à mes ancêtres. Ils pousseront mes ancêtres à vous punir. Ils les p.022 exciteront à faire descendre sur vous toute sorte de malheurs. Enfin, si par suite de votre sotte obstination, vous venez à périr, mes ancêtres et les vôtres se feront de mutuelles condoléances sur la ruine de leur empire.

— Dans la même pièce, *P'ân-keng* appelle ses ancêtres *chênn-heou* transcendants princes. Ce terme est synonyme, disent les Commentateurs, de *siēn-heou*, *kāo-heou*, *siēn-wang*, *chênn-tsoung*, *lîe-tsou*, titres nobles des mânes illustres.

D'après ce texte incontesté et important entre tous, survivance certaine crue par la foule, dans un élysée céleste, pas dans un enfer souterrain. Princes et peuple réunis, sont au courant des affaires de ce monde, s'y intéressent, y interviennent. Le texte est si clair, qu'il a arraché aux Commentateurs les plus revêches, des aveux formels. Ecoutons *Tchōu-hi* qui les résume tous :

> « Il est indubitable que, avant les *Tcheou*, on considérait universellement les défunts, comme existants, comme vivants. De cette croyance venait la crainte révérencielle qu'on avait d'eux. Cette foi et ce respect furent à leur apogée sous les *Chāng*, Voilà pourquoi, dans des conjonctures difficiles, *P'ân-keng* en appela, comme suprême argument, à ses ancêtres, aux ancêtres de ses ministres et de son peuple. Il le fit, pour intimider leurs descendants... *P'ân-keng* parle des empereurs ses prédécesseurs, et des ancêtres de ses ministres et sujets, comme d'êtres réellement existants au-dessus de lui, auteurs des calamités et des châtiments, avec lesquels il entretenait des relations suivies, et traitait des affaires courantes. En ce faisant, il profita de la croyance existante, d'une conviction alors incontestée. Il tira parti de la foi profonde des *Yīnn*, dans la survivance des défunts.

— A ces explications de *Tchōu-hi* l'exégète, *Tchōu-hi* le p.023 sceptique ajoute la conclusion suivante :

> « En définitive, y a-t-il vraiment une survivance ? Peut-on la déduire de ce texte ?.. Confucius refusait de s'expliquer sur ce sujet... Prouver que l'homme survit, c'est impossible. Prouver qu'il ne survit pas, c'est impossible. La question étant insoluble, il convient de l'écarter.

L. — En 1213, l'empereur *Tsòu-keng* est averti par le ministre *Tsòu-kì*, de ne pas faire des offrandes à son père défunt *Kāo-tsoung* (*Où-ting*), trop souvent, ni avec trop de profusion.

M. — En 1052, déplorant la perte de la dynastie causée par les folies du tyran *Tcheòu-sinn*, son parent *Tsòu-í* gémit :

> — Ce n'est pas que les ancêtres se soient lassés d'avoir avec nous leurs descendants des relations bienveillantes ; ce sont les débauches et les excès de *Tcheòu-sinn*, qui ont rompu ces relations.

N. — Enfin en 1051, dans le conseil des princes sur la conduite à tenir dans la ruine de la dynastie, le vicomte de *Kī*, oncle de l'empereur, dit :

> — Que chacun se recueille, prenne sa détermination personnelle, puis l'annonce lui-même aux ancêtres.

— Com. Que chacun détermine dans la paix du cœur ce qu'il lui sied de faire, puis annonce lui-même sa détermination aux ancêtres, afin de n'avoir pas ensuite à rougir devant leurs mânes.

5. Divination

@

O. — Un texte qui peut remonter à l'an 2059, nous apprend que le pays de *Kiòu-kiang* fournissait à l'empereur les grandes tortues. — Com. Il s'agit des tortues, dont les écailles servaient à *poùo* consulter, si un p.024 projet conçu, si une décision prise, était *kî* faste, ou *hioūng* néfaste. On les choisissait, ayant douze pouces de diamètre. L'animal dont la

carapace atteignait ces dimensions, était censé âgé d'au moins mille ans. Mais ce n'est pas à sa longue expérience de la vie qu'on en appelait. C'est au fait que sa carapace dorsale bombée, et sa plaque ventrale plate, ressemblaient à la cloche céleste tournant sur le plateau terrestre (cosmologie d'alors), l'animal logé entre les deux, représentant l'humanité. Analogie, donc correspondance. — Après avoir réfléchi et consulté, pour s'assurer si un projet était faste, avait l'assentiment et pouvait compter sur la bénédiction du Ciel, on touchait la plaque ventrale d'une tortue, préparée et conservée à cet effet, avec un fer rouge. Les fissures produites par ce contact, répondaient oui ou non à la question posée, d'après certaines règles d'interprétation qui ne sont pas venues jusqu'à nous. C'est le Ciel que la terre interrogeait par ce procédé, et, en suivant ensuite la décision reçue, l'homme se croyait assuré de marcher dans la Voie du Ciel, d'aller par conséquent infailliblement au succès.

P. — Vers l'an 1314, l'empereur *P'ân-keng* recourt à la tortue pour décider à l'émigration son peuple récalcitrant. A la question « y a-t-il encore quelque espoir de prospérité pour nous ici ? » la tortue répond négativement. — Après l'émigration, *P'ân-keng* constate avec satisfaction, qu'aucun de ses sujets n'avait eu la témérité de désobéir à la tortue.

R. — En 1052, *Tsòu-ì* dit au tyran *Tcheòu-sinn* :

> — Il est clair que le Ciel vous a rejeté. Aussi, ni les sages, ni la tortue, n'osent-ils plus vous promettre rien de faste.

6. Superstition

@

S. — Entre 2076 et 2074, *Choúnn* dut sévir contre le peuple des *Sān-miao*, dont il relégua le prince à *Sān-wei*. Certains placent le pays des *Sān-miao*, entre le *Hoâi* et le Fleuve Bleu ; d'autres, avec plus de probabilité, au sud du Fleuve Bleu, *Hôu-pei* et *Hôu-nan* actuels. — En 2008, *Ù* dut refaire une expédition contre ce peuple, lequel ne fut soumis que vers 1996. — Une p.025 des dernières pièces des Annales

authentiques, le *Lù-hing* écrit vers l'an 913, reprend ce sujet et raconte que, après la relégation du prince des *Sān-miao*, *Choúnn* chargea les deux personnages *Tch'oûng* et *Lî*, de rompre les communications entre la terre et le ciel, « afin qu'il n'y eût plus de faire descendre et venir ».

T. — Notons qu'il n'y a pas, dans le texte, ciel et terre, mais terre et ciel. Il s'agit donc de communications qui allaient de la terre au ciel, dont la terre avait l'initiative. — Depuis les *Hán*, les Commentateurs expliquent : la terre, c'est le peuple ; le ciel, ce sont les *chênn.* Les *chênn* ne prennent jamais l'initiative de communiquer avec le peuple ; quand ces communications s'établissent, c'est qu'elles ont été provoquées par les hommes... Opprimé par ses princes, n'ayant pas à qui recourir, le peuple des *Sān-miao* avait cherché, dans la superstition, un remède à ses maux. Quand *Choúnn* l'eut délivré, il mit fin à ces abus. Il défendit qu'aucun particulier attirât, par des évocations, les *chênn* du ciel. Il interdit toute promiscuité entre les *chênn* et les hommes. Il décida que, les *chênn* habitant le ciel et les hommes la terre, les *chênn* et les hommes devaient rester chez eux, et ne pas s'entremêler. Il ne toléra que le culte officiel, et prohiba le culte superstitieux, effet et signe de la perversion du peuple. — Beaucoup plus tôt, vers le 5e siècle avant J.-C., les *Discours des Royaumes* avaient fait de cet épisode, le second acte d'un drame commencé sous les règnes de *Cháo-hao* et *Tchōan-hu*, au 24e siècle (voyez TH page 27). Voici leur version :

> « Le roi *Tchào* de *Tch'òu* demanda à son ministre :
>
> — Ce qu'on raconte dans les annales des *Tcheōu*, que *Tch'oûng* et *Lî* empêchèrent les communications du ciel avec la terre (remarquez l'inversion ; Tchào cite mal le texte), faut-il l'entendre dans p.026 ce sens que, s'ils ne les avaient pas empêchées, les hommes auraient pu monter au ciel ?..
>
> — Non, répondit le ministre, ce n'est pas dans ce sens-là qu'il faut l'entendre. Les deux catégories des *chênn* et des hommes, ont chacune son habitat propre. Chacune doit rester

> chez soi. Quand les hommes rendent aux *chênn* le culte officiel, traditionnel, les *chênn* les bénissent et les hommes sont heureux. C'est là le seul rapport permis. On s'en était tenu là, depuis l'origine jusqu'à *Cháo-hao*. Alors les *Neuf Lî* troublèrent l'ordre. Les *chênn* et les hommes s'entremêlèrent. Tout le monde fit des offrandes, et chaque famille eut son sorcier. Bientôt ces rapports trop fréquents dégénérèrent en familiarité indécente... *Tchoān-hu* ayant succédé à *Cháo-hao*, ordonna à *Tch'oûng* et à *Lî* de rétablir les lois du culte ancien, ils le firent. C'est dans ce sens que l'on dit d'eux, qu'ils rompirent les communications de la terre avec le ciel (ici pas d'inversion ; le texte est bien cité... suppression des communications libres, du culte particulier)... Dans la suite, les *Trois Miâo* tirent de nouveau comme avaient fait les *Neuf Lî.* Puis l'ordre ayant été rétabli, dura jusque sous l'empereur *Suān* des *Tcheōu* (827 avant J.-C.), époque où il fut perverti définitivement, par la négligence des ministres du culte.

On voit qu'il ne s'agit pas de dévotions passagères, par lesquelles un peuple opprimé cherche à se consoler pour un temps. Il s'agit du culte superstitieux très ancien du peuple aborigène que les Chinois dépossédèrent. Ce culte infecta la Chine à diverses reprises, et finit par corrompre définitivement le culte chinois primitif. Les critiques chinois contemporains, l'entendent tous ainsi. Ils considèrent les *Neuf Lî* et les *Trois Miâo* comme des confédérations de peuplades barbares graduellement refoulées par les Chinois vers le sud-ouest, *Koéi-tcheou* et *Yûnn-nan* actuels ; peuplades dont les *Miâo-tzeu* actuels sont les derniers débris. — Ecoutons Monsieur *Liôu koang-han*. Après avoir rappelé que les anciens Chinois ne rendirent de culte qu'au Ciel et aux Mânes, il ajoute :

> « Cependant le peuple aborigène des *Miâo* habitait encore sur les terres de l'empire. Ce peuple frayait avec les morts, usait de sortilèges et de pratiques fétichiste. Les sages souverains de la Chine réprouvèrent la religion et le culte superstitieux

des *Miâo*. Mais comme ils n'arrivèrent pas à en extirper la racine, ces superstitions finirent par se répandre, et envahirent la Chine. De là le culte d'êtres inanimés et d'une foule de *chênn*. C'est surtout à partir du temps où les *Tcheōu* transportèrent leur capitale à l'Est (TH page 103, en 770 avant J.-C.), que les choses célestes et humaines se confondirent. Alors aussi divers docteurs mêlèrent aux anciennes traditions leurs opinions privées.

@

CHAPITRE II

Houng-fan, la Grande Règle

@

A. — p.027 Cette pièce des Annales mérite une mention spéciale, et à cause de son histoire et à cause de son importance. Descendue en droite ligne de *Yâo*, *Choúnn* et *U le Grand*, elle est le résumé systématique de la sagesse des siècles qui précédèrent les *Tcheōu.* Elle fait transition entre la haute antiquité chinoise et la moyenne. Son contenu remonte peut-être plus haut que le vingt-deuxième siècle. Le texte, tel que nous l'avons, est du onzième siècle (1050). Il fut vénéré, d'âge en âge, par les Lettrés, comme un texte sacré. On l'appela la *Grande Règle*, parce qu'il est censé contenir les principes de solution de tous les cas sublunaires possibles. Code du gouvernement antique, disent les Commentateurs. (TH page 71. HCO, L. 6.)

B. — Poussé par le souci de complaire au Ciel dont il est devenu le mandataire, le fondateur de la nouvelle dynastie *Tcheōu*, l'empereur *Où*, consulte le sage vicomte de *Kī*, oncle du défunt tyran *Tcheòu-sinn*. Il voudrait bien se l'attacher, mais le vicomte refuse, le principe étant dès lors qu'on ne sert pas deux maîtres, surtout quand le second a renversé le premier. Alors l'empereur s'efforce d'obtenir au moins de lui la quintessence de sa science, le résumé des traditions anciennes dont il est dépositaire. Le vicomte se prête à ce désir, et lui récite la *Grande Règle*. — Les Commentateurs l'en louent à l'envi...

> « Il ne put pas décemment servir les *Tcheōu*, mais il put légitimement leur léguer sa science... Il se dit : cette science que le Ciel a donnée jadis à U, est venue jusqu'à moi. Il ne faut pas qu'elle périsse avec moi. Or si je ne la lègue pas à l'empereur *Où*, qui la sauvera ?.. S'il se décida à parler, ce fut manifestement par la volonté du Ciel.

C. — Le Ciel, dit l'empereur, gouverne mystérieusement le peuple, habitant parmi lui. Je ne suis pas bien au courant de ses lois. Veuillez me les apprendre, afin que mon action seconde parfaitement la sienne.

— Com. Le Ciel habite avec le peuple, dans ce sens que le peuple est l'objet constant des pensées et de la sollicitude du Ciel... p.028 L'empereur gouvernant pour le Ciel, doit gouverner selon les intentions du Ciel, et bien gérer les intérêts que le Ciel a dans le peuple. Ce sont les règles pratiques pour ce faire, que l'empereur demande au vicomte... Chez les *Yīnn*, le vicomte de *Kī* s'était appliqué à scruter les *neuf articles*, comme chez les *Tcheōu* le duc *Tch'āng* s'était efforcé de pénétrer les *huit diagrammes* (voyez chap. III. 4). Deux systèmes de conjecture transcendante, utiles pour le bon gouvernement. Après la ruine des *Yīnn*, l'empereur *Où* craignit que la science du système antique ne vînt à se perdre. Il feignit de ne pas le connaître, pour décider le vicomte de *Kī* à l'exposer...

D. — Le vicomte de *Kī* commence par mettre ce qu'il va dire, au compte d'une autorité indiscutable. C'est le Ciel, dit-il, qui donna à *Ù* les neuf articles de la Grande Règle, par lesquels sont réglées les relations. — Com. Il a déjà été question des relations, page 8. C'est le Ciel qui les a faites. Le Sage n'a pas le pouvoir d'imposer des lois et des règles. Il doit veiller à ce que chacun se tienne à sa place, et seconder les communications et l'union mystérieuse du Ciel avec le peuple. — Le Ciel fit cette faveur à *Ù*, en 2060, pour le récompenser d'avoir remis l'ordre dans la nature, en mettant fin à la grande inondation. Sur ce point, le texte est formel, et les Commentateurs n'admettent aucun doute : « les neuf articles de la Grande Règle sont primitivement venus du Ciel », .. Mais sous quelle forme et de quelle manière le Ciel lui fit-il ce don ?.. Sur ce point le texte est muet. En 1008, le chapitre *Kou-ming* des Annales cite, parmi les bibelots impériaux les plus précieux, *Heûe-t'ou* le dessin du Fleuve. — Au cinquième siècle avant J.-C., l'appendice *Hi-ts'eu* du *I-king* Livre des Mutations, attribué à Confucius, dit : Du Fleuve Jaune sortit un diagramme, de la rivière *Láo* en sortit un

autre ; de ces deux diagrammes les Sages tirèrent des règles... Le chapitre *Lì-yunn* des Rites (I p. 536) fait dire au Philosophe : du Fleuve sortit le dessin du cheval... Les *Lúnn-u* lui font dire : Hélas ! maintenant le Fleuve ne donne plus de dessin, le monde étant décadent... p.029 *Tchou chou ki niên*. La Chronique écrite sur lattes de bambou, déposée dans une tombe en 299 avant J.-C., dit que : le dessin du dragon sortit du Fleuve. — Le *Cheu-penn* dit que : du Fleuve sortit le dessin du dragon, de la *Láo* sortit l'écrit de la tortue. — Au troisième siècle après J.-C., le faux *K'oùng nan-kouo* raconte ce qui suit : au temps où *Fôu-hi* régnait sur l'empire, un dragon-cheval étant sorti du Fleuve, *Fôu-hi* tira ses huit trigrammes des dessins que cet animal portait sur son dos... Le Ciel ayant accordé à *Ù* une tortue transcendante, qui sortit de la *Láo* portant sur son dos les nombres jusqu'à neuf, *Ù* en déduisit les neuf articles. — De là des Commentaires comme celui-ci : la tortue portait sur son dos les nombres de un à neuf. *Ù le Grand*, un Sage qui communiquait avec le Ciel, ayant vu ces nombres, en pénétra le sens. Il en tira neuf catégories, qu'on appelle maintenant les neuf articles... La chose fut même mise en vers : quand le Ciel voulut manifester sa pensée, une tortue transcendante sortit portant un diagramme. Etc. — Vous trouverez peut-être, que le Ciel s'étant contenté de donner à *Ù le Grand* les numéros seuls des neuf articles, la difficulté n'était pas tant d'écrire quelque chose sous ces numéros, que de faire croire que ce quelque chose découlait des numéros. Je suis du même avis. Là est le faible de la Grande Règle. Des critiques chinois l'ont bien relevé :

> « La Grande Règle est un développement explicatif des lois et relations fondamentales, soit. Mais ce développement ne découle pas des nombres. Dire que le Ciel accorda à *Ù* les neuf articles de la Grande Règle, cela veut dire qu'il le fit perspicace et entreprenant. Il ne faut pas scruter cette chose trop à fond.

Tchōu-hi s'insurge contre cette interprétation, à cause du texte de Confucius cité plus haut :

> « Les Mutations disent clairement, que du Fleuve sortit un diagramme, et que de la *Láo* il p.030 en sortit un autre. Il n'est donc pas permis de ne pas croire cela.

Tchōu-hi consacra à ces diagrammes un temps et un soin considérables. Il est à noter qu'ils ne furent peut-être jamais dessinés, avant l'époque des *Sóng*. Mais alors ils devinrent le jeu d'esprit à la mode. Les planches et les textes relatifs à cette question, que les philosophes de ce temps-là nous ont légués, remplissent des volumes. Ils crurent au dragon et à la tortue, à un diagramme céleste rond et à un diagramme terrestre carré, etc. Les deux n'en faisaient d'ailleurs qu'un à leurs yeux, la coupole céleste ronde et le plateau terrestre carré ne faisant qu'un dans leur système. Ils étaient l'un à l'autre comme la chaîne et la trame d'un tissu, comme l'étoffe et la doublure d'un habit. — Maintenant la croyance au dragon et à la tortue est morte, l'engouement pour les nombres est éteint. Les critiques modernes constatent simplement, que les anciens inventèrent deux systèmes de classification numériques ; celui de la Grande Règle basé sur les chiffres de 1 à 9, et un autre, plus récent, basé sur les nombres du ciel et de la terre, 1 à 10, probablement tiré de l'appendice *Hi-tseu* du Livre des Mutations, appendice que la tradition attribue à Confucius.

E. — Remarquons que le principe fondamental du respect des droits de la nature, fait son apparition dans la Grande Règle.

> « *Koùnn* ayant entravé le cours naturel des eaux par des digues, le *Souverain* se fâcha et ne donna pas les *neuf articles*. Quand *Ù* eut remplacé *Koùnn* et rétabli le cours naturel des eaux par ses canaux, le *Ciel* réjoui lui donna les *neuf articles*.

— voyez TH page 33... Voyez aussi TH pages 96, 140, 585, etc., comment la postérité appliqua le principe.

G. — Voici d'abord l'énumération des articles...

1. Les agents naturels, au nombre de cinq. Le gouvernement doit se conformer à leur révolution circulaire.

2. Les activités humaines, au nombre de cinq. Le gouvernement doit en régler l'exercice.

3. Les huit sections de l'administration, auxquelles le gouvernement doit donner tous ses soins.

4. La science des temps ; calendrier, astrologie officielle.

5. La personne de l'empereur, pivot de l'empire, pôle du monde.

6. Les trois modes politiques et administratifs.

7. La solution des doutes, par la divination officielle, l'appel au Ciel.

8. La répercussion céleste des vertus et des vices du gouvernement ; météorologie officielle.

9. Les cinq biens et les six maux.

Nous verrons, à la fin du chapitre, l'ordre logique de ces neuf articles, d'après les Commentateurs.

1. Les *Ou-hing* **cinq agents naturels**, sont nommés en premier lieu, parce que dans les voies du Ciel ils sont la chose principale, qui influe sur tous les êtres.

L'ordre d'énumération des cinq agents est, dans la Grande Règle, eau feu bois métal humus. Cet ordre, dit le Commentaire, est celui de la production primordiale des cinq agents, de leur genèse par le ciel et la terre. Furent d'abord produits les agents plus subtils : l'eau par le ciel (pluie), le feu par la terre (sécheresse). Puis l'eau produisit le bois (tous les végétaux ayant besoin d'eau pour croître), et le feu produisit le métal (en le faisant découler des minerais fondus). Enfin la poussière étant le résidu de p.031 toutes choses, l'humus clôt la série. D'autres le considèrent comme le laitier qui resta après la production des métaux. Ainsi, disent les textes, le léger et le limpide donnèrent naissance au lourd et au trouble.

Plus tard les philosophes inventeront d'autres systèmes. D'abord celui de la production des agents l'un par l'autre, en série circulaire. L'ordre est alors, bois feu terre métal eau. Le bois (allumé) produit le

feu, le feu produit l'humus (cendres), l'humus engendre le métal (les minerais se trouvant dans le sol), le métal engendre l'eau (exposé à l'air durant la nuit, il se couvre de rosée). L'eau produit le bois (végétaux)... et la série recommence.

Enfin le système le plus moderne est basé, non sur la production réciproque, mais sur la destruction réciproque des agents l'un par l'autre, sur la victoire de l'un sur l'autre en série circulaire. L'ordre est alors, métal bois eau feu humus. Le métal (hache) triomphe du bois, le bois (qui surnage) triomphe de l'eau, l'eau triomphe du feu (en l'éteignant), le feu triomphe de l'humus (en le fondant), l'humus triomphe du métal (en l'oxydant)... et la série recommence.

Aux cinq agents correspondent cinq propriétés physiques et cinq saveurs. — L'eau descend, le feu monte, le bois est élastique, le métal est plastique, la terre est féconde. — L'eau est salée (eau de mer), le feu est amer (goût des produits empyreumatiques), le bois est acide (goût des sèves végétales), le métal est âcre (goût des oxydes qui les couvrent), la terre est douce (goût alcalin fade).

Plus tard, en y mettant le pouce, on adapta à ce système quinaire les cinq couleurs et les cinq régions. — L'eau est noire (couleur des nuées d'orage). Le feu est rouge (couleur de la flamme). Le bois est vert-bleu (couleur des feuilles). Le métal est blanc (couleur de l'argent, de l'étain ; La terre est jaune (couleur du lœss chinois). — Le nord brumeux et froid répond à l'eau noire. Le sud lumineux et chaud répond au feu rouge. L'orient vert-bleu quand le soleil se lève, répond au bois vert. L'occident blanc, quand le soleil se couche, répond au métal blanc. Le centre labouré par les hommes, répond à l'humus jaune.

Enfin, hélas !, le système quinaire fut appliqué à l'homme, de la manière suivante. On distingua dans chaque agent naturel, une partie lourde et une partie subtile. Dans l'homme, les cinq viscères sont autant de parcelles de la partie lourde des cinq agents, et les cinq vertus autant de parcelles de leur partie subtile.

2. Les *où chéu***, cinq activités humaines**, sont : la contenance, la tenue ; les paroles ; la vue ; l'ouïe ; la pensée. — L'ordre d'énumération est, dit le Commentaire, celui du développement naturel de l'homme. Quand il est né, il commence par mettre ses membres en ordre, puis il vagit, plus tard il regarde, encore plus tard il écoute, enfin il pense. La gradation est ascendante. Il y a progrès aussi dans la pensée, à mesure que l'homme avance en âge. Tel un puits que l'on p.032 creuse. Il ne donne d'abord que de la boue liquide, puis de l'eau trouble, enfin de l'eau claire. Ainsi la pensée commence par être trouble, puis se clarifie peu à peu avec le temps. — Aux cinq activités répondent cinq qualités. La tenue doit être modeste, les paroles doivent être appropriées, le regard doit être clairvoyant, l'ouïe doit être attentive, la pensée doit être pénétrante. C'est la pénétration qui fait le Sage *joéi tsouo chéng*. Il perçoit les moindres indices.

Dans la pratique, les cinq activités sont soumises aux règles de la morale, aux rites. Car il peut y avoir bon ou mauvais usage. Surtout que la pensée ne dévie pas, dans le sens de la perversité.

3. Les *pā-tcheng***, huit sections de l'administration**, sont : l'alimentation du peuple par l'agriculture. Le trafic qui pourvoit aux autres besoins. Le culte par lequel on demande secours et remercie de l'avoir reçu. Procurer au peuple des terres et des habitations. Lui enseigner les rites. Le préserver des malfaiteurs, viol et brigandage. Soin des hôtes et des étrangers (marchands). Entretien d'une armée, pour le cas de rébellion ou de guerre.

Commentaire : Voici l'ordre logique des sections de l'administration, — Quand les aliments font défaut, les hommes meurent. L'agriculture qui produit les aliments, doit donc être le premier soin. — Ensuite le trafic, qui procure les vêtements et autres objets indispensables. — Ensuite le culte des Mânes glorieux, car rien ne s'obtient que par le secours des Esprits. — Ensuite il faut aux hommes des habitations (et propriétés) paisibles. — Puis l'éducation, les rites, pour qu'ils vivent en paix entre eux. — Puis la protection, contre les malfaiteurs, qui se

trouvent partout, hélas ! — Sécurité dans les démarches et voyages. — Répression à main armée des brigands, rebelles, étrangers ennemis. Aux yeux des Sages, les armes sont le dernier et le pire des expédients. Ils n'y recourent que dans le cas d'absolue nécessité, et avec la plus extrême modération. p.033

4. Les cinq temps, c'est-à-dire le calcul des époques, la confection du calendrier, en vue de l'agriculture, pour les directions à donner aux paysans pour leurs travaux, afin que tout se fît aux temps du ciel. On calculait dans ce but l'année, les mois, les jours ; on observait le mouvement des constellations ; on déterminait les termes solaires de quinze jours, qui sont fixes, alors que les lunaisons varient ; etc. Par les nombres, l'homme se met en accord avec le ciel, disent les Commentateurs. — On sait quelle place le calcul du calendrier tint parmi les soucis des empereurs chinois durant plus de trente siècles.

5. Le pôle impérial, c'est l'empereur. On l'appelle aussi le grand centre ou pivot. L'image est prise du pôle nord, de l'étoile polaire, laquelle, restant immobile, procure la révolution régulière et constante de toute la coupole céleste. C'est ainsi que l'empereur, immobile au centre de l'empire, doit gouverner ses officiers et sujets, par son exemple et son enseignement, non par la force. Qu'il commence par bien nourrir le peuple, car ventre affamé n'a pas d'oreilles. Qu'il lui procure ensuite la paix, pour qu'il puisse vaquer à ses affaires. Fils du Ciel, il est Maître et Seigneur ; mais qu'il soit surtout Père-Mère. Il obtiendra tout, par l'enseignement de la *voie moyenne*, d'une *manière d'agir moyenne*, laquelle passe toujours entre deux, au milieu, évitant l'un et l'autre extrême. Le peuple doit accepter cet enseignement impérial, comme venant du *Souverain*, comme révélé par le *Ciel* à l'empereur, le Fils du Ciel, son lieutenant sur la terre, l'homme par excellence, le pivot de l'humanité. S'il s'y conforme, le peuple évitera les six maux et obtiendra les cinq biens. — Après ces beaux principes, voici venir une note pratique... « Que l'empereur ait soin de bien payer ses officiers, pour que ceux-ci

puissent être honnêtes, et ne soient pas réduits par la misère à gruger le peuple ou à voler le Trésor. »

6. Les trois formes ou modes de gouvernement, selon les trois états par lesquels les groupes humains ont coutume de passer. Gouvernement rigide, ou condescendant (flexible), selon les situations, les circonstances, l'état des esprits. C'est ainsi que le ciel et la terre régissent tous les êtres, dit le Commentaire. Le ciel c'est la force ; cependant, à l'occasion, il p.034 cède à la révolution des cinq agents cosmiques. La terre, c'est la douceur ; cependant elle enfante les roches et les métaux les plus durs. Mais, en temps ordinaire, le ciel et la terre se contentent de laisser évoluer les êtres, chacun selon sa nature ; c'est là leur gouvernement régulier. Que le prince les imite ; soit ferme aux époques de surexcitation, soit bon aux époques de dépression ; laisse aller, laisse faire un chacun, sous la loi commune, aux époques où le peuple se conduit bien. Et qu'il veille à ce que ses ministres agissent comme lui.

7. La solution des doutes, par la divination officielle, au moyen des objets transcendants, écaille de tortue et brins d'achillée.

Les brins d'achillée, choisis à cause de leur odeur forte qui les préservait des insectes, servirent d'abord à donner, par une série de coupes, une solution numérique. Plus tard ils servirent à désigner le diagramme des *Mutations* qu'il fallait consulter (voyez chap. III). — La carapace d'une tortue se compose de deux pièces, la dorsale bombée et ronde comme le ciel, la ventrale plate et carrée comme la terre. C'est cette lointaine analogie qui fit choisir cet objet. Le devin touchait la plaque ventrale avec un fer chaud, puis interprétait les craquelures produites d'après un code traditionnel. — Tous les Commentateurs disent, que ce qu'on demandait à la divination, c'était *t'iēn-tao* la voie du Ciel, *t'iēn-ning* la volonté du Ciel, *t'iēn-kue* la décision du Ciel, quand on se défiait des avis intéressés d'autrui, quand on n'osait pas se fier à son cœur d'homme faillible. Consulter le devin officiel, l'homme de l'écaille et de l'achillée, c'était en appeler au Ciel, à l'Intelligence

transcendante, toujours véridique et impartiale. On posait la question de telle manière qu'elle pût être résolue par *oui* ou *non*. Puis le devin opérait et répondait *Kî* c'est faste ou *hioūng* c'est néfaste ; si vous faites la chose, *ts'oûng* vous serez dans la voie du Ciel, ou *ni* vous agirez contre l'intention du Ciel. — Ordinairement, pour les affaires de moindre importance, on se contentait de consulter l'achillée ; mais pour tout cas grave, on consultait l'écaille ; Si le client l'exigeait, le devin consultait pour lui, d'abord l'achillée, ensuite l'écaille. Si les deux réponses obtenues étaient contradictoires, l'achillée était censée avoir répondu pour l'avenir prochain, l'écaille pour l'avenir éloigné ; — Il fut toujours interdit de répéter l'opération divinatoire, parce que la décision reçue déplaisait. Car, demander aux objets transcendants, à l'Intelligence transcendante de changer d'avis, de se dédire, c'eût été les outrager.

Texte de la Grande Règle : Quand vous avez un doute grave (perplexité insoluble), pensez-y d'abord, puis consultez les ministres et prenez l'avis du peuple, enfin interrogez l'écaille.

Commentaire résumé ci-dessus. p.035

Règle pour le cas de conflit. Soit un projet donné...

Écaille, achillée, contre,		toujours néfaste.
Écaille, achillée, prince,	pour.	faste, malgré ministres et peuple.
Écaille, achillée, ministres,	pour.	faste, malgré prince et peuple.
Écaille, achillée, peuple,	pour.	faste, malgré prince et ministres.

8. La répercussion au ciel des vertus et des vices du gouvernement ; ou preuves, signes météorologiques, que le gouvernement est bon ou mauvais. — Quand la nature est en bon ordre, c'est signe que l'empire est bien administré ; car les choses terrestres et célestes étant accordées les unes sur les autres, l'harmonie universelle s'ensuit. Dès qu'il y a quelque désordre dans le cosmos, c'est signe qu'il y a dans le gouvernement quelque vice qui gêne la révolution normale des cinq agents et trouble ainsi l'ordre général. La nature du désordre dénote celle du vice. Des pluies excessives avertissent que le prince est injuste. Temps serein trop

prolongé avertit qu'il est maladroit. Chaleur intense dénonce sa négligence ; froidure nuisible son inconsidération. Vent violent l'accuse d'apathie. — On examinait donc, et jusqu'à la fin de l'empire on examina le temps, chaque mois, chaque jour, pour apprendre ce que le Ciel pensait du gouvernement ; pour voir s'il y avait des réformes à faire, et lesquelles. — C'est sur cette météorologie officielle, que les Censeurs appuyaient leurs critiques et récriminations. L'Histoire est pleine de ces pièces (voyez TH). En voici une, bien typique. — En l'an 7 avant J.-C., la Chine septentrionale fut ébranlée par un tremblement de terre qui fit écrouler jusqu'aux remparts des villes. L'empereur d'alors interrogea *Lì-sunn* sur la signification de ce phénomène. Celui-ci étendit son discours à divers autres phénomènes récents. Il dit :

> — Le soleil est, dans la nature, l'être *yâng* par excellence. Il manifeste au firmament ce que l'empereur fait sur la terre. Quand l'empereur ne se conduit pas bien, le soleil perd de son éclat ou est même éclipsé. Dans ces derniers temps, de vilains halos ont plusieurs fois entouré l'astre du jour. Soyez plus viril. Occupez-vous moins de vos femmes, et plus de vos devoirs d'État. — La lune est, dans la nature, l'être *yīnn* par excellence. Elle reflète au firmament la conduite des dames du harem et des officiers de la cour. Or dans ces derniers temps la lune a subi de nombreuses perturbations. Interdisez aux femmes de se mêler de politique et choisissez mieux vos officiers. — Contrairement à leur nature, les eaux ne s'écoulent plus et inondent les provinces. Donnez moins de charges aux parents de l'impératrice. La terre naturellement douce et tranquille, tremble et s'agite. Diminuez le pouvoir des eunuques, — Etc. »

9. Les *ou fôu* **cinq biens** et **les** *liou kî* **six maux**. Ce sont les sanctions de la conduite de l'homme en ce monde. Il n'existe aucune preuve que les anciens Chinois aient admis d'autres sanctions après la mort. Ignorant la déchéance originelle, ils constatèrent deux propensions, nièrent la liberté humaine, attribuèrent au Ciel le bien et le mal, admirent l'existence de deux sortes d'hommes, les uns portés

au bien et le faisant sciemment, les autres portés au mal et le commettant sans s'en rendre compte. Voici le texte et le commentaire de ce paragraphe important. p.036

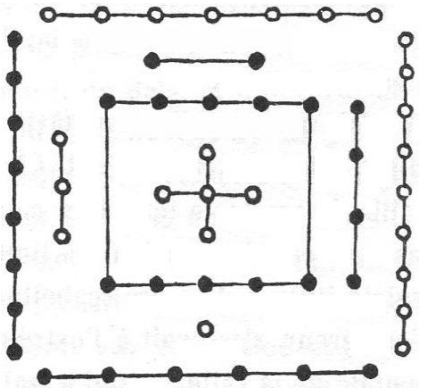
> Il y a cinq bonheurs... 1. vivre longtemps, éventuellement jusqu'à 120 ans... 2. dans l'abondance... 3. en paix et bonne santé... 4. étant naturellement porté à bien agir... 5. mourir enfin de mort naturelle, au terme des jours alloués par le destin, et le corps intact.
>
> Il y a six malheurs... 1. mourir prématurément, de mort violente... 2. souffrances physiques, maladies, infirmités... 3. souffrances morales, chagrin, tristesse... 4. pauvreté, gêne, misère... 5. laideur physique... 6. débilité morale, pente naturelle à mal agir.

Quoiqu'on ait dit, à toutes les époques, que ceux qui agissent bien sont heureux et ceux qui agissent mal malheureux, en réalité c'est le Ciel qui fait le bonheur et le malheur (et l'assigne à chacun avec son lot).

Les propensions naturelles sont données par le Sublime Ciel. La nature n'est pas maîtresse de ses appétits (pas libre). Les uns aiment le bien parce qu'ils le connaissent comme tel ; les autres font le mal parce qu'ils l'ignorent. (C'est le Ciel qui fait les uns clairvoyants, et les autres aveugles, au moral, de naissance... qui donne ou ne donne pas le sens moral.)

Voici comment les Commentateurs ont expliqué l'ordre logique des neuf articles de la Grande Règle. — Les cinq agents cosmiques étant à la base de tout, ils sont traités en premier lieu. — Dans l'homme ils produisent les cinq activités. — Dans l'humanité ils règlent l'administration, le bon ordre. — Tout devant se faire d'après la voie du Ciel, la science des temps vient en quatrième lieu. — Pour durer, l'ordre exige un pivot central ferme, le Pôle impérial, la personnalité de l'empereur. — Celui-ci devra gouverner d'après les circonstances, pour produire la grande harmonie. — En cas de perplexité insoluble, qu'il en appelle au Ciel, pour obtenir la lumière ; divination officielle, en septième lieu. — Qu'il observe soigneusement les météores atmosphériques, pour

savoir si le Ciel l'approuve ou p.037 non ; et qu'il rectifie sa conduite en conséquence, au fur et à mesure. — Neuvièmement, le Ciel qui observe la terre, qui note et rétribue le bien et le mal, distribue aux hommes les cinq biens et les six maux. — Les huit premiers articles regardent l'empereur, le neuvième concerne le peuple. Quand les huit sont bien observés, le bien afflue ; quand ils sont négligés, le mal pullule. — — Comparez ceci à ce qui a été dit plus haut, et ne vous étonnez pas des obscurités, divergences et contradictions, en cette matière. La nature du bien et du mal, l'origine du mal, furent toujours et sont encore des mystères pour les Chinois. Leurs Sages ont fini par adopter le déterminisme le plus absolu. Tels les arbres, de graines en apparence pareilles, les uns droits, les autres noueux. Avec les droits on fera de jolis objets que l'on conservera ; les noueux serviront au chauffage. Pareillement, des hommes, les uns deviendront des mandarins qui exécuteront les autres. Les bons ont fait le bien naturellement, sans mérite par conséquent. Les mauvais ont fait le mal naturellement, donc sans démérite. Le gouvernement humain a employé les bons et supprimé les brutes. Après la mort, pas de survivance. La partie est finie. Les pions de l'échiquier sont mis de côté, sans récompense pour les vainqueurs, sans punition pour les vaincus. Car c'est le Ciel qui a tout fait. C'est lui qui donne à chacun sa pente et son lot. — Il fallut la venue des Buddhistes, pour que les idées de liberté, de mérite et de coulpe, de survivance, de sanction d'outre-tombe, devinssent courantes en Chine. Auparavant, dans la pratique, la conscience populaire avait dû suppléer à ce déficit de la théorie nationale.



Le dessin du Fleuve.

@

北
東
南

CHAPITRE III

Sous les Tcheōu. Annales et Odes

@

p.039 Les textes des Annales et des Odes couvrent cinq siècles, depuis le onzième jusqu'au septième avant J.-C... C'est la première période des *Tcheōu*, — La seconde, dite période du *Tch'oūnn-ts'iou*, sera traitée dans le cinquième chapitre.

1. L'être supérieur

A. — En 1050, avant la bataille de *Móu-ie* qui mit fin à la dynastie *Chāng-Yīnn*, dans sa harangue aux troupes, *Fā* de *Tcheōu* dit : *Cheóu* (alias *Tcheóu-sinn*, TH page 63) empereur des *Chāng* ayant, dans son aveuglement, cessé de faire les sacrifices auxquels il était tenu, moi *Fā* je vais lui livrer bataille, pour lui appliquer par obéissance, l'arrêt du Ciel. (Annales *Móu-cheu*). **O** Il s'agit des sacrifices impériaux au Ciel et des offrandes officielles aux Ancêtres. Par ces rites, l'empereur devait rendre grâces à sa souche. *Cheóu* s'était dispensé de ce devoir.

B. — Après leur victoire en 1050, les *Tcheōu* ayant remplacé les *Chāng-Yīnn* se donnèrent un nouveau Rituel dynastique, selon l'usage. Dans leurs hymnes, ils glorifièrent leurs ancêtres, comme de juste. — L'auteur de ces premiers chants fut, d'après la tradition, le fameux *Tán*, ordinairement appelé *Tcheōu-koung*, le Duc de *Tcheōu*, propre frère de *Fā* devenu *Où-wang*, l'Empereur *Où*. Rappelons que leur père à tous deux, *Tch'āng*, mort en 1053, fut proclamé par ses fils, après leur triomphe, Empereur *Wênn*. Ces noms rempliront les pages suivantes. Voyez TH pages 71 seq. — Avant tout, les *Tcheōu* s'attachèrent à illustrer *Kiāng-yuan*, femme de l'empereur *K'ōu* du 23e siècle, mère de *K'í* qui fut ministre de l'agriculture sous *Yâo*, seigneur de *T'âi* sous *Choúnn*, ancêtre des *Tcheōu* de la vallée de la *Wéi*. Il était *Heou-tsî*, Patron des moissons de tout l'empire, depuis 1552. Voyez TH pages 28,

58, 61, 62, 64, 66.

> « C'est *Kiāng-yuan* qui fut la mère de la race des *Tcheōu*. Comment cela se fit-il ?.. Après un sacrifice offert pour obtenir de ne pas rester sans enfants, elle marcha dans l'empreinte du gros orteil du Sublime Souverain, frémit, conçut, mit au monde et éleva un fils, qui devint ministre de l'agriculture (de son vivant) et patron des moissons (après sa mort).

Ode *Chēng-minn* de la fin du 11e siècle. — Au 7e siècle, l'ode p.040 *Pi-koung* reprend le même sujet.

> « *Kiāng-yuan* fut irréprochable. Le Sublime Souverain lui fut propice.

Commentaire : La trace était si grande, que le pied de *Kiāng-yuan* tint tout entier dans l'empreinte du gros orteil. — Quant au sacrifice pour obtenir des enfants, la glose suivante est à noter : Les Anciens offraient ce sacrifice au Ciel, et y ajoutaient des prières à *Fôu-hi*, qui régla jadis les rites du mariage (TH page 19). Le jour propice était celui du retour des hirondelles, venues au nord pour y pondre, vers le milieu du printemps ; symbole de la fécondité et du bonheur domestique (LE n° 94 A)... Le caractère primitif 媒 devint plus tard 禖 par erreur... Voilà l'explication originale et rationnelle de l'hirondelle de *Kièn-ti*. Elle conçut lors du retour des hirondelles. Les deux légendes de *Kièn-ti* et de *Kiāng-yuan* sont parallèles, probablement calquées l'une sur l'autre. — Les Commentateurs anciens paraissent quelque peu gênés, quand ils interprètent ces textes. Les modernes point du tout. Sans doute, disent-ils, ordinairement les hommes naissent par le concours des deux sexes. La naissance de *K'í* fut extraordinaire. Mais après tout, les premiers hommes qui n'eurent pas de parents, durent bien naître du Ciel et de la Terre. Dans le cas de *K'í*, le Ciel intervint et le fit naître autrement que le commun, pour montrer que le sage, l'élu, diffère du commun. — Voyez aussi TH page 28 note 1.

C. — Vers l'an 1048, l'ode *Hoâng-i* résume l'histoire des *Tcheōu*, depuis 1275 jusqu'en 1063, en ces termes :

« Auguste est le Sublime Souverain (le Souverain du Ciel, dit la glose). Il s'abaisse vers la terre avec majesté. Il contemple les quatre régions, cherchant un site pour notre peuple...

Le gouvernement des deux dynasties *Hiā* et *Chāng-Yīnn* n'étant pas p.041 bon, le Sublime Souverain chercha dans les principautés des quatre régions, découvrit *Tàn-fou*, l'établit dans l'Ouest. (Dans la plaine *Tcheōu*, au pied du mont *K'î*, dans la vallée de la *Wéi*.)

Le Souverain l'ayant promu, le maria et lui confirma son mandat. (Le Souverain et le Ciel sont le même être. Reprise poétique.)

La sollicitude du Souverain continue. Il ne détourne pas les yeux du mont *K'î.* Il prédestine, pour être l'héritier de *Tàn-fou*, son fils *Wâng-ki*, alias *Ki-li*, qu'il rend habile et illustre, (Prédestination à longue échéance. Plan suivi durant des siècles. Voyez p. 12).

Puis la faveur du Souverain passe au fils de *Wâng-ki*, à *Tch'āng*, le futur *Wênn-wang* et se fixe dans sa famille.

Le Souverain parla à *Wênn-wang.* Elève tes aspirations, lui dit-il, au-dessus de celles du vulgaire. J'aime ta noble conduite et ton obéissance à mes lois. Attaque tes ennemis. Tu seras victorieux.

Wênn-wang vainquit en effet les barbares, puis les seigneurs qui lui étaient hostiles. L'ode *Wênn-wang you chēng* répète expressément qu'il fit cette première expédition militaire, origine de la gloire des *Tcheōu*, par l'ordre exprès du Ciel. Son fils *Fā* fonda la troisième dynastie. Voyez TH pages 61, 66 et 68.

Je pense que cette ode absolument authentique, suffit à elle seule pour prouver que le Sublime Souverain des Anciens, fut le souverain universel, non un souverain national ou dynastique. Pesez les termes et jugez.

D. — L'ode *Wênn-wang*, composée avant 1045, contient les passages suivants : L'empereur *Wênn* est là-haut... oh ! comme il brille dans le ciel. — L'empereur *Wênn* monte ou descend à la gauche ou à la droite du Sublime Souverain.

Commentaire : L'empereur *Wênn* est mort, mais son *chênn* (esprit) est en haut glorieux au ciel, et ses gestes sont célèbres dans le monde. Son *chênn* qui est au ciel, monte ou descend, sans jamais quitter la gauche ou la droite, c'est-à-dire la présence du Sublime Souverain. Ce texte a embarrassé *Tchōu-hi*, qui n'admettait pas p.042 de Sublime Souverain personnel, ni de survivance durable des âmes. Quelqu'un lui ayant demandé : D'après ce texte, le *k'i* (matière) de *Wênn-wang* défunt s'est uni au ciel, n'est-ce pas ?.. Tchou-hi répondit : C'est à peu près cela. Cette chose est délicate. Il est malaisé de la formuler avec précision. Dire qu'il y a réellement un Sublime Souverain fait comme on le représente de nos jours (*U-hoang*, HCO, L. 69), et que Wênn-wang se tienne réellement à ses côtés, cela ne se peut pas. Mais puisqu'un Sage (*Tán*, duc de *Tcheōu*, auteur de l'ode) l'a affirmé, cela doit être vrai en quelque manière...

A la même époque, l'ode *Ts'īng-miao* dit des princes et des officiers, qu'ils imitent *Wênn-wang* lequel est au ciel.

Dans l'ode *Wênn-wang*, notons encore les passages suivants : le mandat du Souverain est donné par lui quand il lui plaît (pas à une époque fixe)... Grand est le mandat du Ciel. Le Sublime Souverain l'ayant ordonné, les *Yīnn* furent vaincus par les *Tcheōu*... Le mandat du Ciel n'est pas permanent, n'est pas irrévocable... Jadis les *Yīnn* virent de beaux jours, tant qu'ils se conformèrent aux intentions du Sublime Souverain... Il n'est pas facile de conserver le mandat *d'en haut*... La ruine des *Yīnn* est un exemple manifeste de la justice du Ciel ; lui, le Sublime Ciel, dont les voies ne sont perçues, ni par l'ouïe, ni par l'odorat (les sens). — Le propre du Ciel, dit le Commentaire, c'est d'agir sans paraître.

E. — Entre 1045 et 1039, dans l'ode *Tá-ming* : Quand une vertu supérieure brille sur la terre, elle se reflète en grande gloire au ciel. Un décret émané du Ciel, statua jadis que l'empereur *Wênn* régnerait sur le pays de *Tcheōu*, résidant dans sa capitale. Dans sa sollicitude pour cette race, le Ciel seconda ses entreprises, et lui procura, pour être son

épouse, une fille de noble race, si distinguée qu'elle paraissait être la sœur cadette du Ciel. — *Wênn-wang* correspondit parfaitement aux desseins du Sublime Souverain, et fut par lui comblé de bienfaits.

Après sa mort, le mandat passa à son fils *Où-wang*. Avant la bataille décisive de *Móu-ie*, son armée rangée acclama celui-ci en ces termes : Le Sublime Souverain est avec vous ! N'hésitez pas dans votre cœur ! p.043

F. — Entre 1045 et 1039...

Dans l'ode *Hiá-ou* : Les trois princes (ses ancêtres *Tàn-fou, Ki-li* et *Tch'āng*) étant au ciel, l'empereur *Où* continua leur œuvre sur la terre, résidant dans sa capitale. — Commentaire : Après leur mort, les âmes des trois princes étaient montées et s'étaient unies au Ciel.

Dans l'ode *Hào-t'ien you tch'eng ming* : Le Splendide Ciel a donné l'ordre, les deux princes *Wênn* et *Où* l'ont exécuté.

L'ode *Chêu-mai* dit de l'empereur *Où* : Au temps marqué il fit sa tournée d'inspection dans les principautés (en 1048), celui que le Splendide Ciel traitait comme son fils.

L'ode *Neue-tsiang* fait dire à l'empereur *Où* : Jour et nuit je crains la puissance du Ciel, et *me conduis en conséquence*. Voici que je vais lui offrir un mouton et un bœuf. Daigne le Ciel mettre cette offrande à sa droite (l'agréer, l'accepter),

G. — Laissons maintenant parler les Annales. — En 1050, conférant l'investiture du fief de *Wéi* à son frère cadet *Fōng* alias *K'āng-chou* (TH page 72), l'empereur *Où* lui dit : La renommée de notre père *Wênn-wang* étant montée jusqu'au Sublime Souverain, le Souverain l'agréa, le Ciel lui donna la grande mission d'exterminer les *Yīnn* (Identité du Ciel et du Souverain évidente).

Pour acquérir la science du gouvernement, étudie les gestes des sages empereurs de l'antiquité, remonte jusqu'au Ciel. — Commentaire : Apprends du Ciel qui enseigna nos Ancêtres. Le Ciel est la source des principes.

Sans doute, le Ciel est redoutable. Mais il est bon aussi, pour qui est droit.

En appliquant la loi, ce n'est pas toi *Fōng* qui châtieras, qui tueras. C'est le Ciel, de qui la loi émane, qui châtiera, qui tuera, par toi.

Applique la loi, autrement les bonnes mœurs données jadis par le Ciel à notre peuple dépériront.

p.044 Applique la loi, de peur que le peuple ne commette des fautes, qui viendraient à la connaissance du Ciel et dont le Ciel nous imputerait la responsabilité (Annales, chap. *K'āng-kao*).

H. — Vers l'an 1048, parlant contre l'ivrognerie, l'empereur *Où* dit : Jadis mon père ne se lassait pas de répéter, que le vin (arack) ne doit servir qu'aux sacrifices. Quand le Ciel donna jadis à notre peuple l'ordre d'en préparer, ce fut pour qu'il l'offrît lors des grands sacrifices uniquement.

Le tyran *Cheóu* ne fit pas monter vers le ciel le parfum de la vertu. Les plaintes du peuple et les orgies des ivrognes montaient en puanteur vers le ciel. Aussi le Ciel fit-il périr les *Yīnn*. Ce ne fut pas cruauté de sa part. Les *Yīnn* l'avaient mérité. — Commentaire : *Cheóu* ne servit pas le Souverain, n'offrit pas au Ciel le parfum de la vertu. Aussi le Sublime Ciel détruisit-il les *Yīnn*. Ce fut justice.

Dans les Annales, chap. *Tsiòu-kao*.

I. — En 1049, l'empereur *Où* étant gravement malade, son frère *Tán* duc de *Tcheōu* évoque les trois ancêtres *Tàn-fou, Ki-li, Wênn-wang*, et s'offre à mourir à la place de l'empereur. Dans le premier alinéa du texte, il faut [] au lieu de [] erreur de scribe. Cette substitution faite, voici ce que le Duc de *Tcheōu* dit aux ancêtres : Si le Ciel entend punir par cette maladie une faute que l'empereur a peut-être commise contre le peuple, je demande à porter sa peine, à mourir à sa place, afin qu'il ait le temps d'exécuter le mandat reçu dans la cour du Souverain, c'est-à-dire de consolider la dynastie qu'il vient de fonder. Oh ! employez-vous pour obtenir cela du Ciel. Ne laissez pas perdre le précieux

mandat du Ciel, le mandat reçu dans le palais du Sublime Souverain, (Annales, chap. *Kīnn-t'eng*.)

Plus tard le duc de *Tcheōu* calomnié et disgracié, quitta la cour. En 1041, le Ciel irrité témoigna en faveur de son innocence, par un violent ouragan. Le jeune empereur *Tch'êng* trouve l'acte par p.045 lequel le duc son oncle avait offert sa vie pour sauver celle de son père l'empereur *Où*. Touché, le neveu se réconcilie avec l'oncle. Aussitôt le Ciel manifeste sa satisfaction, en faisant souffler le vent en sens inverse, relevant tout ce qui avait été renversé. Pluie, moisson abondante, etc. — Les cœurs des hommes, disent les Commentateurs, furent injustes à l'égard du duc. Le cœur du Ciel fut juste à son égard. Dès que le jeune empereur eut fait les excuses et réparations convenables, les fléaux cessèrent. Quelle soudaineté dans les rétributions du Ciel.

Vous trouverez dans les TH pages 87 et 88, tout le cadre historique de cette pièce importante des Annales (*Kīnn-t'eng*),

J. — Encore en 1041, dans un manifeste contre les partisans de la dynastie déchue qui se sont révoltés, l'empereur *Tch'êng* dit... que le Ciel a déjà sévi contre les *Yīnn*... que lui-même va derechef sévir contre eux, comme ministre du Ciel... qu'il est tenu de le faire, sous peine de déplaire au Sublime Souverain... que le Ciel aidera son peuple... que le Ciel se prononce visiblement pour sa dynastie... qu'il ne faut pas prendre une épreuve passagère permise par le Ciel, pour le rejet de sa maison par le Ciel... que jadis l'empereur *Où* fut lui aussi pour un moment abandonné de beaucoup, au point que dix fidèles à peine persistèrent à croire qu'il était l'élu du Sublime Souverain... que le Ciel veut maintenant en finir, par la destruction totale des derniers rejetons de la mauvaise herbe des *Yīnn*... que sa volonté est arrêtée et manifeste. (Annales, chap. *Tá-kao*). Voyez TH pages 88 et 89.

K. — En l'an 1038, *Tán* duc de *Tcheōu* fonde la ville de *Láo*, future capitale *Láo-yang*. Il commence par élever, dans la banlieue du Sud, le tertre du Ciel, et offre le sacrifice *Kiāo*. Il élève ensuite, dans la ville, le

tertre du *Chée*, Patron du sol de l'empire, et lui sacrifie. Au Ciel, deux bœufs ; au *Chée*, un bœuf, un bélier et un porc. — Commentaire : Dans l'antiquité, les *kiāo* transactions ne se faisaient pas dans les villes, mais hors des remparts, dans la *Kiāo* banlieue. Par analogie, on choisit la banlieue pour être le lieu des relations avec le Ciel. C'est là qu'on installe son tertre, et le sacrifice régulier au Ciel fut appelé *Kiāo*.

Pour inviter le jeune empereur *Tch'êng* à venir prendre possession de la nouvelle ville, le duc de *Cháo* envoie une missive dont les passages suivants sont à noter...

L'auguste Ciel sublime Souverain a destitué son premier fils *Cheóu*, parce qu'il maltraitait le peuple... Les innocents que *Cheóu* persécutait, fuyant avec leurs femmes et leurs enfants, poussaient des cris de détresse vers le Ciel... Le Ciel s'émut et sévit contre le tyran.

Comme jadis le Ciel éleva *Ù le Grand*, le fondateur des *Hiá*, parce qu'il s'étudiait à suivre en tout les intentions du Ciel... Comme jadis le Ciel éleva *T'āng le Victorieux*, fondateur des *Chāng*, parce qu'il s'appliquait à satisfaire le Ciel.. Ainsi l'empereur *Où* fut choisi par le Ciel pour fonder les *Tcheōu*. Vous, son jeune fils, ayez soin d'écouter vos vieux conseillers, afin de ne pas perdre, par quelque imprudence, le mandat du Ciel. Ils vous dirigeront d'après les intentions du Ciel.

Quoique bien jeune encore, vous êtes le fils aîné du Ciel. Venez donc, prolongement du Sublime Souverain, venez le servir dans cette capitale centrale. Le duc de *Tcheōu* a dit : Je bâtis cette grande ville, afin que d'ici l'empereur dirige tout l'empire, comme lieutenant de l'Auguste Ciel, et sacrifie ici au haut et au bas (Com. aux génies du ciel et aux génies de la terre).

Les *Hiá* et les *Yīnn* (second nom des *Chāng*) ont perdu le mandat par leur faute. C'est nous qui le possédons maintenant. Tâchons de ne pas le perdre. Nous ne faisons que commencer. Prospèrerons-nous ? Verrons-nous de longs jours ?.. Prince, obtenez du Ciel la perpétuité de votre mandat, par l'exercice de toutes les vertus, par un dévouement entier au bien du peuple. (Annales, chap. *Cháo-kao*), Voyez TH pages

89 et 90... et *Chōu-king* trad. S. Couvreur, pages 258 à 280.

L. — La même année 1038, discours du duc de *Tcheōu* aux partisans récalcitrants de la dynastie déchue. Notons les passages suivants.

Le Ciel sévère a ruiné les *Yīnn*. Il nous a élevés, nous les *Tcheōu*. Il nous a chargés d'exécuter son arrêt, d'appliquer la peine. Nous avons enlevé aux *Yīnn* leur mandat. Nous avons rempli jusqu'au bout la mission à nous confiée par le Souverain, Le Souverain n'a pas aidé les *Yīnn* à conserver leur mandat.

Jadis le Ciel irrité châtia le tyran *Kie* (des *Hiá*). Celui-ci ne s'était pas soumis au Souverain. Le Ciel le réprouva donc, éleva les (*Chāng*) *Yīnn*, et les *Yīnn* fidèles au Souverain, s'appliquèrent d'abord, de concert avec le Ciel, à faire du bien p.047 au peuple.

Plus tard, tombés en décadence, à leur tour les *Yīnn* prévariquèrent contre le Ciel et contre le peuple. Alors le Sublime Souverain cessa de les protéger et frappa le tyran *Cheóu*. Le Ciel le ruina, parce qu'il avait mal agi. Les *Tcheōu* reçurent du Souverain la mission de supprimer et de remplacer les *Yīnn*. Ils déclarent qu'ils agissaient au nom du Souverain. Et maintenant, moi aussi, ce n'est pas par ma volonté, mais par l'ordre du Ciel que je vous déporte (à *Láo-yang*). Ne vous plaignez donc pas de moi. Personnellement je n'ai rien contre vous. J'exécute l'arrêt du Ciel. Je vous enlève de la ville où le Ciel avait jadis fixé le siège de votre dynastie (et où vous ne cessez pas de comploter). Si vous vous décidez enfin à vous soumettre, le Ciel vous pardonnera avec bonté. Sinon, après la perte de vos propriétés, je devrai encore appliquer à vos corps l'arrêt du Ciel (peine de mort). — Annales, chap. *Touo-chéu*), — TU page 89. — *Chōu-king* trad. S. Couvreur, pages 281 à 290.

M. — Encore en 1038, dans un autre discours du duc de *Tcheōu* aux partisans de la dynastie déchue...

Jadis le tyran *Kîe* de la dynastie *Hiá* s'abrutit par l'ivrognerie et la

luxure, au point que, de tout le jour, il n'était plus capable d'être ému par l'influence du Souverain. Commentaire : Nombreuses sont les émotions du cœur humain durant une journée. Elles viennent toutes du Sublime Souverain. L'homme le plus stupide a parfois une pensée lucide. C'est le Souverain qui la lui donne pour sa conduite. S'il ne la suit pas, elle s'éteint.

Kîe se fia trop au mandat du Souverain. Il osa même s'en servir pour couvrir ses méfaits.

Alors le Ciel chercha pour son peuple un autre maître.

Dans sa longanimité, il donna cependant encore à *Kîe* cinq années pour se convertir. — Commentaire : ceci montre combien le cœur du Ciel chérit le prince.

Enfin, *Kîe* restant impénitent, le mandat de le détrôner et de prendre sa place, fut donné par le Ciel à *T'āng le Victorieux*.

p.048 Suit un réquisitoire analogue contre le tyran *Cheóu* de la dynastie *Yīnn*. Finalement le mandat de le détrôner et de prendre sa place, est donné à *Fā* de *Tcheōu*, dévot aux *Chênn* au Ciel. — Commentaire : Celui qui sert bien les *Chênn*, se dit le Ciel, servira aussi bien mon peuple.

(Annales, chap. *Touo-fāng*). — *Chōu-king* trad. S. Couvreur, pages 311 à 321. — Pour le cadre historique, voyez TH p. 47 seq... p. 63 seq.

N. — En 1037, exhortant son neveu l'empereur *Tch'êng*, le duc de *Tcheōu* dit : Jadis l'empereur *Tchoūng-tsoung* des *Chāng* se mesurait au mandat du Ciel. Faites de même. — Commentaire ; il s'agit de *Tái-ou* 1475 à 1401 ; *Tchoūng-tsoung* est son nom posthume ; TH page 60.. Cet homme consciencieux jugeait sa conduite d'après son mandat de souverain, s'examinait, s'exhortait, s'amendait, etc.

Ne dites pas : je ne me relâcherai qu'aujourd'hui, durant un seul jour. Ce peu de temps suffirait pour malédifier le peuple et pour indisposer le Ciel. (Annales, chap. *Ou-i*), — Commentaire. Quand ils commencent à mal faire, les libertins disent tous : ce ne sera que pour

aujourd'hui... Ils ne savent pas que, une fois les passions débridées, cet aujourd'hui aura un lendemain, un surlendemain, et ainsi de suite, peut-être jusqu'à la mort.

N'oubliez pas que, alors qu'il était au comble de la prospérité, *Ù le Grand* invitait encore les Sages à venir le trouver, pour lui enseigner à mieux servir le Sublime Souverain (le Ciel, dit le Commentaire). (Annales, chap., *Li-tchéng*).

Voyez *Chōu-king* trad. S. Couvreur, pages 290 à 297, et 321 à 331. — Les deux chapitres des Annales *Li-tchéng* (N) et *Kiunn-chéu* (O), constituent comme le testament de *Tán* duc de *Tcheōu*, qui mourut l'année suivante, en 1036. Monde disparu, simple et grand.

O. — Encore en 1037, dans une dernière consultation avec son collègue le duc *Chéu* de *Cháo*, le duc de *Tcheōu* lui dit ce qui suit..

Nous les *Tcheōu*, nous venons de succéder aux *Yīnn.* Notre avenir sera-t-il long et prospère, nous n'en savons rien. Mais le Ciel étant bon pour ceux qui sont droits, j'ose espérer qu'il le sera. Tâchons de satisfaire le Ciel.

p.049 Avoir reçu le mandat du Ciel, est une grande faveur, mais aussi une lourde charge. Le fait qu'on l'a reçu, ne garantit pas qu'on le conservera. Le Ciel est difficile à contenter. Car pour le contenter, il faut contenter le peuple, ce qui n'est pas aisé.

Aussi n'osé-je pas me fier au fait que le Sublime Souverain nous a donné le mandat. Aussi n'osé-je pas ne pas méditer sans cesse sur les sévérités du Ciel. — Commentaire : Le mandat du Ciel et l'affection du Peuple, sont deux choses connexes et inconstantes. Qui les a obtenues, peut les perdre. Leur conservation dépend de la conduite du prince. Il faut que le prince conserve l'affection du peuple, pour conserver la confiance du Ciel... Le peuple est très petit, mais il est fort à craindre. Il est comme l'eau. L'eau porte les navires ; elle les engloutit aussi. Ainsi en est-il du peuple. Il élève les gouvernants ou les abîme.

Grâce aux bons ministres qui les conseillèrent bien, plusieurs

empereurs *Yīnn* eurent l'honneur d'être associés au Ciel dans le sacrifice du tertre (comme survivant, glorieux, à la cour du Sublime Souverain... page 41 D). En récompense, ces ministres leur furent associés, lors des offrandes aux Ancêtres dans le temple familial, selon le rituel des *Yīnn*, et cela durant de longues années... Le Ciel n'accorde la durée, qu'à ceux qui lui donnent satisfaction... A cause de leurs excellents ministres, il fit durer les *Yīnn*. Puis, quand ceux-ci furent irrémédiablement pervertis, le Sublime Souverain les supprima.

C'est grâce à ses excellents ministres, que *Wênn-wang* l'aïeul des *Tcheōu*, fut remarqué par le Sublime Souverain et reçut le mandat. A notre tour maintenant de nous dévouer pour son descendant l'empereur actuel, afin de lui obtenir la conservation de son mandat.

(Annales, chap. *Kiunn-chéu*). — Voyez TH pages 66 et 90... et *Chōu-king* trad. S. Couvreur, pages 297 à 307. p.050

P. — Textes tirés de diverses Odes, sans date précise, sous l'empereur *Tch'êng*, 1044-1008.

L'empereur dit : Oh ! soyons respectueux ! prenons garde ! Le Ciel observe et considère. Son mandat n'est pas facile à conserver. Ne dites pas, il est bien haut, il est très loin, (il ne saurait voir ni entendre). Non, il monte et descend, il est sans cesse présent, examinant toutes choses. — (Ode *King-tcheu*).

Je brûle de la graisse pétrie avec de l'armoise, pour obtenir une heureuse année. Quand l'odeur de cette offrande s'élève, le Sublime Souverain en est réjoui. — (Ode *Cheng-mînn*)

Glorieux Sublime Souverain, j'attends de toi une moisson abondante.— (Ode *Tch'ênn-koung*).

Au nom du Représentant de ses ancêtres, le Cérémoniaire dit à l'empereur, après l'offrande : Le Ciel vous a comblé de biens, vous a protégé, vous a donné le mandat. De par le Ciel toutes ces faveurs sont confirmées et augmentées. — (Ode *Kia-láo*).

Le duc *Chéu* de *Cháo* dit à l'empereur : Puissiez-vous jouir jusqu'au

bout, de ce que le Ciel vous a destiné, années et bonheur. — (Ode *Kuán-ah*).

Les hôtes de l'empereur le remercient par cette formule : Que le Ciel vous protège et vous conforte, vous comble de biens et de prospérités. Puissiez-vous jouir de ses bienfaits sans cesse. — (Ode *T'iēn-pao*).

Q. — En 1007, se sentant mortellement atteint, l'empereur *Tch'êng* dit : C'est le Ciel qui m'a envoyé cette maladie. — (Annales, chap. *Kou-ming*).

Dans son discours d'avènement, son fils, le nouvel empereur *K'āng*, dit : Mes aïeux les empereurs *Wênn* et *Où* ont obtenu du Sublime Souverain le mandat impérial. L'Auguste Ciel a agréé leur conduite et leur a donné l'empire des quatre régions. — (Annales, chap. *K'āng-wang-tcheu káo*). Le Commentaire dit *Sublime Ciel*, de sorte que tous les appellatifs se trouvent réunis dans ce seul paragraphe.

p.051 Un peu plus tard les Odes chanteront : Les empereurs *Où Tch'êng* et *K'āng*, ont été faits augustes par le Sublime Souverain (Ode *Tcheu-king*). — les *Tcheōu* se promettront de jouir de la faveur du Ciel durant des myriades d'années (Annales, chap. *Láo-kao*) ; de recevoir les bénédictions du Ciel durant des myriades d'années (Ode *Hia-où*).

R. — Texte l'an 913, relatif à des faits arrivés vers le 24e siècle (TH page 27).— Tyrannisé par son prince, le peuple des aborigènes *Miâo* protesta au Ciel de son innocence. Le Sublime Souverain fit son enquête. Il ne constata, ni sou, ni parfum de vertu, mais les cris de douleur du peuple et la puanteur des supplices. — Commentaire : Quand l'homme n'a plus à qui se plaindre, il se plaint au Ciel.

Alors, indigné, le Sublime Souverain châtia le pays des *Miâo*. Puis l'empereur *Tchoān-hu* ordonna à ses deux ministres *Tchoūng* et *Lî* d'interrompre les communications de la terre avec le ciel. Il n'y eut plus de descentes, ni de manifestations. — Voyez page 25, et TH page 37.

Le même texte, promulgation d'un nouveau code (TH page 64... *Chōu-king* trad. S. Couvreur, page 375), dit des juges, qu'ils sont les

délégués du Ciel sur la terre ; délégués par le Ciel pour le bien du peuple. Pour aider le peuple, le Ciel les a faits ses assesseurs dans ce bas monde... Les gouverneurs sont pasteurs du peuple de par le Ciel... Si des hommes se perdent, ce n'est pas que le Ciel soit injuste, c'est parce qu'ils l'ont mérité. — (Annales, chap. *Lù-hing*). — Le Commentaire ajoute : En haut c'est le ciel, en bas c'est la terre. Ce qui fait le juge, c'est un mandat du Ciel. Vu la dignité que le Ciel lui a conférée, il jouit sur la terre d'honneurs et de prérogatives. p.052

S. — Vers l'an 846, un seigneur gémit du mauvais gouvernement de l'empereur *Lí* (TH page 96)... Il voit tout, pourtant, le Splendide Ciel ! Pourquoi n'a-t-il pas pitié de nous ?.. Le Ciel ne nous est plus propice !.. Je suis né à une époque néfaste, alors que le Ciel est fort irrité, alors que le Ciel n'envoie que deuils et troubles... Je suis si navré, que je n'ai plus la force d'élever ma pensée vers la voûte azurée. — (Ode *Sāng-jeou*).

Autre plainte, sur le même sujet... Grand est le Sublime Souverain, dans le gouvernement des peuples. Sévère est le Sublime Souverain, quand le gouvernement est mauvais... Le Ciel engendre les peuples... Le mandat qu'il donne aux princes n'est pas immuable... Tous reçoivent de lui un bon commencement. Peu restent *bons* jusqu'à la fin. — (Ode *Táng*). — Le Commentaire ajoute : Le malheur des hommes n'est pas voulu par le Ciel. La ruine a pour causes la décadence, la dépravation : Le Ciel fait les princes bons ; peu restent bons.

Un fonctionnaire se lamente ainsi (Ode *Pàn*) : Le Sublime Souverain a changé de dispositions à notre égard. Le peuple en souffre. Le Ciel nous afflige. Le Ciel s'agite. Le Ciel est irrité. Le Ciel sévit... Craignez la colère du Ciel. Craignez la défaveur du Ciel. Le Splendide Ciel est clairvoyant et vous suit de l'œil. Le Splendide Ciel est vigilant et vous surveille. — Le Ciel agit sur le peuple doucement et sans violence. L'obéissance du peuple suit l'influence du Ciel, spontanément, comme la flûte répond à l'ocarine, comme les deux moitiés d'une tablette d'investiture s'adaptent, comme l'action de recevoir suit celle de

donner. Le peuple ne résiste pas à sa douce influence. Gagner le peuple est chose facile, quand on s'y prend comme il faut. **O** Le Commentaire ajoute : Le Ciel voit tout et partout. Dehors et dedans, qu'on agisse ou qu'on n'agisse pas, le Ciel est présent. Aussi le Sage p.053 se surveille-t-il, même quand il est sans témoins. Le respect que nous devons à la présence du Ciel, ne doit pas seulement consister à le craindre. Il faut tâcher de s'unir à lui, notre origine, et s'attacher à exécuter ses intentions. — Si l'empereur agissait doucement comme le Ciel, le peuple lui serait pareillement attaché. Or le peuple le déteste. C'est que l'empereur le traite en tyran... Voyez TH page 96, comme cet empereur *Lí* livra son peuple à la merci d'une sorcière.

T. — En l'an 822, la sécheresse et la famine désolant l'empire, l'empereur *Suān* (TH page 97) gémit ainsi : Le Ciel ne fait descendre que deuils et malheurs... Le Sublime Souverain ne me vient pas en aide... Si cela continue, le Splendide Ciel Sublime Souverain ne me laissera pas survivre. — (Ode *Yûnn-han*).

Vers l'an 820, un ministre de l'empereur *Suān* dit : Le Ciel engendrant les hommes, leur donne avec l'être une loi. Ayant reçu cette règle, l'homme aime à se bien conduire. Après avoir considéré notre empereur, le Ciel s'est incliné vers la terre, et a fait naître *Tchoúng chan-fou* pour protéger le Fils du Ciel. (Ode *Tchēng-minn*). — Le Commentaire ajoute : A chaque être qu'il fait naître, le Ciel donne une règle convenable.

A la fin de ce neuvième siècle... L'Auguste Ciel n'est pas content de moi... Le Splendide Ciel est très clairvoyant... Le Splendide Ciel est infaillible... dit le marquis *Où* de *Wéi*, pour s'exhorter à bien faire. — (Ode *I*)

U. — En l'an 775, l'empereur *Yōu* se laissant dominer par sa concubine *Séu* de *Pāo* (TH page 101), la lune éclipsa le soleil, manifestant ainsi au ciel avec éclat, et le désordre, et sa nature. Voyez page 35. — (Ode *Chêu-ue tcheu kiāo*)

p.054 Vers l'an 773, désolé du mauvais gouvernement du même empereur, un officier gémit : Je lève mes yeux vers le Splendide Ciel. Hélas ; il ne nous est pas favorable. Il bouleverse tout et nous accable de malheurs... Le Ciel abaisse son filet. Les châtiments sont nombreux et proches... Pourquoi le Ciel nous afflige-t-il ainsi ? Pourquoi les *Chênn* ne nous protègent-ils plus ?.. Ces malheurs ne viennent pas du Ciel, mais d'une femme... Le Splendide Ciel peut tout réparer. Tâchons de le fléchir. — (Ode *Tchan-nâng*.)

V. — Vers l'an 773, sous le même empereur, notons encore les textes suivants, tirés de diverses Odes.

Un officier gémit : Le Miséricordieux Ciel est devenu inexorable. Le Ciel fait descendre son filet sur les coupables. (Ode *Tchao-mînn*)

Un autre : O brillant Sublime Ciel, qui fais descendre ta lumière et ton influence sur la terre, *écoute ma plainte*. (Ode *Siao-mîng*).

Un autre : Ceux qui m'ont calomnié, n'ont pas honte devant les hommes, n'ont pas la crainte du Ciel. (Ode *Heûe jenn séu*).

Un eunuque victime d'autres eunuques : O Ciel azuré, Ciel azuré ! voyez ces insolents qui me persécutent ; protégez-moi, moi malheureux !.. Je les voue aux loups et aux tigres. Je les voue aux glaces du nord. Je les voue à la vindicte de Celui qui a la splendeur (du Splendide Ciel, dit le Commentaire). — (Ode *Hiang-pâi*)

Un autre calomnié se lamente : O lointain Splendide Ciel, qu'on appelle Père et Mère, alors que je suis innocent, je suis réduit à ce degré de misère ! Splendide Ciel vous êtes trop sévère ; je ne me trouve pas de faute. Splendide Ciel vous êtes trop dur ; je ne me découvre aucun péché. (Ode *K'iao-yên*). — Commentaire : Le Ciel est père et mère des hommes, parce qu'il les engendre et les nourrit.

p.055 *Î-kiou*, le fils disgracié de l'empereur (TH page 101), gémit : A l'heure où le Ciel me fit naître, où était mon astre (aucun astre favorable ne luisait) ?.. Je souffre. En quoi ai-je pu offenser le Ciel ? Quel est mon crime ? Je ne me sens pas coupable. (Ode *Siao-pién*).

Un officier : Devenu cruel, le Miséricordieux Ciel ne fait plus que sévir sur la terre. (Ode *Siao-mînn*).

Un autre : Comment se peut-il, ô Splendide Ciel, que l'empereur refuse de croire ce qu'on lui dit ?.. Mauvais conseillers qui trompez le prince et vous ruinez les uns les autres, pourquoi ne respectez-vous pas le Ciel ?.. A cause de vos méfaits, l'Infini Splendide Ciel ne montre plus sa bonté. Par la famine et la mort il ravage l'empire. Le Miséricordieux Ciel est devenu dur et impitoyable. Qu'il sévisse contre les coupables, c'est justice ! Mais pourquoi enveloppe-t-il des innocents dans leur châtiment ?.. Etc. (Ode *Ù ou tchéng*).

Un autre : Dans sa détresse, le peuple lève les yeux vers le Ciel, tout ahuri, et se demande si le Ciel est devenu injuste. Non, l'Auguste Sublime Souverain ne fait de mal à personne injustement. (Ode *Tchéng-ue*).

Commentaire : Par les grands désastres, le Ciel punit, ou les vices présents du gouvernement, ou les fautes passées des particuliers... Le Souverain d'en haut est l'Esprit du ciel. On l'appelle Ciel en tant qu'il est visible (voûte azurée), et Souverain en tant qu'il gouverne le monde. Donner le bonheur aux bons et sévir contre les méchants, telle est sa règle constante. Avant qu'il n'ait pris sa détermination, les hommes peuvent parfois agir contre sa volonté ; mais dès qu'il s'est décidé, il les écrase. Il faut donc penser de ceux qui sont actuellement malheureux, qu'ils l'ont mérité en agissant mal jadis. Quant à ceux qui sont actuellement heureux, l'heure de l'infortune viendra pour eux, s'ils déméritent.

W. — p.056 En 770, l'empereur *P'îng* ayant transporté la capitale des *Tcheōu* à *Láo-yang* (TH page 103), un fonctionnaire pleure sur l'ancienne capitale abandonnée : O Ciel azuré lointain, qui a fait cela ? (Ode *Chòu-li*).

X. — Vers l'an 700, à l'occasion de troubles dans le pays de *Wéi* (TH page 111) : c'est le Ciel qui l'a fait, que puis-je y redire ? (Ode *Pèi-menn*).

Et encore : Dans sa parure, la belle *Suān-kiang* est comme le Ciel, comme le Souverain... (Ode *Kiūnn-tzeu hie lào*). Comparez, page 42 E, la sœur cadette du Ciel. Belle comme le Ciel, comme le Souverain, dit le Commentaire. Ce qui prouve qu'on se figurait, à l'occasion, le Ciel et le Souverain, sous forme anthropomorphe. Voyez dans la graphie ci-contre, qui date de l'an 571 avant J.-C., de droite à gauche, caractère en tête des deux premières colonnes, le Souverain ; cinquième caractère de la première colonne, le Ciel.

Y. — En l'an 621, 177 victimes humaines ayant été immolées sur la tombe de l'hégémon comte *Móu* de *Ts'înn* (TH page 125), le peuple les pleure en ces termes : C'est le Ciel azuré qui nous a enlevé ces braves gens. (Ode *Hoang-niào*). p.057

Z. — Texte sans date, du septième siècle probablement : Quand l'arc-en-ciel paraît à l'orient, personne n'ose le montrer. (Ode *Ti-tōng*). — On se détournait même, par pudeur, pour ne pas le voir, l'arc-en-ciel étant un embrassement déréglé de la terre par le ciel. — Je ne sais qui a inventé cette ignoble explication. Elle paraît être très ancienne. Singulière dépravation de la tradition noachique.

2. Les êtres transcendants

@

A. — Vers 1048, l'empereur Où chante ; j'ai gagné, par mes offrandes, la bienveillance de tous les *Chênn*, même de ceux des fleuves et des monts, les plus nobles. (Ode *Chêu-mai*). — Les *Chênn* m'exauceront, et me donneront, durant toute ma vie, concorde et paix. (Ode *Fa-móu*).

B. — Vers l'an 1038, le duc *Chéu* de *Cháo* dit à l'empereur *Tch'êng* :

> — Vous êtes le maître et l'appui de tous les *Chênn* (mânes glorieux...

Dans ce sens, dit le Commentaire, que vous pourvoyez à ce que les offrandes officielles leur soient faites régulièrement, ce qui prolonge leur existence spectrale en les préservant provisoirement de l'extinction). — (Ode *Kuān-ah*)

C. — En 1038, le duc de *Tcheōu* dit à son neveu l'empereur *Tch'êng* :

> — Votre père l'empereur *Où* a servi parfaitement les *Chênn* et le Ciel... Si vous vous conduisiez mal, le peuple se désaffectionnerait de vous, vous accuserait auprès des *Chênn* et appellerait sur vous le malheur. — (Ode *Ou-i*.)
>
> Faites inscrire les mérites de vos officiers, afin qu'ils reçoivent des offrandes après leur mort (quand ils seront *chênn*, dit le Commentaire, qui insiste sur la dépendance des morts et des vivants, de l'empereur, appui des uns et des autres). p.058
>
> Offrez tous les anciens sacrifices des *Yīnn*, et même ceux qui ne sont plus écrits (aux vieux *chênn* périmés dont les titres d'investiture ont été perdus... de peur de vous faire des ennemis dans le monde spectral). — (Annales, chap. *Láo-kao*.)

D. — Une ode qui peut dater de la fin du onzième siècle, raconte que jadis, en 1275, le duc *Tàn-fou* éleva, dans sa principauté de *Tcheōu*, le tertre du Patron de sa terre, point de départ de toutes les entreprises importantes. (Ode *Miên*) — Le Commentaire ajoute : Toute convocation, toute expédition, était d'abord annoncée au Patron du sol, auquel on demandait sa protection avant d'entrer en campagne.

A la même époque les *Tcheōu* chantent : O noble Patron des moissons, coopérateur du Ciel. (Ode *Seu-wenn*). — Le Commentaire ajoute : Le Ciel a créé les céréales, et vous nous avez enseigné à les cultiver.

E. — En 822, lors d'une grande sécheresse, l'empereur *Suān* dit :

> — Je n'ai pourtant pas négligé le Patron du sol, ni les *Chênn* des quatre régions. Hélas ! le Patron des moissons est impuissant contre ce fléau. Le cruel démon de la sècheresse fait rage, comme un feu, comme un incendie. (Ode *Yûnn-han*).

Vers la fin du neuvième siècle, après une abondante récolte, les paysans chantent : Nous offrons du grain mondé et un mouton blanc au Patron du sol et aux *Chênn* des quatre régions... Le prince va faire des offrandes aux *Chênn* des quatre régions. Cela lui vaudra un accroissement de prospérité. (Odes *Fòu-t'ien* et *Tá-t'ien*.) — Le Commentaire ajoute : Après la moisson, on faisait des offrandes aux quatre régions. Car c'est grâce aux *Chênn* des quatre régions, que les céréales prospèrent. On les remerciait de leurs bons soins par une offrande. p.059

F. — Encore à la fin du neuvième siècle, apparaît un *Chênn* nouveau, l'Ancêtre de l'agriculture, l'ancien empereur *Chênn-noung* (TH page 21) : Avec le luth et la guitare, en battant le tambour de terre cuite, nous invoquons l'Ancêtre de l'agriculture, pour obtenir de lui une pluie fécondante. (Ode *Fòu-t'ien*), — Commentaire. Le tambour de terre cuite symbolisait la terre desséchée. Le *Chênn* pouvait ainsi entendre à quel point elle était durcie.

L'Ancêtre de l'agriculture est doué d'un pouvoir transcendant. Qu'il veuille bien prendre les insectes et les livrer aux flammes (Ode *Tá-t'ien*). — Commentaire. En été, pour prendre les insectes qui rongeaient les moissons, on allumait la nuit un feu entouré d'un fossé. Attirés par la lumière, les insectes périssaient dans la flamme ou dans le fossé... Cela se pratique encore.

G. — Voici l'instructive complainte de l'empereur *Suān*, sur la grande famine de l'an 822 avant J.-C. — TH page 97) — (Ode *Yûnn-han*).

> Le Ciel ne fait descendre que deuils et malheurs. Pourtant, il n'est pas de *Chênn* que je n'aie honoré. Je n'ai pas lésiné en fait d'offrandes. J'ai dépensé tout ce que j'avais de jade dans mon trésor. Pourquoi ne suis-je pas exaucé ? —

Commentaire : En cas de grande calamité, on faisait des offrandes à tous les *Chênn* anciens, même à ceux qu'on avait cessé d'honorer depuis longtemps. On craignait que ce malheur ne fût causé par quelqu'un de ces spectres mécontents.

> Sans désemparer j'ai fait des offrandes, et au tertre et au temple, *au Ciel et aux Ancêtres*. J'ai versé des libations et enfoui des dons pour le haut et le bas, *Chênn* du ciel et *K'î* de la terre. Il n'est pas d'être transcendant que je n'aie honoré. Mais le Patron des moissons n'y peut rien, et le Sublime Souverain qui pourrait, ne se soucie pas de moi.
>
> Si cela continue, le Splendide Ciel Sublime Souverain ne me laissera pas survivre. Les offrandes régulières à mes Ancêtres cesseront... Hélas ! feu les anciens princes et officiers (maintenant *chênn,* leurs mânes glorieux) ne font rien pour moi. Mon père, ma mère, mes ancêtres, comment pouvez-vous me laisser ainsi dans le malheur ? Le Splendide Ciel Sublime Souverain devrait me destituer (si je suis coupable, et épargner le peuple).

Commentaire : Car au Sublime Souverain seul appartient la puissance de donner malheur ou bonheur... p.060 Pour le fléchir, l'empereur invoque les *Chênn* les plus distingués.

> J'ai pourtant, de très bonne heure, demandé une année fertile. Je n'ai pas négligé le Patron du sol et les *Chênn* des quatre régions. Et voilà que le Splendide Ciel Sublime Souverain ne m'écoute pas. J'ai honoré les *Chênn* glorieux. Ils n'ont pas sujet de m'en vouloir.

Commentaire : On demandait une bonne année au Patron du sol et aux *Chênn* de l'espace dès le commencement de l'hiver. On sacrifiait au

Sublime Souverain, pour lui demander une moisson abondante au commencement du printemps.

Levant les yeux vers le Splendide Ciel, je me demande pourquoi je suis si malheureux et ce que je pourrais faire pour l'apaiser.

H. — Vers l'an 825, dans l'Ode *Sōng-kao* : Des montagnes sont descendus les *Chênn*, qui ont fait naître les seigneurs de *Fòu* et de *Chēnn.* — Influx transcendant des montagnes, disent certains commentateurs.

K. — Dès le onzième siècle, avant les voyages, offrande au *chênn* innomé des chemins. Cette coutume dura de longs siècles. — *Chênn* des routes, voies, passages, transitions, dit le Commentaire. — (Ode *Cheng-minn*),

L'Ode *Hoâng-i* nous apprend que, avant d'entrer en campagne (TH page 66), *Tch'āng* de *Tcheōu* fit l'offrande à l'inventeur des chars de guerre, de la tactique chinoise, après avoir sacrifié au Sublime Souverain.

L. — A la fin du neuvième siècle, le marquis *Où* de *Wéi* s'exhorte ainsi à bien agir : A deux, ou seul, dans la maison, ne fais rien dont tu doives rougir, même dans le lieu le plus secret. Ne dis pas, ce lieu est fermé à tous les regards. L'approche des *Chênn* ne peut pas être devinée. Il faut respecter partout et toujours leur présence possible, (Ode *I*). p.061

Commentaire : Tiens-toi toujours, dans le lieu le plus retiré, comme si dix doigts te désignaient, comme si dix yeux le regardaient, ému de respect... Comme si les *Chênn*, les Mânes, se tenaient à ta droite et à ta gauche. Ils y sont peut-être, car on ne les entend pas venir... Au grand jour, les hommes voient et jugent. Dans le secret, les *Chênn* voient et jugent. Le Sage se conduit de manière à n'encourir la censure, ni des hommes, ni des *Chênn*.

M. — Vers l'an 773, dans l'Ode *Heûe jenn séu* : Si tu étais un ou un *Ú*, tu serais invisible. — Commentaire : *Koèi*, les défunts, invisibles par nature. *Ú*, un être transcendant caché dans l'eau, qui crache sur l'image de l'homme qui s'y mire, ce qui le fait mourir. On le représente comme une tortue à trompe. La légende vient peut-être du *Cobitis*, poisson commun en Chine, lequel, caché au fond de l'eau, lance une goutte au moucheron qui vole à sa portée, le fait choir et l'avale.

3. Les mânes

@

A. — Mon cœur est triste. Je pense à mes parents défunts. Au matin quand je m'éveille, je me rappelle avec tendresse mon père et ma mère. (Ode *Siao-wàn*.)

Mon père m'a engendré, ma mère m'a conçu. Ils m'ont nourri et élevé. Ils m'ont entouré de leur sollicitude, dans la maison et au dehors. Ils m'ont porté dans leur giron. Je voudrais leur revaloir ces bienfaits, mais c'est impossible ; car ils sont infinis, comme ceux du Splendide Ciel. (Ode *Leào-neue*.) p.062

Commentaire : Quelque chose de la matière du ciel et de la terre est devenu ma matière, et cela par l'entremise de mes parents. Quelque chose de la nature du ciel et de le terre est devenu mon naturel, et cela par l'entremise de mes parents. Je suis devenu un homme, par l'union de cette matière avec ce naturel. Coopération du ciel avec mes parents, comme c'est le cas dans toutes les générations,

Textes des Annales

B. — En 1049, *Tán* duc de *Tcheōu* évoque les mânes des ancêtres de l'empereur *Où* son frère, à savoir *Tch'āng Kí-li* et *Tàn-fou*. Elevant le sceptre de sa charge, il leur adresse un discours, dont voici la substance : Votre fils *Fā* l'empereur est atteint d'une grave maladie. Si, pour une faute quelconque, le Ciel a décrété sa mort, tâchez d'obtenir du Ciel que moi *Tán* son frère je meure à sa place. J'ai bon caractère et

quelque talent. Je vous servirai mieux que lui ne serait capable de le faire. Tandis que lui, affermissant la dynastie, perpétuera vos offrandes. (Annales, chap. *Kīnn-t'eng*... Voyez *Chōu-king* trad. S. Couvreur page 213), **O** Le Commentaire interprète le dernier verset : vous aurez toujours où revenir pour jouir des offrandes.

C. — En 1044, menacé d'être assassiné par des conjurés, le duc de *Tcheōu* quitte la cour. Si je venais à périr, dit-il à ses collègues, la dynastie périrait aussi, et alors que dirais-je à nos souverains défunts, aux ancêtres, *quand je les reverrai* ? (Annales, chap. *Kīnn-t'eng.*) — Le Commentaire dit : je n'aurais aucune excuse à présenter aux ancêtres dans les enfers.

D. — En 1038, le duc *Cheu* de *Cháo* dit à l'empereur *Tch'êng* : Le Ciel retira le mandat impérial aux *Yīnn*, p.063 quoique plusieurs bons ex-empereurs de cette dynastie fussent au ciel. — Commentaire : Il semblerait que les *Yīnn* eussent pu compter sur le patronage de leurs glorieux ancêtres dont l'esprit était au ciel. Eh bien non ! quoique leur esprit fût au ciel, ces sages empereurs ne purent rien pour *Tcheóu*, parce que ce tyran ne respectait pas la volonté du Ciel. On ne peut se fier au mandat du Ciel et à la faveur des Ancêtres, que si l'on respecte la volonté du Ciel. Cela seul affermit le mandat et perpétue les Ancêtres.

Aussi le duc de *Cháo* conclut-il : O empereur, faites de cette obéissance à la volonté du Ciel comme votre demeure. Appliquez-vous-y tout entier. Ne vous en départissez jamais. — Annales, chap. *Cháo-kao*.)

E. En 1038, l'empereur *Tch'êng* sacrifie à ses ancêtres, dans la ville nouvellement fondée de *Láo* un bœuf à son aïeul l'empereur *Wênn*, un bœuf à son père l'empereur *Où*. Il accompagne cette offrande d'une adresse, pour leur apprendre à tous les deux, que son oncle *Tán* restera à *Láo* pour tenir sa place. Finalement, libations. — Avis aux Mânes glorieux, dit le Commentaire.

Étant retourné à *Háo*, l'empereur envoya à son oncle le duc de *Tcheōu* deux flacons du vin parfumé qu'on n'offrait qu'aux *chênn*, avec ces mois : Je vous offre ceci avec les sentiments que j'aurais en les offrant à un être transcendant... Le duc de *Tcheōu* répondit : Je n'ai pas osé accepter votre don. Je l'ai offert aux Mânes des empereurs *Où* et *Wenn* avec cette prière : « Que, docile à vos enseignements, l'empereur suive fidèlement vos traces. Qu'aucune maladie n'abrège sa vie. Que, durant dix mille ans, ses descendants se nourrissent du souvenir de ses vertus ! — (Annales, chap. *Láo-kao*.) p.064

F. — En 1007, le jeune empereur *K'āng* ayant fait des libations à son père récemment décédé, le Grand Cérémoniaire lui dit : Agréé ! — Commentaire : Par ce mot, il lui transmit l'expression de l'acceptation du *Chênn*, c'est-à-dire du défunt. — (Ode *Kou-ming*)

La même année, parlant au jeune empereur *K'āng* de son défunt père, les hauts dignitaires rappelèrent l'empereur récemment monté. — Monté vers les hauteurs, parti pour le lointain, dit le Commentaire. L'ascension de l'âme doit-être entendue comme il a été dit page 18 F. — (Ode *K'āng-wang-tcheu káo*).

Textes des Odes

G. — Vers la fin du onzième siècle...

Jadis, en 1275, *Tàn-fou* de *Tcheōu* éleva un temple à ses ancêtres. (Ode *Miên*)

Tch'āng de *Tcheōu* suivit si bien les exemples de ses ancêtres, que ses *Chênn* (ses ancêtres devenus *Chênn*) ne furent jamais ni mécontentés ni contristés par lui. (Ode *Seu-ts'î*)

Depuis que les *Tcheōu* ont commencé à sacrifier à feu l'empereur *Wênn*, tout leur a réussi. Il est la fortune des *Tcheōu*, (Ode *Wei-ts'ing*)

L'empereur *Où* lui aussi est au ciel (Ode *Hoân*)

L'empereur *Tchêng* conduit les princes devant son père *Où-wang* (devant sa tablette, au temple), et lui sacrifie en leur présence, pour

attirer sur eux longévité et bonheur. (Ode *Tsài-kien*) — Parlant devant la tablette, il dit : O mon père, vous qui aviez toujours présente à l'esprit la mémoire de votre auguste père, j'espère, mon auguste père, que vous me protégerez et m'éclairerez. Je recevrai avec reconnaissance ce que mes ancêtres voudront bien m'accorder. — (Odes *Minn u siao-tzèu* et *Wei T'iēn-tcheu ming*.) p.065

H. — Fragments tirés des hymnes rituels de la même époque : Les instruments résonnent avec majesté et harmonie. Les ancêtres les entendent. — Les ancêtres *chênn* sont descendus et vous apportent tous les bonheurs. — Par l'intermédiaire du Représentant, ils disent : Aussi infailliblement que si l'écaille de tortue vous le prédisait, nous vous promettons une longue vie, sans fin. — Le Représentant des ancêtres a mangé et bu ; bonheur et fortune vont descendre sur vous ; jamais plus vous n'éprouverez de malheur. Les mânes des ancêtres étant rassasiés de vins et de mets, bonheur et fortune vont vous venir. — La récolte ayant été bonne, nous allons faire des vins divers, pour nos aïeux et nos aïeules. Nous leur ferons toutes les offrandes rituelles, et recevrons d'eux tous les bonheurs.

K. — Au neuvième siècle, deux odes nous font assister à toute la scène de l'offrande solennelle aux ancêtres.

D'abord l'ode *Tch'òu-ts'eu* (*Chēu-king* trad. S. Couvreur, page 276). — Un officier commence par vanter ses grains et son bétail, qui le mettent à même de bien traiter ses ancêtres. Il raconte ensuite les préparatifs de l'offrande. Enfin voici le moment venu... Le Cérémoniaire prend position près de la porte. Alors, sur son invitation, les Ancêtres personnifiés par le Représentant, arrivent du dehors avec majesté, et entrent dans le temple. Le Représentant s'assied, déguste. Par la bouche du Cérémoniaire, il remercie, et promet en retour un accroissement de bonheur, dix mille années de vie, une vie sans fin... L'officier se réjouit et se félicite. C'est que, dit-il, en vérité, j'ai fait tout mon possible. En fait de rites, je n'ai rien omis. Aussi le Cérémoniaire m'a-t-il dit, au nom du Représentant : ton offrande est agréée. Les

Ancêtres ont bu et mangé *en ma personne*... Ils te promettent toutes les félicités... Ta piété leur a plu. Tu auras bonheur et années, sans nombre et sans fin... Suit le départ des Ancêtres. Les rites étant achevés, les cloches et les tambours résonnent. Je retourne à ma place, dit l'officier. Le Cérémoniaire p.066 me dit, de leur part, que les Ancêtres sont rassasiés. Puis l'auguste Représentant se lève et se retire majestueusement, les tambours et les cloches sonnant une marche... Enfin, dernier acte, les invités mangent les restes. Quand tout est consommé, tous rassasiés de boisson et de nourriture, saluent l'hôte de la tête et lui disent cette formule : Les Ancêtres ont bu et mangé. Ils vous feront vivre longtemps.

Commentaire ; Promettre au nom des Ancêtres, tel est le rôle du Représentant... Au moment où il entre dans le temple, le Cérémoniaire avertit l'hôte de le saluer et de le faire asseoir. L'hôte salue et fait asseoir le Représentant sur le siège du *Chênn.* Sans dire un mot, celui-ci goûte aux mets et aux boissons qu'on lui offre. L'hôte le presse de se bien *remplir* (rituel des festins chinois). Quand la dégustation est achevée, le Cérémoniaire dit à l'hôte, au nom du Représentant : Ton offrande a été riche et pure, tes témoignages de vénération ont été sincères, aussi recevras-tu tous les biens ; tout te réussira ; tes descendants jouiront des faveurs du Ciel, des richesses de la terre, d'une très grande longévité. — Alors, les *Chênn* étant censés repus, le Représentant se lève, se met en marche, et les *Chênn* venus avec lui s'en retournent avec lui. Chacun sait que les Mânes sont immatériels, invisibles. Quand on dit d'eux qu'ils viennent, qu'ils festoient, qu'ils partent, c'est qu'il faut bien se les figurer, et faire quelque chose pour les honorer, comme s'ils étaient présents, comme si on les voyait, pour matérialiser son affectueuse vénération. — Derrière le temple des Ancêtres, il y avait une grande salle, dans laquelle on conservait les costumes rituels, etc. C'est dans cette salle que des parents portant le même nom de famille, os et chair des défunts qu'on venait d'honorer, mangeaient et buvaient ce qui avait été offert, après la cérémonie. L'hôte veillait à ce que, eux aussi, fussent gorgés et soûls.

Voici maintenant l'ode *Sinn Nân-chan* (*Chēu-king*, trad. S. Couvreur, page 281). — Un propriétaire remercie p.067 ses Ancêtres de lui avoir légué ses propriétés. Elles ont produit des boissons et des mets qu'il leur offre. Le représentant et les invités lui promettent dix mille années de vie... Il offre des concombres salés à ses augustes ancêtres, lesquels prolongent sa vie, afin qu'il puisse jouir plus longtemps des faveurs du Ciel... Ensuite, libations de vin parfumé ; immolation d'un taureau ; offrande des poils, du sang, de la graisse. L'offrande sentant très bon, les ancêtres arrivent avec majesté, promettent bonheur et longue vie, et le reste, comme dans l'ode précédente.

Commentaire : On versait à terre une liqueur odoriférante, dont le parfum pénétrant le sol, évoquait les mânes dans le bas. On présentait les poils, pour prouver que la victime était pure. On montrait le sang pour prouver qu'on l'avait immolée. Puis on brûlait la graisse pétrie avec de l'armoise, pour que l'odeur évoquât les mânes dans le haut. Car l'âme supérieure de l'homme est au ciel, son âme inférieure est en terre. Quand on sacrifiait, on les appelait toutes deux, dans le bas et dans le haut.

L. — Vers l'an 773 : Si vous agissez bien, vos *Chênn* (Mânes glorieux) le sauront, et vous donneront richesse et bonheur. — Le Commentaire ajoute : si vous agissez mal, ils vous vomiront (sic). — (Ode *Siao-minn*).

Mes Ancêtres ne sont-ils plus humains ? Comment peuvent-ils me laisser ainsi dans le malheur ?— (Ode *Séu-ue*).

4. Divination

@

par l'écaille de tortue et l'achillée

A. — En l'an 1275, *Tàn-fou* se fixa dans la vallée de la *Wéi*, au pied du mont *K'î*, et fonda le duché de *Tcheōu*, après avoir délibéré et consulté la tortue. Le texte qui raconte le fait (Ode *Mièn*), est de la fin

du onzième siècle. p.068

En l'an 1050, le duc *Fā* de *Tcheōu*, devenu l'empereur *Où*, transporte sa capitale à *Háo* après avoir réfléchi, délibéré, et consulté la tortue (Ode *Wênn-wang you chēng*). Voyez TH pages 61 et 71.

Commentaire : Avant de recourir à la divination, il faut résoudre le cas dans son esprit, puis soumettre sa solution à la tortue et à l'achillée, en demandant si agir ainsi sera faste ou non.

B. — En l'an 1049, l'empereur Où étant tombé gravement malade, les deux ducs *Chéu* de *Cháo* et *Cháng* de *Lù* se dirent : Consultons respectueusement la tortue, sur le cas de notre empereur. — Puis le duc *Tán* de *Tcheōu* ayant proposé aux trois ancêtres de mourir à la place de l'empereur son frère, ajoute : veuillez me répondre par l'entremise de la tortue... Cela dit, il grilla trois écailles, une pour chacun des ancêtres évoqués. Toutes trois répondirent : faste !.. Puis il consulta le livre des présages, qui répondit aussi trois fois : faste !.. Alors le duc dit : l'empereur ne mourra pas. — De fait, dès le lendemain, l'empereur se trouva hors de danger. — (Annales, chap. *Kīnn-teng*.) — Voyez TH page 73.

C. — En l'an 1042, L'empereur *Tch'êng* ayant été prévenu contre son oncle le duc de *Tcheōu*, celui-ci s'était éloigné de la cour. A la suite d'un ouragan extraordinaire, l'empereur fait consulter le livre des présages, enfermé dans la cassette à serrure d'or, pour apprendre ce que signifie ce phénomène céleste. Ayant trouvé dans le livre l'écrit par lequel le duc de *Tcheōu* s'était offert à mourir à la place de son frère, l'empereur demande la provenance de cet écrit aux annalistes et aux devins. Ceux-ci l'ayant renseigné, l'empereur reconnaît qu'il a injustement douté de son oncle. Ému, il dit : Inutile de demander à la tortue le sens de cette tempête. C'est le Ciel qui l'a envoyée, pour me faire reconnaître ma faute. — TH page 88. — Annales, chap. *Kīnn-teng*.

D. — p.069 En l'an 1042, décidé enfin à sévir par la révolte des

calomniateurs du duc de *Tcheōu*, l'empereur *Tch'êng* les flétrit dans un manifeste adressé à tout l'empire (TH page 88). Pour persuader son peuple, il recourt aux grands arguments... Nous sommes dans le malheur, dit-il. Il nous faut demander conseil au Ciel. Comment cela ? Au moyen de la grande précieuse tortue, que mon père l'empereur *Où* m'a léguée, pour m'éclairer à l'occasion sur les intentions du Ciel. Elle m'a fait savoir qu'il se préparait une rébellion dans l'Ouest. Voici que cette rébellion vient d'éclater. Il nous faut combattre les rebelles. Tous les présages sont favorables. Cependant vous me dites, ne faites pas la guerre, n'écoutez pas la tortue. Je ne le puis, car, moi ministre du Ciel, j'irais contre la volonté du Sublime Souverain. Jadis, après que le Ciel eut mis ses complaisances en mon père, c'est en suivant les avis du Ciel connus par la tortue, que celui-ci fonda son empire. De même moi, pour le conserver, dois-je recourir à la tortue. La volonté du Ciel une fois connue, doit être obéie avec respect... Enfin, après quelques autres arguments, par manière de péroraison, l'empereur revient à la tortue, et termine ainsi : Toutes les réponses de la tortue ont été fastes. La volonté du Ciel n'est pas douteuse, vu les signes donnés par la tortue.

Annales, chap. *Tá-kao*. — *Chōu-king* trad. S. Couvreur, pages 217 à 229.

Commentaire : J'en extrais ce qui suit... La divination par l'écaille était un instrument de gouvernement absolument indispensable, pour dissiper les doutes, pour unir les volontés, pour faire décider les entreprises nationales.

E. — En 1038, *Tán* duc de *Tcheōu* consulte la tortue, sur l'emplacement de la future capitale Láo. Les p.070 réponses ayant été favorables, il en trace les contours. — C'est que, dit le Commentaire, la translation d'une capitale est chose de grande conséquence, car là sont les tertres du Ciel, des Patrons du sol et des moissons, et le temple des Ancêtres, anodes d'où émanent toutes les influences fastes. — (Annales chap. *Cháo-kao*.)

La ville étant fondée, le duc de *Tcheōu* mande à l'empereur

Tch'êng : Vous étiez indécis sur remplacement de la nouvelle capitale. La tortue m'a donné une réponse favorable à *Láo*. La question est donc décidée. Je vous envoie l'écaille qui a servi à la divination, et le plan de la nouvelle ville. — L'empereur reçoit ces objets à genoux. A son tour il mande au duc de *Tcheōu* : Vous avez agi d'après les intentions du Ciel (manifestées par la tortue). Vous m'avez envoyé l'écaille, qui nous promet un bonheur de longue durée. Vous m'avez fait savoir ce que je dois faire, pour contenter le Ciel durant des myriades d'années. — Annales, chap. *Láo-kao*.)

Nota : Sur le caractère [] manger, boire, absorber, en tête de ce texte, certains auteurs construisirent jadis une théorie de l'encrage des écailles avant leur flambage. Cette théorie n'est plus tenable, depuis la découverte récente d'une collection considérable d'antiques fragments d'écaille, ayant servi à la divination. Il paraît certain maintenant que l'on touchait l'écaille avec la pointe d'un fer rouge, une sorte de cautère. Peut-être frottait-on ensuite avec de l'encre, pour faire paraître en noir les craquelures les plus fines. C'est possible. Mais il est possible aussi que le caractère soit une méprise de copiste... Voici le sens du texte tel qu'il est :« c'est à *Láo que l'écaille* but » c'est-à-dire, c'est à *Láo* que j'obtins, par le fer puis par l'encrage, un oracle bien lisible et décisif.

Encore en 1038, le duc de *Tcheōu* dit, des anciens empereurs *Chang-Yīnn* : Dans tout l'empire, on respectait leurs décisions, comme celles de la tortue et de l'achillée ; on les tenait pour infaillibles, immuables. — Commentaire : Comme oracle de tortue, comme oracle d'achillée, auquel personne dans l'empire ne refusait son respectueux acquiescement, — (Annales chap. *Kiunn-chéu*.)

F. — p.071 Les petites gens consultaient les sorts pour se faire renseigner par le Ciel, tout aussi bien que les nobles et les riches. — En 827, une femme du peuple interroge sur son mari absent qui tarde à revenir. La tortue et l'achillée s'accordent pour lui répondre qu'il reviendra bientôt. — (Ode *Ti-tou*)

G. — Vers l'an 773, l'empereur *Yōu* gouvernant mal, un officier gémit : A force de leur demander quand les choses iront mieux, nous avons éreinté nos tortues. Elles ne nous répondent plus. (Ode *Siao-minn*.)

A la même époque : Tenant une poignée de grain, je sors pour consulter la tortue, pour lui demander comment je pourrai rester bon dans ce monde mauvais. (Ode *Siao-wàn*.) — La poignée de grain est une pointe satyrique. On devait davantage au devin pour sa consultation. Mais la misère publique est telle, qu'on ne peut lui donner que cela.

H. — Vers l'an 659, le marquis *Wênn* de *Wéi* consulte la tortue sur un changement de résidence. Elle lui répond que son projet est faste, (Ode *Ting-tcheu fang tchoúng*.)

A la même époque, une fille dit à son amant : Consulte la tortue, consulte l'achillée. S'il n'y a rien de néfaste dans leur réponse, attelle ton char et me viens quérir avec ma dot. (Ode *Mâng*.)

par les diagrammes

Aux deux procédés antiquement employés pour scruter la voie du Ciel, écaille de tortue et achillée, un troisième fut ajouté par les fondateurs de la dynastie *Tcheōu*, *Tch'āng* (*Wênn-wang*) et son fils *Tán* (*Tcheōu-koung*). Il resta *privé* et paraît avoir peu servi durant assez longtemps, puis devint *public* et très usité entre les 8e et 5e siècles, remplaça enfin les systèmes antiques, et est encore pratiqué de nos jours en Chine et au Japon.

K. — Le système fut imaginé par le duc *Tch'āng*, durant son emprisonnement à *Yòu-li* (1092 à 1090 avant J.-C... Voyez TH page 65), pour calmer les inquiétudes que lui causait l'incertitude de son avenir alors fort compromis. — Huit trigrammes, les célèbres *pā koa*, en forment la base. Ils sont composés de lignes entières et brisées. Aucun mystère d'ailleurs. Toutes les combinaisons p.072 possibles de

deux éléments en trigrammes, voilà tout. On en a attribué la paternité au légendaire *Fôu-hi* ; assertion gratuite probablement. Chaque trigramme portait un nom, entièrement indépendant du tracé, absolument arbitraire, mais extrêmement important, car c'est sur le symbolisme de ces noms, non sur les figures linéaires, que le pronostic était fondé. Voyez ci-contre les trigrammes et leurs noms. On tirait au sort un premier trigramme, montagne par exemple. Puis on tirait au sort un second trigramme, marais par exemple. On comparait ensuite le second au premier, et on constatait *i*, la *mutation*, le changement survenu du premier au second. Montagne changée en marais ; idée d'abaissement, d'affaissement, de disparition ; pronostic néfaste... Si, au contraire, on tirait d'abord le trigramme marais, puis le trigramme montagne ; idée d'élévation, d'affermissement, d'exaltation ; le pronostic était faste... Voilà l'arcane, pas très profond, en vérité. — S'il n'est pas absolument certain que *Tch'āng* de *Tcheōu* ait inventé les trigrammes, il est historiquement certain qu'il imagina les hexagrammes, faits de deux trigrammes superposés (pas composés), qui sont au nombre de 64, toutes les combinaisons possibles de 8 éléments. Le trigramme inférieur était le premier, le trigramme supérieur était le second, et la *mutation* se constatait en comparant le trigramme supérieur au trigramme inférieur, de la manière dite ci-dessus... marais succédant à une montagne, ou montagne succédant à un marais... pronostic faste ou néfaste, d'après la relation de la seconde idée avec la première. Les noms symboliques des trigrammes sont donc la base du système.

Tch'āng de *Tcheōu* donna aussi un nom à chaque hexagramme, ajouta une explication de ce nom, puis une glose dite *t'oàn* de cette explication, laquelle consiste en phrases banales, vagues, parfois inintelligibles. — A cette œuvre de son père *Tch'āng* son fils *Tán* disgracié à son tour de 1044 à 1042 (TH page 87), ajouta ce qui suit...

A chaque ligne de chaque hexagramme, une sentence quelconque, le plus souvent inepte. Cette série s'appelle *kiòu-liou.* Kiòu est une ligne entière, *lióu* est une ligne brisée. Les lignes des hexagrammes se comptent de bas en haut... De plus, une seconde série analogue à la précédente, qui s'appelle *siáng*. Les gloses de *Tch'āng*, et surtout les sentences de *Tán*, firent le bonheur des devins, qui s'en servirent pour confirmer l'oracle principal, par des élucubrations toujours verbeuses, parfois ingénieuses.

Réunis en volume, ornés des diverses additions de *Tch'āng* et de *Tán* de *Tcheōu*, augmentés de quatre appendices beaucoup plus modernes dont le principal est attribué à Confucius, les 64 hexagrammes forment le fameux *I-king*, *Livre des Mutations*, lequel a, depuis plus de 29 siècles, épargné à p.073 d'innombrables Chinois d'innombrables migraines, en les dispensant de réfléchir avant d'agir et de se repentir après avoir agi. Quand l'*I-king* a dit *oui*, n'arrive que ce qui *devait* arriver, de par le Ciel. — Neuf consultations, très instructives, nous ont été conservées. Vous les trouverez sous la rubrique *divination* de la période *Tch'oūnn-ts'iou* (chap. V), à laquelle elles appartiennent. — Voyez aussi HCO, L9.

par les songes

L. — On demandait à la divination l'interprétation des songes. Voyez Caractères LE tout le numéro 56.

Vers la fin du 9e siècle, après son sommeil, s'étant levé, l'empereur Suān dit : Interprétez-moi mes songes. Quels sont les songes d'heureux augure ? (Ode *Seu-kān*).

Sous le même règne, les pâtres de l'empereur ont des songes, que le grand devin leur interprète. (Ode *Ou-yâng*).

Au 8e siècle, l'empereur *Yōu* interroge aussi les interprètes officiels des songes. (Ode *Tchéng-ue*).

Commentaire. — Les songes étaient considérés comme des avis du Ciel, au même titre que les phénomènes naturels (page 34). On en

demandait l'interprétation aux devins. Les parties subtiles de l'homme sont en communication avec les deux grands principes naturels. De jour et de nuit, l'homme est sous l'influence de ces principes. Aussi les anciens souverains ont-ils institué des officiers, et pour observer les phénomènes naturels, et pour connaître des songes. On tirait des pronostics de ces deux sortes de signes.

Commentaire. — Le faste et le néfaste se déterminent surtout par l'achillée et la tortue. Le Ciel qui ne parle pas, se sert de ces êtres, pour indiquer ce qui viendra. Ce sont les anciens sages, qui ont appris aux hommes à s'en servir. L'avis de la tortue et de l'achillée a plus de poids que celui de n'importe quel homme. La tortue prime l'achillée. En outre il y a les songes, communication secrète des *chênn* du ciel et de la terre avec les deux âmes de l'homme, communication confuse qui donne cependant des pronostics fastes ou néfastes.

@

CHAPITRE IV

Sous les Tcheōu. Rituels.

@

p.074 Les *Hiá* et les *Chāng-Yīnn* avaient eu leurs rituels. Les *Tcheōu* durent avoir le leur, le rituel faisant partie intégrante de la constitution chinoise. Ils durent l'avoir peu après leur avènement, et tout entier, car le principe est de ne rien ajouter ensuite à ce livre. L'histoire raconte que c'est *Tán* duc de *Tcheōu*, le frère du fondateur, qui le rédigea, et que l'empereur *Tch'êng*, fils du fondateur et neveu de *Tán*, le mit en vigueur en 1038. Une partie relativement peu importante a été perdue. Le reste est maintenant divisé en deux ouvrages, le *Tcheōu-li* qui contient les rites des officiers, et le *I-li* qui contient ceux des particuliers. Hautement vénérés, et méritant de l'être, comme documents contemporains qui révèlent l'ancienne Chine, vivante, agissante, palpitante, ces rituels tiennent une place d'honneur parmi les Livres Canoniques de la nation.

1. L'être supérieur

@

A. — A propos des costumes de l'empereur, le chapitre 21 du *Tcheōu-li* énumère comme suit, de haut en has, les objets du culte impérial : Le Splendide Ciel Sublime Souverain... les Cinq Ti... les défunts empereurs... les défunts princes ou ministres... les monts et les fleuves... le Patron des terres et le Patron des moissons.. les cinq offrandes... la foule des petites offrandes à la foule des petits *chênn* ou *k'î...* (*Tcheōu-li Seu-fôu.*)

T'iēn et Cháng-Ti

B. — Quand l'empereur sacrifie au Ciel, il revêt une robe en peau d'agneau.

On offre au Ciel un bijou en lapis lazuli (couleur du ciel).

Dans les cas extraordinaires, on offre au Sublime Souverain le sacrifice *léi*, que les Annales nous ont fait connaître,

Quand le pays éprouve une grande calamité, sacrifice *lù* au Sublime Souverain. La supplique est écrite sur une lame d'or.

On honore les *koèi*, les *chênn,* les *k'î*, des divers lieux, par divers rites ; mais au Splendide Ciel Sublime Souverain, on présente l'offrande *yīnn*.

Comme ceux des autres Livres canoniques, les Commentaires du *Tcheōu-li* affirment l'identité du *T'iēn* et du *Cháng-Tí*. Ciel et Souverain, c'est tout p.075 un. On dit Ciel, quand on parle de son être ; on dit Souverain, quand on parle de son gouvernement. Son être étant immense, on l'appelle Splendide Ciel. Le siège de son gouvernement étant en haut, on l'appelle Sublime Souverain. « N'ayant rien autre à lui offrir qui soit digne de lui, les hommes lui offrent les sentiments de leur cœur. C'est là le sens de l'offrande *yīnn*. »

Où-Tí

C. — Quand on doit sacrifier aux 5 Cinq *Tí*, c'est l'officier *Tá-tsai* qui préside aux préparatifs.

Les officiers *Tchang-ts'eu* dressent le grand pavillon.

Les officiers *Tch'oūng-jenn* préalablement engraissé durant trois mois entiers les victimes destinées aux Cinq *Tí*.

L'officier *Tá-seu-t'ou* les présente.

On offrait un bijou jaune à la terre, c'est-à-dire au centre ; un bijou vert à l'orient, un rouge au midi, un blanc à l'occident, un noir au nord. Couleur des cinq régions de l'espace, comme nous avons dit, page 31. Cette offrande était faite aux Cinq *Tí*, disent les commentaires. Nous avons vu, ci-dessus B, qu'on offrait un bijou bleu au Ciel.

En deux endroits du *Tcheōu-li*, le sacrifice aux Cinq *Tí* est appelé l'offrande *yīnn*; ci-dessus B.

Ces textes, très maigres, ne sont pas interpolés. Les Cinq *Tí* n'étant nommés dans aucun document antérieur, ont beaucoup exercé l'esprit des commentateurs. Laissons-les nous donner eux-mêmes, le résultat de leurs recherches et de leurs discussions.

Parmi les anciens lettrés, la plupart ont expliqué le terme Cinq *Tí*. Voici comment il faut l'entendre. *Tí* se dit de l'action. Au ciel les agents ont chacun son *chênn* qui agit. Les cinq activités des cinq agents, sont les Cinq *Tí*. p.076

Ki-k'āng-tzeu ayant interrogé Confucius sur les Cinq *Tí*, le Maître répondit : Le Ciel a cinq agents, l'eau, le feu, le bois, le métal, la terre, lesquels, selon les saisons, produisent tous les êtres. Les *chênn* de ces cinq agents sont les Cinq *Tí*. Le vert à l'est, le rouge au sud, le blanc à l'ouest, le noir au nord, le jaune au centre (page 31).

Les offrandes aux Cinq *Tí* sont mentionnées dans le *Tcheōu-li.* Le vrai sens de ces offrandes est expliqué dans le *Kiā-u* (le texte précédent). Plus tard les *Ts'înn* et les *Hán* corrompirent leur signification. Ils négligèrent le sacrifice au Ciel, pour sacrifier aux cinq tertres, aux tertres des Cinq *Tí*. (TH p. 352).

Jadis quand la principauté de *Ts'înn* commença à s'affranchir de l'empire, elle se chercha un patron céleste. N'osant pas s'approprier le Sublime Souverain, ce qui aurait excité contre lui l'animosité universelle, en 770 le comte *Siāng* imagina de démembrer les Cinq *Tí*. Ses terres étant à l'Ouest, il choisit le *Tí* blanc pour son génie protecteur, et lui éleva un tertre (TH p. 103)... En 675, le comte *Suān* éleva un tertre au *Tí* vert. En 422, le comte *Lîng* éleva un tertre au *Tí* jaune. En 205, le premier empereur *Hán* inventa le *Tí* noir. Enfin il y eut les cinq tertres de *Yoūng* (TH p. 352). — Des *Tí* impersonnels n'étant pas intéressants, l'imposteur *Sīnn yuan-p'ing* les personnifia. On leur donna les noms de personnages légendaires. On les fit auxiliaires du Sublime Souverain. On leur adjoignit sur la terre cinq ministres, préposés aux cinq régions terrestres...

Les lettrés rugissent contre ces inventions hétérodoxes. Sans doute,

disent les uns, les *chênn* des cinq agents concourent avec le Ciel à produire les êtres d'une certaine manière, mais c'est à tort qu'on leur a donné des noms, qu'on en a fait des dieux. — Le Sublime Souverain est l'empereur du ciel, les *chênn* des cinq agents sont ses ministres, dans un sens. Ils ont part à son action impériale, voilà pourquoi on les a appelés *Tí*, par participation. Le Ciel est l'essence du *Tí* (du *Cháng-Tí* Sublime Souverain). Le *Tí* est le Ciel agissant. On a distingué, d'après cette action, Cinq *Tí*. Mais le Sublime Souverain est unique... Cette thèse fut soutenue même par les magiciens de l'empereur Où (TH p. 453).

p.077 Peu à peu ces idées s'épurèrent encore. Les *chênn* des éléments, des régions, furent éliminés. Depuis les *Sóng*, ce qui va suivre est l'interprétation commune et générale... Certains disent qu'au ciel il y a le Splendide Ciel Sublime Souverain, les *Tí* des cinq régions, le *Tí* qui donne la vie. Il faut s'entendre. Sur la terre il ne saurait y avoir deux empereurs. Comment au ciel y aurait-il sept *Tí* ? — Les Cinq *Tí* sont cinq actions du Ciel (action dans les cinq régions de l'espace). Que le Ciel agisse par les cinq agents, cela peut se dire. Que les cinq agents collaborent avec le Ciel, cela ne peut pas se dire, car ce serait admettre deux puissances. L'homme qui est un, agit par quatre membres. Le Ciel qui est un, agit par les cinq agents dans les diverses régions. — A cause de son immensité originale on l'appelle Splendide Ciel, à cause de son éloignement dans l'azur on l'appelle Azuré Ciel, quant à son être on l'appelle Ciel, quant à son action on l'appelle Souverain. Les Cinq *Tí*, ce n'est qu'un autre nom pour le Ciel. Ce ne sont pas cinq *chênn* comme certains disent. C'est une manière de parler du Ciel, voilà pourquoi cet usage du mot *Tí* peut être toléré... Mais pourquoi le nombre Cinq ? Pourquoi un culte spécial rendu aux Cinq *Tí*, outre le culte rendu au *Cháng-Tí* ? Parce qu'il y a au ciel cinq agents par lesquels l'action du Ciel émane, comme il y a sur la terre cinq monts régionnaires par lesquels l'influx de la terre émane. Quoique Cinq *Tí* ne soient pas réellement distincts du Ciel, il ne faut pourtant pas les appeler le Ciel (l'action du Ciel étant distincte de son essence). Quoique

les cinq monts ne soient pas réellement distincts de la terre, il ne faut pourtant pas les appeler la terre (l'influx de la terre étant distinct de son être).

Malgré le flou des termes chinois, ces choses sont assez claires. Il est possible que, dès le commencement des *Tcheōu*, les cinq agents naturels de la Grande Règle furent envisagés par certains comme autant de *chênn*, ministres p.078 du Sublime Souverain pour les cinq régions, et dénommés en conséquence. Mais la réaction des lettrés contre ces erreurs, appuyée sur le culte ancien, commença dès avant l'ère chrétienne, et se poursuivit constamment. Jamais les Cinq *Tí* ne furent considérés comme les égaux du *Cháng-Tí*. En l'an 113 avant J.-C., l'empereur *Où* des *Hán* sacrifie au Sublime Souverain et aux Cinq *Tí*, mais avec des rites absolument distincts... En l'an 106, le même sacrifice est offert, au Sublime Souverain au haut du mont *T'ái-chan*, et aux Cinq Souverains au pied de la montagne ; TH p. 464... En l'an 32 avant J.-C., le lettré *K'oāng-heng* déclare à l'empereur *Tch'êng* que le culte du Ciel vrai et unique, consistait à saluer le *Cháng-Tí* au tertre de la banlieue du sud ; et que les *Tí* vert rouge blanc jaune noir, étant les *Tí* des cinq régions, le *Cháng-Tí* agissant dans les cinq régions, ils ne devaient pas avoir de sacrifices séparés. Que si on leur avait parfois offert des sacrifices séparés, c'était contre la tradition ancienne. Que cette innovation était l'œuvre schismatique de feudataires rebelles. Il s'agit des comtes de *Ts'înn*, dont l'empereur *Chèu-hoang* couronna l'œuvre ; TH p. 551.., En l'an 266 après J.-C., l'empereur *Où* des *Tsínn* supprime les sacrifices des Cinq *Tí*, son grand-père maternel le célèbre lettré *Wâng-sou* lui ayant déclaré, que les Cinq *Tí* ne sont que le *Tí* du ciel, dont l'influx souverain varie d'après les saisons, et auquel les hommes ont donné cinq appellatifs différents ; TH p. 864.. Les Cinq *Tí* reparurent en 656, sous les *T'āng* (TH p. 1371), mais toujours à leur rang secondaire... Quand *Huân-tsoung* sacrifia sur le *T'ái-chan* en l'an 725, il sacrifia au *Cháng-Tí* sur la cime, et les officiers sacrifièrent aux Cinq *Tí* au pied de la montagne ; TH p. 1409... En 744, le même *Huân-tsoung* les classe parmi les neuf *chênn* de l'espace... Sous les *Sóng*, en

l'an 1008, *Tchēnn-tsoung* sacrifie au Sublime Souverain au haut du *T'ái-chan*, tandis que les officiers sacrifient aux *Où Tí* au pied de la montagne ; TH p. 1578... Enfin certains novateurs ayant additionné les Cinq *Tí* avec le *Cháng-Tí* et parlé de six *Tí* (six cieux), l'empereur *Chênn-tsoung* donna en l'an 1067 l'édit rapporté TH p. 1600... Le *Tcheōu-li*, dit-il, se sert des trois termes Splendide Ciel Sublime Souverain, Sublime Souverain, Cinq Souverains. Ces dénominations diverses désignent toutes un seul et même Souverain... Cette décision insérée au rituel des *Sóng*, a terminé la cause. Le culte des Cinq *Tí* a disparu depuis lors.

2. Les êtres transcendants

@

Chênn et K'î

D. — Le Grand Cérémoniaire est chargé des rites qui se rapportent aux *chênn* du ciel, aux *koèi* du monde humain, aux *k'î* de la terre, aidant ainsi l'empereur à faire prospérer l'empire et les fiefs. L'ordre de cette énumération est, disent les Commentaires, l'ordre d'habitat, haut, milieu, bas. L'ordre de dignité serait, *chênn*, *k'î*, *koèi*.

En cas de grande calamité, le Sous-Cérémoniaire dirige les prières p.079 adressées aux *chênn* et aux *k'î* du haut et du bas, c'est-à-dire du ciel et de la terre. — La formule rituelle était : Nous vous prions, dans les hautes et les basses régions, *chênn* et *k'î*.

Le Grand Prieur est dépositaire des six formules immuables, qui servent à honorer les *koèi* du monde humain, les *chênn* du ciel et les *k'î* de la terre ; à demander la prospérité, des signes fastes, une longue durée. La composition de ces formules est attribuée, par les Commentateurs, au duc de *Tcheōu*, l'auteur du rituel. On priait : 1° pour demander une bonne moisson au Sublime Souverain, aux Patrons des terres et des moissons,... 2° quand la moisson avait été bonne, pour demander que les suivantes le fussent aussi... 3° pour obtenir le succès d'une entreprise... 4° pour obtenir la cessation d'un fléau... 5°

pour remercier d'un signe faste... 6° pour éloigner les châtiments et les maladies. — Les moissons furent toujours le principal souci de ce peuple toujours famélique... Chaque fois qu'elles étaient compromises, le Grand Prieur adjurait officiellement les *chênn* et les *k'î* du haut et du bas, du ciel et de la terre.

C'est par la musique et la danse, qu'on atteint les *koèi*, les *chênn* et les *k'î* ; qu'on procure la paix à l'empire et aux fiefs.

On bat le tambour *lêi*, pour avertir les *chênn* qu'on leur sacrifie. On bat le tambour *lîng*, pour avertir les Patrons des terres et des moissons (qui sont des *k'î*; les Com. disent, pour avertir les *k'î*). On bat le tambour *lóu*, pour avertir les *koèi*... Toutes les offrandes aux divers êtres transcendants, sont accompagnées de batteries de tambour, de danses avec des armes et des guidons. Une seule sonnerie suffit, pour appeler les *k'î* des eaux, libres et légers comme les oiseaux aquatiques. Il en faut deux, pour appeler les *k'î* des bois, moins libres et plus lourds, comme les bêtes sylvestres. Il en faut trois, pour appeler les *k'î* des rives, lents comme les êtres écailleux, crocodiles, etc. Il en faut quatre, pour appeler les *k'î* des plaines, traînards comme les bestiaux des pacages. Il en faut cinq, pour appeler les *k'î* terrés, les moins ingambes de tous, comme les êtres à carapace ou à p.080 coquille, tortues, crabes, moules, etc. Il en faut six, pour appeler les *chênn* du ciel, car ils logent bien loin dans les astérismes, et font des embarras. Cependant, au sixième appel, ils descendent tous, pour se laisser honorer. Si l'on continue, au huitième appel, les derniers et les plus nobles *k'î* terrestres, les Patrons des terres et des moissons, les *k'î* des grandes montagnes, sortent et se laissent honorer. Enfin, au neuvième appel, les *koèi* humains viennent et peuvent être honorés. — Les *koèi* humains, sont les âmes des défunts, qui ne sont devenues ni *chênn* ni *k'î*. Elles flottent dans l'espace, à demi dissoutes, semi-conscientes seulement, voilà pourquoi il faut neuf appels, pour les éveiller et les mettre en branle... J'ai traduit cet important passage d'après le commentaire. Il donne une idée fort singulière, de la forme sous laquelle on se figurait les *chênn* et les *k'î*, ces défunts devenus

transcendants. Aussi ne serons-nous pas étonnés, quand nous ferons connaissance, bientôt, avec des grues transcendantes, des ours transcendants, des serpents transcendants, etc.

Quand on jurait avec solennité, par exemple pour conclure un traité, les contractants se tournaient face au nord, et invoquaient les clairvoyants *Chênn*. — Le Sublime Souverain était censé résider dans les constellations polaires. Pour faire croire aux sentiments de son cœur, dit le Com., on les énonçait en présence du *Chênn* du ciel, s'offrant à être châtié par lui, si l'on manquait à son serment.

Une des attributions du grand officier *Tà-seu-t'ou*, était de veiller à ce que des offrandes fussent parfois faites aux vieux *chênn* périmés du temps jadis. — On craignait que, si l'on venait à les négliger tout à fait, ils ne se vengeassent. Nous avons déjà vu qu'on leur faisait des offrandes en temps de calamité. Un Com. cite comme exemples de ces vieux *chênn*, les princes légendaires antérieurs à *Fôu-hi*.

p.081 Les officiers *Tōu-tsoung-jenn, Kiā-tsoung-jenn* et *Chênn-cheu*, procurent le bonheur aux fiefs, en protégeant les lieux consacrés à la foule des *chênn* (aux divers petits *chênn* locaux). Tout ce qui concerne les habitats et les dénominations des *koèi*, des *chênn* et des *k'î*, est de leur ressort. — Quand un *chênn* apparaît quelque part, ils doivent savoir ou découvrir qui c'est (par l'histoire). Car, disent les Com., pour traiter avec un *chênn*, il faut d'abord savoir qui il est, ce qu'il veut, quel est son caractère, quelles sont ses prétentions. Les officiers susdits sont chargés de renseigner sur toutes ces questions.

Au jour du solstice d'hiver, ils invoquent les *chênn* du ciel et les *koèi* du monde humain (en hiver les *k'î* sont terrés). Au jour du solstice d'été, ils invoquent les *k'î* de la terre, et les âmes des êtres. Afin de détourner du pays les malheurs et la famine, et du peuple les épidémies et la mortalité. — Les âmes des êtres, sont celles des animaux, des arbres, et même probablement des minéraux. Nous ferons bientôt connaissance avec certains de ces êtres. Encore maintenant, bien des arbres sont censés transcendants et reçoivent des offrandes.

Chée et Tsî

E. — A partir de cette période, les termes 社 *chée* et 后土 *heou-t'òu*, se prennent l'un pour l'autre. *Chée* désigne plutôt le tertre. *Heou-t'òu* désigne plutôt le génie du tertre.

C'est au Sous-Cérémoniaire que sont confiés les sièges des *chênn* de l'empire à la capitale. A droite les Patrons de la terre et des moissons. A gauche le temple des Ancêtres.

Avant les expéditions militaires et les comices des feudataires... avant les grandes chasses et les tournées impériales... annonce et sacrifice au Patron du sol de l'empire. — Dans les stations p.082 temporaires, on élève un tertre temporaire, par exemple le 軍社 au Patron du camp. — Au retour d'une expédition victorieuse, annonce et offrande au Patron du sol de l'empire.

Chaque fois qu'il arrive un malheur extraordinaire céleste ou terrestre (éclipse, sécheresse, inondation), annonce et offrande aux Patrons des terres et des moissons, et aux Ancêtres. — Pour solliciter leur secours, disent tous les Commentateurs.

Chaque fois que l'empereur crée un fief nouveau et y fait élever le *chée* qui sera le centre et le symbole de la juridiction du feudataire, il avertit d'abord *Heou-t'òu* le Patron du sol, afin qu'il veuille bien, de ce nouveau tertre, étendre sa bienveillante influence au district qui en dépend.

Quand on leur sacrifie, on offre du sang aux Patrons des terres et des moissons, parce que ce sont des *k'î*, et non des *chênn*.

C'est le grand officier *Tá-seu-t'ou*, qui est chargé des lieux sacrés des Patrons des terres et des moissons (ailleurs qu'à la capitale). C'est lui aussi qui plante les (arbres ou bosquets) protecteurs des champs. — Ces arbres sacrés, protégés par le Patron de la terre, servaient de bornes, de repères. On les priait, on leur faisait des offrandes. *Liôu-pang* pria l'orme blanc de *Fōng*. L'étymologie de 社 donne à penser, que près de tous ces tertres, on planta primitivement

un arbre. En effet, le caractère original est ainsi composé : un 土 tertre plus un 木 arbre, le tout doué d'une 示 vertu transcendante. Les scribes ont depuis supprimé 木 l'arbre, pour simplifier. Voyez ci-contre, et LE n 79 E.

Aux époques auxquelles les *chée* locaux devaient recevoir des offrandes, l'officier *Tcheōu-tchang* réunissait les gens pour la cérémonie. — On sacrifiait à chaque tertre, au printemps pour demander une bonne année, en automne pour remercier.

p.083 Après la chute d'une dynastie, les anciens tertres n'étaient pas détruits, mais emmurés. Ils étaient considérés comme le lieu le plus néfaste possible, car c'est d'eux qu'était partie la malédiction qui avait renversé la dynastie coupable, pensait-on. C'est auprès de ces tertres maudits, qu'on jugeait les crimes scandaleux, le viol, l'adultère, ces choses qui, en ruinant les mœurs, ruinent les pays. C'était là le huis-clos antique.

Monts et Fleuves

F. — Le culte antique des Monts et des Fleuves, continue sous les *Tcheōu*.

On sacrifie, comme jadis, aux Monts et aux Fleuves, après avoir sacrifié au Sublime Souverain, avec accompagnement de danse guerrière.

On offre du sang aux cinq montagnes (parce que leurs génies sont des *k'î*).

Durant les tournées impériales, quand l'empereur passait près d'un mont ou d'un fleuve, on immolait un poulain jaune. — Au *k'î* du mont ou du fleuve en question ; et de couleur jaune, dit le Com., parce que les *k'î* sont terrestres ; jaune est la couleur de la terre.

On enterrait les offrandes faites aux montagnes, on immergeait celles faites aux eaux.

Corps célestes

G. — L'empereur passe dans sa ceinture le grand sceptre impérial, quand il va saluer le soleil levant, hors la porte de l'Est. — Au printemps, dit le Com., il saluait le soleil à l'est ; en automne, il saluait la lune à l'ouest.

Holocauste d'un bœuf, au soleil, à la lune, aux cinq planètes, aux mansions zodiacales.

p.084 On allumait un bûcher, pour honorer l'astérisme central source de la vie (quadrilatère de la Grande Ourse), l'astérisme qui mesure la vie (queue de la Grande Ourse), le maître du vent (Sagittaire), le Maître de la pluie (Hyades). — Après avoir dit que cet hommage s'adressait proprement au Splendide Ciel Sublime Souverain, censé résider plus spécialement dans le quadrilatère de la Grande Ourse, le Com. explique que les empereurs anciens instituèrent ces rites, aussi pour donner à leurs sujets l'estime et le soin de la vie, et pour leur faire demander la prospérité de l'agriculture dont l'entretien de la vie dépend.

Après les recensements et les récoltes, on sacrifiait, pour remercier, aux astérismes protecteurs du peuple et du revenu.

L'officier *Pào-tchang-cheu* est chargé d'observer le ciel stellaire, l'aspect et les mouvements du soleil, de la lune, des planètes et des étoiles, pour prévoir ce qui se prépare de faste ou de néfaste pour la terre. Il observe les astérismes des provinces, des fiefs et des marches, pour prévoir ce qui doit leur arriver de faste ou de néfaste. Il prévoit le bien ou le mal qui arrivera à l'empire, d'après l'aspect et le mouvement de Jupiter. Tout cela, pour aider le souverain à rectifier son gouvernement. — Les anciens avaient divisé le ciel en districts, lesquels étaient censés répondre aux districts de la terre. Ce qui se passait dans un district céleste, annonçait ce qui se passerait bientôt dans le district terrestre correspondant. Le livre qui expliquait les signes célestes, est perdu, disent les Com. Il nous reste un résumé de cette astrologie politique, dans les Mémoires Historiques de *Sēu-ma-ts'ien*. Voyez HCO, L. 38.

L'officier *Chéu-tsinn* est chargé d'observer les dix diverses apparences du soleil... et les autres météores... pour en déduire les pronostics fastes ou néfastes pour le gouvernement.

Au commencement de l'hiver, on sacrifiait à l'astérisme protecteur du peuple. Au printemps, on sacrifiait à l'astérisme protecteur des chevaux.

Petits *Chênn*

H. — p.085 Première apparition de quelques *Chênn*, hommes anciens défunts, auxquels on fait des offrandes, pour les remercier de grands services rendus à l'humanité. Inventeurs ou initiateurs. Culte analogue à celui des Patrons des terres et des moissons.

Offrandes à celui qui le premier éleva du bétail, dressa des chevaux. Ces deux personnages eurent chacun son tertre dans les pacages et les haras.

Lors des grands tirs, offrande à la cible, c'est-à-dire à l'inventeur du tir à l'arc.

Souvent, offrandes à l'inventeur du feu, ou des applications du feu. Etc.

Première apparition aussi du sacrifice *lá* de la dernière lune, aux quatre régions et aux cent êtres. — Ces cent êtres ont tous rapport à l'agriculture. Ce sont : L'ancien empereur *Chênn-noung*, le Triptolème chinois, qui rentre dans la catégorie précédente. Les Patrons des terres et des moissons, que nous connaissons. Les petits génies protecteurs des champs, des digues, des canaux d'irrigation, des sentiers ; ce sont les hommes qui les créèrent jadis. Les tigres, qui empêchent les sangliers de nuire. Les chats, qui en font autant aux rongeurs. Les insectes nuisibles, pour les conjurer. Etc.

On croyait à une âme des bêtes, et à la survivance de leur *koèi* après leur mort. Un texte du *Tcheōu-li* nous apprend de plus, qu'on leur parlait, qu'on comprenait leur langage. Certains petits fonctionnaires étaient chargés de cet office. Les *Î-li* conversaient avec les oiseaux, les

Heûe-li avec les quadrupèdes. — D'après les *Récits de Tsoùo*, en 631 un certain *Kie keue-lou* interpréta ainsi les beuglements d'une vache : Elle se plaint qu'on ait successivement immolé en sacrifice ses trois veaux... On examina, et la chose se trouva vraie.

Actuellement il ne manque pas, en Chine, d'hommes qui étudient le langage des animaux, spécialement celui des corbeaux.

Première apparition aussi des cinq pénates, p.086 petits dieux domestiques sans nom, dont la désignation collective est *où seu* les cinq offrandes. Quand le cortège funèbre quitte la maison mortuaire, on avertit séparément les cinq pénates... auxquels le défunt faisait des offrandes, de son vivant, dans ses allées et venues. Cette fois on les avertit qu'il est parti, pour ne plus revenir. Les Com. expliquent, que les cinq pénates sont les *chênn* de la porte, des galeries, des fenêtres, de l'âtre, de l'atrium central. Il ne reste plus, de ce culte, que celui de l'âtre, lequel se pratique dans toutes les familles.

On offrait du sang aux pénates, ce qui prouve qu'ils étaient considérés comme des *k'î*.

3. Les sacrifices

@

K. Les sacrifices réguliers nous sont connus. Ajoutons les détails suivants.

L'empereur garde l'abstinence : Quand il se prépare à sacrifier. En temps de grand deuil. En temps de famine. En temps d'épidémie. Quand le ciel ou la terre sont troublés (éclipse, tremblement de terre). Quand l'État est en danger. — Alors le nombre des plats servis sur la table impériale est diminué. Le vin et la musique sont supprimés. L'empereur ne voit pas ses femmes. Il excite sa dévotion et se purifie, en vue des rapports qu'il doit avoir avec les *Chênn* glorieux. Les critiques ont rectifié ce texte. Le [][] des éditions ordinaires, est une faute de copiste.

Outre l'abstinence, en temps de malheur, l'empereur porte des habits en toile écrue, sans aucun ornement.

Quand l'empereur se purifie en vue d'un sacrifice, il absorbe de la poudre de jade. — Le jade est en Chine le symbole de la pureté, comme le crystal en Europe. Avalé, il communique sa pureté à l'âme. Savon spirituel commode et pas trop cher.

On écarte des sacrifices toutes les personnes néfastes, les mutilés, les forçats, tous ceux qui portent le deuil...

p.087 On écarte, à coups de flèche, les oiseaux de mauvais augure.

Un officier spécial fait observer le silence durant les sacrifices.

Le feu qui servait, lors des sacrifices, à allumer les flambeaux et le bûcher, était tiré du soleil. L'eau qui servait à asperger les offrandes, était tirée de la lune. Feu et eau absolument purs. — On obtenait le feu pur, au moyen du miroir concave, que les Chinois connurent de très bonne heure. Son nom ordinaire est *yâng-soei*. — On obtenait l'eau pure, au moyen d'un miroir métallique plan, exposé durant la nuit, sur lequel la rosée se condensait. Son nom ordinaire est *yīnn-kien*.

L'empereur tenait attachés à sa personne, par la communication d'une part de ses viandes sacrificales, les roitelets ses parents... Il retenait dans sa communion, par le même procédé, les principaux feudataires... Les roitelets et les feudataires envoyaient de même à l'empereur une part de leurs sacrifices. — Voyez TH p. 117. L'idée était qu'on cédait, à celui qui recevait ce don, une partie de la bénédiction reçue du Ciel et des Ancêtres. Aussi ces morceaux de viande s'appelaient-ils porte-bonheurs.

Dans tous les repas, sous les *Tcheōu*, on offrait quelque chose, les prémices, des mets et des boissons. — On l'offrait, disent les Com., en action de grâce, à celui qui inventa jadis l'art culinaire.

4. Les mânes

@

L'empereur honorait ses ancêtres défunts, par des libations de vin et des offrandes de mets, aux sacrifices des quatre saisons, au sacrifice du souvenir, au sacrifice de la visite. — On appelait les *hoûnn* aériens, par les sons de la musique ; on faisait sortir les *p'ái* de la terre, par l'odeur des libations ; on leur p.088 offrait des mets, dont les émanations étaient censées les réjouir et les ravigoter.

Les sacrifices des quatre saisons étaient annuels.

Le sacrifice de la visite *hiá*, était triennal. On l'offrait à tous les ancêtres ayant alors leur tablette dans le temple. On réunissait, pour la circonstance, ces tablettes à celle du chef de la dynastie, auquel elles étaient censées faire leur cour.

Le sacrifice du souvenir *tí*, était quinquennal. On l'offrait à tous les ancêtres, connus et inconnus, jusqu'au premier inclusivement.

Le *Tí* se célébrait en été. Le *Hiá* tombait toujours en hiver. On supprimait alors, pour cette fois, le sacrifice trimestriel correspondant.

L'empereur et l'impératrice devaient, par leur travail et leur industrie, produire eux-mêmes le grain qui serait offert aux ancêtres. L'empereur labourait un champ. L'impératrice conservait la semence dans le harem. Le reste des travaux du champ impérial, était fait par un officier spécial. — On comptait obtenir ainsi des Ancêtres, surtout la fécondité des femmes. La cérémonie du labour impérial est racontée dans les Discours des Royaumes, anno 816. Elles s'appelait 藉 千 畝. L'empereur traçait un sillon. Puis chaque officier trois, six, neuf, et ainsi de suite, selon son grade, en commençant par les plus élevés. Enfin des ouvriers achevaient le travail,

Quand un malheur avait frappé la famille impériale, l'officier chargé du champ impérial s'accusait devant les ancêtres, pour disculper l'empereur. — On supposait le malheur causé par les ancêtres

mécontents d'avoir été mal servis par leur impérial descendant. Ce n'est pas lui qui est en faute, disait l'officier ; c'est moi ; l'empereur a fait tout ce qu'il devait faire. Le préposé aux tablettes conservait les tablettes des défunts, et les vêtements qu'ils avaient portés de leur vivant. Quand on devait leur faire des offrandes, il revêtait de ces habits le représentant du défunt. p.089 Après la cérémonie, il serrait les habits. — Voilà le culte des morts antique. Voyez son origine, peut-être légendaire, peut-être vraie, TH p. 26.

Y eut-il des tablettes à l'origine ? Certains lettrés le nient, témoin le texte suivant qui a été inséré dans le dictionnaire dit de *K'āng-hi* :

> Au commencement le temple des ancêtres fut commun à tous, et sans tablettes. On y communiquait avec les ancêtres en général, on y présentait les enfants aux aïeux... Depuis les temps dont les textes sont parvenus jusqu'à nous, il y eut certainement, et des représentants qui figuraient les défunts lors des offrandes solennelles, et des tablettes qui servaient de médiums pour évoquer leurs âmes.

Lors des cérémonies funèbres, lors des grandes offrandes, on préparait des sièges pour les mânes. — Les mânes étaient censés se reposer sur ces bancs, et non du tout sur les tablettes.

Le Sous-Cérémoniaire était chargé de l'ordre des tablettes dans le temple. — Il y avait sept tablettes. La septième, celle du fondateur de la dynastie, était inamovible. Les six autres, disposées sur deux rangs appelés 昭 et 穆 avançaient à l'ancienneté, rang par rang. Quand un nouveau défunt devait avoir sa place, la tablette en tête de son rang sortait du temple, et était remisée.

Avant les grandes chasses, avant les expéditions guerrières, on avertissait les tablettes des ancêtres, avec accompagnement d'offrandes. Puis on emportait ces tablettes sur un char spécial... Quand l'armée impériale avait été défaite, durant la retraite, le Grand Sacrificateur et le Grand Maréchal p.090 s'attelaient à ce char... pour rassurer les mânes, disent les Com. et ramener leurs tablettes à leur temple en sûreté.

Aussitôt après le décès de l'empereur, divers officiers rappelaient son âme, d'abord dans l'intérieur du palais, dans les lieux qu'il fréquenta durant sa vie. Puis on allait rappeler son âme plus loin, dans le temple des ancêtres, avec les habits du défunt. On l'invitait à rentrer dans ces objets connus.

Enfin, avec le char et le drapeau du défunt, on allait rappeler son âme dans la banlieue, aux quatre points cardinaux de la capitale. Par surcroît de précaution, sur le drapeau, on écrivait le nom du défunt, Même idée que ci-dessus.

La mort n'était censée définitive, et les lamentations ne commençaient, qu'après ces cérémonies. Voici comment, d'après les Com. on procédait pour les particuliers. Un homme montait sur le toit, avec un habit du défunt. Face au nord, il l'appelait trois fois par son petit nom. « Un tel, reviens ! » Puis il jetait l'habit dans la cour. On le recevait dans une corbeille, et on allait vite le passer au cadavre. S'il ne revenait pas à la vie, les lamentations commençaient alors. Jusque-là, dit le Com. on avait espéré qu'il reviendrait. On l'appelait face au nord, parce que les âmes vont dans la région obscure.

De nos jours encore, on rappelle l'âme des défunts. On se sert encore, pour cela, de leurs habits. On se sert aussi d'un drapeau, aux funérailles, pour leur montrer le chemin. Mêmes procédés, à quelques détails près, qu'il y a trois mille ans.

Après que le défunt a été lavé et habillé, on lui emplit la bouche de riz cuit. On introduit aussi dans sa bouche trois pièces de jade, dont deux soutiennent les joues et les empêchent de se creuser, tandis que la troisième, ciselée ad hoc, représente les deux rangées des incisives et ferme la bouche. Puis on dispose, auprès du cercueil, des graines grillés et autres victuailles. — Ces choses sont répétées plusieurs fois, à divers endroits du Rituel. Les Com. en donnent unanimement une interprétation très simple et très plausible. Il ne s'agit, ni de nourriture donnée au cadavre, ni de provisions déposées auprès de lui. On voulait éviter la déformation du visage, empêcher les mouches de pondre dans la bouche du cadavre, et en détourner les termites par l'appât d'aliments plus

appétissants mis à leur portée. Pour les pauvres, des fragments de coquillages remplaçaient les trois pièces de jade. p.091 Parfois un gros coquillage du genre *porcelaine* servait seul à l'obturation. Ou bien, dans les familles très riches, une pierre précieuse, une grosse perle.

Avant de creuser la fosse, on avertissait, avec accompagnement d'une offrande, le Patron de la terre ; on lui demandait la permission d'entailler son domaine.

Auprès du cercueil, dans la fosse, on disposait des vivres. — Même explication que ci-dessus. Pour écarter la vermine.

On enterrait avec l'empereur, ou on brûlait lors de ses funérailles, des chevaux, un char, des mannequins faits en paille ou en papier. — Ce texte a été chaudement discuté. Enfin l'entente s'est faite. Ma traduction rend l'interprétation. Origine des figurines qui font encore partie des cortèges funèbres de nos jours. Plus tard on fit des figures mieux travaillées, en bois. Confucius approuva les anciennes et informes poupées de paille, et réprouva les poupées de bois. Car, dit-il, c'est après leur invention, que, pour faire mieux encore, on immola sur les tombes, et on enterra avec les grands personnages, des hommes vivants. Cette coutume barbare commença vers l'an 678. Voyez TH pages 113, 125, 226, etc.

Les suppliciés n'étaient pas ensevelis dans les cimetières à leur place et rang, et n'avaient pas de tablette. — Parce que, par leur faute, ils étaient morts mutilés ; crime contre le Ciel et contre les parents, auteurs du corps. Mais, ajoutent les Com. il n'en était pas de même de ceux qui étaient morts par les armes, en défendant les tertres des Patrons des terres et des moissons, c'est-à-dire pour la patrie. Pouvait-on refuser à ces héros les honneurs posthumes ?

5. Divination

@

M. — Pour la divination par l'écaille de tortue, on chauffait le fer avec du feu pur. On exposait le cas, en priant la tortue de donner un signe. Puis on touchait une plaque ventrale d'écaille. p.092 L'opération se

faisait devant la porte du temple des ancêtres.

Le Grand Augure était le dépositaire des règles traditionnelles d'interprétation des craquelures, de tirage au sort des diagrammes au moyen des brins d'achillée. [Ceci est la première mention des diagrammes.] Il y eut successivement, dit-on, trois systèmes différents. Tous sont perdus. Dans tous les cas importants intéressant l'État, on consultait d'abord l'achillée puis la tortue. On interrogeait sur le faste et le néfaste. A la fin de l'année, on notait combien des oracles reçus avaient été vérifiés par l'événement. En cas de conflit entre l'achillée et l'écaille, on supposait que l'achillée avait répondu pour l'avenir prochain et la tortue pour l'avenir lointain, final, décisif.

Une fois par an au premier printemps, les devins officiels oignaient avec du sang les écailles conservées dans leurs dépôts, et offraient un sacrifice à l'inventeur de la divination. L'onction par le sang était censée ravigoter les écailles, raviver leur transcendance.

Avant tout sacrifice, on consultait la tortue sur le jour... A la fête des fruits nouveaux, on la consultait sur les préparatifs agricoles à faire pour l'année à venir... Lors des chasses d'automne, on la consultait sur les préparatifs militaires à faire pour l'an prochain... Lors du sacrifice au Patron des terres, on la consultait sur les espèces de céréales à semer de préférence... Avant de creuser une tombe, on la consultait sur l'emplacement... Que de migraines épargnées par ces grillages ! Voyez page 73.

La divination par la tortue est certainement plus ancienne que tous les textes parvenus jusqu'à nous. On ne sait pas qui l'inventa. — On ne sait pas davantage qui inventa le vieux système de jeter les sorts avec des baguettes, dont les devins interprétaient les figures. Un certain *Hiên* le pratiquait au temps de *Hoâng-ti*, dit une vague tradition. — Finalement les brins d'achillée servirent à donner, par une série de coupes, le numéro d'un diagramme du Livre des Mutations, et la divination fut réduite à l'interprétation de ce diagramme.

p.093 Le Grand Augure avait aussi la clef de l'interprétation des

songes, lesquels étaient considérés comme une répercussion du macrocosme universel sur le microcosme humain, une communication de l'âme avec le monde. Les songes servaient à contrôler les pronostics tirés des phénomènes naturels. Des officiers spéciaux s'enquéraient des songes faits par les citoyens, et les comparaient avec les signes donnés par la nature, le ciel, la terre, les deux principes, les astres, etc. A la fin de l'hiver, vers le renouveau du printemps, ils s'informaient des songes faits par l'empereur, et lui disaient s'ils étaient fastes ou néfastes, communication que l'empereur recevait incliné, comme lui venant du Ciel. Après cela on chassait de partout, à coups de gaule, les influx malfaisants.

6. Sorcellerie

@

N. — Les sorciers et les sorcières étaient considérés comme des personnes humaines possédées par des *chênn*. Quand un *chênn* possède une personne humaine, le corps est un corps humain, l'esprit est celui du *chênn*. Un homme possédé par un *chênn* s'appelle *kī* sorcier, une femme possédée s'appelle *oū*. Comme on peut apprendre, par ces gens-là, les affaires des *chênn*, les anciens Sages se sont servis d'eux. Faut-il que l'ignorance et les vices des sorciers et des sorcières aient discrédité leur art ! quel dommage ! Hélas ! (sic).

Sous les *Tcheōu,* les sorciers et les sorcières avaient une position officielle et des attributions déterminées. Voici, à ce propos, une note intéressante... p.094

> « Sans doute les pratiques de ces gens-là n'influencent pas le Ciel et ne lui arrachent pas ses secrets, mais les hommes ne peuvent pas s'en passer. Des lettrés plus modernes ont voulu les faire supprimer. Ils ignoraient que ces choses ne peuvent pas être interdites. Les sages anciens ont non seulement toléré mais accepté de bonne grâce les sorciers et les incantateurs, et leur ont donné une position officielle, *parce qu'ils connaissaient le peuple.* Par cette tolérance habile, ils

> ont obtenu que le culte officiel fût respecté et demeurât pur, le petit peuple ayant le sien, officiers et sorciers ayant leurs attributions bien distinctes. »

Voici ce que le *Tcheōu-li* nous apprend des sorciers...

Le chef des sorciers gouverne la foule des sorciers. — Il les éduque, dit le Com., les forme, les exerce, leur enseigne à invoquer les *chênn* et à les faire descendre.

Quand la sécheresse désolait le pays, il dirigeait la danse des sorciers pour obtenir la pluie. C'étaient surtout les sorcières qui dansaient, en plein soleil, jusqu'à extinction des forces, pour attendrir le Sublime Souverain par le spectacle de leur souffrance, disent les Com. et le décider à pleuvoir par pitié. Parfois on les exposait liées à l'ardeur du soleil, ou on en brûlait même. TH p. 122. Il reste quelque chose de cet ancien usage. Quand la sécheresse est extrême, on fait balayer le fond des étangs desséchés par des femmes veuves, avec accompagnement de tambour et gestes.

Quand une grande calamité affligeait le pays, il dirigeait les conjurations des sorciers. Ces conjurations étaient fort anciennes, transmises par la tradition dans la caste.

Aux funérailles, il dirigeait les appels adressés par les sorciers à l'âme du défunt, pour la faire descendre. — Cet usage se conserva longtemps, disent les Com. Les sorciers s'efforçaient de conserver une certaine relation entre l'âme envolée *hoûnn*, et le *p'ái* terrestre.

Quand on sacrifiait aux *chênn* de loin, à ceux des monts et fleuves par exemple, les sorciers les appelaient par leur nom, et leur faisaient des signes agitant des roseaux. — Car, dit le Com., les sorciers ont le don de voir les *chênn*.

p.095 En hiver, quand on exorcisait les mauvais génies, les sorciers jouaient aussi leur rôle, sans règles déterminées. Au printemps ils conjuraient les maladies. — Ils ont le don de voir les mauvais génies, dit le Com. Ils les dénichent, les injurient, les pourchassent, tant que besoin est, jusqu'à effet, voilà pourquoi on ne leur impose pas de règles

déterminées. Il leur faut une certaine liberté d'action.

Quand le prince allait pleurer au domicile d'un défunt, les incantateurs et les sorciers l'accompagnaient, les premiers pour réciter leurs formules, les seconds pour écarter les *koèi* malins. Car toute maison mortuaire était considérée comme un lieu hanté. — Ils se servaient de branches de pêcher et de balais de roseaux. Jeux de mots : *t'ao*, pêcher, t'ao fuir ; *lie* roseau, *lie* disperser. Fuyez ! Dispersez-vous ! Les sorcières escortaient la princesse, dans les mêmes circonstances et avec le même attirail.

Aux quatre saisons de l'année, les sorcières faisaient, dans le harem, les cérémonies usuelles, incantations, exorcismes, onctions et aspersions. — Chaque fois que le pays était affligé d'une grande calamité, les sorcières chantaient et pleuraient pour obtenir qu'elle cessât.

Un sorcier spécial aidait le vétérinaire à guérir les chevaux. — Car la maladie pouvait venir, ou d'une cause naturelle, ou d'un sort. Tandis que le vétérinaire s'attaquait à la maladie, le sorcier faisait des exorcismes.

Les personnages suivants n'étaient pas des sorciers.

Maîtres de danse. — Ils enseignaient et dirigeaient les danses, qui accompagnaient les sacrifices aux Monts et aux Fleuves, aux Patrons des terres et des moissons, aux quatre régions ; et celles qu'on faisait, en temps de sécheresse, pour obtenir la pluie (danses distinctes de celles des sorcières). — Ces ballets rythmés s'exécutaient avec des armes, des baguettes ornées de crins ou de plumes, selon un p.096 cérémonial déterminé, avec accompagnement de musique.

Incantatrices... Elles faisaient des prières et des offrandes, dans le harem, au nom de ces dames, appelaient le bonheur et chassaient le malheur, écartaient les maladies et la mort. — Elles exerçaient surtout la médecine, disent les Commentaires.

7. Exorcismes

@

O. — En cas d'éclipse, on battait le tambour, puis on tirait des flèches contre l'envahisseur. — Contre la lune, en cas d'éclipse de soleil ; Contre le soleil, en cas d'éclipse de lune ; je me demande comment on faisait cette seconde chose la nuit.

On cherchait à apaiser ou à écarter un lutin malin, censé nuire aux chevaux.

On écartait des demeures les oiseaux néfastes. Quand on les entendait crier la nuit, on tirait des flèches contre eux, au jugé. — Étaient considérés comme néfastes, tous oiseaux de nuit, surtout les hiboux. La croyance populaire était que, s'ils venaient à toucher un vêtement, celui qui le mettrait ensuite tomberait infailliblement malade.

On exorcisait les contages morbides, les microbes. — Ces êtres venimeux, dit le Com., rongent le cœur et les viscères de l'homme.

Cette opération se faisait en commun, avec grand tapage, à coups de balai, sous la direction d'un officier affublé d'une peau d'ours ornée de quatre yeux en or regardant vers les quatre directions de l'espace, tenant une lance et un bouclier. — Les microbes seraient terrifiés par cet appareil, pensait le peuple. Le peuple serait tranquillisé p.097 par cette farce, pensaient les lettrés... L'opération se faisait deux fois par an. A la fin du printemps, pour expulser les microbes des maladies printanières, variole, typhus, etc. A la fin de l'hiver, pour expulser les microbes des maladies produites par le froid. On mettait ces derniers sur le dos d'un bœuf, moulé en terre, qu'on brisait ensuite. L'usage a duré longtemps, le bœuf se faisant en papier jaune, couleur de la terre.

Le coq et le chien... Jeux de mots : *ki* coq, pour *ki* faste... *keou* chien, pour *keou* suffisance, etc... Calembours mystiques, en vertu desquels le sang de coq et de chien servirent à oindre, à consacrer.

On consacrait avec du sang de coq, les écailles de tortue, les vases

rituels, les tambours de guerre, etc. Cette onction leur donnait, ou augmentait leur efficacité transcendante.

Quand le char impérial sortait pour un voyage, on lui faisait d'abord écraser un chien, qu'on enterrait ensuite en offrande aux génies des chemins... Avant d'engager le char impérial dans une gorge de montagne, le cocher faisait un petit tas de terre, y piquait quelques rameaux, prenait une coupe de vin, faisait une libation aux deux fusées de l'essieu et au timon, buvait le reste, puis faisait passer le char sur le tas de terre. — Adjuration du génie de la montagne, disent les Com. Comme si le cocher eût dit : Que l'escarpement ne nous arrête pas, que les arbres ne nous accrochent pas ; puissé-je passer aussi aisément que je vais écraser ce tas de terre, sans accident ni à l'essieu ni au timon... En avalant le reste du vin, le cocher était censé s'approprier, s'incorporer ce qu'il avait demandé.

@

CHAPITRE V

Sous les Tcheōu. Période tch'oūnn-tsiōu

@

p.098 Cette période qui s'étend du huitième au cinquième siècle, en chiffres ronds de 720 à 480, est couverte par la Chronique de Confucius. les Discours des Royaumes, les Récits de *Tsoùo*, les Récits de *Koūng-yang-kāo* et *Kòu-leang-tch'éu*, les Luttes féodales, les Mémoires historiques, les Elégies de *Tch'òu*, les discours de *Yên p'ing-tchoung*, et autres opuscules. Elle est extrêmement importante, car elle montre au vif ce qu'étaient les croyances des Chinois, au temps où *Lào-tzeu* et Confucius parurent. De l'intelligence de cette période, dépend l'intelligence de ce que furent et ne furent pas ces deux philosophes.

1. L'être supérieur

@

A. — Vers 1055, *I-kiang* femme de *Fā* de *Tcheōu*, le futur empereur *Où*, étant grosse, le Souverain lui dit en rêve : J'ai nommé *Û* le fils que tu portes. Je lui donnerai le fief de *T'āng*... Voyez TH p. 90.

En 816, l'empereur *Suān* ne labourant pas le champ impérial, le seigneur de *Koâi* le reprend. C'est ce champ qui doit produire les offrandes au Sublime Souverain, dit-il... Voyez TH p. 98.

En 788, l'empereur *Suān* voulant faire dénombrer son peuple, *Tchoúng chan-fou* lui déclare que c'est là une chose que le Ciel déteste... Voyez TH p. 99.

En 781, voyant la nature bouleversée, *Pâi-yang-fou* prédit la ruine des *Tcheōu*, au plus tard après dix ans révolus. Car dix est le nombre du Ciel. Ceux que le Ciel a rejetés, ne dépassent pas ce chiffre... Voyez TH p. 101.

En 773, le texte raconte comment *Séu* de *Páo* ayant été exposée,

fut recueillie et conservée. Il conclut ainsi : C'est que le Ciel voulait qu'elle vécût. Que pouvait-on contre elle ? Le Ciel voulait qu'elle vécut... Voyez TH p. 100.

p.099 En 770, le comte *Siāng* de *Ts'înn* sacrifie au Sublime Souverain... Au Souverain blanc ; (protecteur de l'Ouest), ajoute le chapitre *fong-chan* des Mémoires Historiques... Commencement du démembrement des Cinq *Tí*... Voyez page 75, et TH p. 103.

En 756, le comte Wênn de Ts'înn sacrifie au Souverain blanc... TH p. 104.

B. — Vers 670, un envoyé du Ciel remet un orchis à la concubine du comte de *Tchéng*, en lui promettant un fils.

En 659, le comte *Móu* de *Ts'înn* étant tombé malade, perdit connaissance et resta dans cet état durant cinq jours entiers. Quand il fut revenu à lui, il dit : J'ai vu en rêve le Sublime Souverain. Le Sublime Souverain m'a ordonné de mettre fin aux troubles du marquisat de *Ts'înn*... La chose fut écrite, et déposée dans les archives, par les annalistes. Depuis lors on dit que le comte *Móu* de *Ts'înn* était monté au ciel... TH p. 120.

Vers 655, le seigneur de *Koâi* vit en songe un *chênn* dans le temple de ses ancêtres. Le *chênn* lui dit : Le Souverain m'a donné ordre de te faire attaquer par les *Tsinn*... Après son réveil, le seigneur de *Koâi* consulta son devin. C'est le bourreau du Ciel, que vous avez vu, dit celui-ci... En 655, *Tsinn* détruisit *Koâi.* Voyez TH p. 115,

En 651 : La crainte du Ciel ne me quitte jamais... dit le marquis *Hoân* de *Ts'î*... Voyez TH p. 117.

En 650, dans un discours à l'empereur *Siāng* : Les empereurs anciens reconnurent tous humblement, qu'ils devaient leur exaltation au Sublime Souverain et aux glorieux *Chênn* (ancêtres), et les servirent en conséquence respectueusement.

En 649, texte célèbre. Mis à mort par son père, privé d'offrandes par son frère, le prince *Chēnn-cheng* de *Tsinn* apparaît à son précepteur

p.100 *Hôu-t'ou* et lui dit : J'ai porté plainte au Souverain, qui livrera *Tsinn* à ceux de *Ts'înn*... Le précepteur intercède... Le prince fait au Souverain une nouvelle pétition. Le Souverain accorde que le frère coupable seul sera puni... Voyez TH p. 119.

En 645, la foudre tomba sur le temple des ancêtres d'un certain *Î-pai*, clan *Tchàn*. Signe certain, dit le texte, que cette famille était coupable de quelque péché secret. — La foudre est l'arme avec laquelle le Ciel châtie les pécheurs. Premier principe, cru en Chine depuis l'origine jusqu'à nos jours, et qui ne se discute pas. On prétend lire, dans les vergetures des foudroyés, la sentence qui a motivé leur châtiment. Ce sont des caractères antiques, dit le peuple.

En 639, l'empereur *Siāng* dit : Les anciens empereurs ont tous sacrifié au Sublime Souverain, aux monts et aux fleuves, aux cent *Chênn*.

En 637, notons la phrase suivante du vicomte de *Tch'òu* : Celui que le Ciel veut faire prospérer, qui le ruinera ? Celui que le Ciel veut ruiner, qui le sauvera ? S'opposer au Ciel, est un grande faute.

Vers 636, *Kiāng-cheu* exhorte ainsi au courage son mari *Tch'oûng-eull*, futur marquis *Wênn* de *Tsinn* alors disgracié et fugitif... Il est dit dans les Odes : Le Sublime Souverain te protège, n'hésite donc pas... Le Ciel ne veut pas la ruine de *Tsinn*. Vous restez seul prince de cette maison. Ayez bon courage, c'est vous qui la relèverez. Le Sublime Souverain vous protège. Si vous hésitiez, vous vous rendriez coupable... TH p. 122.

En 636, le fidèle *Kie tcheu-t'oei* dit : C'est le Ciel qui a remis mon marquis sur son trône. Ses officiers se vantent à tort d'en avoir le mérite. S'approprier le bien d'autrui, c'est voler. S'attribuer les œuvres du Ciel, c'est pire encore... Voyez TH p. 123.

p.101 En 609, après la mort du duc *Wênn* de *Lòu* un certain *Tchoúng* assassina les deux fils de sa femme en titre *Kiāng* de *Ts'î* et mit sur le trône de *Lòu* le fils d'une concubine du feu duc. *Kiāng* de *Ts'î* retourna dans sa famille. Quand elle sortit du palais de *Lòu*, au milieu du marché

public, elle en appela au Ciel avec larmes. O Ciel, dit-elle, *Tchoúng* est un misérable. Il a tué les fils de l'épouse, et élevé le fils de la concubine... Le peuple qui remplissait le marché, pleura avec elle. A *Lòu* on ne l'appela plus que *Kiāng* l'infortunée.

Vers l'an 600, dans un discours à l'empereur *Tíng* : La voie du Ciel, son usage constant, c'est de récompenser les bons et de punir les méchants, dit *Tān siang-koung*.

C. — En 597, *Tch'òu-kiou* adjure ainsi le Ciel : O Ciel ! O Ciel ! Quel mal a commis ce pauvre petit orphelin ?!.. Voyez TH p. 133.

En 586, un envoyé du Ciel apparut en songe à *Tcháo-ying* et lui dit, au nom du Ciel : Offre-moi un sacrifice, et je le donnerai du bonheur. *Tcháo-ying* offrit un sacrifice, et fut exilé le lendemain. La chose parut singulière. *Chéu-tcheng-pai* l'expliqua. Les *chênn*, dit-il, donnent du bonheur aux bons, et du malheur aux méchants. Pour les méchants, échapper au châtiment, c'est du bonheur. C'est ce bonheur-là que *Tcháo-ying* obtint par son sacrifice. Il ne fut qu'exilé. Ce méchant homme méritait pis.

En 581, le marquis *Kìng* de *Tsinn* ayant fait mettre à mort les descendants de *Tcháo-tounn* (TH p. 134 seq.), celui-ci lui apparut sous la figure d'un spectre épouvantable, les cheveux épars tombant jusqu'à terre, se frappant la poitrine, bondissant et criant : Tu as tué injustement mes enfants ! Je t'ai accusé devant le Souverain !.. Le marquis mourut dans l'année.

p.102 En 550, grande inondation. Discours du prince impérial *Tsinn*... Les anciens n'endiguaient pas les fleuves. Les fleuves sont les voies du *k'i*... *Koúng-koung* fit des digues ; l'Auguste Ciel ne le bénit pas. *Ù le Grand* fit des canaux ; cela toucha le cœur du Souverain. L'Auguste Ciel fut si content, qu'il lui donna l'empire. Tout homme sage doit imiter le ciel et la terre, c'est-à-dire laisser ou procurer leur libre cours aux agents naturels... TH p. 140.

En 540, une sorcière de *Tch'òu* exhorte le marquis *Kìng* de *Ts'î* à

sacrifier aux Cinq Souverains.

Vers l'an 540, le marquis *Kìng* de *Ts'î* étant malade, et ayant vainement sacrifié aux monts fleuves et *chênn* ordinaires, songe à immoler son incantateur, pour l'envoyer demander sa guérison au Sublime Souverain. *Yen p'ing-tchoung* lui conseille de n'en rien faire. Car, dit-il, tant de gens ont déjà dit du mal de vous au Sublime Souverain, que votre incantateur n'arrivera pas à le faire changer d'opinion sur votre compte... Et puis, ou le Sublime Souverain est intelligent, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est pas, votre incantateur ne trouvera pas à qui dire du bien de vous. S'il l'est, votre incantateur ne le trompera pas, en disant du bien de vous, puisque vous gouvernez mal. S'il lui faut dire la vérité, il devra même vous charger davantage.

En 535, l'empereur dit du défunt duc *Siāng* de *Wéi* : Il est monté avec respect, pour servir le Sublime Souverain en compagnie de mes ancêtres.

En 523, *Tzèu-tch'an* dit : Le Ciel n'est pas favorable à *Tchéng.* Voilà pourquoi nous sommes affligés par tant de calamités.

En 515, à propos du duc de *Lòu* : Celui que le Ciel ruine, comment se sauverait-il ? Quoi que les ancêtres fassent pour lui, il est perdu.

En 510 : On n'échappe pas à la vindicte du Ciel. Aussi, faire le bien, c'est s'élever ; faire le mal, c'est vouloir sa p.103 ruine. — Ce texte est souvent faussement interprété : faire le bien est difficile, faire le mal est aisé. C'est un contre-sens. Le contexte ne laisse aucun doute sur l'interprétation véritable.

En 506. Quand un prince châtie un sujet, personne n'a le droit de lui en vouloir. L'ordre du prince vient du Ciel. Si le sujet en meurt, c'est que le Ciel l'a voulu. Il n'est pas permis d'en vouloir au prince.

D. — Innombrables sont, durant toute la période *Tch'oūnn-ts'iou*, les textes relatifs au Ciel, dans le genre des suivants. — Après une longue période de dissensions, voilà que le Ciel incline les cœurs à la concorde. — Ceux qui accueillent avec égards les malheureux qui ont recours à

eux, le Ciel leur donne des bonheurs. — Le Ciel est mon maître ; comment pourrais-je lui échapper ?— La prospérité et la ruine des États, sont l'œuvre du Ciel. — La loi du Ciel, c'est que des bons soient substitués aux méchants... Etc.

Vers l'an 500, *Tcháo kien-tzeu* étant tombé malade, perdit connaissance et resta dans cet état durant cinq jours entiers. Ses officiers étaient tous effrayés. Le médecin *Pièn-ts'iao* étant entré pour l'examiner, sortit et dit : D'après le pouls, il guérira. Jadis le comte *Móu* de *Ts'înn* (page 99) resta ainsi 7 jours sans connaissance (il y a 5 jours dans le texte original). Quand il fut revenu à lui, il dit : J'ai été au séjour du Souverain. Je me suis bien amusé. Si j'ai tardé si longtemps, c'est que j'ai vu bien des choses... Or la maladie de notre maître, est la même que celle du comte de *Ts'înn*. Avant trois jours il reviendra à lui, et aura certainement bien des choses à raconter... De fait, après deux jours et demi, *Tcháo kien-tzeu* revint à lui, et dit à ses officiers : J'ai été au séjour du Souverain, Je me suis bien amusé, etc... Suit une longue révélation sur les destinées de sa famille.

p.104 Après 494, le ministre *Fán-li* dit à *Keōu-tsien* roi de *Úe* : Le libertinage et la paresse, sont choses que le Sublime Souverain réprouve...

En 473, *Fán-li* dit à *Keōu-tsien* : Quand le Ciel donne, si l'homme refuse, il s'en trouvera mal... TH p. 150.

En 333, dans un apologue, le renard dit au tigre : Gardez-vous de me dévorer ! Le Souverain du ciel m'a fait le premier des animaux. Si vous me dévoriez, vous agiriez contre la volonté du Souverain du ciel. — Dans un discours au roi de *Tch'òu* : Le Roi des *koèi* n'est admis que difficilement en présence du Souverain du ciel.

Vers 295, après la mort de *K'iū-yuan*, dans une élégie sur cette mort, le Sublime Souverain fait chercher l'âme du poète errante sur la terre : Le Sublime Souverain dit à *Oū-yang* (l'évocateur *Yâng*)... il y a sur la terre un homme que je veux secourir... *Oū-yang* descend donc *sur la terre*, et appelle : Reviens, ô âme ! etc...

En 253, le roi *Tcháo-siang* de *Ts'înn* offre le sacrifice impérial au Sublime Souverain. Il témoigne par là de son intention bien arrêtée, de s'approprier l'empire... Voyez TH p. 191.

2. Les êtres transcendants

@

E. — Vers 773, un texte raconte que jadis, au 19e siècle, les *chênn* de deux seigneurs défunts de *Páo*, apparurent sous la forme de deux dragons... TH p. 100.

Vers 740, celui qui devint plus tard le duc *Yìnn* de *Lòu*, fut fait prisonnier par ceux de *Tchéng*. L'officier qui fut chargé de le garder, honorait la tablette d'un *chênn* privé nommé *Tchoūng-ou* (probablement un ancien magicien). Le prince pria aussi ce *chênn*. Ensuite, ayant acheté l'officier, il revint à *Lòu*, et continua à vénérer son *chênn.* Chaque année, au onzième mois, il lui p.105 sacrifiait, après s'être purifié par l'abstinence dans les dépendances du tertre du Patron des terres.

En 662, un *chênn* descend à *Sīnn*, dans la principauté de *Koâi* et y séjourne durant six mois, on ne dit pas sous quelle forme... Ce texte est l'un des plus célèbres de toute la littérature chinoise, admis par tous comme authentique... Le *chênn* est un grand personnage antique, venu pour enquêter. Le seigneur de *Koâi*, qui gouvernait mal, lui fait des offrandes pour le gagner, puis lui demande d'agrandir son territoire. Le *chênn* fait semblant d'accepter. L'empereur l'apprend et consulte ses annalistes. Ceux-ci lui disent : Les *chênn* apparaissent, ou pour bénir, ou pour maudire. Ils examinent, puis agissent d'après ce qu'ils ont vu eux-mêmes, ou entendu du peuple (page 8). *Koâi* étant mal gouverné, cette apparition ne sera pas pour son bien ; elle sera pour sa ruine... *Koâi* fut détruit peu d'années après, en 655. Voyez TH p. 115, les détails de cette affaire.

En 662, allusion à la mort de l'empereur *Suān*, arrivée en 782 : Le comte de *Tóu* tua l'empereur d'un coup de flèche, à *Háo*... Plus tard

Sēu-ma ts'ien dira simplement : L'empereur *Suān* mourut... Mais la légende d'après laquelle il aurait été mis à mort par le spectre du comte de *Tóu*, qu'il avait fait mourir injustement, est ancienne, et souvent racontée par divers auteurs... Voyez TH p. 99.

En 655, un officier dit au seigneur de *Û*, lequel se croyait assuré de l'avenir, parce qu'il faisait beaucoup d'offrandes aux *chênn* : On n'achète pas les *chênn*. Ils n'ont égard qu'à la bonne conduite. Ceux qui ne se conduisent pas bien, ont beau leur faire des offrandes, leurs offrandes ne sont pas agréées.

En 649, le feu prince *Chēnn-cheng* de *Tsínn* ayant dit à son précepteur *Hôu-t'ou*, qu'il pensait que les *Ts'înn* le serviraient mieux que ses compatriotes, le précepteur opine que non. Ou *Ts'înn* ne vous servira pas, dit-il ; ou vous trouverez sa cuisine mauvaise. Les principes suivants ne vous sont-ils pas connus ? On ne fait d'offrandes, qu'aux *chênn* de sa propre race. Un *chênn* ne goûte pas ce qui lui est offert par des étrangers... Voyez TH p. 119.

En 641, un officier est immolé, par ordre du duc de *Sóng*, au génie de la rivière *Soēi*. Le général *Tzèu-u* proteste. Quand ils sacrifient, dit-il, les hommes sont les maîtres d'hôtel des *chênn*. Les *chênn* ne sont pas anthropophages. Si vous leur servez de la chair humaine, aucun d'eux n'y goûtera. Puis, ce p.106 génie de la rivière *Soēi*, n'est qu'un *koèi* impur et obscur... Voyez TH p. 12L — *Koèi*, les mânes vulgaires. *Koèi-chenn* ou simplement *Chênn*, ceux d'entre les *koèi* mânes qui sont devenus *chênn* glorieux, transcendants ; ce qui est le partage du petit nombre, et pour un temps seulement.

En 632, plusieurs traités furent jurés entre grands feudataires. Dans les formules de ces serments, notons les phrases : Quiconque ne tiendra pas sa promesse, que les clairvoyants *chênn*, que les ancêtres, le punissent, l'exterminent... C'est devant vous, grands *chênn*, que nous jurons, avec la sincérité native que le Ciel a mise en nous... Manquer à un serment est néfaste. Quiconque le fait, ne doit plus compter, ni sur les *chênn* ni sur les hommes... ; Voyez TH p. 123.

En 606, un texte célèbre raconte quel jadis, en 1986, quand *Ù le Grand* fit fondre ses neuf urnes (TH p. 39), il les orna des figures des êtres des pays lointains, et fit ainsi connaître au peuple la traîtrise des *chênn*. Le résultat fut, que le peuple ne se laissa plus tromper par les dryades et les ondins des fleuves, des lacs, des monts et des forêts. Ainsi la paix fut établie entre le haut et le bas, et le peuple put profiter des bienfaits du Ciel. — Comparez page 39... Je pense qu'il s'agit primitivement des animaux étranges des pays du sud, éléphant, rhinocéros, crocodile, grands serpents, que le peuple croyait *chênn*, et qu'il craignit moins quand on les lui eut fait mieux connaître... Les *wang-leang* du texte, sont appelés *fang-leang* dans le Rituel des *Tcheōu.* C'étaient des lutins qui hantaient les cavernes. Avant qu'on descendit un cercueil dans un caveau, dit le Rituel, l'officier *fang-siang-cheu* y pénétrait avec une lance, pour chasser les *fang-leang* des quatre coins. Plus tard la forme classique des quatre caractères représentant les lutins des bois et des eaux, devint 魑 魅 魍 魎.

En 575, *Chēnn chou-cheu* dit : Quand les hommes se conduisent bien, les *chênn* font descendre sur eux le bonheur, et aucun malheur ne leur arrive.

Vers 560, le roi *Koúng* de *Tch'ou* n'ayant pas eu de fils de sa reine, prie p.107 les *chênn* de désigner son successeur parmi les cinq fils de ses concubines. Après avoir fait une grande offrande à tous les *chênn* des monts, des fleuves, etc., il leur dit : Je vous prie de désigner, parmi mes cinq fils, celui qui doit devenir le maître des patrons des terres et des moissons. Ensuite, ayant présenté aux *chênn* un bijou, il leur dit : Celui de mes fils qui se prosternera sur ce bijou, je le tiendrai pour votre élu, et personne ne pourra s'opposer à lui... Sur ce, ayant enterré le bijou sous le dallage de la grande salle, il appela ses cinq fils, un à un. Ceux-ci saluèrent leur père, selon l'usage, en se prosternant. Le plus jeune se prosterna sur l'endroit où le bijou était enterré. Il devint le roi *P'îng*.

En 541, le marquis de *Tsínn* malade se croit persécuté par les *chênn* de deux astérismes, anciens personnages historiques. *Tzèu-tch'an* lui

explique, que les *chênn* du soleil, de la lune et des astérismes, des monts et des fleuves, ont d'autres occupations, et que sa maladie est la suite naturelle de ses débauches... Un médecin venu de *Ts'înn*, confirme ce diagnostic.

En 535, le marquis de *Tsínn* malade ayant vu en rêve un ours jaune, *Tzèu-tchan* explique que cet ours est le *chênn* famélique de *Koùnn*, le père de *Ù le Grand* qui réclame des offrandes... De fait, quand on lui en eut offert, la maladie du marquis s'amenda... TH p. 143.

En 533, lors d'une grande sécheresse, le marquis *Kìng* de *Ts'î* songe à offrir un sacrifice aux *chênn* du mont *Ling* et du Fleuve Jaune... Inutile de les prier, lui dit *Yen p'ing-tchoung*. Ces *chênn* sont encore plus intéressés que vous à obtenir de la pluie. La sécheresse ravage leur domaine. S'ils y pouvaient quelque chose, ce serait déjà fait. Réformez plutôt les abus de votre gouvernement, et le Ciel pleuvra.

p.108 En 523, *Tchéng* étant en guerre, des dragons se battirent dans un étang près de la capitale. Voyant dans cet événement le présage de nouveaux malheurs, le peuple voulait leur faire des offrandes. *Tzèu-tch'an* s'y opposa. Qu'ils fassent leurs affaires, dit-il ; faisons les nôtres.

Vers l'an 500, le marquis de *Ts'î* faisant la guerre à *Sóng*, son armée passe au pied du mont *T'ái-chan*, sans saluer le *chênn* de la montagne. Celui-ci apparaît en songe au marquis, et le menace.

En 417, les comtes de *Ts'înn* commencent à immoler leurs filles au Génie du Fleuve ; à les lui marier, comme on disait, pour obtenir de lui leur accroissement. Voyez TH p. 155. On ne lui offrait pas que des princesses.

Vers 333, dans un discours au roi de *Tch'òu*, se trouvent plusieurs fois les phrases... contrister les Patrons des terres et des moissons... mettre en danger les Patrons des terres et des moissons... nourrir de sang les Patrons des terres et des moissons (c'est-à-dire leur offrir des sacrifices sanglants).

Vers 320, quelqu'un offrit au roi de *Tch'òu* la drogue d'immortalité.

3. Les mânes

@

G. — En 706, *Kí-leang* dit au marquis de *Soèi* : Le peuple est l'appui des *chênn* (c'est le peuple qui nourrit les mânes). Aussi les princes sages se sont-ils toujours préoccupés du peuple plus que des *chênn*. Alors le peuple était paisible, et les *chênn* donnaient du bonheur. Maintenant le peuple étant désuni, les *chênn* sont sans appui. Quoique vous traitiez bien *les mânes de votre famille*, vous n'obtenez rien. *Mettez le peuple à même de bien traiter ses mânes, et tout ira bien.*

En 689, comme il allait se mettre en campagne, le roi *Où* de *Tch'òu* se sent singulièrement ému. Il le dit à sa p.109 femme, qui lui répond en soupirant : Alors vous allez mourir. Après la prospérité, l'infortune ; c'est la voie du Ciel. Vos ancêtres défunts doivent en savoir quelque chose, voilà pourquoi ils vous ont ainsi prévenu... Le roi partit, et mourut de syncope sous un arbre.

Vers l'an 680, le marquis *Hoân* de *Ts'î* fit pour la première fois deux tablettes au même défunt. Jusque-là la tablette avait été strictement unique. Il le fit, pour ne pas risquer de perdre les tablettes de ses ancêtres, durant ses guerres. Il laissait la vraie tablette au temple, et emportait la fausse. Confucius le blâme énergiquement de cet abus.

En 662, une princesse défunte est censée avoir apparu en rêve à son mari, pour demander des offrandes. Voyez les détails, TH p. 116.

En 649, le feu prince *Chēnn-cheng* de *Tsínn* apparaît à son précepteur *Hôu-t'ou*, en plein jour, dans tout l'attirail des vivants, conduisant un char dans lequel il le fait monter. Il reçoit ensuite une réprimande de ce précepteur, change d'avis, etc. Voyez TH p. 119.

En 629, fuyant les *Joûng*, le marquis de *Wéi* s'établit à *Tî-k'iou,* jadis capitale de l'empereur *Siáng* de la dynastie *Hiá* (an 1943). Cette dynastie ne recevait plus de sacrifices depuis bien longtemps. Le marquis ayant fait les offrandes usuelles à son ancêtre *K'āng-chou* (TH p. 72), celui-ci lui apparut en songe, pour lui dire que le famélique

empereur *Siáng* lui enlevait tout ce qu'on lui offrait. Le marquis ordonna de faire aussi des offrandes à *Siáng*, pour que son ancêtre pût avoir sa pitance... Voyez TH p. 124.

En 614, Le duc *Wênn* de *Lòu* ayant résolu de démolir le vieux palais des ducs de *Lòu*, après que sa mère la douairière qui l'habitait encore serait morte, aussitôt des serpents, en nombre juste égal aux anciens ducs de *Lòu*, sortirent du vieux palais et entrèrent en p.110 ville... La douairière étant morte, le vieux palais fut abattu. Les serpents étaient les ancêtres. Ils avaient émigré dans le nouveau palais.

En 604, prévoyant la ruine de sa famille, *Tzèu-wenn* de *Tch'ōu* gémit : Si comme on le dit, les mânes sont tous faméliques, ceux de notre famille devront mourir de faim, car personne ne leur fera jamais d'offrandes.

En 589, le duc de *Sóng* étant mort, à ses funérailles nombre de chars et de chevaux furent enterrés avec lui, et, pour la première fois, on immola des hommes, — Pour la première fois à *Sóng* car l'usage avait commencé à *Ts'înn*, dès 678. Voyez TH p. 113.

En 582, *Tch'eng-ying* se suicide, pour aller porter aux enfers, aux ancêtres des *Tcháo*, la bonne nouvelle de la réhabilitation de leur famille... Voyez TH p. 134.

En 559, le marquis de *Wéi* ayant maltraité ses officiers, est obligé de fuir précipitamment, pour éviter d'être assassiné. Il envoie un cérémoniaire, avertir en son nom les tablettes de ses ancêtres, qu'il a dû s'éloigner, sans qu'il y eût faute de sa part... La veuve de son père dit : Si les ancêtres ne sont pas *chênn*, à quoi bon les avertir ? S'ils sont *chênn*, à quoi bon leur mentir ? Le marquis étant réellement en faute, il fallait seulement dire aux ancêtres qu'il a dû s'absenter.

En 535, l'envoyé du roi de *Tch'òu*, chargé d'inviter le duc de *Lòu*, lui dit : Si vous venez, le roi et tous ses ancêtres vous en sauront gré.

En 535, dans le comté de *Tchéng*, le feu prince *Pâi-you* de la famille régnante ayant apparu plusieurs fois, annonçant chaque fois que, tel jour, il tuerait telle personne, et les personnes désignées

étant toutes mortes au jour fixé, *Tzèu-tch'an* mit le fils de *Pâi-you* à même de lui faire des offrandes, ce qui mit fin aux apparitions et aux assassinats. Questionné sur cette affaire, *Tzèu-tch'an* donna les explications p.111 suivantes, extrêmement importantes, car elles sont restées le dernier mot et le texte classique de la philosophie chinoise sur la survivance ; elles ont été citées et commentées jusqu'à nos jours... Quand un homme est engendré, son *p'ái* se forme d'abord, puis son *hoûnn* se forme après qu'il est né à la lumière. Si cet homme s'assimile l'essence de beaucoup d'êtres, son *hoûnn* et son *p'ái* deviennent forts, et par suite l'homme devient capable, transcendant, et même *chênn* (après sa mort). Même les personnes ordinaires qui sont mortes de malemort, peuvent devenir des revenants malfaisants. Rien d'étonnant alors que *Pâi-you* qui s'est assimilé l'essence de beaucoup d'êtres, qui était d'une famille puissante, qui est mort de malemort, soit devenu un revenant malfaisant. Quand un revenant a un appui, il ne fait pas de mal. J'ai donné un appui à *Pâi-you*, et ses attentats ont cessé... TH p. 144. **O** L'examen fait disparaître les incohérences, que ce texte paraît contenir à première vue. L'homme a deux âmes. L'âme inférieure *p'ái*, qui anime le corps et dirige ses opérations végétatives, est issue du sperme qui a donné naissance à l'embryon. Après la naissance, l'âme supérieure *hoùnn* est formée, par la respiration. Les deux âmes profitent plus ou moins, selon la nourriture et l'éducation reçues. L'âme supérieure des hommes qui ont bien mangé, et qui ont appris beaucoup de choses, peut devenir redoutable après leur mort, si elle est mal intentionnée. Il faut lui faire des offrandes, pour la faire rester tranquille. Or la famille de *Pâi-you* appauvrie, ne lui faisait plus d'offrandes, voilà pourquoi son *hoûnn* brigandait. Quand *Tzèu-tch'an* eut mis son fils à même de lui faire des offrandes, il ne tua plus personne. *Tzèu-tch'an* chargea de ce soin le fils de Pâi-you, conformément au principe que les défunts ne goûtent que la cuisine de leurs parents.

En 534, la nuit, dans les roseaux de la *P'òu*, l'âme du musicien

favori du tyran *Tcheóu-sinn* (11e siècle), joue ses anciennes mélodies... Voyez TH p. 145.

En 532, après un succès militaire, *Lòu* immole des prisonniers au tertre de *Poúo*... Le duc de *Tcheōu* (ancêtre de *Lòu*) n'acceptera pas cette offrande, dit un officier. Elle ne portera pas bonheur.

En 531, le roi de *Tch'òu* ayant éteint le marquisat de *Ts'ái*, sacrifia *Yìnn* le fils du dernier marquis, sur le mont *Kāng*, à ses propres ancêtres... L'officier *Chēnn ou-u* dit : Ce sacrifice ne sera pas agréé. Il ne portera pas bonheur.

p.112 Vers 500, *Yén p'ing-tchoung* rappelle au marquis *Kìng* de *Ts'î*, que, quand les mânes sont honorés et contents des offrandes, le pays s'en trouve bien. Que s'il sont négligés et malcontents des offrandes, le pays s'en trouve mal.

En 473, vaincu par *Keōu-tsien* de *Ue*, pour n'avoir pas suivi les avis de ses conseillers, *Fōu-tch'a* de *Oû* se suicide (TH p. 149). Avant de mourir il dit : Si les morts sont dépourvus de connaissance, bien, tout est dit. Mais s'ils sont doués de connaissance, quelle figure ferai-je en revoyant mes officiers (aux enfers) ?..

Vers 300, une veuve de *Ts'înn* étant tombée malade, ordonne que si elle vient à mourir, son amant soit enterré avec elle. Fort ennuyé de cet honneur, l'amant lui fait tenir, par un tiers, le discours suivant : Ou les défunts sont doués de connaissance, ou ils en sont dépourvus. S'ils sont dépourvus de connaissance, à quoi vous servira que votre amant soit enterré avec vous ? S'ils sont doués de connaissance, le feu roi votre mari doit être déjà bien assez furieux de votre libertinage ; ne vous hasardez pas à mener votre amant en sa présence... La reine trouva ce raisonnement juste, et se désista.

Vers 295, après la mort du poète *K'iū-yuan*, deux élégies composées par son neveu *Sóng-u*, traitent du rappel de son âme... O âme reviens ! Ne t'égare, ni à l'est, ni à l'ouest, ni au sud ni au nord. A l'est se trouve l'océan, à l'ouest le désert ; le sud est brûlant, le nord est glacé ; etc...

4. Divination

@

par la tortue et l'achillée

H. — En 677, la tortue promet au comte *Têi* de *Ts'înn*, que ses descendants abreuveront leurs chevaux au Fleuve Jaune... Voyez TH p. 114.

En 673, à *Ts'î*, un officier donnant un festin à son prince, quand le soir fut venu, celui-ci mis en gaieté par le vin, manifesta le désir de continuer la fête, contrairement à l'usage, durant la nuit. Craignant un malheur, en ce temps d'assassinats princiers, l'officier s'excusa : Avant de vous inviter, dit-il, j'ai consulté la tortue sur le jour seulement. Elle a dit : Faste. Si vous restiez ici la nuit, ce serait peut-être néfaste.

En 628, fuyant les *Joûng*, le marquis de *Wéi* s'établit à *Tî-k'iou*. La tortue lui promet qu'il y goûtera trois siècles de prospérité... Voyez TH p. 124.

En 609, le marquis de *Ts'î* étant tombé malade, son médecin lui déclara qu'il mourrait avant l'automne. Or il allait faire la guerre au duc de *Lòu.* Celui-ci l'ayant appris, consulta la tortue... Est-il vrai, lui demanda-t-il, qu'il mourra avant l'automne ?.. Oui, répondit la tortue, et vous mourrez avant lui... ce qui arriva.

Vers 600, *Tcháo-tounn* ayant vu un revenant, la tortue lui prédit des malheurs pour ses enfants et ses petits-enfants... Voyez TH p. 130.

En 582, la tortue déclare au marquis *Kìng* de *Tsínn* qu'il est malade, pour avoir privé d'offrandes les mânes de la famille *Tchao*... Voyez TH. p. 133.

En 575, avant de livrer bataille, ceux de *Tsínn* prient les ancêtres, et les consultent, par l'entremise de la tortue, sur l'issue du combat.

En 566, consultée à contretemps, la tortue ne répond pas... C'est bien, dit *Móng-hien* ; elle ne devait pas répondre. Cela augmente ma confiance dans la divination.

En 541. Avant d'acheter une concubine, si le clan de cette personne n'est pas connu, il faut consulter la tortue, pour éviter d'épouser une personne du même nom.

En 539, à propos d'un changement de domicile : Le proverbe dit, on consulte la tortue, non seulement sur l'immeuble, mais encore sur son p.114 voisinage. J'ai fait les deux. Agir contre sa décision, serait néfaste.

En 530, le roi *Lîng* de *Tch'òu* demande à la tortue, s'il ne pourrait pas obtenir l'empire. La réponse ayant été négative, le roi jette l'écaille avec mépris, et insulte le Ciel en criant : Ah ! tu ne veux pas me donner cette chose de rien ! Eh bien je me l'adjugerai moi-même.

En 525. *Ou* et *Tch'òu* étant en guerre, le ministre de *Tch'òu* consulte la tortue, qui prédit la défaite. Le général de *Tch'òu* consulte une seconde fois. Si je me dévoue à la mort, aurai-je du succès, demande-t-il ?.. Oui, dit la tortue... La bataille s'engage, le général est tué, les *Tch'òu* ont le dessus. Durant la nuit suivante, alors qu'ils dorment sur leurs lauriers, un retour offensif des *Où* les met en pleine déroute... Ce texte est important. La réponse de la tortue, est toujours la solution éloignée, définitive. La tortue ne se dédit jamais, l'avenir qu'elle dévoile étant fixé immuablement. Le général de *Tch'òu* aurait donc dû se douter, que le succès promis à son instance, et qui contredisait la première réponse, ne serait que passager.

En 477. Les anciens sages n'importunaient jamais la tortue et l'achillée, en les consultant sans raison suffisante.

Vers 295, *K'iū-yuan* consulte la tortue. Le devin déclare à ce poète, que la tortue et l'achillée ne peuvent rien à son cas... Voyez TH p. 173. — Les poètes, les hystériques, les neurasthéniques, tournant à vide dans l'imaginaire, il n'y a pas de solutions réelles à leurs maux... Désespéré, *K'iū-yuan* se noie, après en avoir appelé au Ciel. Cet appel nous a valu les belles paroles de *Sēu-ma ts'ien* que voici : Quand l'homme est à bout, il pense à son origine, au Ciel ; comme l'enfant, dans la détresse, se souvient de ses parents. Le malheureux invoque le Ciel, comme l'enfant appelle son père et sa mère.

par les diagrammes, la mutation

K. — Voici les consultations divinatoires qui nous ont été conservées... p.115

● D'abord celle qui s'appuient sur un seul hexagramme (deux trigrammes).

Vers 680, le marquis *Hién* de *Tsínn* songeant à épouser une certaine *Kî* de *Lî*, consulte les sorts, La tortue dit : C'est néfaste. L'achillée indique un hexagramme, dont la mutation de trigramme à trigramme est faste. Le marquis dit : Je suivrai l'achillée. Le devin lui dit : La tortue voit plus loin que l'achillée. Suivez plutôt la tortue. D'autant que, dans les sentences linéaires, se trouvent ces paroles néfastes : Le changement privera d'un bien. Une herbe fétide remplacera une plante parfumée. La puanteur durera dix ans... Le marquis épousa, et s'attira de grands malheurs. Voyez TH p. 416.

En 645, le comte *Móu* de *Ts'înn* consulte les sorts sur l'expédition qu'il projette contre le marquis *Hoéi* de *Tsínn*, TH p. 120. L'hexagramme indiqué par l'achillée, se compose des deux trigrammes, vent en bas, montagne en haut. Le devin applique *vent* à *Ts'înn* et *montagne* à *Tsínn*. C'est maintenant l'automne, dit-il ; les arbres des montagnes sont chargés de fruits. Si le vent souffle, il les fera tomber. C'est faste. *Ts'înn* dépouillera *Tsínn*... De plus, dans la glose linéaire se trouvent ces phrases : Les mille chars de guerre fuient trois fois. Finalement maître renard est pris... C'est faste. *Ts'înn* vaincra *Tsínn* trois fois, et prendra son marquis... Les choses se passèrent ainsi.

En 575, lors du conflit des deux ligues du nord et du sud, avant la bataille de *Yēn-ling* (TH p. 136), les chefs de la ligue du nord augurent. Hexagramme unique. Tonnerre en bas, terre en haut. Après l'ébranlement, affermissement. C'est faste, dans le sens de celui qui consulte. D'autant que la glose linéaire dit : Grande défaite, malheur au prince... Le devin prédit même, dit le texte, que le roi de *Tch'òu* aurait les yeux crevés. Il dut tirer cela de ces mots de la glose : Le prince ne

p.116 voit plus les quatre directions... La ligue du sud fut battue, et le roi de Tch'ou eut un œil crevé d'un coup de flèche.

● Les consultations suivantes s'appuient sur deux hexagrammes.

Entre 706 et 701, le marquis *Lí* de *Tch'ênn* ayant reçu la visite d'un annaliste impérial, lequel portait sur lui le livre des Mutations, le pria de consulter son livre sur l'avenir d'un jeune prince. L'annaliste tira deux hexagrammes, dont le trigramme inférieur était le même. Le trigramme supérieur du premier était soleil (feu), celui du second ciel. Mutation du soleil en ciel. Le ciel étant plus élevé que le soleil, c'était faste, pronostic d'exaltation future. De plus, à la seule ligne changée, la quatrième, étaient accrochées ces paroles « lumière d'une principauté, hôte de l'empereur ». Plus de doute, horoscope princier... Il se vérifia.

Vers 680, le duc de *Ts'î* consulte les sorts sur un enfant qui devait lui naître. Ce sera un garçon, dit la tortue. L'achillée désigna deux hexagrammes, dont le trigramme inférieur était identique, tandis que le trigramme supérieur soleil était changé en ciel. Faste. D'abord prince héritier (soleil), il s'élèvera plus tard jusqu'au faîte du pouvoir (ciel), comme prince régnant, successeur de son père.

Vers 661, *Pi-wan* descendant d'une famille ruinée, consultant les sorts pour apprendre s'il fera sa fortune au service des *Tsínn*, tira deux hexagrammes dont le trigramme supérieur était identique, le trigramme inférieur *tonnerre* étant changé en *terre*. Après l'ébranlement, stabilité. C'était faste. D'autant que, à la ligne changée, la première, était accrochée la sentence « ses pieds sont fermement posés ». Confirmation évidente de la mutation en bien.

En 635, le comte de *Ts'înn* se demande s'il aidera, oui ou non, l'empereur *Siāng* détrôné par son frère *Tái* (TH p. 123). Il consulte les sorts. La tortue répond que, s'il aide l'empereur, il y aura profit pour lui. L'achillée indique deux hexagrammes, dont le trigramme supérieur est identique. Le trigramme inférieur ciel est changé en marais. Le devin interprète : C'est faste. L'empereur (ciel) s'abaissera (marais)

devant vous. De plus, il y a dans les sentences linéaires « le prince rend ses hommages au Fils du Ciel ». La conduite que vous devez tenir, vous est clairement indiquée.

p.117 En 597, consultation sur une armée alors en campagne. L'achillée indique deux hexagrammes, dont le trigramme supérieur est identique, le trigramme inférieur fleuve devenant marais. Néfaste. Eau courante changée en eau dormante. Insuccès certain.

En 548, *Ts'oēi-tchou* songeant à épouser une veuve, consulte les sorts. L'achillée indique deux hexagrammes à trigramme supérieur commun, le trigramme inférieur eau devenant vent. C'est néfaste, dit le devin ; d'abord, parce que le vent agite l'eau ; ensuite, parce que la glose de la ligne changée, la troisième, est ainsi conçue « il se heurte aux rochers, il s'accroche aux ronces ; enfin, rentré chez lui, il trouve que sa femme a disparu ». Paroles évidemment néfastes... *Ts'oēi-tchou* passa outre, et s'en trouva mal. Voyez TH p. 141.

par les songes

L. — Vers 670, une concubine du comte *Wênn* de *Tchéng* eut un songe. Un envoyé du Ciel lui apparut, et lui donna un plant d'orchis, en disant : Je suis ton ancêtre ; voici ton fils... La concubine accoucha d'un enfant mâle, qui fut appelé *Lân* orchis, et devint le comte *Móu*. Plus tard le comte *Móu* étant tombé malade, dit : Si l'orchis meurt, ce sera ma mort, car je vis par elle... Quelqu'un ayant coupé l'orchis, le comte mourut, en 606.

Vers 600, *Tān siang-koung* cite, comme ayant été prononcées par l'empereur *Où* avant la bataille de *Móu-ie* (1050), et comme étant consignées dans les *Grandes harangues*, les phrases suivantes : Mes songes concordent avec ce que m'a promis la tortue. Tous les pronostics sont fastes. J'attaquerai les *Chāng* et les vaincrai certainement.

En 581, le valet de chambre du marquis *King* de *Tsínn* rêve qu'il le portera au ciel. Le marquis étant mort accidentellement ce jour-là même, le valet porte son cadavre sur son lit, puis est enterré avec lui... TH p. 135.

p.118 En 575, bataille entre *Tsínn* et *Tch'òu.* L'archer *I* de *Lù* rêve qu'il blesse la lune, puis s'enlise. Il demande l'interprétation de son songe. Tu blesseras le roi de *Tch'òu*, et seras tué ensuite, fut la réponse... L'oracle s'accomplit.

Vers 571, *Tzèu-tchang* dit à l'empereur *Ling* : Jadis l'empereur *Où-ting* des *Yīnn* (1274) ayant fait chercher le sage dont il avait vu l'image en songe, trouva *Fóu-ue*. — *Sēu-ma ts'ien* s'exprime de la même manière. — Les Annales font intervenir le Souverain. *Où-ting* rêva, disent-elles, que le Souverain lui donnait un bon ministre... Voyez TH p. 61.

5. Monstres

@

M. — En 679. A *Tchéng*, deux serpents s'étant battus dans la porte de la ville, l'un pour en défendre, l'autre pour en forcer l'entrée, le défenseur fut tué et l'agresseur entra. Six ans plus tard, le comte de *Tchéng* fut tué et remplacé par un compétiteur. — Le duc de *Lòu* demanda à *Chēnn-su*, si c'était là la réalisation du présage. Oui, dit celui-ci. Les faits de ce genre naissent des inquiétudes des hommes. Leurs appréhensions exhalées, devenues objectives, constituent les monstres. Les monstres sont les terreurs des hommes, extériorisées, devenues existantes et réelles. Quand les cœurs des hommes sont en paix, il ne paraît pas de monstres. Quand les cœurs des hommes sont troublés, les monstres pullulent. — Les rêves sont connus du rêveur seul, visions subjectives. Les monstres sont des rêves devenus objectifs, visibles pour autrui.

6. Sorcellerie

@

N. — Vers 846, l'empereur *Li* se sert d'une sorcière, pour découvrir ceux qui critiquent son gouvernement... Voyez TH p. 96.

p.119 En 649, un sorcier ou une sorcière sert de médium, entre feu le prince *Chēnn-cheng* de *Tsínn*, et son précepteur vivant *Hôu-t'ou*. Voyez TH p. 119.

En 639, la sécheresse étant extrême, le marquis *Mou* de *Lòu* pense à brûler une ou plusieurs sorcières, pour apitoyer le Ciel... Voyez page 94, et TH p. 122.

En 581, une sorcière prédit au marquis *Kìng* de *Tsínn* qu'il mourra dans l'année, ce qui se réalisa... TH p. 134.

En 544, obligé de s'approcher du cercueil du roi de *Tch'òu*, le duc de *Lòu* se fait protéger par des sorciers armés de branches de pêcher et de balais de roseaux... Voyez page 95.

Vers 320, *Tcháo* ayant enlevé à *Tcheōu* une terre qui servait à ses sacrifices, le prince de *Tcheōu* achète le devin de *Tcháo*. Le prince de *Tcháo* étant tombé malade, le devin lui déclare que c'est une influence maligne sortie de la terre sacrée de *Tcheōu* qui l'a mis en cet état. Le prince de *Tcháo* s'empresse de restituer la terre.

Voyez TH p. 107, l'histoire des sorciers qui contraignent (en l'an 719) par leurs conjurations, le meurtrier de *Ying k'ào-chou* à se dénoncer.

@

CHAPITRE VI

Confucius

551-479
d'après les livres canoniques

@

p.121 Pour la vie du Sage de la Chine, Maître K'oùng, Voyez TH pages 139, 146, 147, 148, 149, et *Confucius* dans la Table des matières. — Voyez aussi HCO, L 15, L 76, *Confucius Confuciisme* dans la Table de cet ouvrage. — Voici, classées par séries, les principales propositions qu'on lui attribue, telles qu'elles nous ont été transmises. Ecoutons-le exposer lui-même ce qu'il pensa.

1. L'être supérieur

@

A. — Par les rites du tertre de la banlieue, dit Confucius, on honore le Sublime Souverain. Par les rites du temple, on honore les ancêtres.

Dans les rites du tertre, on n'honore qu'un être supérieur (à savoir le Ciel. L'ancêtre surajouté, n'est qu'un accessoire,)

Seul le Ciel est vraiment grand, *wei T'iēn wei tá*, dit Confucius.

On ne trompe pas le Ciel, *k'i T'iēn-hou*, dit Confucius.

Confucius dit : *Hoai tsoéi u T'iēn, ou chouo tào-ye*. Celui qui s'est rendu odieux au Ciel, n'a rien à attendre de personne. (Ni les mânes, ni les hommes, ne pourront le protéger, lui faire du bien.)

Ayant été blâmé d'avoir visité une femme de mœurs légères, Confucius proteste : Si j'ai mal fait, que le Ciel me rejette ! que le Ciel me rejette ! (litt. me vomisse).

Quand Confucius entendait le bruit du tonnerre ou du vent, l'air de son visage témoignait aussitôt de sa révérence pour le Ciel irrité.

Confucius dit : Je ne me plains pas du Ciel, je n'en veux pas aux

hommes. Je m'en remets de tout au Ciel qui me connaît... (Et ailleurs)... p.122 *Cháng pou-yuan T'iēn, hiá pou-you jênn*. L'homme de bien ne se plaint pas du Ciel, et n'en veut pas aux hommes. Il attend en paix que la volonté du Ciel se manifeste.

Confucius dit : *Kiūnn-tze wei T'iēn-ming*. L'homme de bien respecte la volonté du Ciel. L'homme vulgaire ne s'occupe pas de la connaître, et ne la respecte pas.

Confucius dit : Celui qui ne se préoccupe pas de la volonté du Ciel, manque de ce qui fait précisément l'homme de bien.

Confucius dit : Vouloir que ceux qu'on aime vivent et que ceux qu'on hait meurent, c'est s'ingérer dans ce qui n'appartient qu'au Ciel, seul arbitre de la vie et de la mort.

Qu'il réussît ou qu'il ne réussît pas, Confucius disait toujours : *you ming*, c'est la volonté du Ciel.

Le Ciel m'a donné ma mission, dit Confucius. Un homme ne peut rien contre moi.

Si ma doctrine se répand, c'est que le Ciel l'aura voulu. Si elle se perd, c'est que le Ciel l'aura voulu. *Un homme n'y fera rien*. Que peut un homme, contre la volonté du Ciel ?

Confucius dit : Si le Ciel avait voulu la ruine de cette doctrine, il ne m'aurait pas confié ce legs de Wênn-wang. Puisqu'il ne veut pas sa ruine, et que j'en suis le dépositaire, personne ne pourra rien contre moi.

Le disciple *Pâi-niou* étant tombé malade : Il mourra, dit Confucius. C'est la volonté du Ciel.

Son disciple de prédilection *Yên-yuan* étant mort, le maître gémit ; Hélas ! Le Ciel m'accable ! Le Ciel m'accable !

Confucius dit : Quiconque veut connaître les hommes, doit connaître d'abord le Ciel. (Car la connaissance et l'intelligence pratique de l'homme, suppose la connaissance et l'intelligence de ce que le Ciel a mis dans l'homme et des lois qu'il lui a données.)

p.123 Confucius ne parlait qu'à ses intimes, aux disciples capables de le comprendre, de ce que le Ciel a donné à l'homme, et de la conduite qu'il tient à son égard.

Confucius dit : Le Ciel auteur des êtres, les traite ensuite selon le tour qu'ils prennent. Il soutient ceux qui se dressent, abat ceux qui penchent.

Produire *oû-wei* sans agir, voilà le mode d'agir du Ciel, dit Confucius.

Confucius dit : Le Ciel agit sans rien dire. Il dirige la succession des saisons, donnant ainsi la vie à tous les êtres, sans *yên* prononcer un mot.

Par leur concours, dit Confucius, le ciel et la terre ont produit *wán-ou* tous les êtres, qui n'auraient pas été produits sans cela. — Tous les êtres ont été produits après et par le ciel et la terre. Les êtres, c'est tout ce qui remplit l'entre-deux médian.

Qu'un homme naisse parfait, le Ciel seul peut le faire. Se faire parfait petit à petit, l'homme le peut. (Le Ciel fait naître parfaits certains grands Sages. Les autres arrivent à la perfection par leurs études et leurs efforts.)

Le gouvernement, dit Confucius, *penn u t'ien*, a sa racine au ciel. Le Sage qui l'exerce, fait le tiers avec le ciel et la terre. Il agit aussi de concert avec l'influx des mânes. Aussi le ciel, la terre, et les ancêtres, endossent-ils la responsabilité de ses actes.

Le Fils du Ciel, *u t'iēn-ti sān* fait le tiers avec le ciel et la terre, dont il est le coopérateur, les aidant à faire du bien aux êtres.

Le Fils du Ciel, *cheou ming u t'iēn*, est le dépositaire du mandat du Ciel.

Les rites, dit Confucius, ont leur racine au ciel. Les anciens souverains les ont appliqués, comme des règles célestes, aux penchants humains. Ceux qui s'en affranchissent périssent, ceux qui s'y soumettent vivent.

2. Les êtres transcendants

@

B. — Confucius dit : L'alternance des deux modalités *yīnn* et *yâng*, constitue *táo* la voie naturelle, le cours ordinaire. Quand le *yīnn* et le *yâng* n'expliquent pas le phénomène, on a affaire aux *chênn*... Ce qu'il y a de transcendant, de mystérieux, dans les êtres, doit être attribué aux *chênn.*

Confucius dit : Combien l'action des *koèi-chenn* esprits est puissante ! On ne les voit pas, on ne les entend pas, mais ils sont attachés aux êtres et ne les quittent pas. C'est pour eux que les hommes se purifient, s'ornent, offrent et sacrifient. Ils sont partout, en haut, de tous les côtés. Les Odes disent : L'arrivée des esprits ne peut pas être perçue, mais elle est réelle. Prenez-y garde ! Invisibles, ils sont vraiment présents.

En conversation, Confucius évitait quatre sujets... les phénomènes étranges, les actes de violence, les révolutions, les *chênn*. — C'est-à-dire les apparitions des *chênn*. Ces choses n'étant pas régies par les lois ordinaires, ont besoin d'être examinées à fond, avant qu'on en parle. Elles sont souvent prétendues, faussement alléguées. De plus, de ces choses extraordinaires, il ne découle que peu ou pas d'enseignements pratiques.

La première dynastie, dit Confucius, adora la volonté du Ciel, servit les mânes, et vénéra les *chênn* en se tenant à distance respectueuse. — La deuxième dynastie fut surtout dévote aux *chênn* et aux *koèi,* et fit pour eux plus que les rites ne comportaient. *Les relations des hommes avec les chênn et les koèi devinrent trop familières*. — La troisième dynastie revint au culte rituel. Elle servit les mânes. Elle vénéra les *chênn* en se tenant à distance respectueuse.

Celui-là est sage, dit Confucius, qui remplit bien tous ses devoirs, et *king koèi-chênn eull yuàn-tcheu* vénère les esprits à distance respectueuse.

p.125 Quand Confucius faisait des offrandes aux *chênn* il le faisait *tsi chenn jou chenn tsái* avec autant de dévotion que s'ils eussent été

réellement présents. — Ils ne l'étaient donc pas, ou pas certainement.

Confucius étant malade, un disciple lui propose de faire prier, pour son rétablissement, les *Chênn* et les *K'î* du ciel et de la terre... Confucius répond : Ma vie est ma prière. (Litt., voici longtemps que je prie. Les *Chênn* et les *K'î* me connaissent. Ils savent à quoi j'ai employé ma vie. Ils savent que maintenant je suis malade. S'ils veulent le succès de ma doctrine, ils me guériront, sans que je le leur demande. Sinon, pourquoi vivrais-je ?).

Les Monts et les Fleuves, dit Confucius, c'est-à-dire les *chênn* des monts et des fleuves, réclament des victimes.

Confucius blâma l'impertinence d'un officier, qui avait fait des offrandes au *chênn* du mont *T'ái-chan*, usurpant ainsi une prérogative de son prince.

Durant sa vie, Confucius vit souvent en songe le fameux *Tán* duc de *Tcheōu*, que nous connaissons, et qu'il paraît avoir considéré comme son démon familier. Quand ces apparitions cessèrent, Confucius jugea que sa carrière touchait à son terme.

Au jour où les villageois pourchassaient les influx malins (page 96), Confucius se tenait en grand costume sur le perron, pour empêcher qu'on n'effarouchât ses *chênn* domestiques. Peut-être les ancêtres. Plus probablement, je pense, les pénates. (Voyez page 86.)

Cajoler les pénates, amadouer le génie de la maison et le génie de l'âtre, ne sert à rien si l'on offense le Ciel, dit Confucius.

3. Les mânes

@

C. — *Tsài-neue* dit à Confucius :

— On parle des *koèi* et des *chênn* ; qu'est-ce ?..

— L'homme, dit Confucius, est p.126 composé de deux parties ; le *chênn* (*hoûnn*) dont la substance est aérienne, et le *koèi* (*p'ái*) dont la substance est spermatique. Réunir le *chênn* et le

koèi (le *hoûnn* et le *p'ái*) d'un défunt (par les offrandes), c'est la grande chose... Oui, tout homme meurt. Ce qui, va en terre et s'y décomposera, la chair et les os, voilà le *koèi* (*p'ái* avec l'âme inférieure attachée à ces restes). Mais l'âme aérienne monte et devient glorieuse. — Voyez l'explication de *Tzèu-tch'an*, contemporain de Confucius un peu plus âgé que lui, et dont Confucius pleura amèrement la mort, ce qui suppose qu'il était avec lui en parfaite communauté de sentiments ; page 111. Notez aussi, en passant, que le caractère qui exprime la substance de l'âme aérienne, *k'i* signifie étymologiquement la vapeur qui s'exhale du riz bouilli. Vapeur, air, matière très ténue.

Confucius dit : Quand un homme est mort, on monte sur le toit et on l'appelle ainsi : Allô ! un tel, reviens !.. On le rappelle du ciel, et on l'ensevelit en terre. C'est que le corps et l'âme inférieure descendent. Le *k'i* intelligent (l'âme supérieure, aérienne) est en haut.

En 515, *Ki-tzeu* ayant perdu son fils durant un voyage, ensevelit son corps, mais invite son âme à revenir avec lui à la maison. Debout devant la tombe, il cria : Que les os et la chair soient ensevelis en terre, c'est leur destinée. Mais l'âme aérienne va où elle veut, va où elle veut. (Donc, ô âme de mon fils, reviens avec moi, puisque tu le peux. Confucius loua grandement *Ki-tzeu*. Il trouva donc son opinion sur l'âme aérienne irréprochable.)

Confucius disait : Ceux qui ont inventé *mîng-k'i* la glorieuse vaisselle (ou la vaisselle des glorieux), entendaient bien le véritable sens du culte des défunts. Ils firent cette vaisselle telle, qu'elle n'eût pas pu servir aux vivants. Si on avait servi les morts dans la même vaisselle que les vivants, (les sots se seraient figuré les morts comme semblables aux vivants), et auraient fini par leur immoler aussi des hommes (pour leur servir de domestiques ; ce qui arriva réellement, voyez TH p. 113). On appelle cette vaisselle, la vaisselle glorieuse, parce qu'elle ne sert qu'aux *chênn* glorieux. Il faut en dire autant des ustensiles des défunts, du char d'argile, des poupées de paille, etc. —

Confucius connut et approuva tous ces objets. Il réprouva seulement les poupées de bois, parce qu'elles avaient, à son avis, donné l'idée d'immoler de véritables hommes, par leur trop parfaite ressemblance.

p.127 Confucius a dit : Traiter les morts en morts (qui ont cessé d'être, ne plus s'en occuper, les oublier), ce serait inhumain. Mais les traiter en vivants, serait déraisonnable (car ils ne sont plus comme les vivants). (On leur fait donc des offrandes de victuailles, mais dans des vases singuliers, inusités). On appelle ces vases « vaisselle glorieuse », parce qu'elle est spéciale aux *chênn* glorieux.

Confucius a dit : Dans les temps primitifs, on faisait pour les mânes ce qu'on pouvait. On leur préparait des aliments et des boissons. Quand ils étaient servis, on les avertissait en frappant avec une baguette sur un pot de terre... Plus tard les anciens empereurs ayant civilisé le peuple et lui ayant procuré le bien-être, on eut ce qu'il fallait, pour servir les mânes et le Sublime Souverain. — Suit le détail des offrandes... La musique fait descendre les *chênn* d'en haut et les ancêtres. Les offrandes assurent le secours du Ciel, réjouissent les deux âmes des défunts, et les unissent aux vivants... Dans les formules soigneusement élaborées, qui accompagnaient ces rites, les paroles prononcées au nom des vivants exprimaient la piété filiale, celles qui étaient prononcées au nom des défunts exprimaient leur bienveillance.

D. — *U le Grand*, si sobre pour lui-même, était extrêmement libéral quand il faisait des offrandes aux mânes, dit Confucius.

Chaque particulier, chaque famille, doit faire des offrandes aux siens, non à d'autres. Confucius dit : Si quelqu'un fait des offrandes à un *koèi* qui ne lui est rien, il le fait évidemment pour obtenir une faveur à laquelle il n'a pas droit, captation de bienveillance répréhensible.

Toi qui ne sais pas servir les vivants comme il faut, pourquoi t'apprendrais-je à servir les morts ? Toi qui n'entends rien à la vie, pourquoi te p.128 parlerais-je de la mort ? dit Confucius à *Tzèu-lou*, lequel ne méritait pas, pour lors, d'en apprendre davantage.

Au printemps et en automne, dit Confucius, les anciens ornaient le temple de leurs ancêtres. Ils exposaient les ustensiles dont ils s'étaient servis et les habits qu'ils avaient portés (pour se rafraîchir leur mémoire). Ils leur offraient les mets et les fruits de la saison.

Continuer les ancêtres, faire les mêmes rites et la même musique qu'ils firent de leur vivant, vénérer ce qu'ils vénérèrent, aimer ce qu'ils aimèrent, les servir après leur mort comme on les servait durant leur vie, les servir disparus comme s'ils existaient encore, voilà la piété filiale parfaite.

Trois mois après le mariage, la jeune femme est présentée aux ancêtres dans leur temple, avec cette formule « celle-ci est venue (est entrée dans la famille) pour être épouse ». Au jour désigné par les sorts, elle faisait son offrande aux tablettes, et comptait désormais comme membre de la famille de son mari. (Si elle venait à mourir avant cette présentation et cette offrande, quoiqu'elle eut cohabité avec son mari, elle n'était pas son épouse, et son cadavre était rendu à sa propre famille.)

En cas de naissance d'un fils posthume, le cercueil du père étant encore à la maison, l'invocateur l'ayant appelé par trois fois, annonçait « une telle a accouché d'un fils ; je vous le fais savoir »... Deux jours plus tard, l'enfant était présenté devant le cercueil, avec cette formule « un tel, fils de une telle, se présente devant vous »... Si le père était déjà enseveli, le nouveau-né était présenté devant sa tablette... Ensuite son nom était annoncé aux Patrons des terres et des moissons, aux *chênn* des monts et des fleuves, aux pénates et aux ancêtres... Il s'agit d'un fils de prince.

Confucius déclare que, dans les cérémonies funèbres, tout homme fait, doit avoir son 尸 représentant. — On le revêtait des habits du défunt, etc. Les enfants et les adolescents n'en avaient pas... Je répète l'explication du représentant, la jugeant importante : Les fils ne voyant plus leur père défunt, leur cœur était désolé. De là l'institution du

représentant, qu'on habillait et qu'on arrangeait de manière à en faire la vivante image du défunt. Le cœur des fils se raccrochait à cette figure de la réalité disparue.

p.129 Un défunt, dit Confucius, ne peut pas avoir deux tablettes ; pas plus qu'il ne peut y avoir deux soleils au ciel, deux empereurs sur la terre. — Il s'agit de la tablette qui sert de médium entre le défunt et les vivants. Seule la vraie tablette du temple des ancêtres, substituée au défunt d'après les règles rituelles, est censée avoir cette vertu. Les duplicata qu'on en ferait, ne l'ont pas. Ainsi les tablettes multiples, érigées *honoris causâ* à certains défunts qui ont plusieurs temples, les tablettes de Confucius dans ses nombreux temples, ne l'ont pas. Bien moins sont-elles des sièges, des reposoirs du défunt, ce qui supposerait l'idée d'une multilocation, que les Chinois n'ont jamais eue. Les termes 神位 ou autres, inscrits sur ces duplicata, signifient simplement que, là où la tablette se dresse, là est le lieu rituel de la personne honorée par la cérémonie, le point vers lequel les rites doivent converger, et rien de plus. Nous avons vu, page 65, que, même pour la vraie tablette du temple, même au moment des grandes offrandes, les Anciens n'ont jamais cru fermement ni affirmé nettement une localisation réelle.

Avant les grandes offrandes, la purification doit durer trois jours, dit Confucius. Un jour ne suffit pas pour produire le recueillement voulu.

Dans les offrandes, dit Confucius, mieux vaut beaucoup de respect avec peu de mise en scène, que beaucoup de faste avec peu de dévotion.

De même, dit Confucius, dans les cérémonies funèbres, mieux vaut un peu de douleur simple et vraie, qu'une grande mise en scène factice.

Le chien de Confucius étant mort, celui-ci confia à *Tz'èu-koung* le soin de l'ensevelir, en ces termes : L'adage dit, ne jetez pas un rideau usé, parce qu'il pourra servir à ensevelir un cheval ; ni une housse usée, parce qu'elle pourra servir à ensevelir un chien. Je suis si pauvre, que je n'ai même pas une vieille housse. Je ne puis donner à mon chien qu'une natte. Du moins sa tête ne sera-t-elle pas en contact avec la poussière.

4. Piété filiale

@

E. — Les deux grands préceptes, dit Confucius, sont *hiáo* la piété envers les parents, et *tí* la piété envers les aînés... p.130 Et ailleurs... dévouement au prince, piété envers les parents et les aînés.

Eût-il 70 ans, dit Confucius, un chef de famille ne peut pas rester veuf, car l'épouse a son rôle nécessaire dans les offrandes aux ancêtres.

De tous les êtres produits par le ciel et la terre, dit Confucius, l'homme est le plus noble. Grâce à ses parents, il est né entier. Il doit mourir entier, s'il prétend au titre de fils pieux. Qu'il ne mutile donc, ni ne souille son corps. A chaque pas qu'il fait, le sage se souvient des obligations et des précautions que la piété filiale lui impose.

Le corps de l'homme étant comme un rejeton de ses parents, il doit le respecter, dit Confucius. Celui qui abuse de son corps, outrage ses parents.

La piété filiale exige, dit Confucius, que, durant la vie des parents, on n'aille pas au loin, ou du moins que le lieu où l'on va soit connu des parents, et qu'on n'y aille qu'avec leur consentement... La piété filiale exige qu'on sache toujours exactement l'âge des parents, pour se réjouir de leur longévité, pour s'affliger de leur mort à venir.

Il est contre la piété filiale, dit Confucius, de s'attirer une maladie, car cela inquiète les parents.

Tant qu'on a parents ou aînés, dit Confucius, il faut demander leur consentement avant toute détermination importante, et n'agir qu'après l'avoir reçu.

La piété filiale exige, dit Confucius, que les parents dissimulent les fautes de leurs enfants, et les enfants celles de leurs parents (aux étrangers).

Avertir les parents de leurs fautes, n'est pas contre la piété filiale,

dit Confucius, *pourvu que cela se fasse dans les formes voulues*.

Voici, dit Confucius, la loi de la piété filiale. Servir ses parents comme le Ciel, *cheu ts'inn jou chou T'iēn*, et le Ciel comme ses parents... dévotion égale.

p.131 Durant leur vie, il faut servir les parents *i li* comme les rites l'exigent ; après leur mort, il faut les ensevelir comme les rites l'exigent ; ensuite il faut continuer à leur faire les offrandes que les rites exigent.

Il faut obéir aux parents tant qu'ils vivent. Après leur mort, il faut continuer à faire comme ils faisaient. Celui qui, trois ans après la mort de son père, n'aura encore fait aucune innovation dans sa maison, mérite d'être appelé fils pieux.

Quand Confucius faisait les offrandes à ses parents défunts, *tsi jou tsái*, c'était avec autant de dévotion que s'ils eussent été réellement présents. (Ils ne l'étaient donc pas.)

Le fils, dit Confucius, porte le deuil de ses parents durant trois ans, parce que ceux-ci l'ont nourri et soigné jour et nuit durant les trois années de sa première enfance. Ils ont peiné pour lui durant trois années. Il doit leur rendre la pareille.

La piété filiale, dit Confucius, n'exige pas qu'on se ruine pour fournir aux parents vivants des aliments et des objets recherchés. Non. Un fils qui ne peut donner à ses parents, que de la purée de fèves pour manger, et de l'eau pour boire, est un fils pieux, s'il réjouit le cœur de ses parents par son obéissance et son affection.

La piété filiale, dit Confucius, n'exige pas non plus que le fils se ruine en frais pour les funérailles de ses parents. La dépense doit être en rapport avec la fortune, et personne ne doit faire plus qu'il n'est statué par les rites. Les pauvres sont censés avoir satisfait, pourvu qu'ils aient entièrement enveloppé le cadavre. Car la chair ne doit pas toucher la poussière ; principe souvent répété.

Interrogé sur ce que doit faire un fils, dont le père ou la mère aurait été assassiné, Confucius répondit : Même après le temps du deuil écoulé, le fils continuera à dormir sur la natte funèbre, la tête appuyée sur ses armes. Il n'acceptera aucune fonction, pour pouvoir être tout à sa vengeance. Car il ne doit pas laisser le meurtrier vivre en même temps que lui sous le ciel. S'il le rencontre, fût-ce au marché, fût-ce au palais, qu'il n'ait pas à aller à son domicile pour prendre ses armes. Il doit les porter sur soi, et attaquer le meurtrier aussitôt.

5. Bonté pour autrui

@

G. — Le sage, dit Confucius, affectionne tous les hommes en général, sans affection particulière pour personne.

Affectionner tous les hommes, et ne se lier qu'avec les bons.

Ne jamais contracter amitié, avec moins bon que soi.

Être *jênn* bon, consiste à *nái* aimer les hommes.

Seul l'homme vraiment bon sait aimer autrui (d'une affection générale et désintéressée).

Refuser d'instruire un homme qu'on peut instruire, c'est perdre cet homme.

Confucius dit: *Kì chouo pou-ú, oû cheu u jênn*. Ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, ne le fais pas aux autres.

Ce qui te déplairait si on te le faisait, ne le fais pas aux autres.

Il est une maxime, qui peut servir de programme pour la vie. La voici : Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais jamais à autrui.

Satisfaire tout le monde est impossible. *Yâo* et *Choùnn* n'y réussirent pas. Le Sage fait aux autres selon son pouvoir, ce qu'il voudrait qu'ils lui fissent à lui-même.

Quelqu'un ayant demandé à Confucius : Rendre le bien pour le mal, est-ce bien faire?.. Alors, dit Confucius, p.133 que rendrez-vous pour le

bien?.. Rendez le bien pour le bien, et justice pour le mal.

Confucius dit: Rendre le bien pour le mal, est d'un homme très bon. Rendre le mal pour le bien, est d'un scélérat qui ne mérite pas de vivre.

Le Sage est affable sans camaraderie.

Celui qui aime, doit punir quand il le faut pour le bien de celui qu'il aime. Celui qui est fidèle, doit reprendre son maître hardiment, quand besoin est.

6. Éthique et politique

@

H. — Confucius dit: A leur naissance tous les hommes sont *tchêu* droits.

L'ensemble des qualités natives de tous les hommes, *sing*, est le même. C'est l'usage différent, *sî*, qu'ils en font plus tard, qui les fait différer.

L'homme a *ts'ī ts'îng* sept penchants, savoir, la joie, la colère, la douleur, la crainte, l'amour, l'aversion, la convoitise. Ces choses sont innées ; elles ne s'apprennent pas. L'aversion et la convoitise sont les deux grands mobiles psychologiques. Le cœur humain est un mystère insondable. Le bien et le mal y cohabitent, sans que cela paraisse à l'extérieur.

Les *jênn-i* devoirs humains, les voici : Que le père soit tendre, le fils pieux ; le frère aîné bon, le cadet respectueux ; le mari équitable et l'épouse obéissante ; les anciens bienfaisants et les jeunes obligeants ; le prince humain et les sujets fidèles... Tels sont les cinq devoirs, avec leurs réciproques.

Prince et sujet, père et fils, époux et épouse, aînés et cadets, amis, voilà les cinq lois universelles. Prudence, bonté, courage, voilà les trois règles p.134 générales. L'observation de ces huit principes, se réduit à une seule chose (suivre toujours le dictamen spontané de la conscience innée).

Inutile d'aller chercher la règle des mœurs au loin, *táo pou-yuan jênn*. (Tout homme la porte en soi-même... sa conscience).

Le vice énerve l'âme.

Dans l'adolescence, se garder de *chée* la luxure. Dans l'âge mûr, se garder de *teóu* la violence. Dans la vieillesse, se garder de *têi* l'avarice.

Les rites (morale artificielle) sont la barrière qui relient les instincts des hommes.

Pour bien agir, l'homme doit brider ses instincts et s'asservir aux rites.

Équité *i* habillée de *li* politesse, voilà la vertu confuciiste.

Excès *koúo* et défaut *pou-ki*, sont deux vices également répréhensibles.

La bonne conduite consiste à se tenir *tchoūng-joung* dans le juste milieu.

Ne pas embrasser avec ardeur, ne pas repousser de parti pris. — N'avoir pas de plan préconçu. Faire ce qui convient le mieux, au fur et à mesure.

Dans le doute, tenir pour le juste milieu, la norme proscrite par les rites.

Hélas, les hommes ont bien du mal à rester dans la voie moyenne, à y persévérer. Les uns *koúo* pèchent par excès, les autres *pou-kî* pèchent par défaut. Où est l'homme qui a fidèlement suivi cette voie, durant un mois entier ?

p.135 L'opportunisme est la marque de l'homme de bien. *Kiūnn-tzeu tchoūng-joung*.

Confucius dit : Je tire tout d'un principe unique (de la bonté innée)... Ma doctrine se résume en deux points, loyauté et bénignité.

Traiter les hommes en hommes, voilà la bonté. Faire ce qui convient, voilà l'équité.

Ne pas se laisser séduire par l'appât du lucre. Ne pas se laisser

intimider par la vue du danger.

Celui qui voit son devoir, et ne le fait pas, est un lâche.

Donner jusqu'à sa vie, s'il le faut, et mourir martyr de son devoir.

Celui qui fait le bien sans vouloir de récompense, qui évite le mal sans être menacé de châtiment, c'est l'homme rare.

Élire le bien, s'y cramponner, étudier scruter méditer discuter comment on l'exécutera, s'appliquer et ne jamais démordre, voilà la vertu.

Avoir en tout une intention droite.

Avoir la passion du bien et l'horreur du mal.

Celui qui a jeté son dévolu sur *tcheu chán* la perfection, qui s'y repose, qui la savoure, celui-là pourra l'obtenir.

Dans l'exécution, procéder avec méthode et constance. Les longs voyages, les hautes ascensions, se font pas à pas.

Celui qui s'étant examiné, se trouve sans faute, de quoi s'attristerait-il ? (Témoignage de la bonne conscience.)

Quand on constate qu'on a failli, il ne faut pas avoir honte de se corriger.

p.136 Celui qui ayant remarqué sa faute, ne se corrige pas, rend sa faute volontaire et coupable.

Les uns *chēng eull tchēu-tcheu* naissent sages; don du Ciel fort rare. Les autres *hiáo eull tchēu-tcheu* deviennent sages par leurs études et leurs efforts ; c'est la voie commune. — Les uns n'ont pas eu à peiner, les autres *k'oúnn eull tchēu-tcheu* ont dû se donner beaucoup de mal. Cependant, finalement, *tch'êng-koung ī-ye*, le résultat acquis, la sagesse, est le même.

Pour arriver à la sagesse, il faut *hiâo* apprendre et *sēu* méditer, pas l'un sans l'autre. — Apprendre des anciens. Méditer dans le cadre de son temps.

Le Sage n'est pas un spécialiste étroit et borné, *kiūnn-tzeu pou-k'í.* C'est un homme capable de plusieurs choses.

Il n'enseigne rien qu'il n'ait d'abord pratiqué.

Il est sobre dans sa nourriture, modeste dans son logement, décidé quand il agit, et prudent quand il parle.

Il se tient content dans la situation qui lui est échue, et n'en ambitionne pas d'autre.

Il ne se plaint pas de ce qu'on l'ignore, de ce qu'on l'oublie. Il pense que lui ignore trop les hommes, n'est pas digne d'être connu d'eux, n'a pas le talent voulu pour leur être utile.

p.137 Il est content dans la pauvreté, et poli dans la richesse.

Au peuple, il faut d'abord procurer le bien-être, puis l'instruire de ses devoirs.

Mais, en l'instruisant, il faut ne lui donner que des préceptes positifs, non des raisons qu'il est incapable de comprendre.

Il faut le préserver de tout *i-toan* enseignement hétérodoxe, dangereux fléau.

Le prince doit être au peuple, ce que le cœur est au corps.

Gouverner, c'est rectifier.

Amender les hommes, par les procédés qu'on a employés pour s'amender soi-même... S'amender soi-même, puis amender sa famille, sa principauté, l'empire, la grande communauté humaine.

Le gouvernement doit s'exercer surtout par l'exemple. Le firmament gravite autour *pèi-tch'enn* de l'étoile polaire qui est fixe. Ainsi l'empire doit graviter autour du souverain, mû par son influence.

Jadis, sous *Yâo* et *Choúnn*, quand *tá-tao* ce grand principe était appliqué, (chacun obtenait, par l'État, son bien-être). C'était alors *tá-t'oung* la grande union (la grande fraternité, la grande famille, idéal de Confucius).

La recette du bon gouvernement revient à ceci : Que le prince soit

bon prince, le sujet bon sujet, le père bon père, le fils bon fils.

Donner l'exemple au peuple, et le soulager dans ses travaux.

p.138 Pardonner avec indulgence les petites offenses.

Nourrir et défendre le peuple. Agriculture et armes. Que si l'on ne peut pas faire les deux, alors renoncer à la défense d'abord, comme chose moins importante. Si on n'arrive pas à nourrir le peuple (par exemple en temps de grande disette), alors se consoler par la pensée qu'après tout tous les hommes doivent mourir tôt ou tard.

Confucius n'aima pas la guerre, et n'estima pas la valeur militaire. Cependant il fit donner la sépulture des hommes faits, à un adolescent tombé pour son pays. Celui, dit-il, qui a pris un bouclier et une lance pour défendre les tertres des Patrons des terres et des moissons, est digne d'une sépulture d'homme.

7. Divination

@

K. — Jadis, dit Confucius, on consultait toujours la tortue et l'achillée, avant de fixer la date des sacrifices. Les anciens auraient cru manquer gravement au Sublime Souverain, s'ils ne l'avaient pas fait. Ils prenaient son jour, par le moyen des sorts.

Confucius dit : Le Ciel a produit les êtres transcendants (tortue et achillée), le *Fleuve* et la *Láo* ont donné leurs diagrammes (page 37). Par le moyen de ces choses, les Sages ont déterminé des règles...

Confucius se moque d'un préfet, qui logeait et nourrissait somptueusement une tortue vivante, comme si cet animal pouvait attirer sur lui quelque bonheur. La tortue n'est transcendante qu'après sa mort. Alors même, elle ne donne pas le bonheur ; elle dévoile l'avenir.

Si quelques années m'étaient encore données, dit Confucius vers la fin de sa vie, pour approfondir les Mutations, j'arriverais à ne plus faire d'erreurs de conséquence.

p.139 Le phénix ne vient pas, aucun signe ne sort du Fleuve, c'en est fait de moi !., dit Confucius à la fin de sa vie.

8. Conclusion

@

L. — Quelques jours avant sa mort, Confucius dit : Le mont *T'ái-chan* s'écroule, la maîtresse poutre cède, le Sage s'en va... D'ailleurs, aucun prince n'ayant d'intelligence, où trouverais-je désormais un patron ? Autant vaut mourir !.. Il s'alita, et mourut au bout de sept jours.

De sa doctrine, Confucius affirme... 1° qu'il ne l'a pas inventée, que c'est la tradition venue des anciens... 2° qu'il n'a rien caché de ce qu'il savait, qu'il a livré tout son dépôt à ses disciples.

Le prurit de la politique le tourmenta toujours au point que, chaque fois qu'il avait été congédié, s'il n'avait pas trouvé une nouvelle place avant trois mois, il en tombait dans le marasme. Quand il voyageait à la recherche d'un patron, il portait toujours avec lui les arrhes usuelles, pour être à même de toper à la première proposition.

9. Appendice

M. — J'ajoute les quatre textes suivants en appendice, parce qu'ils ne sont pas tirés des Classiques proprement dits, mais des opuscules d'ailleurs estimés par les Confuciistes.

D'abord le texte sur les Cinq *Tí* cité page 76. *K'i-k'ang-tzeu* ayant demandé à Confucius ce qu'étaient les Cinq *Ti*, Confucius lui dit : Il y a au ciel cinq agents. Les Cinq *Ti* sont l'activité de ces cinq agents.

Ensuite une variante du fameux texte sur la survie (page 125), identique quant au fond, un peu plus claire quand aux termes. *Tsài-neue* dit à Confucius ; J'ai entendu nommer les p.140 *koèi* et les *chênn*. Je ne sais pas ce que c'est. J'ose vous le demander... Confucius répond: L'homme est composé de matière (avec une âme inférieure),

et d'une âme supérieure. Après la mort, la matière (et l'âme inférieure) vont en terre, l'âme supérieure va au ciel. Réunir l'âme supérieure et l'âme inférieure, *heue koèi u chênn*, par les offrandes, c'est la grande chose. La substance du corps devient poussière, l'âme monte en haut.

Enfin le double texte que voici : *Tzèu-koung* demanda à Confucius: Les morts sont-ils doués de connaissance, *you tchēu-hou*, ou en sont-ils privés?.. Confucius répondit : Si je dis qu'il sont doués de connaissance, des fils pieux se tueront peut-être pour aller rejoindre leurs parents défunts. Si je dis qu'ils sont dépourvus de connaissance, des fils impies ne se donneront peut-être plus la peine d'ensevelir les cadavres de leurs parents. Laissons plutôt la chose sans la décider. D'ailleurs, rien ne presse, *fei kīnn-tcheu kî*. Après ta mort, tu sauras ce qui en est.

@

CHAPITRE VII

Les disciples
5e au 3e siècle

@

1. Naturisme

N. — p.141 A partir de celle période, par suite de l'influence du taoïsme, l'importance croissante donnée au binôme ciel *t'iēn* et *tí* terre, à la double modalité *yīnn* passivité et *yâng* activité, enfin à *t'ai-ī* la suprême unité, commence à faire dégénérer les notions primitives. Le *naturisme* va se substituer graduellement à l'*animisme* et même au théisme, partiellement du moins.

L'expression *t'iēn-tí* ciel et terre, n'eut pas pour les anciens Chinois la valeur d'un binôme composé de deux valeurs sensiblement égales, agissant et réagissant mutuellement. Le ciel fut pour eux la demeure du Souverain, la voûte d'où celui-ci faisait descendre ses influences... et la terre, séjour des hommes, fut pour eux le plateau sur lequel l'influx d'en haut faisait naître, croître et mûrir, tout ce dont les hommes ont besoin pour leur subsistance. — Le ciel était essentiellement actif, ne recevant de la terre que des renseignements... la terre était absolument passive, sous l'influx d'en haut. — Les *leàng-i* deux modalités (Livre des Mutations) et les *où-hing* cinq agents (Grande Règle) étaient connus, mais ne jouaient qu'un rôle subalterne. Quand il le voulait, le ciel intervenait, et la terre obéissait, fût-ce en dépit de la giration cosmique. — Ces idées vont changer. Le ciel et la terre vont devenir un binôme *matériel*, mû par *la loi* de la révolution des deux modalités, laquelle met en branle celle des cinq agents... donc un Naturisme qui aura vite dégénéré en matérialisme et en fatalisme... le Souverain, qui n'est pas nié, étant considéré comme vivant retiré dans l'azur céleste, et ne s'occupant que peu ou pas des choses humaines.

Les termes *ciel-terre* pris dans le sens du binôme, et les termes

yīnn-yâng pris dans le sens de giration fatale, figurent déjà dans le Livre des Mutations qui date du onzième siècle. *Yâng* et *yâng-k'i* influx *yâng*, *Yīnn* et *yīnn-k'i* influx *yīnn*, s'y trouvent fréquemment. Le complexe *yīnn-yâng* y figure aussi, par exemple dans les deux diagrammes *t'ái* et *fào*. Voici les textes : « influx *Yâng* descend, influx *Yīnn* monte. Les deux s'unissent. Alors tous les êtres naissent. L'œuvre du ciel et de la terre s'accomplit. »

Quand le ciel et la terre s'unissent, les êtres se propagent ; sinon non. »

p.142 Dans le Rituel des Tcheou, qui date aussi du onzième siècle, le binôme et les deux modalités sont pareillement cités. Par exemple: « Observer les relations entre le ciel et la terre, et en déduire si c'est le *Yīnn* ou le *Yâng* qui prédomine pour l'heure dans la nature, c'est là la tâche principale du grand devin et de ses aides. »

Au temps de Confucius, vers l'an 480, l'idée était généralement reçue. Je replace ici, pour mémoire, le texte attribué au Sage, que j'ai déjà cité page 124. Souvenons-nous que Confucius était théiste. « L'alternance des deux modalités *Yīnn* et *Yâng*, constitue la voie naturelle, le cours ordinaire des choses. Quand le *yīnn* et le *yâng* n'expliquent pas un phénomène, on doit avoir affaire aux *chênn*. Ce qu'il y a de transcendant, de mystérieux, dans les êtres, doit être attribué aux *chênn*. »

Voici trois textes qui se rapportent à des temps plus anciens, mais dont la rédaction, telle que nous l'avons, est postérieure à l'âge de Confucius (480), date cependant du 5e siècle, probablement.

En 780, l'annaliste officiel attribue un tremblement de terre à un déséquilibrement des deux modalités *yīnn* et *yâng*.

En 644, l'annaliste officiel explique une pluie d'étoiles filantes, tout naturellement, par un dérangement des deux modalités. — Il ajoute : il n'y a, dans ce phénomène, ni faste, ni néfaste. Le faste et le néfaste sortent de l'homme (de sa conduite bonne ou mauvaise).

Vers 570, un annaliste explique pareillement des phénomènes naturels par l'action-réaction du binôme ciel-terre, gouverné par les nombres: « Le ciel a six, la terre a cinq ; loi des nombres. Le ciel et la terre forment la chaîne et la trame (du tissu universel, du *t'ái-ī* grand tout).

Enfin au 3e siècle, le Confuciisme s'éclipsant et les Pères du Taoïsme rayonnant, dans le *Ue-ling* des *Ts'înn*, la révolution circulaire du binôme deviendra la norme des décès et des naissances (de la vie et de la mort, loi universelle et fatale).

2. Êtres supérieurs et transcendants

@

O. — p.143 Quand le Fils du Ciel visitait les quatre régions, à son arrivée il allumait un bûcher pour avertir le Ciel. Le sacrifice du solstice d'hiver était le grand remerciement annuel au Ciel. On l'offrait au moment où les jours recommencent à croître, parce qu'on considérait le soleil comme le représentant du Ciel. Rien d'artificiel ne devait figurer dans ce sacrifice. On l'offrait sur le sol balayé (sans autel, ni tapis, ni natte). Toute la vaisselle était en terre et en calebasse, produits naturels du ciel et de la terre.

Quand, dans ses tournées, l'empereur découvrait quelque négligence dans le culte des Monts Fleuves *Chênn* et *K'î*, ou dans le culte des ancêtres, le feudataire coupable était puni. — Avant de partir pour ses tournées, pour la chasse ou pour la guerre, l'empereur sacrifiait successivement au Sublime Souverain, au Patron de la terre, aux tablettes de ses ancêtres.

Tous les êtres sont issus du Ciel, et l'homme est *de plus* issu de son ancêtre, voilà pourquoi l'ancêtre avait son offrande quand on sacrifiait au Sublime Souverain. Ce jour-là, en remerciant, on remontait aux origines.

Les anciens empereurs sacrifiaient au Ciel dans la banlieue, au

Patron du sol à son tertre, aux Ancêtres dans leur temple, aux Monts et aux Fleuves, aux cinq Pénates. Ils firent un usage constant de l'achillée et de la tortue. Le sorcier se tenait devant eux, l'annaliste derrière, les officiers de la tortue et de l'achillée à droite et à gauche. Au milieu de ces auxiliaires, comment l'empereur n'aurait-il pas gouverné parfaitement ?.. La racine des rites est la Suprême Unité, laquelle se divisa en ciel et terre, et évolua dans les deux principes naturels. Les rites sont, sur la terre, comme les lois de la Suprême p.144 Unité. Ils émanent du Ciel. **O** *T'ái-ī*, la Suprême Unité, c'est l'être confus, le *k'í* originel, qui préexista au ciel et à la terre. Quand il se divisa, les parties légères et pures allèrent en haut et formèrent le ciel, les parties lourdes et impures allèrent en bas et formèrent la terre. Quand le ciel et la terre furent séparés par l'espace médian, dans cet espace le *k'í* céleste évolua en *yâng*, le *k'í* terrestre évolua en *yīnn*.

Le tertre impérial du Patron des terres, devait recevoir le givre, la rosée, le vent et la pluie, communiquant ainsi avec le *k'í* du ciel et de la terre. Le tertre d'une dynastie déchue était emmuré et couvert, pour le priver désormais de l'influx du ciel. Le tertre du Patron du sol, était un rit pour *chênn tí* surnaturaliser la terre. Le ciel donne son influx et la terre produit les êtres. Le ciel donne les saisons et la terre les fruits. On honore donc le ciel, et on aime la terre. On apprenait au peuple à leur être reconnaissant. Le maître de maison remerciait dans l'atrium de sa maison, le souverain devant les tertres. On remontait ainsi à la souche, à l'origine (des dons reçus).

Le ciel est supérieur, la terre est inférieure. Le mouvement et le repos (l'évolution des deux principes) sont soumis à des règles fixes. Les émanations de la terre montent, les influx du ciel descendent. Les deux principes entrent en contact, le ciel et la terre agissent et réagissent. Le ciel donne, la terre reçoit. Le mouvement et le repos engendrent et transforment tous les êtres, entre le ciel et la terre.

Seule l'offrande du sage est agréable au *Sublime* Souverain, comme seule l'offrande du fils pieux est agréable à l'ancêtre.

Qu'as-tu rêvé? demande *Tch'āng* de *Tcheōu* à son fils *Fā*... Que le

Sublime Souverain me donnait 90 années de vie... J'y ajoute trois des miennes, dit le père; je devais vivre cent ans... *Tch'āng* mourut à 97, et *Fā* à 93 ans.

p.145 A la mort de son fils, Tzèu-hia se lamente : O Ciel, je n'ai pourtant commis aucun péché ! (Pourquoi me frappes-tu ainsi ?)

Quand le vent souffle, quand le tonnerre gronde, le sage se recueille. Si c'est la nuit, il se lève, s'habille et s'assied. — Par respect pour le Ciel irrité, dit la Glose.

A la chasse, massacrer le gibier en masse, c'est abuser des êtres du Ciel (produits par le Ciel).

Le ciel est *yâng*, et agit par les corps célestes. La terre est *yīnn* ; ses pôles d'émanation sont les monts et les fleuves. Le ciel et la terre émettent les cinq agents et les quatre maisons, qui se succèdent en se supplantant.

L'homme est le cœur du ciel et de la terre, la quintessence des cinq éléments.

En l'homme se concentrent l'action du ciel et de la terre, des deux modalités, des mânes. Il est la quintessence des cinq agents.

Les vices des hommes et des femmes (surtout des gouvernants) se répercutent au ciel, sous forme d'éclipses de soleil ou de lune.

3. Les mânes

@

P. — Quand un homme est mort, il inspire l'horreur. Comme il ne remue plus, on l'oublie. *Les rites obvient à cela*. On habille le mort, pour qu'il n'inspire plus d'horreur. On lui fait des offrandes et des libations, après la mort, lors des funérailles, même après qu'il est enseveli, afin qu'il ne puisse pas être oublié. Personne n'a jamais vu qu'un mort mangeât les offrandes qu'on lui fait, et cependant, depuis l'antiquité, personne n'a omis de les faire (pour montrer, comme il a

été dit plus haut, qu'on s'occupait du défunt).

p.146 Pour les offrandes, le maître de maison fait tout son possible. Et comment sait-il que ses offrandes sont agréées des mânes? Par le sentiment subjectif qu'il éprouve d'avoir fait tout ce qu'il pouvait faire pour qu'elles fussent agréées, et par sa dévotion.

On met dans la bouche du mort des coquilles et du riz, nullement dans l'idée qu'il mangera, uniquement pour remplir le creux de sa bouche et embellir son visage (p. 90).

Trois jours après le décès, on mettait le mort en bière, car, après trois jours, un mort ne revit plus.

Durant les mois qui suivaient le décès, offrandes quotidiennes. Car on ne pouvait se faire à l'idée que le défunt fut un seul jour abandonné et sans recours.

On ne le nommait plus par son nom ; on le traitait en *chênn*.

Au temps de *Choúnn* (et plus tard, sous la première dynastie), on appelait les mânes par les émanations *du sang*. Sous les *Yīnn*, on les appela au moyen de la musique. Sous les *Tcheōu*, on les appela par l'odeur des libations et de la graisse. On versait à terre du vin parfumé, on brûlait de la graisse aromatisée, pour les appeler des régions inférieure et supérieure. Car, à la mort, *hoûnn* l'âme supérieure est retournée au ciel, *p'ái* l'âme inférieure est retournée en terre. Sous les *Yīnn*, on appelait les défunts d'abord dans les régions supérieures (par la musique); sous les *Tcheōu*, d'abord dans les régions inférieures (par les libations). — On faisait une offrande au défunt devant sa tablette, et une autre devant la porte. Car on ne savait pas au juste où était son *chênn* (il n'était donc pas piqué sur la tablette, comme papillon sur liège). Était-il ici, ou là, ou près ou loin du monde des hommes ; on ne le savait pas. — On lui offrait des mets divers, ne sachant pas son goût. — Le représentant était l'image du *chênn* ; le p.147 cérémoniaire parlait en son nom. — On faisait des offrandes, ou pour obtenir une faveur, ou pour remercier, ou pour écarter un malheur. — Celui qui se préparait à faire une offrande, s'habillait de noir, parce qu'il pensait aux sombres

régions. Après trois jours d'abstinence, il se mettait en relation avec celui à qui il offrait.

Le besoin de faire des offrandes, n'est pas chose factice. Il est naturel, inné. Il sort du cœur.

On affectait aux offrandes la dîme des produits de l'année, n'ajoutant rien en temps d'abondance, mais ne diminuant pas non plus en temps de disette.

Une offrande faite à qui on ne doit pas en faire, est une offrande coupable, qui ne procure aucun bonheur.

Les offrandes doivent être plutôt rares. Trop souvent répétées, elles ennuient et dégénèrent en routine.

Le but de l'abstinence et de la purification rituelles qui précèdent les offrandes, c'est de mettre l'ordre et l'harmonie dans l'homme intérieur. Cela fait, on peut communiquer avec les *chênn* glorifiés.

Durant l'abstinence, le fils se remettait en mémoire par la méditation, comme jadis ses défunts riaient et parlaient, quel était leur caractère, ce qu'ils aimaient, ce qu'ils mangeaient. Après trois jours ainsi passés, il se présentait devant ceux pour lesquels il avait fait cette retraite. En entrant dans leur temple, il paraissait les voir à leur place (suggestion et comédie).

Dans les rapports avec les mânes glorieux, l'important c'est la révérence du cœur (la vénération intérieure).

Quand il se préparait à faire des offrandes aux mânes, le Sage était ému comme s'il allait les voir (il ne les voyait donc pas).

Quand le Sage fait une offrande, il obtient certainement le bonheur ; (non pas une petite faveur quelconque, mais) une bénédiction qui fait que tout lui réussit au gré de ses désirs.

R. — p.148 *Mîng-k'i* c'est la vaisselle qui sert aux défunts. Les anciens ne pouvaient pas se résigner à les considérer comme tout à fait morts.

On consacrait par le sang le temple des ancêtres, pour établir

communication avec les *chênn* glorifiés.

Aussitôt après le décès, on crie pour rappeler l'âme, pour manifester son attachement, par besoin de l'invoquer. On espère qu'elle reviendra des sombres régions. On la cherche parmi les mânes. On l'appelle, face au nord, qui est la région des ténèbres.

Durant toute l'antiquité, on enterra les morts au nord des villes, et la tête tournée vers le nord; Car ils vont au séjour des ténèbres.

La visite que le défunt (cadavre enfermé dans le cercueil) fait à ses ancêtres (tablettes) dans leur temple, avant d'être porté à la fosse, est pour leur exprimer une dernière fois les sentiments de sa piété filiale. C'est avec douleur qu'il quitte sa demeure. Avant de la quitter, il prend congé du temple des ancêtres.

Les ancêtres plus éloignés que l'aïeul du trisaïeul, ne recevaient plus d'offrandes (ordinaires, régulières). Ils devenaient *koèi* (p. 88).

Ceux qui avaient annexé un territoire, devaient sacrifier aux anciens maîtres de ce territoire, si leur famille était éteinte.

L'empereur et les feudataires sacrifiaient aux mânes délaissés de leurs anciens prédécesseurs.

A chaque fondation d'école, on faisait une offrande et des libations aux anciens sages et maîtres. — Dans chaque école, au printemps, en automne et en hiver, le maître actuel faisait une offrande et des libations aux mânes de ses prédécesseurs.

p.149 *Tch'ênn tzeu-kiu* étant mort dans le pays de *Wéi*, sa femme et son intendant formèrent le projet d'enterrer avec lui quelques-uns de ses domestiques. C'était chose décidée, quand *Tch'ênn tzeu-kang*, frère cadet du défunt et disciple de Confucius, arriva. Ils l'informèrent de leur dessein. Notre maître, dirent-ils, n'a personne qui le soigne, dans sa maladie, aux enfers ; veuillez nous autoriser à enterrer avec lui ses domestiques... Cet usage, dit *Tzeu-kang*, n'est pas conforme aux rites. Cependant, si vous y tenez, je pense que personne ne soignera le malade aussi bien que sa femme et son intendant. Le projet fut abandonné.

Tch'ênn kien-si étant près de mourir, ordonna à son fils *Tsoūnn-ki* de lui faire faire un cercueil très large, et d'y déposer ses deux concubines favorites, une de chaque côté de son cadavre... Quand il fut mort, le fils se dit : Il est contraire aux rites d'enterrer des vivants avec les morts. Les mettre dans le même cercueil, ce serait encore pire... Il n'obéit pas à son père, et fît bien.

4. Divination

@

S. — On appelle *poùo* la divination par la tortue, et *chēu* celle par l'achillée. C'est en consultant la tortue et l'achillée, que les sages souverains de l'antiquité obtenaient que le peuple crût aux temps fastes, vénérât les mânes et obéît aux lois. C'est par la tortue et l'achillée, qu'ils triomphaient de ses répugnances et de ses hésitations. Aussi est-ce devenu un principe, que, après avoir jeté les sorts, on s'en tient à leur détermination et on l'exécute. — Avant d'interroger la tortue et l'achillée, on s'adresse à elles en ces termes : Pour le choix d'un jour, nous recourons à vous, ô vénérable tortue, ô vénérable achillée, qui suivez des principes invariables. — On ne consulte pas plus de trois fois sur le même sujet. On ne met pas en conflit la tortue et l'achillée.

p.150 L'officier *Chêu t'ai-tchoung* de *Wéi* étant mort sans laisser aucun fils né de sa femme en titre, mais six fils nés de concubines, on consulta la tortue pour savoir lequel des six succéderait. La tortue répondit : Qu'ils se baignent, mettent de riches ceintures, et on verra un signe. — Les cinq premiers firent ainsi. Le sixième refusa. On ne se baigne pas, on ne met pas une riche ceinture, dit-il, quand on porte le deuil de son père. — Ce refus d'enfreindre les rites du deuil, fut considéré comme le signe promis par la tortue. Ceux de *Wéi* trouvèrent que la tortue avait de l'esprit.

On ne consultait pas les sorts avec un cœur double. Avant d'interroger la tortue et l'achillée, on se demandait à soi-même : Est-ce

juste ? N'est-ce pas intéressé ?.. Quand on croyait la chose juste, on pouvait consulter ; sinon non.

On mettait à mort comme révolutionnaires, ceux qui publiaient de prétendus oracles des mânes, des nombres, de la tortue et de l'achillée, pour soulever le peuple.

Quand un prince allait aux funérailles de son ministre, il se faisait accompagner par des sorciers armés de rameaux de pêcher et de verges de roseaux (p. 95). C'est qu'il se défiait. En effet, les morts ne sont pas comme les vivants. (Un ministre, servile durant sa vie, aurait pu tenter de se venger des atouts reçus, après sa mort) — Un duc de *Lòu* ayant dû approcher du cercueil d'un roi de *Tch'òu*, fit d'abord exorciser le cercueil par son sorcier.

5. Piété filiale

@

T. — Voici comment un fils pieux traite ses vieux parents. Il réjouit leur cœur, ne contrarie pas leurs inclinations, fait plaisir à leurs oreilles et à leurs yeux, leur procure le repos de la nuit et la p.151 nourriture du jour. Il fait cela jusqu'à la mort ; non jusqu'à la mort des parents, mais jusqu'à la sienne propre. Il vénère ce qu'ils ont vénéré, aime ce qu'ils ont aimé, leurs gens, leurs chevaux et leurs chiens.

Le Sage entretient ses parents durant leur vie ; et leur fait des offrandes après leur mort. Il cherche à leur faire honneur en tout. Son deuil dure autant que sa vie.

D'après les anciens, la piété filiale consiste à avoir toujours devant les yeux le visage des parents défunts, à entendre toujours leur voix retentir aux oreilles ; à avoir toujours présents à l'esprit, leur caractère, leurs goûts, leurs désirs.

Les offrandes continuent, après la mort, le soin du fils pour ses parents.

Un bon fils avertit ses parents avant de sortir, et se présente devant

eux dès qu'il est rentré. Il les renseigne sur le lieu de son séjour. Il ne fait rien que d'honorable pour eux. Il ne monte sur aucune hauteur, et n'approche d'aucune profondeur (de peur de s'attirer un malheur). Il évite de s'attirer une affaire, par des provocations ou des moqueries. Tant que ses parents sont en vie, il ne thésaurise ni ne possède.

Quel que soit son âge, un fils ne s'assied pas en présence de ses parents.

Quand le père appelle, le fils ne se contente pas de répondre. S'il tient un objet, il le jette, s'il mâche un morceau, il le crache. Il ne vient pas, il accourt.

Quand les parents doivent prendre une médecine, le fils la goûte d'abord.

Quand les parents sont en faute, le fils les avertit sans élever la voix, avec un air affable... Quand il les a avertis trois fois, s'ils persistent, il gémit mais fait leur volonté.

Après qu'un bon fils s'est dépensé tout entier pour ses parents, il cherche p.152 encore un auxiliaire qui l'aide ; c'est là le sens et le but du mariage... On se marie, pour le service des ancêtres et pour laisser une postérité.

Si, le fils étant content de sa femme, celle-ci déplaît à ses parents, le fils est tenu de la répudier. (Il doit la garder, au contraire, si elle lui déplaît à lui, mais plaît à ses parents.)

Après le décès des parents, on ne prononce ni n'écrit plus leur nom, par respect.

Le corps étant un legs de leur substance fait par les parents, il doit être respecté à cause d'eux.

Durant le deuil, un fils ne doit pas affliger son corps au point de mettre sa vie en danger. Car il est tenu de laisser des descendants (qui continuent les offrandes aux ancêtres)... Le deuil ne doit pas ruiner la santé. Un vivant ne doit pas se nuire à cause des morts.

S'il arrive qu'un fils tue sou père (ou sa mère), toute sa famille sera

exterminée sans merci. Sa maison sera détruite, l'emplacement sera creusé, et converti en porcherie ou en fosse à immondices. Le prince (ou le magistrat) du parricide, devra s'abstenir de vin durant un mois entier.

6. Éthique

@

W. — Quand il naît, *le cœur* de l'homme est paisible, car le Ciel l'a fait ainsi. Ensuite, quand les êtres agissent sur lui, il s'émeut et conçoit des passions. Les êtres étant perçus, l'affection ou la répulsion se manifestent. Si l'homme ne maîtrise pas ces mouvements intérieurs, s'il se laisse séduire, il perd son libre arbitre, et *t'iēn-lì* la raison que le Ciel lui avait donnée s'éteint en lui. Les *kàn* émotions produites par les êtres extérieurs étant incessantes, l'affection et la répulsion étant instinctives, l'homme se laisse facilement corrompre. p.153 Alors la raison donnée par le Ciel perd son empire sur lui, et *jênn-ú* les passions humaines le gouvernent.

L'homme a des penchants charnels, et un cœur intelligent. De sa nature, le cœur est calme, sans douleur ni joie, sans affection ni aversion. Ces passions naissent au contact avec les êtres. C'est provoquées par les êtres extérieurs, que les tendances du cœur se révèlent.

Quand une musique lascive l'émeut, des sentiments dépravés s'élèvent dans le cœur. Le Sage maintient dans le devoir ses oreilles, ses yeux, son nez, sa bouche, son corps, son cœur, et les fait agir toujours comme il convient.

L'homme est homme, par les rites et la justice.

La justesse du tir prouve la rectitude du moi, dont elle est une émanation.

@

CHAPITRE VIII

Tzêng-tzeu et Tzèu-seu
5e siècle avant J-C.

@

I. p.154 *Tsēng-chenn* vulgo *Tsēng-tzeu*, Maître *Tsēng*, disciple de Confucius, mit beaucoup de vie dans l'école du Sage, et travailla jusqu'au bout de sa longue vie pour la conservation et la diffusion de sa doctrine. Je lui consacre ce paragraphe spécial, parce qu'il développa au long l'idée confuciiste de *tch'êng*, la vérité intrinsèque, intime ; la génuinité, la conformité au prototype ; idée fondamentale qu'il faut bien comprendre...

A. — *Tsēng-chenn* fut un homme remarquablement droit. Épris du précepte de tendre toujours au plus parfait, de ne s'arrêter que là, de ne se contenter d'aucun à peu près... persuadé de la nécessité formulée par le Maître de la rectification du cœur et de la culture du caractère condition *sine qua non* pour atteindre ce but... il s'appliqua, avec toute son énergie, à analyser toutes choses, à distinguer soigneusement le principal des accessoires, en vue de rendre ses jugements absolument vrais, par une appréciation préalable du cas absolument exacte. Il se rendit compte que, pour cela, un travail minutieux et tenace, en surface et plus encore en profondeur, était nécessaire ; qu'il fallait procéder comme le lapidaire qui taille une pierre, tranchant durement ou polissant doucement à tour de rôle. Il constata que le résultat si laborieusement obtenu ne durait pas, et qu'il fallait y revenir chaque jour. — L'esprit de l'homme est doué d'intelligence précisément pour qu'il cherche et scrute à fond les raisons cachées au fond des êtres. N'examiner que la surface, ne suffit pas ; il faut se rendre compte de l'intérieur. Alors seulement la connaissance parfaite étant atteinte, le jugement parfaitement vrai pourra être prononcé par l'esprit. Mis en présence de la chose bien mise en lumière, le sens du vrai se prononce instinctivement et infailliblement,

comme se prononcent, dans leurs sphères respectives, les sens de l'odorat et de la vue. — Surtout, ne pas se tromper et ne pas se laisser duper. Pour cela, surveillance scrupuleuse de son intérieur, de son fond secret, des premiers mouvements à peine perceptibles qui naissent dans cette profondeur. Ne se laisser influencer par aucune illusion, par aucun passion ; car ce sont là les choses qui trompent. Une simple distraction suffit parfois pour affoler un homme, au point qu'il regarde sans voir, entende sans comprendre, etc. Donc pas de sentimentalité, d'affection naturelle, ni pour soi, ni pour autrui ; car cela fait juger à faux. — *Tsēng-tzeu* revient plusieurs fois sur le caractère spontané, quasi réflexe, incoercible, de l'adhésion des sens de l'odorat, de la vue, et du vrai, à leur objet présent. Bonds de la nature, qu'aucune réflexion n'a précédés, et qu'aucun raisonnement n'arrête plus, une fois qu'ils sont déclenchés.

B. — p.155 Comme *cordeau* et *équerre* (sic) de la conduite à tenir à l'égard d'autrui, *Tsēng-tzeu* donne à ses disciples, sous une forme plus développée, le principe de Confucius qu'il ne faut pas faire à autrui ce qu'on déteste soi-même... Ne pas faire à un inférieur ce qu'on hait dans un supérieur. Ne pas faire à un supérieur ce qu'on n'accepte pas de la part d'un inférieur... etc.

C.— Comme règle unique et suffisante du bon gouvernement, *Tsēng-tzeu* développe aussi le précepte de Confucius, que les gouvernants doivent agir en père et mère du peuple. C'est-à-dire qu'ils doivent aimer ce que le peuple aime, et haïr ce que le peuple hait, identifier leurs sentiments avec les siens.

@

II. — *K'oùng ki* vulgo *Tzèu-seu,* Maître *Sēu*, le propre petit-fils de Confucius, fut instruit par *Tsēng-tzeu*. Il écrivit, vers le milieu du cinquième siècle, un petit traité très important, à cause de l'influence qu'il eut sur l'évolution de certaines idées confuciistes. J'omettrai ce que *Tzèu-seu* a de commun avec *K'oùng-tzeu*, me bornant à mettre en lumière les points qui lui sont particuliers.

D. — Le Ciel a conçu un certain nombre de types idéaux, nés et n'existant que dans son cœur ; lesquels étant matérialisés et individualisés par la génération, deviennent des êtres particuliers, dont le type forme la commune *sing* nature, le Ciel imprimant à chacun son *ming destin* individuel, le rôle qu'il devra jouer dans le cosmos, rôle de vainqueur ou de victime. Le destin ou sort est inéluctable, l'individu ne pouvant rien, ni pour, ni contre. La voie de chaque être, est de *choai-sing* suivre sa nature, c'est-à-dire de satisfaire ses instincts, en tout et jusqu'au bout. Le but de *kiáo* l'éducation, de l'enseignement, est de lui apprendre comment s'y prendre. — Application de cette doctrine à un individu humain. Si en présence d'abondantes victuailles, il ne fait pas son plein, il a failli contre sa nature. Si, pouvant satisfaire son instinct génésique, il ne le satisfait pas, il y a faute contre la nature. Etc.

E. — Le Ciel a établi des lois générales, dont *hoûo* l'harmonie est la principale. Pour la conservation de cette harmonie, chaque être doit se tenir dans son p.156 *tchoūng* centre, pour ne pas gêner ses voisins. Il jouera son rôle, sans *koúo* excès, et sans *pou-kî* déficit, c'est-à-dire sans empiéter sur autrui, et sans lui faire défaut. C'est ce cantonnement dans le point neutre (ne jamais embrasser un extrême, toujours passer entre les deux), doctrine de Confucius dont le nom technique est *tchoung-young*, que *Tzèu-seu* a développé au long dans l'opuscule qui porte ce titre. Agir peu, surtout intervenir le moins possible ; se tenir dans la neutralité et laisser le Ciel débrouiller les choses. Voilà l'idéal ! Voilà la voie ! — Déjà son inventeur Confucius gémissait de ce que les hommes ne voulaient pas la comprendre et se refusaient à la pratiquer... « Les uns vont toujours trop loin, les autres pas assez, alors que *la moyenne* c'est ce qui fait l'homme supérieur, c'est l'essentiel, c'est tout. » — Application de la doctrine... Un général est envoyé contre des rebelles, avec ordre de les supprimer. Voici ce qu'il fera. Arrivé à bonne portée, il fera dire aux rebelles que, s'ils s'obstinent, le lendemain il devra les malmener ; puis il campera.

Le lendemain matin, tous les rebelles auront disparu. Le général reviendra triomphant. Il a passé au milieu, entre les deux extrêmes

d'une désobéissance à ses chefs d'un côté, d'un massacre de ses semblables de l'autre. Tout le monde admirera le *tchoung-young* de ce héros... Eh oui ! L'empereur *Choúnn*, ce parangon confuciiste, « examinait les deux extrêmes, puis passait entre deux »... et le texte ajoute : « c'est ce qui fit de lui le grand *Choúnn*». — C'est ce flou perpétuel érigé en système, qui rend les Chinois ridicules aux étrangers ; comme c'est la raideur de leurs procédés qui rend les étrangers odieux aux Chinois.

G. — Elève de *Tseng-tzeu, Tzèu-seu* insista, comme son maître, sur *tch'êng* la vérité intime...

Ceux qui sont *vrais*, sont épris du bien, et le pratiquent avec constance. Les uns sont nés vrais, les autres devenus par l'étude et l'expérience. Vérité et lumière sont inséparables.

L'homme absolument vrai, sera l'homme absolument parfait.

Et, par suite de cette *vérité* absolue, il sera doué d'une connaissance transcendante, analogue à celle des *chênn* (étant uni comme eux au cosmos, qui est la vérité globale).

Une dose plus ou moins grande de *vérité*, est comme partie intégrante de chaque être ; tellement que, un être absolument dépourvu de vérité, ne serait pas un être, n'existerait pas.

L'important c'est donc d'arriver à la connaissance parfaite, à la p.157 possession de la vérité. Les uns *savent* naturellement de naissance. Les autres savent, pour avoir appris. D'autres, pour avoir fait de dures expériences, pour avoir beaucoup souffert. Peu importe la manière, pourvu qu'on y soit arrivé, la sagesse est la même.

Le ciel et la terre (binôme) ne sont pas deux êtres, mais un seul (sous deux modalités)... et l'homme absolument vrai, fait le tiers avec le ciel et la terre. — Sa connaissance transcendante, infaillible, semblable à celle des *koèi-chenn* Mânes glorieux, lui vient de ce que, comme eux, il est uni à la nature (étant quintessence des deux modalités comme eux... Voyez ci-dessous).

H. — Comme Confucius et *Tsēng-tzeu, Tzèu-seu* insiste sur le respect de la présence possible des Mânes, partout et toujours...

Gardez-vous de tout acte déshonnête, même dans le cabinet le plus retiré de votre logis... Le texte est tiré d'une Ode.

La puissance des Mânes glorieux est grande. On ne les voit pas, on ne les entend pas, mais ils sont présents, attachés aux êtres inséparablement. Car, disent les Commentateurs, ils sont la quintessence des deux modalités *Yīnn* et *Yâng*, qui adhèrent à tous les êtres, qui constituent tous les êtres, matériels et intellectuels... En leur honneur, les vivants gardent l'abstinence rituelle, revêtent leurs habits de fête, font des cérémonies et des offrandes... Les Mânes sont partout, en haut, de tous les côtés. Une Ode dit : la présence des Mânes ne peut pas être constatée, mais la possibilité de cette présence ne doit pas être oubliée. Quoique imperceptible, elle est réelle, et doit donc être respectée.

@

CHAPITRE IX

Mencius, Maître Mong, 372-289.

Voyez HCO, L. 26 @

p.158 Je vais consacrer un chapitre spécial à l'œuvre de Mencius. Descendant d'une noble famille, formé par des élèves de *Tzèu-seu*, esprit élevé servi par une langue diserte, brûlant du désir de sauver son pays, cet homme passa sa vie à donner des leçons de bon sens aux princes imbéciles et aux lettrés dévoyés d'alors. Certains de ses contemporains l'accusèrent de n'être qu'un rhéteur et un ergoteur, de discuter pour le plaisir de discuter, il s'en défendit en ces termes :

> « Si je discute tant, c'est bien malgré moi. Je ne puis pas faire autrement. Depuis que l'empire existe, il a toujours été, alternativement, en ordre ou en désordre. Actuellement il passe par une période de désordre extrême. On n'entend que propos pervers, on ne voit qu'actes de violence. Je voudrais remédier à ce triste état de choses, en rectifiant les cœurs des hommes, par les enseignements trop oubliés des Sages d'autrefois. C'est dans ce but là que je parle, non pour le plaisir de parler.

Les efforts de Mencius restèrent sans résultat pratique, la décadence de la Chine antique étant déjà irrémédiable. Mais ils nous ont valu un livre infiniment précieux, le résumé de ses principaux *effata*, rédigé par un disciple inconnu, et qui est parvenu intact jusqu'à nous. Il a été traduit en anglais par J. Legge, en français et latin par S. Couvreur S.J.

1. Nature humaine

Sa provenance. — Ce en quoi elle consiste. — Sa conservation.

A. — Ce qui fait la différence entre l'homme et les animaux, c'est bien peu de chose (c'est une chose immatérielle, subtile, impalpable), que l'homme vulgaire laisse perdre, que l'homme distingué conserve. —

C'est une dose inégale *jênn* d'humanité et *í* d'équité. Les Sages ont déduit cette vérité, de l'analyse des *jênn-lunn* relations humaines (supérieurs-inférieurs, parents-enfants, aînés-cadets, époux-épouse, hommes quelconques entre eux), relations qui supposent toutes l'humanité et l'équité comme fondement nécessaire. Agir mû par l'humanité et l'équité, c'est la caractéristique de l'homme. C'est pour conserver et développer parmi les hommes l'humanité et l'équité, que les Sages p.159 enseignent et gouvernent. — Commentaire : L'homme et tous les autres êtres ont été produits par communication de *k'í* la substance du ciel et de la terre. Que l'homme soit le seul intelligent parmi tous les êtres, c'est parce que lui seul a reçu du Ciel une parcelle de *leâng-sinn* bonté originelle. Quiconque perd cette parcelle, ce *kī-hi* petit peu, n'est plus qu'un animal.

Ce qui fait la nature propre de l'homme supérieur, c'est une dose d'humanité et d'équité, de déférence et de sagesse, dont la racine est dans son cœur (qu'il a apportée en naissant). A ce don naturel, la prospérité n'ajoutera rien, l'adversité n'enlèvera rien ; car c'est le lot que le Ciel lui a assigné. Les termes *fēnn-ting, fēnn-chenn* ou *chēnn-fenn, leâng-fenn* lot, *part, mesure, sont synonymes*.

Ce qui distingue l'homme supérieur du vulgaire dégénéré, c'est qu'il a conservé son cœur (natif, avec les vertus fondamentales qu'il contenait en germe). Si quelqu'un le traite brutalement, qu'il examine d'abord s'il ne l'a pas offensé. Si non, qu'il se console en se disant : pourquoi me mettre en peine de cet animal (homme qui a perdu le *petit peu* qui le distinguait de la brute) ?

Celui-là est vraiment grand, qui n'a pas perdu (qui a conservé) son cœur de petit enfant (la bonté native que le Ciel lui mit au cœur)... la nature droite et le jugement sain que le Ciel lui donna. — Étudier sa nature, révèle à l'homme l'intention du Ciel sur lui, et il n'aura qu'à s'user dans la réalisation de cette intention, pour avoir accompli sa destinée. — Celui qui aura vécu ainsi, peu importe que sa vie ait été courte ou longue, heureuse ou malheureuse. Elle aura été ce qu'elle devait être, parce qu'il a réalisé le décret que le Ciel lui avait imprimé.

Tout le reste est accessoire ; cela seul est essentiel.

p.160 Commentaire : L'homme reçoit, par communication, du Ciel, sa nature humaine qui est immatérielle et imperceptible. Cette nature est reçue dans une matière plus ou moins pure ou impure, fournie par les parents, laquelle exhale des convoitises, vapeurs qui obscurcissent plus ou moins le cœur, noyau ou pépin de la nature, le point central où sont produites les perceptions et d'où partent les impulsions ; le moteur du composé. Si c'est la nature reçue du ciel qui domine dans une perception, celle-ci est dite ressortir du cœur instruit ; si ce sont les convoitises issues de la matière qui dominent, la perception est dite ressortir du cœur *aveugle*. Ces deux cœurs, le matériel et le spirituel, sont l'un à l'autre comme les deux modalités cosmiques *yīnn* et *yâng*, qui alternent sans cesse, dont la giration est incessante. [Cette terminologie remonte à l'empereur *Choúnn*, Annales, an 2012 avant J.-C.]... Le dégagement de l'intelligence supérieure des convoitises inférieures, est lente et laborieux, à peu près comme le dégagement progressif de la pleine lune des ombres de la nouvelle lune (sic). Devenue lumineuse, la lune est connue en elle-même ; et son éclat fait connaître le soleil qui est sa source. C'est ainsi que la petite lueur du cœur de l'homme ayant pénétré toute sa nature, la luminosité de cette nature révèle la lumière, le Ciel, dont toutes les petites lumières sont des reflets.

Plus ou moins brillante, selon que le composé humain est plus ou moins diaphane ou embrumé, la nature humaine est caractérisée par certaines qualités fondamentales nobles, dont les principales sont la compassion, la pudeur, la déférence, le sens du droit et du tort. L'obscurité de la passion cherche sans cesse à envahir la lumière de la raison, et celle-ci travaille sans cesse à dissiper celle-là, les deux alternant comme l'expiration et l'inspiration, la lutte étant de tous les instants. Si le *savoir naturel* venait à s'éclipser ne fût-ce que pour un instant, la *bonté originelle*, la *nature céleste*, péricliteraient. Au contraire, plus la surveillance du *savoir naturel* sera sévère, plus la partie céleste de l'homme deviendra semblable au Ciel. C'est ce que

signifient les expressions *garder son cœur, entretenir sa nature, servir le ciel, s'apparenter avec le ciel*. Le cœur humain, la nature humaine et le ciel, étant une même substance, aucune difficulté invincible ne s'oppose à la p.161 pénétration de la nature par la lumière du cœur, et au retour de cette nature (particulière) au ciel (la nature universelle). Et voilà précisément le but, la fin. C'est pour cela que Mencius met tant d'énergie et d'insistance à inculquer aux hommes, que peu importe qu'une vie ait été courte ou longue, pourvu que ce but unique ait été réalisé. S'il n'a pas atteint cette fin, un centenaire aura vécu en vain. Le corps importe peu ; c'est la nature et son pépin l'esprit qui sont tout. Tout ce qui est surajouté à la nature, passe ; seule la nature demeure. A condition que la nature ait été conservée dans son intégrité ; qu'on ne l'ait pas laissée dégénérer. Ceci doit être le grand soin, la grande préoccupation. Pour le reste, s'abandonner au décret du ciel, qui décide les détails du rôle d'un chacun. Le lot d'un homme est déterminé avant sa naissance ; ce qui suit cette naissance est indéterminé et livré à sa fantaisie. Il ne changera jamais le destin qu'il a apporté en naissant, sorte de timbre indélébile.

B. — Sens de la commisération, de la bienfaisance... Sens de l'honneur, de la pudeur, de la convenance... Sens de la déférence, du respect... Sens du droit et du tort... Tous les hommes ont ces quatre sens.

Le premier se définit d'un mot, *humanité*... Le second, *équité*... Le troisième, *politesse*... Le quatrième, *sagesse*.

Ces quatre sens ne viennent pas à l'homme de l'extérieur (donnés ou acquis). Ils sont coulés (sic) dans l'homme dès son origine. Tous les ont, mais beaucoup n'y pensent pas.

Quiconque manque de commisération, de pudeur, de déférence, de discernement, n'est pas un homme (ayant perdu ce par quoi l'homme diffère des brutes).

Avant tout la commisération, qui porte à protéger, à secourir. Chez l'homme vraiment homme, secourir son semblable dans la détresse,

doit être comme un réflexe spontané, irréfléchi, irrésistible. Quiconque voit un tout petit enfant jouant tout près de l'orifice d'un puits et en danger prochain d'y tomber (les puits chinois n'ayant pas de margelle), et ne se précipite pas instinctivement pour le mettre en lieu sûr, celui-là n'est plus un homme. — Car il a perdu la dignité conférée par le Ciel à l'homme pour être sa caractéristique, dans laquelle il doit trouver son repos. — Qu'il cultive et développe son humanité, comme l'archer s'exerce à p.162 tirer juste. L'archer se dresse, se met en posture, tend son arc, tire. Si sa flèche a manqué le but, il ne s'en prend pas à ceux qui ont mieux tiré que lui. Il s'en prend à soi-même, examine pourquoi il a raté, et décide comment il fera la prochaine fois.

Et le sens de l'honneur, de la pudeur, combien il est important pour l'homme... Un homme éhonté n'est pas un homme ; il n'a plus rien d'humain.

Un homme ne doit pas être sans pudeur. Quiconque, n'a pas honte d'avoir agi honteusement, a perdu la possibilité de regretter, de s'amender. Car c'est de la honte que naissent le repentir et la conversion.

C. — Mais hélas ! l'homme peut porter atteinte à sa bonté native, peut pervertir son cœur.

Quand l'année a été bonne, les jeunes sont dociles. Quand la récolte a manqué, ils se livrent au brigandage. Or le Ciel n'a pas fait deux catégories d'hommes. Ces jeunes gens ont étouffé (litt. enterré-noyé) leur cœur (naturellement bon). — Commentaire : poussés par leurs convoitises, ils ont détruit leur cœur...Ils ont rejeté, ils ont violenté leur nature.

N'étaient ces dépravations individuelles, les hommes seraient tous identiques comme les touffes dans un champ de blé, puisque leurs natures sont toutes les mêmes.

Toutes les bouches humaines trouvent bons certains goûts. Toutes les oreilles aiment certains sons. Tous les yeux aiment certaines

couleurs. Et les cœurs humains seraient divisés quant à leurs affections ?!... Il n'en est rien... Tous s'accordent dans l'affection pour la raison et pour l'équité... C'est là le fond de la nature humaine, tous les Sages l'ont proclamé... La raison et l'équité plaisent au cœur humain, naturellement, spontanément, comme les bons aliments plaisent à sa bouche... etc.

p.163 Ceux qui ont perdu le sens de la raison et de l'équité sont des dégénérés, ne sont plus des hommes.

A voir les montagnes de la Chine absolument dénudées, il semble qu'elle n'aient jamais été boisées (c'est Mencius qui a dit cela, il y a plus de deux mille ans). Elles le furent pourtant à l'origine, car il est de la nature des montagnes d'être boisées... mais la hache abattit les arbres, puis les animaux broutèrent les surgeons... de là cette nudité contre nature. — Il est pareillement contre nature, pour un homme, d'être dépourvu de bienveillance et d'équité. S'il s'en trouve qui aient perdu à ce point leur bonté native, ce fut aussi parce que leur nature fut hachée et rongée. Hachée, le jour, par leurs mauvaises actions ; rongées, la nuit par leurs mauvaises pensées. C'est ainsi qu'ils en sont venus à ressembler aux bêtes. Furent-ils originairement ainsi ?.. Non !.. Ils furent bons et se sont faits mauvais, en sapant leur nature.

Tout être qui est entretenu avec soin prospère, et celui qui ne l'est pas dépérit. — Le végétal le moins difficile ne poussera pas, si on l'expose alternativement au chaud durant un jour, au froid durant dix jours. — Confucius disait du cœur humain : tenez-le bien ! ne le laissez pas à lui-même ! autrement il flânera sans cesse et sans mesure. — Mencius considérait comme indispensable pour la conservation du cœur, le repos nocturne réparateur. Il considérait comme perdus, les hommes plongés dans le désordre, de nuit comme de jour.

Et dire que certains ne se mettent pas en peine de leur bonté naturelle, ne la cultivent pas !.. Ils soignent, avec quel amour, de petits arbustes, mais pas leur cœur. Le moindre défaut physique, un doigt contracté par exemple, ne leur laisse pas de repos ; mais l'abrutissement de leur cœur les laisse indifférents.

Mencius dit : Soit un homme qui constate que le quatrième doigt de l'une de ses deux mains est contracté. La chose est indolore et ne gêne pas son travail. Néanmoins, si cet homme apprend qu'il y a, à *Ts'înn* ou à *Tch'òu*, un chirurgien capable de le délivrer de cette infirmité insignifiante, il fera le voyage de *Ts'înn* ou de *Tch'òu*, plutôt que de rester inférieur aux autres hommes quant à un doigt. Voilà pourquoi il hait cette petite malformation. Mais que, au moral, il soit au-dessous de tous les autres, cela lui est indifférent. Cet homme ne sait pas juger des cas... Il manque absolument de réflexion.

p.164 En quoi consiste la différence entre l'homme supérieur et le vulgaire ? Elle consiste en ce que l'homme supérieur se dirige par sa raison, et le vulgaire par les sens.

Or les sens sont déraisonnables et influencés par les images des objets qui s'y mirent. De deux êtres mis en contact, l'un entraîne toujours l'autre. — Au contraire le cœur est raisonnable, réfléchit et se rend compte, puis juge comme il faut. — C'est là le don que le Ciel a fait à l'homme. — L'homme supérieur, c'est celui qui est si solidement appuyé sur sa raison, que les sens n'arrivent pas à l'ébranler.

C'est en cela que consiste la dignité humaine, la noblesse propre à l'homme... Mencius a dit il y a des grandeurs célestes et des grandeurs humaines... Les grandes qualités naturelles et l'amour du bien, voilà la noblesse céleste. Les rangs nobiliaires et les hautes charges, voilà les distinctions humaines.

Les anciens recherchaient la grandeur céleste, et les grandeurs humaines leur venaient d'elles-mêmes. Parmi les hommes de ce temps, certains recherchent d'abord la grandeur céleste, pour gagner les grandeurs humaines, après quoi ils se relâchent et s'avilissent, pour leur malheur.

Tout cœur humain désire la noblesse. Or la vraie noblesse gît (de naissance) dans tous les cœurs. On la méconnaît, hélas !, pour convoiter des distinctions humaines, lesquelles ne sont pas la noblesse naturelle (don du Ciel).

Oui, la noblesse native existe en germe dans tous les cœurs, pas seulement dans les cœurs des Sages. Mais seuls les Sages la développent et la conservent. Toute leur force de volonté est concentrée sur ce point unique. Ils sont prêts à mourir pour cela.

On les reconnaît à la franchise de leurs paroles et à l'éclat de leur pupille. Quand l'intérieur n'est pas droit, l'œil est voilé ; quand l'intérieur est en p.165 ordre, la pupille brille. Elle ne sait pas dissimuler. Le regard décèle l'intérieur.

D. — Il est difficile de définir théoriquement l'origine du bien, chose métaphysique abstraite. Mais, en pratique les personnes de la plus humble condition le sentent, savent d'instinct ce qui est bien et ce qui n'est pas bien. C'est qu'une loi pénètre tous les êtres, incluse dans la nature d'un chacun. Il est dit dans une Ode : Quand le Ciel donne naissance aux hommes, avec l'être il donne à chacun sa loi. Avec sa nature, l'homme reçoit l'amour du bien agir.. Confucius loua l'auteur de cette Ode. Celui-là, dit-il, connaissait la grande loi. Oui, à chaque être, sa règle. A l'homme, avec sa nature, l'amour du bien agir.

Mencius dit : Ce que l'homme peut sans l'avoir appris, c'est son pouvoir naturel. Ce qu'il sait sans y avoir pensé, c'est son savoir naturel. Les deux ensemble constituent sa bonne nature (telle que le Ciel la lui a donnée). De par cette nature, tout petit enfant aime ses parents, humanité innée. De par cette nature, tout adolescent révère ses aînés, convenance innée. Ces deux principes suffiraient pour gouverner parfaitement l'empire. Pas besoin de lois artificielles, si tous les hommes conservaient leur bonne nature.

La volonté de l'homme doit gouverner sa matière, l'esprit doit régir le corps. La raison est l'essentiel, le sentiment est accessoire. Mais il ne faut pas que la raison étouffe le sentiment, lequel est un auxiliaire utile. Raison et sentiment doivent être éduqués par des actes répétés, mais doux, pas violents, et sans impatience. Il ne faut pas faire comme celui qui tirait les tiges de son blé, pour les faire pousser plus vite, et qui fit avorter ainsi sa moisson.

Il faut faire ce que la conscience approuve... Dès que *Choúnn* avait p.166 appris une bonne chose, il se précipitait pour la réaliser, avec l'impétuosité d'un fleuve dont la digue est rompue.

Il ne faut ni faire ni vouloir ce que la conscience réprouve... Et si la conscience d'abord hésitante a dit successivement *oui* puis *non*, c'est à son dernier verdict qu'il faut s'en tenir, le premier ne comptant pas.

Les livres canoniques nous ont conservé des solutions de cas de conscience bien intéressantes. Par exemple, dans Mencius... Une armée victorieuse poursuit une armée vaincue. Un jeune archer de la première, reconnaît un vieil archer de la seconde, qui fut le maître de son maître... Prenez votre arc, lui crie-t-il ; c'est-à-dire mettez-vous sur la défensive, car je vais tirer sur vous... Je suis si malade, répond le vieux, que je ne puis pas bander mon arc... Alors, dit le jeune, je ne puis pas user contre vous d'un art que j'ai appris de votre élève ; mais j'ai mission de mon prince... Cela dit, il tira de son carquois quatre flèches, en cassa les pointes, décocha les quatre hampes inoffensives, puis s'en retourna la conscience satisfaite.

2. Ciel. Destin. Lot

@

E. — Une des joies de l'homme supérieur c'est de se sentir irréprochable, et devant le Ciel, et devant les hommes.

Et le malheur, et le bonheur, c'est l'homme qui se les attire (par sa conduite).

Ceux qui marchent dans le sens voulu par le Ciel, prospèrent. Ceux qui marchent en sens inverse, périssent.

Les hommes ne méprisent que les individus qui se sont rendus méprisables, ne ruinent que les familles qui se sont ruinées, ne renversent que les gouvernements qui se sont discrédités. On attribue au vieil empereur *T'ái-kia* cet adage : L'homme peut échapper (par sa conversion) aux maux que le Ciel lui envoie (pour le corriger). Mais il succombera à ceux dans lesquels il s'obstine délibérément.

Le dicton « cherchez et vous obtiendrez, tâchez et vous arriverez », n'est pas général. Il n'est vrai que des biens qui sont en nous, de nature ; de l'humanité, de l'équité et des autres vertus innées. Quiconque travaillera à p.167 développer ces biens, réussira. Mais les biens extérieurs, richesse honneurs et autres, dépendent entièrement du décret du Ciel, de la destinée. Ils viendront d'eux-mêmes à qui *doit* les avoir ; tandis que celui qui ne *doit* pas les avoir, les poursuivra en vain.

Le succès et l'insuccès ne dépendent pas de l'homme. Que je n'arrive à rien, c'est le Ciel *qui le veut ainsi* (destinée).

Tout arrive de par la destinée... mais il faut distinguer la destinée *droite* et la destinée *pas droite*. — Qu'un homme arrivé au terme de sa voie meure de mort naturelle, c'est destinée *droite*. Qu'un autre soit supplicié prématurément, c'est destinée *pas droite* (il s'est attiré ce sort). — De même un homme qui mourrait écrasé par la chute d'un mur au pied duquel il s'est assis, après avoir remarqué que le mur branlait, périrait, par arrêt du destin sans doute, mais par sa faute, donc destinée *pas droite*.

L'élection au trône impérial, le mandat du Ciel, le droit divin, ayant joué un rôle immense dans l'antiquité chinoise, cette question est souvent reprise.

> « *Choúnn* obtint l'empire... Qui le lui donna ?.. Le Ciel, dit Mencius... Mais le Ciel ne parle pas !... Il ne parle pas en paroles, dit Mencius ; il parle par des actions. L'empereur *Yâo* proposa *Choúnn* au Ciel pour être son successeur, et le Ciel l'agréa tacitement. Puis, *Yâo* ayant proposé *Choúnn* au peuple, celui-ci, *influencé par le Ciel*, l'acclama *bruyamment*. C'est ainsi que, sans dire un mot, le Ciel donna à *Choúnn* son mandat.
>
> « C'est toujours le Ciel qui donne le trône. On propose quelqu'un au Ciel puis c'est l'acceptation ou le rejet par le peuple, qui proclame l'arrêt du Ciel. C'est donc le Ciel qui élit ; les hommes n'y sont pour rien. Ce qui se fait sans qu'on

l'ait fait, c'est le Ciel qui l'a fait. Ce qui échoit inopinément, c'est le Ciel qui l'a donné.

p.168 Ces élus à la charge suprême, le Ciel les prépare de loin par de dures épreuves. Amertumes du cœur, souffrances du corps, la faim, la fatigue, déceptions et infortunes. C'est ainsi que le Ciel donne à son élu la capacité qui lui manquait. — Car la virilité vit du labeur et meurt du bien-être.

3. Le Sage. Le Grand Homme. L'homme de valeur. La Voie

@

G. — Le Sage est le maître de tous les âges, parce qu'il enseigne la Voie, laquelle est une, toujours la même, inaltérable, indestructible.

C'est l'humanité (vertu) qui fait l'homme, et c'est la science globale de l'humanité qui constitue la Voie.

C'est donc une illusion de croire qu'il faut chercher au loin un maître de qui on l'apprenne. L'humanité s'apprend sur le terrain, parmi les hommes. Ses maîtres abondent, car tous les hommes l'enseignent. Tous les contacts humains sont des leçons d'humanité. C'est par ces expériences multiples que se forme la science globale.

Que celui qui y vise, se délivre des désirs profanes qui le distrairaient. — Qu'il se rende compte de tout, au fur et à mesure, ne laissant rien d'inexploré derrière lui ; comme l'eau qui remplit tous les creux avant de couler plus loin. — Qu'il aille au fond de tout, et ne fasse pas comme le puisatier qui cessa de creuser, alors qu'il touchait à l'eau, perdant ainsi tout son travail.

L'homme supérieur est toujours mécontent de lui-même, mais n'est jamais malheureux pour cela. Il se dit sans cesse : je ne suis encore qu'un rustre ; je veux devenir comme *Choúnn*; pourquoi n'y arriverais-je pas, puisque p.169 *Choúnn* est arrivé à être *Choúnn* ?!... Plusieurs ont passé toute leur vie dans la pauvreté et le travail, mais toujours consolés par cette pensée qu'ils tendaient à l'idéal.

Alors qu'il est sans emploi, le lettré travaille à élever ses aspirations, à idéaliser ses tendances, visant toujours à la perfection de l'humanité et de l'équité, de la *voie* en un mot.

On n'a jamais ouï dire que personne ait redressé autrui en se courbant. L'homme supérieur, se tient droit et raide. — Il ne suit jamais le vulgaire. — Quand le pouls du monde est régulier, il prête son concours et travaille au bien de son époque. Quand le monde a la fièvre chaude, il s'isole et s'applique à conserver son étincelle cosmique.

Le grand homme va son chemin tout seul. La prospérité ne le souille pas. L'adversité ne l'ébranle pas. Aucune intimidation ne le fait plier.

On admirait la doctrine de Mencius. On lui disait :

> — C'est élevé, c'est beau... peut-être un peu trop haut... avec vous il faut monter jusqu'au ciel. Ne pourriez-vous pas vous accommoder quelque peu à l'humaine faiblesse ?
>
> — Impossible, dit Mencius. La voie est universelle et immuable. Je l'enseigne, je l'explique, j'invite, j'encourage ; me suive qui pourra... Le menuisier apprend à ses apprentis l'usage du cordeau et de l'équerre ; à eux ensuite d'en faire usage correctement... L'archer apprend à ses élèves à encocher leur flèche et à bander leur arc ; à eux ensuite de tirer juste... L'art ne se donne pas.

Être un homme supérieur, cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas être trompé. Le Sage peut être induit en erreur sur les faits, non sur les principes. *Tzèu-tch'ân* (page 126) p.170 était bon pour les animaux. Un jour il remit des poissons vivants à son intendant, avec ordre de les lâcher dans la rivière. L'intendant les fit cuire, les mangea, puis dit à son maître :

> — Quand je les eus mis à l'eau, ils parurent d'abord comme engourdis, puis frétillèrent et disparurent...

Tout joyeux *Tzèu-tch'ân* dit :

> — C'est qu'ils avaient retrouvé leur élément...

C'est ainsi qu'on peut tromper le Sage en s'insinuant dans ses bons sentiments. Mais on ne lui persuadera jamais chose contraire à la droiture.

Confucius préférait deux sortes de disciples, comme plus aptes à profiter de l'enseignement de la sagesse. D'abord les idéalistes, ardents, entreprenants ; puis les sujets calmes, à l'esprit sain et aux mœurs pures. — Il détestait par dessus tout les coqs de village, types uniquement occupés de plaire à tout le monde, minimistes ennemis de toute tendance élevée, dépréciant l'idéal et faussant la notion du bien. Ce sont là, disait-il, les destructeurs (litt. brigands) de la vertu.

4. Les Jôu, économistes. Tcheu mînn, le gouvernement

@

H. — Le peuple avant tout, ensuite les Patrons du sol et des moissons (intérêts majeurs du peuple), en dernier lieu le prince.

Le peuple doit être soigné, comme on soigne les tout petits enfants.

On gagne le peuple en gagnant son cœur, on le perd en l'indisposant. Voici la formule pour gagner le cœur du peuple : lui procurer en abondance ce qu'il aime, et le préserver de ce qu'il hait.

On ne gagnera rien à s'imposer à lui par la force. Il obéira peut-être, mais à contrecœur.

Si les corvées qu'on exige de lui sont pour son bien, le peuple s'y soumettra sans récriminer. S'il faut, pour le salut commun, exiger de lui des sacrifices de vies, il consentira sans se plaindre.

Que tous vénèrent leurs parents et révèrent leurs supérieurs. C'est là toute la politique. Il n'en faut pas d'autre pour pacifier l'empire. Cela suffit.

Pour que le peuple se conduise bien, il faut qu'il ait des moyens de subsistance (terres ou métiers) assurés p.171 et durables. Alors il sera constant et se tiendra tranquille. Ailleurs Mencius dit que tout le monde est honnête quand la récolte a été bonne, et que les brigands pullulent en temps de famine. — Il préconisait l'ancien système agraire *tsìng*, et

le paiement à l'État du neuvième en nature. C'est là la plus douce de toutes les formes d'impôt, disait-il. Jadis quand elle était en vigueur, le peuple chantait, par manière de prière au Ciel « oh ! qu'il pleuve d'abord sur le champ commun, ensuite sur les nôtres ! »

A propos d'un acte d'exaction que Confucius réprouva énergiquement, Mencius dit :

> « Le Maître réprouvait tout procédé inhumain employé par un prince pour s'enrichir aux dépens du peuple. — D'abord la guerre, les batailles et les sièges, cet art se résume en ces mots, faire dévorer à la terre de la chair humaine. C'est là le premier des crimes, celui pour lequel aucun supplice n'est assez cruel. — Ensuite la politique, l'art de faire et de défaire les alliances, qui cause les guerres. Les politiciens sont aussi des criminels. Enfin le troisième crime contre l'humanité, c'est d'ordonner le défrichement des terres incultes et d'y établir des colons desquels on exigera ensuite impôts et taxes pour s'enrichir. Ceux qui font cela, sont de néfastes exacteurs (brigands du peuple).

5. Écoles. Instruction

@

K. — A l'origine, dans les écoles, on enseignait le soin des vieillards, la morale pratique, le tir de l'arc. — Le but officiel des écoles, était que tous apprissent les relations humaines et les devoirs qui en découlent.

C'est un fait d'expérience, que, bien nourris vêtus et logés, mais non éduqués, les hommes se rapprochent de plus en plus des brutes (perdent ce *petit peu* qui les distingue des animaux). Aussi les anciens Sages instituèrent-ils le Ministère de l'éducation, qui fait enseigner au peuple les relations humaines et les devoirs qui en dérivent.

p.172 Le Ciel a voulu que l'enseignement traditionnel fut transmis par les premiers instruits à ceux qui ne l'étaient pas encore, chaque génération le passant à la suivante.

Au Ministre de l'éducation, le vieil empereur *Yâo* dictait ainsi ses devoirs : Récompensez-les, attirez-les, redressez-les, soutenez-les, aidez-les, jusqu'à ce qu'ils sachent se diriger eux-mêmes.

Le même homme ne peut pas enseigner et labourer tout ensemble. Aussi les tâches ont-elles été divisées. Les uns fatiguent leur esprit, les autres leurs bras. Les intellectuels enseignent, les travailleurs sont enseignés. Les premiers doivent, en retour, être nourris par les seconds. Telle est la règle générale.

Il est de stricte justice que le maître qui enseigne gagne sa vie en rendant ce service. Il ne mange pas gratis. Il a mérité son entretien... Car là où il demeure, grâce à lui, les jeunes ont appris à pratiquer la piété filiale et le respect des aînés, la loyauté et la véracité.

Partout où l'homme supérieur passe, il transforme. A son contact, le peuple profite, sans comprendre comment. Résultat de l'action transcendante du Sage, qui harmonise le haut et le bas avec le ciel et la terre.

Pour gagner le peuple, bonne éducation est plus importante que bonne administration. Le peuple craint plutôt le bon fonctionnaire, mais aime le bon éducateur. En le gouvernant, on tire de lui de l'argent. A celui qui l'éduque bien, il donne son cœur.

Le maître ne doit pas seulement être nourri ; il doit encore être honoré. Nourrir sans aimer, c'est ainsi que l'on traite les porcs ; aimer sans honorer, c'est ce qu'on fait pour d'autres animaux. Si on l'honorait, mais par feinte, même alors le maître devrait quitter. Qu'il n'accepte aucun aliment, sans les formes convenables.

A l'instar de Confucius, Mencius se montrait peu difficile pour p.173 l'admission des candidats à son école. Il ne s'informait que peu ou pas de leurs antécédents. Pourvu qu'il lui constât de l'intention sincère d'être instruit, il acceptait. Puis la porte de sortie restait grande ouverte. S'en allait qui en avait assez.

6. Piété filiale

@

L. — Il faut aimer ses parents, non pas jusqu'à la fin de leur vie, mais jusqu'à la fin de sa propre vie.

Quiconque a du sang humain dans les veines, vénère ses parents. — Leur faire honneur, c'est l'apogée de la piété filiale. — Donc se mal conduire, se déshonorer, est un crime contre la piété filiale.

Bien nourrir la bouche de ses parents, ne suffit pas. Il faut nourrir aussi leur cœur ; c'est-à-dire ajouter aux aliments de bons procédés et de douces paroles.

Que personne n'ose changer quoi que ce soit à la formule antique... Pour les parents, il faut s'épuiser, faire tout ce dont on est capable... sans excès pourtant... tout selon les rites... Service rituel des vivants, funérailles rituelles des défunts, offrandes rituelles aux Mânes. — Les rites funèbres sont encore plus importants que le soin filial des vivants.

Il y a, dit Mencius, trois crimes contre la piété filiale... encourager ses parents à mal faire... ne pas soulager leur indigence... rester célibataire et mourir sans postérité. Ce dernier crime est le pire, parce qu'il prive les Mânes des offrandes rituelles auxquelles ils sont censés avoir droit.

L'exagération du principe *parents-enfants* a produit en Chine, le pays de la piété filiale, ce très singulier résultat, que l'autorité paternelle est faible et s'exerce mollement, que l'éducation p.174 est négligée, que la formation des caractères fait défaut. Il est interdit au père d'enseigner son fils. Car, s'il le faisait, il lui faudrait parfois gronder ou sévir, ce qui indisposerait son fils contre lui. Les anciens interchangeaient leurs fils, l'un éduquant celui de l'autre. Cela ne se fait plus, que je sache. Le résultat est que les jeunes ne sont plus éduqués. Mencius interdit toute remarque, toute critique, entre père et fils... de peur de division des cœurs... la chose la plus néfaste qui soit, dit-il.

7. Varia

@

Interrogé sur ce que l'homme doit aux animaux, Mencius répondit... L'homme supérieur donne aux bêtes quelque affection sensible, mais rien de ce sentiment profond qui a nom l'humanité, moins encore de la tendresse.

La tendresse du cœur doit être réservée pour les parents, l'humanité calculée et pesée pour les semblables, quelque affection peut être vouée aux animaux.

Du devoir, notion peu précise dans l'antiquité, Mencius a dit ceci : Faire d'abord son devoir... et parmi les devoirs, celui qui presse davantage.

Mencius osa dire tout haut que l'epikeia est parfois licite en matière de rites. Il distingua le principe qui est inflexible, et le cas d'exception motivé. Il traita de loup, un rigoriste qui prétendait qu'il fallait laisser sa belle-sœur se noyer, plutôt que de la sauver en lui tendant la main, les rites interdisant ce contact (en temps ordinaire). A certains qui prétendaient que la doctrine de la moyenne n'admettait aucune exception, il dit que personne ne violait cette règle pis qu'eux, puisqu'ils défendaient leur opinion extrême avec obstination et refusaient toute concession. Ceux-là manquent de moyenne, conclut-il, qui se cramponnent aussi exclusivement à une manière de voir.

A un voleur de poules qui volait une poule chaque jour, et qui lui promit de n'en plus voler qu'une par mois, puis de se corriger entièrement l'année suivante, Mencius dit : puisque vous savez que c'est mal faire, pourquoi ne pas vous corriger de suite, pourquoi attendre à l'an prochain ?

@

CHAPITRE X

Mei-ti

@

p.175 Je cite ici cet homme, à l'âme droite, au noble cœur, uniquement comme témoin irrécusable des deux grands cultes de la Chine antique, culte du Souverain d'en haut et culte des Mânes. Pour le reste, je renvoie à HCO, L. 24, où j'ai parlé de lui au long. — *Mei-ti* n'a pas écrit lui-même. Il vécut durant la seconde moitié du cinquième siècle et mourut avant l'an 400 probablement. Il fut donc contemporain de *Tzèu-seu* et précéda *Móng-tzeu*. Ses admirateurs et imitateurs recueillirent la substance de ses discours, et y ajoutèrent bon nombre de chapitres au cours du quatrième siècle.

A. — Chapitre sur la *Volonté du Ciel*. — Actuellement quand il y a quelque retenue chez les princes et les officiers, c'est qu'ils ont peur les uns des autres. Quel petit motif !.. Le grand motif de se bien conduire, partout et toujours, ce devrait être la crainte du Ciel, du Seigneur du monde, de Celui à qui personne n'échappe ; qui voit tout ce qui se fait, dans les bois et les cavernes, dans les ténèbres et les lieux où il n'y a pas de témoins. Il faudrait contenter le Ciel, et pour cela faire sa volonté. Or, que veut-il, le Ciel ? Il veut la justice et interdit l'injustice. Il fait prospérer les justes et périr les injustes. Il a, sur la terre, un représentant (l'empereur), chargé par lui de maintenir l'ordre et la paix. L'antiquité savait bien cela, et obéissait au Fils du Ciel pour contenter le Ciel. Le résultat de cette obéissance commune, fut que les hommes s'entr'aimaient, s'entr'aidaient et étaient bénis ; tandis que maintenant ils se haïssent et se font tout le mal possible les uns aux autres, et sont maudits. Les bons empereurs de jadis vénéraient le Ciel en haut, servaient les Mânes glorieux au milieu, et aimaient les hommes en bas (de l'échelle). En retour, le peuple les aimait et les vénérait, eux, comme chargés du culte du Ciel et des Mânes, comme des

intermédiaires qui attiraient sur lui les bénédictions d'en haut. La grande loi du gouvernement était alors p.176 « pratiquer et faire pratiquer l'humanité et la justice ». On demandait au Ciel la noblesse des sentiments et la sagesse dans les jugements. Car c'est du Ciel que viennent la noblesse et la sagesse. Toute justice descend du Ciel. L'humanité et la justice sont ce que le Ciel exige. Lui qui aime tous les êtres et qui fait du bien à tous. Lui de qui provient tout don, fût-ce le plus minime (litt. la pointe d'un poil)... Oui, les princes anciens aimaient leur peuple, et lui faisaient vénérer le Souverain d'en haut, les Monts et les Fleuves, les Mânes glorieux. En retour, le Ciel leur donnait ce qu'ils désiraient, ce qui leur était utile, et les faisait prospérer... Tandis que l'unique souci des princes de ce temps, paraît être d'exterminer les petits pays absolument innocents, uniquement pour piller et pour s'arrondir (HCO page 211)... Afin de remédier à cette situation intolérable, il faudrait en revenir au système antique... refaire de la volonté du Ciel la loi suprême... Observer les règles dictées par le Souverain d'en haut... La volonté du Ciel, c'est le code de l'équité.

B. Chapitre sur les *Mânes Glorieux*. — Après le mépris de la volonté du Ciel, la cause principale de la triste situation de l'empire, c'est l'oubli des Mânes Glorieux, c'est l'impiété de certains qui vont jusqu'à mettre en doute leur existence, et nier ces apparitions des Mânes, qui eurent tant de témoins, qui furent enseignées aux enfants par leurs parents dans les familles et par les maîtres dans les écoles, qui furent insérées dans l'Histoire (HCO page 211). L'existence des Mânes et la vérité de leurs apparitions, est un fait prouvé par ce qu'il y a de plus solide en matière de preuves, les yeux et les oreilles de nombreux témoins, et des suites palpables. Et combien cette foi était vive jadis, les chants du livre des Odes suffisent pour le prouver. On peut dire en général des écrits des Anciens, que les Mânes Glorieux sont nommés, une fois au moins, sur chaque pied de la soie, sur chacune des planchettes qui servaient à écrire. On croyait non seulement à leur existence, mais à leur présence, à leur surveillance. « Dans les lieux les plus cachés, dans les appartements les plus retirés, là où personne ne te voit, les Mânes

t'observent. » Cette foi fut jadis le fondement de la paix publique. On l'a sapée, malheureusement, pour s'excuser de mal faire, pour gagner des complices. Le résultat pour l'État est néfaste au possible. Si l'ordre doit être restauré, il faudra raviver la croyance à l'existence et à la surveillance des Mânes.

@

CHAPITRE XI

Sûnn-Tzeu

@

Troisième siècle. — Voyez HCO, L 34.

p.177 J'ai exposé, dans HCO page 267, la carrière de *Sûnn-k'ing*, vulgo Maître *Sûnn*. Cet homme sauva le Confuciisme, lequel, sans lui, se serait éteint comme s'éteignent les utopies. Mais il ne le sauva qu'en l'altérant profondément en certains points, tellement que les Confuciistes auraient dû l'excommunier. S'ils ne le firent pas, c'est que, par politique, *Sûnn-tzeu* afficha toujours un certain respect du grand Moraliste ; c'est parce que, par politique encore, *Sûnn-tzeu* ne contredit jamais en propres termes la doctrine du Maître, mais se contenta d'enseigner la sienne sans faire remarquer qu'elle lui était contraire. Confucius s'en étant ainsi tiré avec la face, les Lettrés vouèrent à *Sûnn-tzeu* un brin de reconnaissance et lui concédèrent un coin dans leur panthéon ; mais, avouons-le, dans le quartier des suspects non juridiquement convaincus. De fait *Sûnn-tzeu* ne voulut rien savoir des dadas chers à Confucius, étoile polaire, humanitarisme, etc. Ce fut un praticien, au cœur sec, à la main dure. Il rappelle souvent *Lào-tzeu*, et prépare l'entrée en scène des Légistes. J'ai dit, HCO page 276, que, sans conteste, c'est *Sûnn-tzeu* qui a inspiré au gouvernement chinois, le traditionalisme aveugle, la phobie des innovations, qui le caractérisèrent pendant deux millénaires. *Sûnn-tzeu* est responsable de l'exclusion des étrangers, de la si longue fermeture de la Chine, de sa résistance obstinée à la prédication du Christianisme, etc. — Vous trouverez, HCO, L 34, l'exposé systématique du Confuciisme pragmatique de *Sûnn-tzeu*. Ici je me bornerai à citer les textes typiques de son traité long et obscur.

C. — D'emblée *Sûnn-tzeu* proclame que l'essentiel, ce n'est pas le cœur, mais la conduite. La vérité, c'est chose bien abstraite ;

l'humanité, c'est chose trop subjective. La chose positive, la seule dont le Sage doit s'occuper, c'est d'inculquer les rites et l'équité, les rites en vue de l'équité, l'équité par les rites, ces règles pratiques qui obligent chacun à concéder à chacun ce qui lui revient, conformément aux catégories et aux relations naturelles.

Le cœur, les aspirations, les vertus, sont choses insaisissables, dont on s'occuperait bien en vain. Mais la conduite d'un chacun est chose palpable, qui peut s'enseigner et être contrôlée. Donc penser n'est rien, spéculer est dangereux, tendre à l'idéal est pure chimère. Il faut enseigner le code des rites officiel, puis contrôler leur mise en pratique... « Mieux vaut écouter un précepteur durant une seule minute, que méditer durant un jour entier. »

D. — Et pour ce qui est du précepteur, que *Sûnn-tzeu* appelle le plus souvent le Maître, il serait coupable de témérité s'il inventait quoi que ce soit, p.178 il serait coupable de mensonge s'il répétait inexactement ce qu'on lui enseigna jadis. Tout précepteur actuel doit avoir appris jadis d'un maître ; et son rôle doit être de répéter, sa vie durant, avec la fidélité d'un écho, sans addition ni soustraction, ce que son maître lui a enseigné... et ainsi de génération en génération... le code des rites restant toujours le même, la matière de l'enseignement étant figée. Le maître doit se borner strictement à prêter sa voix à la tradition, à la transmettre telle quelle à ses élèves, qui la transmettront plus tard aux leurs, et ainsi de suite, sans fin.

Et de qui dérive cet enseignement uniforme, qui doit être transmis sans altération ni addition ?.. Ses formules dérivent, non des premiers empereurs *Yâo* et *Choúnn*, dont il ne nous reste que des textes trop théoriques. Les vraies formules pratiques datent des empereurs postérieurs, à partir de la troisième dynastie (*Tcheōu*). Ceux-là s'appliquèrent à former le monde de leur temps les hommes tels qu'ils étaient... et comprirent qu'on ne gouvernerait que par les rites et les lois. Les rites, préceptes positifs de conduite. Les lois, sanctions pour les obéissants et les délinquants.

La nature humaine fut toujours la même. Elle est encore maintenant ce qu'elle était, du temps de ces premiers législateurs. Elle avait été la même avant eux. Il n'y eut jamais aucune innovation dans la nature humaine, mais seulement parfois adaptation à des circonstances nouvelles. La voie du ciel ne varie pas. Donc les rites et les lois ne doivent pas changer, mais seulement s'adapter, quand il y a lieu. Donc tout enseignement qui ne reproduirait pas à la lettre celui des premiers législateurs, qui sortirait du cadre traditionnel des rites, serait un enseignement faux et corrupteur.

E. — Passant sous silence Confucius, par politique sans doute comme j'ai dit plus haut, *Sûnn-tzeu* accuse *Tzèu-seu* et *Móng-tzeu* d'avoir popularisé les rêveries utopiques de *Yâo* et de *Choúnn*. Il leur en fait un crime, les traite de vils lettrés, etc. Ces gens-là, dit-il, ont si bien prêché leur voie céleste impraticable pour les hommes, que ceux-ci ont fini par oublier la voie humaine pratique, celle que les hommes doivent suivre. C'est de cette voie humaine toute pratique, que ceux qui enseignent doivent être la clarinette.

De même que *Sûnn-tzeu* supprime Confucius en le passant sous silence, de même va-t-il supprimer le *Souverain d'en haut Ciel*, en se passant de lui dans son système qui est un pur naturisme... *t'ien* c'est ce quelque chose d'invisible et d'impalpable qui est dans tous les êtres, et qui les fait ce qu'ils sont (leur nature). Le Sage n'essaye pas de définir cela davantage, car c'est impossible. De la *nature* de chaque être relèvent ses sens naturels et ses propensions naturelles. Dans le creux du corps est logé le cœur qui règle le fonctionnement de cet ensemble. A chaque être revient le droit de vivre et de prospérer selon sa nature. L'unique raison d'être du gouvernement humain, c'est de leur procurer et garantir ce droit naturel.

p.179 Comme il a escamoté le Ciel, *Sûnn-tzeu* escamote les Mânes glorieux. Tout ce que le vulgaire leur attribue, l'homme intelligent sait que c'est pure fiction, vulgo blague.

Quant au prince, roi ou empereur, *Sûnn-tzeu* trouve poétique et

inepte la doctrine de l'étoile polaire (page 33), du gouvernement par le bon exemple, de la Grande Règle. Il exige sèchement que les gouvernants emploient la main, le poing ; obtiennent que les rites soient exactement pratiqués. Les rites ! pas autre chose. Ils furent institués, pour que tout ce que les relations et les degrés naturels exigent, fût fait, et pour qu'on ne fît pas davantage arbitrairement. Ni plus, ni moins ; surtout aucune innovation ! Les rites ont déterminé, pour tous les cas, la quantité nécessaire et suffisante. Le vulgaire ne pouvant pas se contenter de l'impalpable, on lui a prescrit des pratiques palpables. Il doit s'en contenter.

F. — Il n'y a qu'une seule voie (vérité). Tout ce qui en dévie, est erreur. Il incombe à la raison, à la *grande raison* humaine, de distinguer le vrai du faux. — Du moment qu'il n'y a qu'une vérité, toutes les doctrines courantes, les philosophes et les religions, sont fausses. Ce sont des *coins* (sic), des aspects divers de la vérité, incomplets, imparfaits. De là nombre d'aberrations diverses. — L'unique vérité, c'est la nature. Donc, en pratique, vivre conformément à la nature. Confucius a compris et enseigné cela (sic). Et comment y est-il arrivé ?... En se vidant de tout préjugé, en se concentrant, en s'appli- quant dans le recueillement à l'unique étude de la nature. — Dans cet état, on voit clair en toutes choses, on pénètre tous les êtres ; sans sortir de sa chambre, on embrasse tous les lieux et tous les temps. — Là est la clef de tout. C'est le pouvoir de se concentrer ainsi dans son intérieur et de se ramasser tout entier sur son sujet, qui fait l'homme de valeur. Le vulgaire vit éparpillé sur mille détails. Les hommes capables de cette synthèse universelle sont rares. Eux sont les Sages. En tout cas, il ne faut jamais prendre une décision pratique, que quand on en est là. C'est ainsi qu'on pare aux déviations du cœur.

C'est la libre spéculation qui a ruiné l'empire. Jadis il y avait peine de mort, pour quiconque viciait une formule officielle, pour quiconque modifiait la forme d'un caractère. Quand cette rigueur se fut relâchée, les mauvais propos et les désordres pullulèrent. — Quand on réfléchit

et raisonne, il faut toujours s'arrêter là où l'on cesse de comprendre, et se dire cela suffît. Ceux qui passent outre, tombent dans l'erreur ; et ceux qui prétendent enseigner ensuite ce qu'ils ont imaginé, sont des perturbateurs de la p.180 paix publique. Trop souvent les lettrés téméraires ne font que pervertir le jugement naturellement droit du vulgaire.

G. — Donc les rites et l'équité, l'équité par les rites. Elle ne découle pas de la nature humaine, laquelle est égoïste, comme celle de tous les animaux. Pour obtenir de cette nature égoïste le respect du droit des autres, il faut qu'elle soit bridée par la raison et dressée par les rites. Un seul principe doit être inculqué par les maîtres et imposé par la loi, à savoir que tous les individus ont même droit, chacun ayant droit au sien comme moi au mien. Donc que tous se serrent les coudes, ne gênent pas leurs voisins, n'empiètent sur personne. Confucius enseigna ce principe, mais *Tzèu-seu* et *Móng-tzeu* prétendirent qu'il est naturel. Or il est artificiel, produit par la contrainte. Il ne faut donc pas prétendre ramener la nature à sa bonté originelle, laquelle n'exista jamais. Il suffit de l'amener à concéder à autrui autant qu'à soi, son droit à chacun. L'ordre ainsi produit, voilà le bien ; le désordre, voilà le mal. Il n'y eut jamais aucun sage de naissance. Tous les Sages furent des corrigés, qui corrigèrent ensuite les autres.

La nature de l'homme est mauvaise (portée au mal) ; tout son bien est artificiel. Car, de naissance, les oreilles et les yeux convoitent. Il faut donc un maître et une loi qui transforment l'homme, les rites et l'équité étant la voie (c'est-à-dire le moyen et le but de sa transformation). Par les rites, l'homme est apprivoisé, dressé, à céder à autrui, à se conduire convenablement. Tout homme bon est tel, parce qu'il a été dressé ; tout homme mauvais est encore un indompté... Et *Sûnn-tzeu* conclut : Personne n'est bon sans qu'un maître y ait mis la main, comme aucun vase n'est fini sans qu'un potier y ait mis les doigts.

Enfin voici la forme que *Sûnn-tzeu* donna à la *voie moyenne*

confuciiste... L'homme supérieur évite tout ce qui est exagéré, déplacé, excentrique ; tout ce qui n'est pas strictement rituel et équitable. La règle, pour lui, c'est le convenable, ce qui est apte et proportionné, nécessaire et suffisant.

@

CHAPITRE XII

Tòng tchoung-chou

@

Voyez TH page 377, et HCO, L 40.

p.181 Les harangues que ce Lettré du deuxième siècle fit à l'empereur *Où* des Premiers *Han*, en l'an 140 avant J.-C., ont été recueillies sous le titre *Tch'oūnn-ts'iou fân-lou*. Son but fut de redonner créance à certains points importants du Confuciisme, ébranlés ou supprimés par *Sûnn-tzeu* ; surtout le Souverain céleste personnel, les Mânes glorieux protecteurs et vengeurs, l'Empereur étoile polaire du monde humain, etc. Du reste il parle de l'éducation des hommes à peu près comme *Sûnn-tzeu*, et de la consonance universelle tout à fait comme *Láo-tzeu*. Nombre de ses passages sont du Taoïsme pur. — Le rôle que le dualisme *yīnn-yâng* joua, depuis le neuvième siècle environ, subordonné au Souverain céleste mais instrument de son gouvernement, est bien exposé par *Tòng tchoung-chou*, qui ne s'en offusque pas. Il semble que cette conception ait été mise en vogue par la crainte que le Souverain céleste ne se salît les mains en touchant au monde matériel ; crainte qui hanta plus tard les gnostiques. En lisant *Tòng tchoung-chou*, on comprend comment ce dualisme d'abord accessoire, devint peu à peu principal dans l'esprit des philosophes, ruina le théisme primitif et conduisit au monisme des *Sóng*.

H. — Par décret du Ciel, l'homme aime naturellement le bien et hait naturellement le mal. Il peut développer cette nature, mais ne peut pas s'en défaire, puisque le Ciel l'a fait ainsi. Comme on peut faire engraisser ou maigrir le corps, mais non lui faire changer de peau.

Le Ciel a voulu que l'homme fût naturellement humain, équitable et noble ; différent ainsi des animaux qui n'agissent que par souci de conserver leur vie et d'augmenter leur bien-être.

L'homme doit faire valoir ces dons du Ciel dans sa conduite, à la lumière de sa raison.

Amour du bien, haine du mal, sentiment aigu de l'honneur, ces choses-là l'homme ne les aurait pas, si le Ciel ne les lui avait pas données.

K. — L'unité, c'est le principe, c'est l'origine. Le principe est la racine de tous les êtres, l'homme y compris. p.182

Le Ciel traitant l'Empereur en fils, on appelle celui-ci le Fils du Ciel.

Le Ciel est aussi l'ancêtre des hommes.

Le Ciel n'a pas produit le peuple pour que celui-ci appartînt au prince. Il a produit le prince pour le bien du peuple.

Le prince est le cœur du peuple ; le peuple est le corps du prince.

Que le prince considère comme son devoir principal, de ne pas intervenir (de laisser faire), de ne pas chercher son intérêt particulier.

Le ciel et la terre sont la racine des êtres. Les ancêtres sont issus d'eux deux.

Le ciel et la terre ont produit les êtres, pour qu'ils servent à l'entretien de l'homme.

L. — Dans l'homme, l'égoïsme et l'altruisme coexistent, comme le *yīnn* et le *yâng* coexistent dans le ciel. L'homme doit se conformer à la *voie du ciel*. — Or le ciel ne laisse pas la roue des deux modalités tourner à l'aventure ; il la règle. Qu'ainsi l'homme règle son intérieur. — Le bien est contenu dans la nature de l'homme. Il s'agit de l'en tirer. Comme on tire le grain de la paille par le battage, le fil du cocon par le dévidage. — Le vulgaire ne sait pas comment faire cette opération. Au maître de lui apprendre à tirer de sa nature ce qu'elle contient de bien. Procédés artificiels.

M. — La voie du ciel, c'est se conformer à la nature... l'humanité, c'est cette conformité aux désirs du ciel exprimés par la nature...

l'équité, c'est la conformité de l'action humaine aux temps du ciel, l'opportunité... *Tòng tchoung-chou* semble identifier la moralité avec l'opportunité. Est bien, ce qui est opportun ; est mal, ce qui ne l'est pas.

Il explique la consonance des hommes avec le ciel, par la présence, dans l'homme, d'une parcelle de la substance céleste. Cette parcelle résonne, quand le ciel donne sa note. Comme la corde accordée en *koūng* de nombreuses cithares, se met à vibrer quand une cithare donne la note *koūng*.

Tòng tchoung-chou insiste pour que le culte officiel du Ciel et des Mânes soit plus chaud que le rit glacial de *Sûnn-tzeu*. Il devrait sortir du cœur.

@

CHAPITRE XIII

Wâng-tch'oung

@

Vers l'an 90 de l'ère chrétienne. Voyez HCO, L 44 et 45.

p.183 Lettré de marque, aigri par l'infortune, devenu incrédule et fataliste, *Wâng-tch'oung* composa un volumineux ouvrage, *Lúnn-heng* la Balance des discours, dans lequel il critiqua tous les propos de ses contemporains qui lui parurent déraisonnables. Quelques passages extraits de ce livre doivent trouver place ici.

P. — Le destin de l'homme est fixé, dès le moment où ses parents, en l'engendrant, lui communiquent, avec sa part de *k'í*, son lot de *kî* faste et de *hioūng* néfaste. [Pour *Wâng-tch'oung*, le *k'í* est une substance ténue, de l'ordre des vapeurs ou fumées.] Si son destin est faste, sans qu'il fasse aucun bien, l'homme aura du bonheur. Si son destin est néfaste, quelque peine qu'il se donne, l'homme aura du malheur.

Le vulgaire dit : Ceux qui font le bien sont heureux, ceux qui font le mal sont malheureux. C'est le Ciel qui rétribue ainsi les actions des hommes. L'homme agit, et le Ciel le bénit ou le punit selon ses œuvres... Cela n'est pas vrai.

Les lettrés disent : Le Ciel c'est du *k'í*. Il n'est pas très éloigné des hommes. Le bien et le mal que ceux-ci font, le Ciel le sait aussitôt, et les traite en conséquence... La vérité est que le Ciel n'est pas du *k'í*. C'est le firmament visible, en haut, très loin des hommes.

L'homme vit dans l'espace médian entre le firmament et la terre, comme les puces et les poux dans un vêtement, comme les fourmis dans le sol.

Le vulgaire croit à la divination par la tortue et l'achillée. On dit que par la tortue on interroge le ciel, et par l'achillée la terre. Par ces êtres

transcendants, disent-ils, on interroge le ciel p.184 et la terre... Eh bien je demande : Avec quelles oreilles le ciel et la terre écoutent-ils ? avec quelle bouche répondent-ils ? Qu'on me les montre !

R. Le vulgaire dit, qu'il faut faire des offrandes, et que ces offrandes portent bonheur ; que si on ne fait pas d'offrandes, on n'a que des malheurs. — Il prétend que les défunts sont doués de connaissance, boivent et mangent ; que les vivants doivent les traiter comme des hôtes ; que s'ils les traitent bien, les défunts contents font du bien à leur amphitryon. — Je dis qu'on fait bien de faire des offrandes, et mal de croire les raisons susdites. On doit faire des offrandes, pour faire quelque chose, pour faire ce qu'on peut, en l'honneur des défunts, voilà tout. Les morts sont dépourvus de connaissance, et ne peuvent ni boire ni manger. — Pour ce qui est des sacrifices offerts au Ciel, si le Ciel avait un corps, une bouche, et pouvait manger, il mangerait ce qu'on lui offre (or il ne le mange pas). S'il n'a pas de corps, mais est fait de *k'í*, comme disent les lettrés, alors il n'a pas de bouche et ne peut pas manger (pourquoi donc lui offrir des victuailles). Et si l'appétit du ciel et de la terre était proportionné à celui des hommes, étant donné ce que mange et boit un homme haut de 7 à 8 pieds (pied des *Hán*), quelles platées et quelles potées faudrait-il servir au ciel et à la terre, dont le corps est immense, pour les rassasier ? Le bœuf qu'on immole sur leur tertre, ne serait pour eux qu'une bouchée...

Les morts ne deviennent pas *koèi* comme on le prétend. Ils sont dépourvus de connaissance, et ne peuvent pas nuire aux vivants. — Il en est du *k'í* qui constitue l'homme, comme de l'eau qui a deux états et deux noms. Solidifiée, on l'appelle glace ; fluidifiée, on l'appelle eau. Ainsi en est-il du *k'í*. Solidifié, c'est un homme ; après la p.185 mort, il se résout en quelque chose qu'on appelle *chênn* (état vaporeux). — Le principe vital est renfermé dans le corps de l'homme, comme le riz dans un sac. A la mort, le corps se décompose, le principe vital s'évapore ; c'en est fait ; comme d'un sac troué dont le riz est éparpillé, il reste une loque. — Depuis l'origine du ciel et de la terre, que d'hommes ont

passé. S'il restait de chaque homme un *koèi*, je ne pourrais plus sortir, sans écraser autant de *koèi* que je ferais de pas. — Mais on a vu des *koèi*, dites-vous. Ce qu'on a vu, ce ne sont pas des âmes d'hommes morts, ce sont des visions subjectives. Quand l'esprit est malade, il devient chagrin et craintif. Du chagrin et de la crainte naissent des fantômes, qui n'ont rien d'objectif. — Il ne reste de l'homme, après la mort, que du *k'í* semblable à une vapeur, à une fumée.

@

CHAPITRE XIV

Tchouhisme, 12e siècle

@

p.187 Tous les textes de ce chapitre sont tirés des Œuvres de *Tchōu-hi* et de ses Discours. Voyez TH pages 1632 à 1639 ; et HCO, L 71. — Je vais résumer, ci-dessous, le système...

1. Norme et matière

@

A. — L'univers et tous les êtres qu'il contient, sont composés de deux principes coéternels, infinis, distincts mais inséparables. *Tchōu-hi* les appelle *lì* et *k'í*, norme et matière. *Lì* est un principe d'action, d'évolution, dans un sens défini ; principe inhérent à la matière. *K'í* est cette matière, ténue, aériforme, à laquelle la norme adhère, son appui, son soutien. La norme est nécessaire, aveugle, inconsciente. Il n'y a pas, entre ces deux éléments, priorité et postériorité de temps, mais seulement priorité et postériorité de dignité. La norme ne tombe pas sous les sens ; la matière tombe sous les sens. La norme est illimitée. La matière est aussi illimitée quant à soi, mais dans les individus elle est limitée, et limite, pour un temps, une portion de norme, laquelle retourne au grand tout, quand le composé se dissout.

Lào-tzèu et les Taoïstes font sortir leur Principe de 無 le non-être, le néant absolu ; du Principe sortent des êtres éphémères mais réels. Les Bouddhistes posent en principe 無 le non-être, le néant ; mais un néant dont rien ne sort, que des illusions ; il n'y a pas pour eux d'êtres réels. *Tchōu-hi* nie le néant absolu primordial, et pose en principe l'éternité de la norme et de la matière. Cette dernière fut d'abord, selon lui dans un état de ténuité telle, qu'elle était imperceptible. Il appelle cet état primordial nébuleux p.188 *T'ai-hū* la grande raréfaction, ou *T'ai-hoûo* la grande harmonie, ou même *Oû* le néant, néant relatif, pas

absolu, car il est bien entendu que la grande raréfaction ne signifie pas absence de matière. Comme la vapeur se condense en eau, ainsi la matière primordiale se condensa avec le temps, et produisit les êtres... Distinguer l'être et le non-être, comme deux entités qui auraient existé successivement, c'est inepte. La norme et la matière ont toujours existé. Devenues, concrètes, elles constituèrent *T'ai-ī* la grande Unité, sorte d'animal immense, qui engendra tous les êtres. On l'appelle aussi *Hoûnn-lunn* le Chaos primitif, ou *T'ai-tch'ōu* le grand Commencement, ou *T'ai-í* la grande Mutation, ou *Yuân-k'i* matière primordiale (contenant la norme). Sous l'impulsion de la norme, la matière évolue selon deux modes alternatifs, qui sont le *yīnn* et le *yâng*, lesquels produisent les *où-hing* cinq agents.

La norme et la matière coexistèrent de tout temps. Tout être est composé de norme et de matière. La norme ne fut pas avant la matière. La norme ne peut pas exister sans la matière. La norme est plus noble que la matière. La norme n'est pas perceptible, mais la matière l'est. La norme est unique ; elle se diversifie dans les divers êtres. La norme est éternelle, mais réside à temps dans les individus éphémères. La norme et la matière ont coexisté avant que le ciel et la terre ne fussent. Le ciel et la terre sont norme et matière. Norme et matière n'ont pas de limites, sont infinies.

B. — Produits par la grande roue (giration, évolution), les êtres participent la norme universelle, et reçoivent leur part de matière qui les individualise. Quand ils meurent, leur norme rentre dans le grand tout, leur matière se disperse ; aussi l'être qui a cessé d'être, ne peut-il pas redevenir.

Les deux âmes de l'homme, sont toutes deux du *k'í*. Produites par condensation, elles finissent par se dissiper. Seule la norme est immuable et inaltérable, se communiquant seulement, sans se condenser ni se dissiper jamais.

Il n'y a pas, dans l'azur, de Souverain du ciel qui gouverne, quoi qu'en disent les anciens livres. La norme dirigeant, la matière évolue.

Les êtres sortent et rentrent. Comme les godets d'une noria, dont les uns vides redescendent dans le puits, tandis que les autres pleins remontent, la chaîne se déroulant sans cesse.

p.189 La norme étant une, est toujours la même, excellente et parfaite. La variété des êtres et leurs déficits, viennent de ce que leur matière plus ou moins grossière, oppose plus ou moins d'inertie ou de résistance à la norme.

La norme s'appelle aussi *T'ái-ki* le grand axe, parce qu'elle meut tout dans l'univers. Maître *Tcheōu* lui a encore ajouté l'épithète *Oû-ki*, pour exprimer sa nature incorporelle. C'est l'impalpable moteur, qui ne tombe pas sous les sens.

T'ái-ki et *lì* sont synonymes, deux noms différents de la même norme. La norme a préexisté au ciel et à la terre (avec la matière nébuleuse). Le ciel et la terre en contiennent leur part. Tous les êtres en contiennent chacun sa part. Ces parts ne sont pas séparées du grand tout. C'est la norme qui, depuis l'origine, produit le *yâng* en mouvant la matière, et le *yīnn* en l'arrêtant (deux états de la même matière). La norme est immobile. Elle meut la matière. Le mouvement commença avant tous les temps. Impossible de dire si c'est le repos ou le mouvement qui fut en premier lieu.

La norme n'existe pas en dehors de la matière qu'elle meut. Elle n'existe pas et ne peut pas exister séparée.

La norme restant immobile, produit dans le monde des manifestations (êtres), lesquelles ne sont pas à proprement parler successives, vu que, par rapport à la norme centrale immobile, elles sont plutôt simultanées, comme les points d'une périphérie. Ce sont sorties de la puissance en acte, passages du non-sensible au sensible, et rentrées correspondantes. Les parts de norme multiples des individus, sont comme des bourgeons de la norme universelle une, pas réellement séparés. La norme une, a autant de terminaisons, qu'il y a d'êtres. Les normes particulières sont des participations, des prêts. Comme la lune, étant et restant une, se reflète dans mille et mille flaques d'eau.

C. — p.190 Au commencement le ciel et la terre étaient une masse de matière évoluante, tournant comme une meule. Son mouvement de rotation s'accélérant de plus en plus, les parties lourdes se condensèrent au centre et formèrent la terre immobile, tandis que les parties légères furent entraînées vers la périphérie, où elles formèrent le ciel, le soleil, la lune et les étoiles, qui continuent à tourner. La terre est au centre de l'univers, et non au bas, comme certains se l'imaginent.

Le ciel est donc un tourbillon de matière, très raréfiée dans les régions voisines du centre, de plus en plus dense vers la périphérie. La dernière couche est une croûte solide, squelette de l'univers, comme la coquille l'est de l'œuf. Il n'y a pas neuf cieux concentriques comme certains disent, mais neuf volutes de la spirale céleste.

Quant à l'origine du monde actuel, il n'y a pas dix mille ans que la période présente dure. Auparavant il y en eut d'autres semblables, à l'infini. Le ciel et la terre ont toujours été, et ne cesseront jamais d'être. Quand l'humanité est entièrement pervertie, un cataclysme la détruit, et une nouvelle série commence sur la terre nettoyée. Les premiers hommes de chaque période naissent de la matière, par voie de génération spontanée, par l'action des deux principes et des cinq éléments, comme nous voyons chaque jour les poux naître, par génération spontanée, sur le corps de l'homme. *Cháo k'ang-tsie* pense que la période cosmique (kalpa des Buddhistes) est de 129.600 ans. La suite des périodes cosmiques est infinie. La succession du mouvement et du repos, du *yīnn* et du *yâng*, n'a jamais commencé et ne finira jamais.

Le principe actif du ciel et de la terre, est la norme. La norme agit, mais sans penser. Elle est nécessaire, fatale, inconsciente. On l'appelle *Cœur*, en tant qu'elle vivifie. On l'appelle p.191 *Souverain*, en tant qu'elle gouverne tout. Ce que le cœur est au corps de l'homme (premier moteur), le Souverain l'est au ciel. Tous ces termes désignent la norme, principe de tous les mouvements et de toutes les actions. L'action du ciel et de la terre, va toute à produire des êtres. Le ciel, c'est l'azur qui

tourne sur nos têtes. Certains disent qu'il y a, dans cet azur, une personne qui juge les péchés des hommes. Cela ne peut pas se soutenir. D'un autre côté, on ne peut pas dire non plus que le monde est sans maître (puisque la norme le gouverne, maître inconscient et fatal).

Tous les autres êtres naissent, dans chaque période, de la même manière que l'homme. Le *yīnn* et le *yâng* produisent, par voie de génération spontanée, une paire de l'espèce, laquelle paire procrée ensuite sexuellement.

2. Êtres transcendants et mânes

@

D. — *Chênn* signifie expansion. *Koèi* signifie contraction. Ces deux termes désignent l'expansion et la contraction de la matière, pas autre chose... La pluie et le vent sont de bons *koèi-chênn* diurnes. Les sifflements qu'on entend parfois sur les toits, les chocs subits qu'on éprouve sans voir personne, sont de mauvais *koèi-chênn* nocturnes.

L'homme est formé de norme et de matière. Cette matière est double. Le *p'ái* solide issu du sperme, et le *hoûnn* aérien issu de la substance du ciel et de la terre. La norme n'est pas unie substantiellement à la matière. Elle flotte à sa surface, sans se coaguler avec elle. Elle est un prolongement, pas une portion, de la norme universelle... Le concours de ces éléments fait l'homme ; leur séparation le défait. Alors la norme s'étant retirée, la matière se dissocie. Le *hoûnn* monte et se perd tôt ou tard dans la matière céleste. Le *p'ái* descend et se perd tôt ou tard dans la p.192 matière terrestre. Tel un feu qui s'éteint. La fumée monte au ciel, puis se dissipe. Les cendres restent, puis se dispersent. Dire que l'âme survit après la mort indéfiniment, c'est une erreur buddhique. Il n'y a pas de métempsycose. Chaque fois qu'un homme naît, ses éléments matériels sortent à neuf de la grande source.

Mais alors, qu'est-ce que les revenants, auxquels tout le monde croit

en Chine ? A qui s'adresse le culte des morts, s'il ne reste rien des défunts ? Graves questions, pour la solution desquelles *Tchōu-hi* dut suer sang et eau.

Il en est de l'homme, dit-il, comme d'un fruit, lequel est d'abord cru, puis mûr, puis blet, puis matière décomposée. Un fruit cru se conserve ; un fruit mûr ne se conserve pas... Quand l'homme a vécu jusqu'au terme de ses jours et est mort content, sa matière étant blette se décompose, et tout est fini. C'est là le lot du Sage. Aussi *Yâo* et *Choúnn* n'ont-ils jamais apparu ni fait de prodiges après leur mort. Ils étaient morts pleins de jours, fruits mûrs qui se décomposèrent immédiatement et normalement... Quand l'homme est mort avant le temps, son *p'ái* étant trop cru, ne peut pas se dissiper aussitôt. De même, chez ceux qui ont trop nourri leur *hoûnn*, comme font les bonzes par la méditation, le *hoûnn* étant trop robuste, ne peut pas se dissiper aussitôt. Dans ces cas, le *hoûnn*, ou le *p'ái*, ou les deux, peuvent survivre pour un temps, peuvent faire des prestiges, peuvent se venger, etc. (Voyez page 111). On peut se rendre ces revenants favorables par des offrandes, qui prolongent leur survie. A défaut de ces offrandes, ils finissent par se dissiper, et tout est fini.

E. — Quant au culte des morts, on comprend quel mal dut se donner *Tchōu-hi*, pour expliquer que ce culte est un devoir sacré, alors que ceux auxquels il s'adresse n'existent plus. p.193 Ses disciples le poussèrent à outrance. Si les morts ne sont plus, disaient-ils, à qui sacrifions-nous ? Si rien qui leur ait appartenu, ne se réunit plus, quand nous sacrifions, comme disent les anciens livres (page 426), alors à quoi bon sacrifier ? — *Tchōu-hi* répond : On ne peut pas dire des morts qu'ils ne sont plus, puisque quelque chose d'eux survit dans leurs descendants. Tant qu'ils ont des descendants, ils ne sont pas rien. Eux-mêmes n'existent plus, c'est vrai ; mais ce qu'ils ont donné à leurs descendants subsiste. Les descendants sont comme des boutures de l'ancêtre annihilé. Ils font des offrandes, pour manifester leur reconnaissance de l'acte génératif par lequel leur ancêtre leur a

procuré la vie. L'acte est passé, l'ancêtre n'est plus, la vie et la reconnaissance demeurent... Parfois, quand l'ancêtre n'a pas été aussitôt dissipé (page 192), les offrandes peuvent lui profiter pour un temps. Mais une fois qu'il est dissipé, rien de lui ne se réunit plus pour profiter des offrandes, quoi qu'en disent les anciens livres... Il en est des générations des hommes, comme des vagues de la mer. Chaque vague est elle-même. La première n'est pas la seconde, la seconde n'est pas la troisième. Mais elles sont toutes des modalités de la même eau. Ainsi en est-il de l'homme. Moi qui suis aujourd'hui, je suis une modalité de la norme universelle et de la matière du ciel et de la terre. Mon ancêtre fut, lui aussi, une modalité des mêmes éléments. Il n'est plus. Les éléments restent. Je suis en communion avec lui par communauté de constitution, de norme et de matière. — Ce sophisme posé, tout le reste s'explique... Ainsi les livres disent que les empereurs anciens servent au ciel le Sublime Souverain. Puisqu'ils le disent, dit *Tchōu-hi*, il ne faut pas dire le contraire. Mais il est des choses qu'il ne faut pas vouloir expliquer. Leur norme ayant été la norme universelle, existe encore p.194 maintenant. C'est tout ce qu'on peut dire. — Et les tablettes, ne devaient-elles pas servir de médiums entre les ancêtres et leurs descendants ? Et le représentant du défunt, et les purifications, et les sacrifices ? Et cette assertion si souvent répétée dans les livres, qu'un *Koèi* ne goûte les offrandes que de ses propres descendants (page 105) ? Toujours la même réponse. Si l'ancêtre est bien mort, il a cessé d'être. S'il est mal mort, il existe peut-être encore, et préfère, dans ce cas, la cuisine des siens, pour le temps qu'il survivra. Tous les rites sont pour satisfaire la dévotion des descendants, et s'adressent, somme toute, à eux-mêmes, à la substance de l'ancêtre conservée dans leurs personnes. Car, conclusion finale, il n'y a dans le monde, que norme universelle et matière du ciel et de la terre. Les ancêtres furent en leur temps, des terminaisons de cette norme, des modalités de cette matière. La norme et la matière demeurent, les terminaisons se sont retirées, les modalités ont cessé, tout est dit.

3. Éthique

@

Étant donné le système matérialiste que nous venons de voir, il est clair que, en fait de morale, *Tchōu-hi* ne put connaître et exposer que celle du bon citoyen. C'est ce que nous allons constater. Phrases vagues et creuses.

G. — p.195 La nature et la norme sont une seule et même chose. La norme est universelle. Son prolongement dans chaque être constitue la nature de cet être. La norme étant bonne, la nature est bonne aussi. Si, de fait, les hommes ne sont pas tous bons, mais les uns bons et les autres mauvais, cela tient à la matière dans laquelle la norme est reçue, laquelle matière est plus ou moins pure dans les divers individus... Telle l'eau qui est naturellement pure, paraît pure dans un vase pur, puante dans un vase infect, trouble dans un vase sale... Tel un brillant immergé dans un liquide, reluit si le liquide est diaphane, paraît terne ou s'éteint si le liquide est opaque... Le ciel, comme par un décret, prête à l'homme la norme qui devient sa nature, et sa portion de matière, de la qualité de laquelle dépendront les propensions et passions de cet individu.

La norme et la matière sont inconscientes et inintelligentes. Dans l'homme, un organe, le cœur, partie de la matière, mû par la norme, produit l'intelligence, la perception, la moralité. Le cœur est le lieu, le point, où l'homme pense, sent et juge. Le cœur tient du feu. Son acte est au composé, ce que la flamme est à la chandelle. Les actes intellectuels, sont comme des étincelles, des éclairs, qui jaillissent de la norme, dans l'inconscience de la matière, par l'action du cœur. Ces éclairs d'intelligence causent les émotions, lesquelles sont au composé, ce que les vagues sont à l'eau, des ondulations, des vibrations. Quand la perception, et ce qui s'ensuit, est conforme à la nature de cet individu (norme individuelle), il y a bien. Quand il y a excès ou défaut, il y a, non pas mal, car le mal n'existe pas ; il y a pas bien, parce qu'il y a excès ou déficit, aberration dans l'intelligence ou dans l'application de la norme.

H. — p.196 Nous avons maintenant les données nécessaires pour comprendre le dithyrambe suivant, si toutefois chose pareille peut se comprendre... La substance de l'homme est celle même du ciel et de la terre. Son cœur est le cœur du ciel et de la terre. Par sa norme et sa matière, l'homme est un avec le ciel et la terre. Le ciel, la terre et tous les êtres, sont un avec moi. Car je participe aux mêmes deux principes, aux mêmes cinq éléments qu'eux. Donc le ciel est mon père, la terre est ma mère, les hommes sont mes frères, tous les êtres me sont unis, tout l'univers est avec moi un être unique.

Dans la norme universelle et générale, on peut distinguer certaines normes particulières, par exemple la sincérité, la révérence, la loyauté, la modération, la bonté, l'équité, la politesse, la prudence, la fidélité. Avec sa part de norme universelle, l'homme reçoit aussi quelque chose de ces normes particulières (surtout des cinq dernières, ordinairement appelées les cinq vertus qui caractérisent l'homme), comme il reçoit, avec son lot de matière, quelque chose des deux principes et des cinq éléments.

Ces vertus innées, infuses, modalités de la norme, doivent être développées dans l'homme, 1° par l'enseignement théorique, 2° par l'exercice pratique. Il faut les deux. Le succès dépend de l'application du sujet. Celui-ci doit désirer bien faire, comme l'affamé désire manger, comme l'altéré désire boire. Obliger son cœur à se conformer en tout à la norme, voilà le programme du lettré. Il doit tendre à l'idéal, pour ne pas s'encroûter.

K. — Le cœur de l'homme n'est pas un être immobile. Il est très mobile, au contraire. Il va et vient sans cesse. Il est rarement au logis, trop souvent dehors. Par l'habitude de le garder, on arrive à ce résultat, que quand il doit se décider, il juge clairement. De soi le p.197 cœur est indéterminé ; il se détermine d'après les principes (quand il se détermine comme il faut). Il faut faire violence au cœur pour le garder ; si on lui laisse sa liberté, il se perd. Il faut se fermer au mal, empêcher les mauvais influx de pénétrer dans le cœur, et tenir toujours ferme sa

résolution première de bien agir. La garde du cœur ne consiste pas à être assis comme un soliveau, sans écouter, sans regarder, sans penser. Elle consiste dans la crainte respectueuse, qui empêche le déportement. Quand cette crainte existe, le corps et le cœur se conservent en bon état, l'extérieur et la conduite sont aussi convenables. Cette crainte respectueuse doit dominer l'intérieur et l'extérieur. Il ne s'agit pas de rester assis oisif, comme les bonzes contemplatifs, uniquement occupé à éteindre ses pensées. Il faut seulement garder et régler son cœur, l'empêcher d'aller flâner et vaguer. Le lettré ne doit pas s'abstenir d'agir, sous prétexte de recueillement et de culture intérieure. Quand, dans le cœur de l'homme, la norme céleste règne, alors les mouvements humains s'évanouissent ; ils pullulent, au contraire, si la norme céleste s'éteint. Quand vous avez du loisir, employez-le à examiner comment vous agissez, si vous ne faites pas ce qu'il ne faudrait pas faire, si vous n'aimez pas ce qu'il faudrait haïr. Vous constaterez ce qui en est, en vous examinant vous-même. Quand l'homme ignore que son cœur est malade, c'est qu'il a négligé de s'examiner.

Voilà le système, dans lequel vous aurez pu constater plus d'une contradiction. De sanction, point. D'espérance, pas davantage. Culture du cœur, sans règle déterminée, avec la perspective d'être réduit en fumée, si l'on meurt blet à point.

@

CHAPITRE XV

Doctrine des Jou modernes
de 1200 à 1905

@

p.198 D'après la Philosophie des *Mîng* 1415, et la Philosophie des *Ts'îng* 1717. — Voyez HCO, L. 73 et 76. — J'ai résumé, ci-dessous, le système.

1
Norme et Matière. Principe et Décret. Nature, ensemble des qualités. Les cinq Qualités maîtresses

@

A. — Ce que le ciel donne à l'homme, c'est le décret. Ce que l'homme reçoit du ciel, c'est sa nature. — Quand on envisage le ciel *qui donne*, on dit décret. Quand on envisage l'homme *qui reçoit*, on dit nature. — Le ciel m'a donné son décret, qui reçu en moi est ma nature... Il en va de même de tous les êtres... Leur nature est une part de norme... Norme, décret, nature, ces trois mots désignent une même chose, sous trois aspects différents. — Décret du ciel, et voie du ciel, sont aussi deux termes synonymes. Quand la voie s'actue, ou l'appelle décret. Le décret, c'est un verbe du principe générateur... Nature, décret, norme, voie, sont noms différents d'une seule et même chose.

La nature d'un être, c'est la part de la norme universelle qu'il a reçue. Cette part n'est pas à considérer comme séparée, comme individuellement persistante. Comme l'empereur fait le mandarin par son décret, comme le mandarin est tel par le pouvoir qui lui a été communiqué, ainsi le ciel fait l'être par son décret, et l'être est tel par la norme qui lui est communiquée. — La norme est reçue dans la matière, dont elle est distincte. Le ciel et la terre p.199 (le binôme) sont norme pure. Mais tous les autres êtres sont composés de norme et de

matière. Le décret les fait être ; la norme participée constitue leur nature ; la matière n'est qu'un substratum.

La matière existe et évolue de toute antiquité, changeant de forme sans repos et sans cesse, renaissant toujours la même dans mille êtres successifs divers. La matière est l'enveloppe creuse de la réalité des êtres, laquelle réalité est la part de norme logée dans leur matière. La norme meut la matière. C'est elle qui est le principe de ses transformations et renaissances, de son incessante évolution.

B. — Si la norme et la nature sont une même chose, pourquoi alors employer deux termes différents pour la dénommer ?.. Parce qu'il y a deux aspects différents. La norme, c'est le tout universel ; la nature, c'est ma part individuelle de ce tout... La part de principe, de norme, que moi j'ai reçue du ciel, que je détiens, voilà ma nature. Le caractère nature, est composé de naissance et de cœur. Il exprime l'ensemble des qualités de la norme, reçue à la naissance dans le cœur matériel. Cet ensemble s'appelle la nature. Ses qualités principales sont, la bonté, l'équité, la déférence, l'intelligence. Ce sont là, en moi, autant de participations finies, aux qualités de la norme infinie... La nature et le décret sont une même chose. Le ciel donne son décret, l'homme reçoit sa nature. Comme dit *Tchōu-hi*, la voie du ciel (la norme) a quatre qualités fondamentales, dont l'homme reçoit sa part.

La norme céleste reçue par l'homme et par les animaux étant la même, d'où vient que l'homme et les animaux diffèrent ?.. Ils diffèrent, dit *Tchōu-hi*, p.200 parce que leur matière n'est pas la même. *La matière humaine est plus pure, la matière animale est plus impure*. Par suite, dans l'homme seul, la norme céleste non gênée par la matière, déploie toutes ses qualités. Dans les autres êtres, plus ou moins entravée par la matière, elle ne peut pas déployer toutes ses qualités. Voilà pourquoi les natures des divers êtres diffèrent. *La norme agissante est une ; la matière se prête à son action plus ou moins*.

Si la nature des êtres est une même chose avec la nature du ciel, pourquoi les êtres ne sont-ils pas tous immortels ? et comment expliquer la mort ?.. La nature des êtres, répond *Tchōu-hi*, est une participation de la norme céleste. La mort, c'est le retrait de cette norme, laquelle quitte la matière particulière, pour rentrer dans le tout universel. Elle continue à subsister, mais pas individuelle ; l'individu particulier a cessé d'exister. Il ne faut pas croire que les natures (parts de norme) des êtres particuliers, soient détachées de la norme universelle (pendant qu'ils existent). Ce serait là tomber dans l'erreur des Buddhistes, lesquels croient à une âme individuelle et survivante de chaque être. Que deviendraient l'action du ciel et de la terre, et la succession des deux principes, si l'on admettait que, dans l'univers, les hommes et tous les êtres aient chacun sa nature particulière, son évolution particulière, sa vie et sa mort particulière ? Ne serait-ce pas réduire à néant le dogme de l'unité et de l'évolution universelle ?

p.201 La nature humaine est à la norme céleste, ce que la glace est à l'eau, dit *Tchang-tsai* ; la nature est de la norme immobilisée... Entendue dans ce sens, que la norme céleste est temporairement terminée dans l'individu humain (dans sa matière), cette proposition peut passer. Mais ne l'entendez pas dans ce sens, qu'une portion distincte de norme serait concrétée dans cet individu. Ce serait là l'erreur des Buddhistes (âme individuelle, personnelle). (*Tchōu-hi*).

Le ciel donne son décret, l'homme reçoit sa nature ; décret et nature sont la norme. C'est donc à tort que les Taoïstes définissent la nature de l'homme « un esprit, une âme, qui commença au commencement et qui ne finira jamais ». C'est à tort que les Buddhistes définissent la nature de l'homme « le sentiment de l'existence », et prescrivent d'éteindre ce sentiment, par l'abstention de l'usage et l'extinction du désir.

Quand *Sou-cheu* a dit, que la nature (norme) reçue dans le cœur, est le principe de toutes les illusions, il n'a pas pris garde qu'il parlait

comme les Buddhistes, lesquels tiennent les perceptions pour irréelles. La nature réelle, est le principe de sensations et d'opérations réelles. (*Tchōu-hi*).

C. — Le ciel est notre père, la terre est notre mère, nous vivons entre eux deux. Le ciel et la terre nous ont donné, et notre corps, et notre nature. Tous les hommes sont sortis du même sein que moi, tous les êtres sont en communion avec moi... Le ciel, haut et fort, est père. La terre, basse et douce, est mère. Le ciel m'a donné mon souffle, et la terre ma substance ; je suis leur fils. Par ciel et terre, je n'entends pas le ciel visible et le terre palpable ; c'est de leur essence et de leur action p.202 que je parle. Le ciel puissant agit sans cesse ; c'est lui qui a donné l'être à tout ce qui est. La terre douce agit sans cesse ; c'est elle qui a donné naissance à tout ce qui vit. Ce qui fait la grandeur du ciel et de la terre, c'est qu'ils sont le père et la mère de tous les êtres... Le ciel est *yâng*, la terre est *yīnn* ; ils m'ont donné, pour être mon corps, une matière capable de ces deux modalités. Ils m'ont donné ma nature, participation à leur norme, à leur nature. Ne suis-je pas véritablement leur fils ?.. Tous les autres êtres tiennent aussi leur corps et leur nature du ciel et de la terre. Mais eux sont défectueux, tandis que l'homme est complet. L'homme est le plus parfait des êtres, le plus noble parmi tous les autres qui sont tous ses frères utérins sortis comme lui du sein de la nature. Eux sont imparfaits, moi je suis parfait, mais tous nous sommes fils du ciel et de la terre, et c'est ainsi que je dois les envisager. Tout est sorti du même sein, donc le monde entier est une famille, l'empire entier est une personne... Voilà la doctrine des Lettrés. Tous les vivants font le tiers (communauté) avec le ciel et la terre. Il faut donc leur faire du bien à tous, et ne faire de mal à aucun. (Glose moderne).

La *táo* (voie, principe) c'est la norme, en tant qu'appliquée p.203 aux choses humaines... Norme veut dire ligne, voie veut dire chemin... La voie, la norme, c'est l'ensemble de toutes les lignes, de tous les chemins particuliers... Voie et norme sont des termes abstraits. La voie, la norme, n'existent concrètes, que dans les êtres individuels. *In*

abstracto, on peut en parler, on ne peut pas les voir. La voie n'existe que dans les êtres, elle n'existe pas en soi... On appelle *têi* la part qu'a l'individu à la *táo*. Chaque être renferme sa part de *táo*. Cette part s'appelle *têi*, et ses manifestations s'appellent *hìng*... Au ciel, *têi* c'est la norme complète ; dans l'homme, *têi* c'est la part de norme qu'il a reçue, ce par quoi il est ce qu'il est.

Les cinq qualités maîtresses de la norme-nature, sont la bonté, l'équité, la déférence, l'intelligence, la loyauté. Les quatre dernières sont comme les membres de la première, qui est comme le corps... La bonté porte à aimer, l'équité porte à agir comme il convient, la déférence porte à céder, l'intelligence donne le discernement... Ces qualités sont inhérentes à la norme-nature. Elles sont la norme, sous cinq aspects différents. De soi, la norme est invisible. Traduite en bonté, en équité, en déférence, en intelligence, elle devient sensible. On appelle parfois ces qualités, vertus du cœur, *le cœur étant le lieu ou elles se manifestent.*

2

Les deux modalités de la matière. Régression et progression. Les deux âmes. La vie, et la mort. Le rêve

@

D. — p.204 La composition fait les êtres, la décomposition les défait... Leur entrée dans l'existence n'est pas une venue, leur sortie de l'existence n'est pas un départ (ils commencent d'être, et cessent d'être, sur place). Cependant, comme leur partie plus subtile revient au ciel, et leur partie plus grossière retourne à la terre, on peut dire que ceux qui cessent d'être s'en vont ; c'est une manière de parler... Le commencement nous apprend qu'il y aura fin. La fin nous apprend qu'il y aura recommencement. Comme le printemps et l'hiver, l'hiver et le printemps, se succèdent alternativement, ainsi font la vie et la mort... C'est la norme qui est le pivot de la vie et de la mort. C'est la norme qui est ce qu'il y a de constant dans les êtres. Elle devient visible dans

l'être naissant. Elle cesse d'être visible dans l'être mourant. Elle est visible par la matière qu'elle informe. Après la dissolution de cette matière, elle continue d'exister, mais non comme un être distinct qui serait exempt désormais de variations. (Elle rentre dans la norme universelle, qui se termine simultanément et successivement dans une infinité d'êtres)... La vie et la mort alternent inéluctablement ; ce sont deux phases des composés. Impossible d'échapper à cette révolution fatale. La norme est immortelle. Le composé ne dure pas.

Un disciple demande : La norme du mort est identique à celle du vivant. Qu'on appelle le mort *koèi*, et le vivant *jênn*, la différence n'est que dans le nom. Le vivant vient, le mort s'en va ; le vivant est visible, le mort est invisible ; en réalité, il n'y a pas de p.205 changement ; tout comme les alternances de jour et de nuit ne constituent pas un changement dans la norme céleste. Ceci est-il exact ? — Précisons mieux, répond *Tchōu-hi*. Le mort s'en va, c'est vrai. Il ne change pas, c'est vrai encore, puisqu'il est une terminaison de la norme immuable. Mais ne dites pas qu'il survit comme individu immuable. *L'individu cesse avec la mort. Sa norme rentre et se fond dans la norme universelle.*

Koèi et *chênn* sont les manifestations du pouvoir propre (inné) de la double matière (deux modalités). Si l'on considère les deux stades, *koèi* c'est la perfection du stade *yīnn*, *chênn* c'est la perfection du stade *yâng*. Si l'on considère la matière une, *chênn* c'est sa période d'expansion, *koèi* c'est sa période de rétraction. En réalité, *koèi* et *chênn* sont un même être (la matière évoluante), a dit *Tchang-tsai*.

Koèi et *chênn* sont les opérations du ciel et de la terre (du binôme, de la nature), les manifestations du principe de toutes les genèses et évolutions (de la norme universelle), a dit *Tch'êng-i*.

Koèi et *chênn*, sont deux états de la matière unique qui évolue. Si l'on envisage les deux états, *koèi* c'est l'apogée de la modalité *yīnn*, *chênn* c'est l'apogée de la modalité *koèi*. Si l'on envisage la matière une

qui évolue, sa progression est *chênn*, mais contient en germe la régression *koèi* ; la régression est *koèi*, mais contient en germe la progression *chênn* (voyez le schéma de cette giration, page 141). — Les *koèi* et les *chênn* ne peuvent être ni vus ni entendus (ce ne sont pas des êtres distincts). La genèse et la cessation de chaque être, tient à la concentration et à la dissolution du *yīnn* et du *yâng*. La matière sous ces deux formes, constitue le corps de tous les êtres, qui ne peuvent pas exister sans elle, a dit *Tchōu-hi*.

E. — La matière humaine est *chênn* durant sa période de progression, et *koèi* durant sa période de régression. Durant la progression, le souffle l'emporte peu à peu sur l'humide, puis il y a régression, jusqu'à la dissolution du composé. Il en va de même pour tous les autres êtres. Tous passent par une période de progression puis de régression. C'est là le sens intime des textes classiques (cités dans la première partie)... Quand le composé est dissous, son principe actif (*koèi-chênn* dans l'homme) n'est pas anéanti (il rentre dans la norme)... Tous les phénomènes sont produits par expansion et rétraction, progression et régression. C'est ainsi qu'il faut entendre les termes *hoûnn* et *p'ái*, *chênn* et *koèi*, *k'í* et *t'i* des auteurs plus modernes... Tant qu'il est contenu dans l'être individuel, son principe actif fait un avec lui. Le composé est un seul être, et non deux êtres. Cet être évolue, par progression d'abord, par régression ensuite. La norme de tous les êtres, hommes, animaux, plantes et autres, est une (terminaisons diverses de la norme universelle). Leurs matières individuelles diffèrent. Aux uns est échue une matière mieux disposée, aux autres une matière de qualité inférieure. De là la diversité des êtres... Les *koèi-chênn* remplissent l'univers et sont présents partout, parce que la norme remplit l'univers et est présente partout. Partout l'homme est en communion avec les *koèi-chênn*, puisqu'il participe à la norme universelle. Les *koèi-chênn*, l'homme, tous les êtres, sont un. Pourquoi aller vénérer des idoles dans les pagodes ? L'homme a tout en soi.

p.207 Le corps naît puis meurt, la nature naît puis survit. Ayant été

nature humaine, elle conserve les passions humaines. Ai-je bien dit ? demande le disciple.... Non, répond *Tchōu-hi*. Vos idées sur la nature, sur la vie et le moi, ne sont pas claires. La nature d'un être est une terminaison individuelle de la norme universelle. En ce sens, on peut dire qu'elle naît (dans l'individu), et qu'elle survit ensuite (dans le tout). Mais, quand vous dites qu'après la mort elle conserve les passions humaines, vous parlez en Buddhiste (car vous admettez sa survivance individuelle, personnelle ; vous admettez un moi persistant, une âme immortelle).

F. — Vous dites, le visible et l'invisible, la mort et la vie, le jour et la nuit, impossible d'expliquer ces choses sans admettre deux normes distinctes. De plus, des *koèi* et des *chênn* ayant apparu (pages 409 et 110), comment ne pas croire quelque chose des rétributions d'outre-tombe et de la métempsycose ? Les Sages eux-mêmes seraient-ils incapables de pénétrer ces questions en ce monde ? Peuvent-elles être p.208 résolues sans admettre deux normes ?.. Moi *Tchōu-hi* je réponds : Non, l'explication du visible et de l'invisible, de la mort et de la vie, du jour et de la nuit, n'exige pas qu'on admette deux normes. Remontons jusqu'au premier principe, jusqu'à l'origine, et la chose vous deviendra évidente. Si vous ne remontez pas jusque là, vous n'aurez jamais qu'un système imparfait, et la commodité de l'explication par deux normes distinctes pourra vous séduire. *Koèi* et *chênn* sont les manifestations de l'évolution, les énergies de la matière dans ses deux stades. Des *koèi* et des *chênn* ont parfois apparu, dites-vous. Moi je dis qu'ils paraissent sans cesse, qu'ils se manifestent constamment (forces naturelles, dans l'évolution générale de l'univers, et de chaque être en particulier). Ne concluez pas à la survivance, à une rétribution, à la métempsycose, sous peine de montrer que vous ne savez pas raisonner sainement. Ne dites pas non plus que les Sages ne peuvent pas pénétrer ces questions en ce monde. Posons que la norme universelle existe ou n'existe pas. On ne peut pas démontrer qu'elle n'existe pas. Nous pouvons donc admettre légitimement qu'elle existe. Puisqu'elle existe, elle remplit le ciel et la terre, elle est partout, elle est tout. Et les Sages

l'ignoreraient ? Sur quoi s'appuieraient-ils alors, pour nous prêcher, comme l'idéal humain, le paisible acquiescement au destin (norme, fatalité) ? Pour ceux qui ne croient pas à l'existence de la norme, tous les êtres ne sont que vains fantômes et fausses apparences ; il n'y a rien de vrai, rien de réel. Les Sages ont tous réprouvé cette doctrine. Ils l'ont donc jugée erronée. Car on ne me fera jamais croire qu'ils nous aient menti. — Confucius, dites-vous, a peu parlé de ces choses, comme s'il avait craint qu'on ne les sût, qu'on ne s'en émût... Il n'a pas parlé très explicitement sur la vie et la mort, sur les *koèi* et les *chênn*, c'est vrai. Mais p.209 réunissez tous ses effets authentiques, sur la voie du ciel, sur la nature et le destin, sur les offrandes, et vous verrez qu'il ne s'est pas tu entièrement sur le commencement et la fin, sur le visible et l'invisible. Il en a dit assez, pour que ceux qui réfléchissent puissent trouver la vérité. Il n'en a pas dit davantage, parce que ses auditeurs ne l'auraient pas compris. Il n'a pas eu peur qu'on s'émût. Il n'a rien dissimulé délibérément. Certains l'ont accusé de lâches réticences. Si l'on admettait cela, on irait loin (on pourrait rejeter tout son enseignement, comme n'étant pas certainement l'expression de sa pensée).

Parmi les choses visibles, les actions les plus parfaites sont les rites et la musique. Parmi les choses invisibles, les actes les plus transcendants sont les *koèi* et les *chênn*. Les *koèi* et les *chênn* sont l'action la plus subtile du principe (norme universelle), qui fait tout naître et évoluer. Les rites et la musique sont l'action la plus délicate du cœur humain. Ai-je bien dit ? demande le disciple. — Vous avez très bien dit ! répond *Tchōu-hi*.

G. — L'être commence par le concours du sperme *yīnn* et du souffle *yâng* (qui forment son *p'ái* et son *hoûnn*) c'est là la période *chênn* de progression. L'être finit par le départ du *hoûnn*, et la décomposition du *p'ái* ; c'est là la période de *koèi* régression... *Koèi* et *chênn* ne sont autre chose, que la régression et la progression du *yīnn* et du *yâng*. Le sperme produit le *p'ái*, principe de la régression future, de la décadence. Le

souffle produit le *hoûnn*, principe de progression, d'activité. *Koèi* et *chênn* sont les deux périodes dans tout composé. La séparation du *hoûnn* et du *p'ái*, met fin au composé... l'expression classique, que, lors de la cessation, le *hoûnn* revient au ciel, est à entendre dans le sens de fusion, d'absorption (le *hoûnn*, matière subtile, se fond, est absorbé dans la matière céleste).

Le *p'ái* est d'origine spermatique ; les quintessences puisées par les yeux et les oreilles le nourrissent. Le *hoûnn* est d'origine respiratoire ; le souffle puisé par la bouche et le nez le nourrit. La réunion du *p'ái* avec le *hoûnn* forme un être. Lors de leur séparation, le *hoûnn* et le *p'ái* rentrent dans le *yâng* et le *yīnn*. La composition de l'être date de sa naissance, son arrêt de mort aussi, car la dissolution suit nécessairement la composition. Si l'on dit que le *hoûnn* monte, et que le *p'ái* descend, c'est que le haut est le siège du *yâng*, et le bas celui du *yīnn*. C'est pour la même raison, que les anciens évoquaient le *hoûnn* du haut, et le *p'ái* du bas (simulacres rituels, voyez page 126). La combinaison du sperme et du souffle, fait passer du non-être à l'être ; l'abandon du *p'ái* par le *hoûnn*, fait passer de l'être au non-être.

Le *hoûnn* est une matière chaude, le *p'ái* est une matière froide. Le *hoûnn* est l'énergie du souffle, le *p'ái* est l'énergie du sperme. L'intelligence appartient au *hoûnn*, la mémoire au *p'ái*. Les yeux et les oreilles apportent au *p'ái*, la bouche et le nez apportent au *hoûnn*. L'union du *hoûnn* et du *p'ái* est nécessaire à la vie ; leur séparation cause la mort... Au commencement de toutes choses, la première union du *yīnn* et du *yâng* produisit l'eau, qui est le *p'ái* universel. Depuis, dans toutes les genèses, un *p'ái* (froid) est d'abord produit, auquel s'attache ensuite un *hoûnn* chaud (par l'action de la respiration). Le *p'ái* précède, le *hoûnn* suit. Les auteurs ont parlé diversement sur cette matière. Il faut p.211 tenir pour vrai ce qui est dit dans les Récits de Tsouo (*Tzèu-tch'an*, page 111). D'abord le corps (*yīnn*, *p'ái*) est formé, puis un souffle (*yâng*, *hoûnn*) s'y attache.

Il ne faut pas distinguer deux matières, mais deux états d'une matière qui évolue, repos et mouvement, *yīnn* et *yâng*. Dans l'homme, le sperme est *yīnn*, le souffle est *yâng* ; le *p'ái* (*yīnn*) est passif, le *hoûnn* (*yâng*) actif ; la progression est *chênn* (*yâng*), la régression est *koèi* (*yīnn*). Durant la progression, le *p'ái* obéit, le *hoûnn* commande ; durant la régression, le *p'ái* domine, le *hoûnn* cède. Il n'y a qu'une norme (et qu'une matière avec un double mouvement)... La voie du ciel, la production des êtres, c'est l'action de la norme sur la matière. Dans l'homme, la norme est le principe de vie ; elle est reçue dans une matière plus ou moins pure, selon les divers individus. Le corps est *yīnn*, ses facultés sont *yâng*. Le *hoûnn* est la quintessence du *yâng*, le *p'ái* est la quintessence du *yīnn*... L'homme étant composé, finit nécessairement. Alors le *hoûnn* monte vers le ciel, le *p'ái* descend vers la terre. C'est la mort... Pourquoi dit-on monter au ciel, descendre en terre ? Parce que les exhalaisons chaudes montent, parce que les corps refroidis s'enfoncent. Le dernier soupir chaud (*hoûnn*) monte, le cadavre (*p'ái*) refroidi descend. La naissance appelle la mort, la fin suit le commencement... Le *hoûnn* et le *p'ái* sont tous deux matériels. Ils consistent en une matière demi-solide demi-subtile (analogue à la fumée), le subtil l'emportant sur le solide... Le *p'ái* est primitivement un atome de matière spermatique. Quand un souffle s'est attaché à cette matière, le *hoûnn* subtil s'y développe et se met à agir, produisant la respiration par laquelle il s'alimente. Le *p'ái* tient de l'eau (matière aqueuse). Le *hoûnn* n'y entre pas du dehors, mais se forme dans le *p'ái*, du $_{p.212}$ souffle. Le *p'ái* est inerte, le *hoûnn* est actif. Interprétez d'après ces principes les propositions de ceux (taoïstes) qui disent, qu'un *chênn* fait vivre les plantes, qu'un *chênn* fait l'homme intelligent. (Pour le lettré orthodoxe, le principe de la vie, de l'intelligence, c'est la norme reçue dans la matière, dans le cœur.)

Toutes les opérations ont pour principe le *hoûnn*. Le *p'ái* n'opère pas. On appelle le corps obscur de la lune *p'ái*, parce que ce corps n'émet pas de lumière (la lumière solaire que la lune réfléchit, est comme son *hoûnn*, un *hoûnn* d'emprunt). — Quand le *hoûnn* est monté

au ciel, est-il bien vrai qu'il se dissipe, que rien ne survit ?.. Oui, c'est vrai. Avec le dernier souffle, le *hoûnn* se dissipe, comme avec le feu cesse la fumée, la matière du bois étant épuisée.

H. — *Koèi chênn hoûnn p'ái*, ces quatre termes s'appliquent au même être, à une même matière sous ses deux stades ; comment les distinguer ?... Pour les distinguer, il faut partir des notions de progression et de régression. *Chênn* c'est la matière en progression, *koèi* c'est la matière en régression ; *hoûnn* c'est la matière intelligente, *p'ái* c'est la matière inerte... *Koèi* et *chênn*, c'est la même matière qui se contracte ou se dilate. *Chênn* c'est l'apogée du *yâng*, *koèi* c'est l'apogée du p.213 *yīnn*. La progression est *yâng*, la régression est *yīnn*. *Koèi* et *chênn* sont la régression et la progression dans la matière universelle, *hoûnn* et *p'ái* sont la progression et la régression dans l'individu humain. Dans la progression, *chênn* domine ; dans la régression, *koèi* l'emporte. Quand la matière est usée, le *hoûnn* monte, le *p'ái* descend, et l'être est *koèi*, passé, fini.

Le *p'ái*, c'est l'énergie du sperme ; le *hoûnn*, c'est l'énergie du souffle. C'est par le *p'ái*, que les yeux voient, que les oreilles entendent. C'est par le *hoûnn*, que le cœur pense. Quand les deux énergies *yīnn* et *yâng* sont unies, la norme est présente complète Elle se termine dans le *hoûnn* et le *p'ái*. D'elle émanent, dans le repos, les qualités innées, bonté, équité, déférence, intelligence ; et, dans l'action, la bienveillance, la honte du mal, le respect d'autrui, le discernement des choses... Comme *Tzèu-tch'an* l'a fort bien dit (au 6e siècle avant J.-C., page 111), le *p'ái* est formé d'abord. Ce *p'ái* est *yīnn*. Le *hoûnn*, qui est *yâng*, se forme en lui. Notre doctrine vient donc, par tradition, des anciens Sages. Le sperme et le souffle coagulés, forment l'embryon d'abord inerte. Avec la formation du *hoûnn*, l'embryon s'anime. Quand il est né, l'évolution continue, l'intelligence est produite par le développement du *hoûnn*, le corps est produit par le développement du *p'ái*. La bouche et le nez aspirant l'air, nourrissent le *hoûnn* la vision et l'audition nourrissent le *p'ái* (page 111). L'état p.214 de veille est *yâng*,

le sommeil est *yīnn*. Le mouvement est *yâng*, le repos est *yīnn*. La parole est *yâng*, le silence est *yīnn*. Tout ce qui est *yâng* part du *hoûnn*, tout ce qui est *yīnn* part du *p'ái*. La progression va de l'enfance à l'âge mûr, puis la régression commence. La matière se perfectionne d'abord, puis se dégrade. La naissance est une expansion, la mort est une rétraction. Finalement, le *hoûnn* monte, et le *p'ái* descend.

Quant aux revenants qui font des prestiges, ce sont des *hoûnn* qui ne se sont provisoirement pas dissipés, parce que, séparés avant le temps, ils n'étaient pas mûrs (page 192). Dans cet état, et jusqu'à leur dissolution, ils peuvent faire des prestiges. Ils sont, provisoirement, dans la nature, ce que sont les grumeaux de la pâte (à pain), lesquels disparaissent au cours du pétrissage. Tout évolue. Rien ne dure. Depuis l'origine, à travers les temps, tous les êtres ont été *yīnn* et *yâng*, régression et progression. (Voyez page 192, ce que *Tchōu-hi* a dit des *hoûnn* des bonzes rendus coriaces par la méditation assidue)... La tradition rapporte que, trois ans après sa mort, on découvrit que *Tch'āng-houng* s'était métamorphosé en une pierre. Comme il était mort pour son prince, il est clair qu'une partie de son souffle indigné (son *hoûnn*), avait cristallisé sous cette forme dans son *p'ái*... Certaines concrétions se forment dans les vivants, par suite d'une p.215 maladie, comme les bézoards du bœuf et du chien. Mais d'autres concrétions, comme les aérolithes qui tombent du ciel, comme les sariras recueillis dans les cendres des bonzes après la crémation (calculs urinaires, probablement, les calculs biliaires ne résistant pas au feu), sont des concrétions du plus pur *k'í*. Cela n'est pas proprement merveilleux, car toutes les pierres sont des noyaux de *k'í*. On a vu des végétaux, même des animaux, pétrifiés par les émanations des pierres (incrustations calcaires ou siliceuses). On a vu des hommes pétrifiés, par l'intensité de leur concentration mentale, comme cette femme qui, à force de regarder du haut d'une montagne si son mari revenait, finit par être changée en une statue de pierre, par la concentration de son désir. Maître *Tch'êng* l'aîné a raconté que, en Perse, une ancienne sépulture ayant été ouverte, dans les cendres d'un cadavre décomposé on

découvrit un cœur pétrifié. Quand on l'eut ouvert avec une scie, on y trouva un paysage comme peint. La tombe était celle d'une captive, laquelle, à force d'y penser avec amour, avait ainsi fait figer ce paysage (son pays natal) dans son cœur... On raconte d'un bonze très parfait, que, après son incinération, on recueillit dans les cendres son cœur intact. Quand ou l'eut ouvert, on y trouva une statuette du Buddha, faite d'une matière inconnue (méditation cristallisée)... Dans le cœur d'un autre qui avait été aussi fort adonné à la contemplation, on trouva une statuette de *Koân-yinn.*

I. — La naissance c'est la combinaison du sperme avec le souffle. Le sperme est une substance *yīnn* analogue au sang, qui imbibe et nourrit tout l'organisme. Le souffle *yâng* pénètre tout et donne la conscience. La réunion des deux produit l'homme. Le sperme p.216 produit le *p'ái*, auquel appartiennent les sensations. Le souffle donne au cœur la faculté de comprendre et de penser. Dans le langage vulgaire, on appelle souvent l'ensemble des deux, *hùe-k'i* sang et souffle, énergie vitale. Durant la jeunesse, cette énergie croît constamment. Vers la vieillesse, elle baisse insensiblement. A la mort, le *hoûnn* monte au ciel pour se fondre dans le *yâng*, le *p'ái* descend en terre pour se confondre avec le *yīnn*. Chaque composant revient à son principe. La réunion des deux fait l'être, leur séparation fait cesser d'être. Les anciens faisaient des offrandes et des libations ; offrandes au *yâng*, libations au *yīnn* (pages 90, 111, 126, 146, etc.). Leur idée était de réunir le *hoûnn* et le *p'ái* séparés. Les Rites disent que, réunir le *chênn* et le *koèi*, c'est la grande chose. Le *chênn* c'est le *hoûnn*, le *koèi* c'est le *p'ái*; on les appelle ainsi, parce qu'ils sont les principes des expansions et des contractions... Après la mort, le *hoûnn* et le *p'ái* séparés se dissipent. A la mort, le cadavre restant encore présent pour un temps, les anciens rappelaient le *hoûnn*, comme s'ils eussent voulu le réunir au *p'ái*. Ils n'avaient pas l'illusion que le mort revivrait. Ils ne pouvaient se résoudre à la séparation. Voilà pourquoi ils faisaient des offrandes et des libations au *hoûnn* et au *p'ái*, comme s'ils eussent voulu les engager à se réunir de nouveau (simulacre

rituel)... Quand on appelait le mort du haut du toit par son nom, c'est au *hoûnn* qu'on s'adressait, car c'est le *hoûnn* qui monte. On rappelait, pour l'engager à revenir à son corps, si cela se pouvait. Quand on s'était persuadé qu'il ne reviendrait plus, alors seulement on ensevelissait le corps. On appelait en haut le *hoûnn*, duquel on disait qu'il était monté en haut vers le ciel. On cherchait à le faire revenir du *yâng* céleste (avec lequel il s'était fondu). Comme si on avait espéré une seconde union, nouvelle naissance. On p.217 ne traitait le corps en cadavre, que quand on avait perdu cette espérance. Alors on l'ensevelissait.

L'homme est fait de la même matière que le ciel et la terre. Il diffère des animaux, parce qu'il a reçu la norme entière dans une matière parfaite. Sa tête ronde répond à la voûte céleste, ses pieds plats répondent à la terre qui le porte, ses quatre membres répondent aux quatre saisons, ses cinq viscères aux cinq éléments. L'homme est le plus parfait de tous les êtres. Il fait le tiers avec le ciel et la terre.

Dans la genèse du corps humain, le nez se forme d'abord, car c'est par lui que le souffle (l'air) devra arriver au poumon (pour se combiner avec le sperme, et pour alimenter le *hoûnn*). Ensuite se forment, dans l'homme les yeux, dans la femme la langue (ceci est méchant).

Certains comptent trois *hoûnn* et sept *p'ái*. Cette manière de parler est empruntée à la glose du diagramme *Láo-chou* (voyez pages 28, 29 et 31). Dans ce diagramme, le nombre trois répond à l'est, au bois, au foie, au *hoûnn* (progression) ; le nombre sept répond à l'ouest, au métal, au poumon, p.218 au *p'ái* (régression). *Donc, d'abord, simple affaire de nombres ; trois, nombre du hoûnn ; sept, nombre du p'ái. Puis les taoïstes finirent par admettre trois hoûnn distincts, principes vitaux des trois gros viscères ; et sept p'ái, énergie vitale des sept orifices.*

Dans l'état de veille *yâng*, le *p'ái* est absorbé dans le *hoûnn*, lequel,

sortant par les yeux et les oreilles, acquiert des connaissances nouvelles précises. Dans l'état de sommeil *yīnn*, le *hoûnn* retiré dans le *p'ái*, n'a qu'une mémoire confuse des impressions anciennes. Ces deux espèces de perception, diffèrent à peu près comme différent l'éclairage solaire et lunaire... On rêve la nuit ce qu'on a fait le jour, le cœur et les viscères en conservant une impression... Les rêves émanent des viscères (comme des vapeurs). L'âme, disent les taoïstes, prend ces émanations pour des réalités.

Les rêves naissent de l'attraction ou de l'opposition d'images mentales diverses. Ainsi l'image d'un mouton attirera celle d'un cheval, l'idée d'un cheval attirera celle d'un char. Par opposition, l'idée d'un paisible troupeau pourra évoquer celle d'une tumultueuse bataille. Ce qu'on songe, ce ne sont pas des pensées neuves, mais des choses qu'on a pensées jadis. Le rêve est une espèce de pensée, une reviviscence de la pensée. Un homme qui n'aurait jamais rien pensé, ne pourrait pas rêver.

Il faut le concours du corps (organes des sens), pour percevoir les réalités. L'esprit seul ne perçoit que des images. La pensée exige la contention de l'esprit ; le rêve vient de ce que l'esprit est détendu. Le rêve est une divagation de l'esprit. Comme cet esprit est en communication avec le *yīnn* et le *yâng* universel, dont l'évolution p.219 produit les biens et les maux, les anciens observaient les rêves, pour apprendre par eux ce que le ciel et la terre préparaient aux êtres vivants dans l'avenir prochain (page 73)... Les rêves sont des émotions de l'esprit, produites par répercussion du *yīnn-yâng* universel. L'esprit ne les a pas cherchées au dehors. Elles sont venues l'atteindre au dedans... Le *yīnn-yâng* et les cinq éléments du ciel et de la terre, sont en communication avec le *yīnn-yâng* et les cinq viscères de l'homme, Les rêves sont des divagations de l'esprit. Ils ont leur origine dans le foie, les poumons, le cœur, les reins, etc. Ils sont sanglants quand le *yâng* domine, aqueux quand le *yīnn* prévaut, etc...

3

Le cœur, l'esprit. Le corps, la coque corporelle. La conscience-perception. La pensée, le verbe, la volition. L'émotion, la passion. L'action, le repos, recueillement. Le vide, abstraction. L'annihilation mentale par l'abstraction, oubli du moi

@

K. — La norme n'est pas consciente (consciente-percevante). La matière pas non plus. La norme devient consciente, par son union avec le cœur (matière). La conscience (conscience du moi, perception du reste) jaillit de la matière du cœur, comme la flamme jaillit du suif de la chandelle... La conscience est une émission du cœur... Le cœur est la quintessence de la matière. De son union avec la norme, résulte l'intelligence. Quelle est la nature de cette union ? on ne saurait le dire. Ce qui est certain, c'est que la norme n'est consciente-percevante, que dans le cœur.

p.220 Le cœur est comme un bassin d'eau pure, dans lequel la norme céleste se mire. Si l'eau est trop basse, le soleil s'y mire mal ; si l'eau est trop agitée, il en est de même. Il faut que l'eau soit profonde et calme, pour que le soleil s'y mire bien. Ainsi du cœur.

Vider son cœur et suivre en tout la norme, voilà, en deux mots, le programme du disciple de la sagesse... Vide du cœur et attention à la norme... Pour arriver à voir le fond des choses, il faut d'abord vider son cœur, puis méditer dans le recueillement.

Il en est de l'homme comme d'un vase. Quand le vase est vide, il est capable de recevoir ; sinon, non... Pour que le cœur puisse passer intégralement du repos à l'action, il faut qu'il soit absolument vide. Si des impressions s'y sont logées, celles qui sont entrées les premières s'imposent au cœur, et gênent son libre fonctionnement .. C'est dans leurs vides (vallées) que les montagnes reçoivent les eaux ; c'est dans son vide que le cœur reçoit les impressions... C'est dans leur vide (lit)

que les fleuves et la mer reçoivent les eaux. Se vider, se creuser, est le principe de tout progrès... Un vase vide résonne ; un vase plein ne rend qu'un son mat. Un appartement vide est lumineux, un appartement encombré est obscur. De là la sentence c'est dans le vide qu'est l'efficace »... C'est parce qu'ils sont vides, que les tambours et les cloches résonnent. Plus un être est vide, plus il est transcendant. La transcendance du cœur naît de sa vacuité... Le cœur est le siège de l'esprit, le lieu des communications avec le maître (la norme). Il faut donc qu'il soit vide.

Le cœur de l'homme ressemble au grain de blé (matière qui contient un germe de vie et de développement). C'est le réceptacle de la nature, de la norme. C'est le lieu où naissent les p.221 émotions, passages de la matière de l'état *yīnn* à l'état *yâng* (de la puissance à l'acte). Il en est de même (à proportion) pour les autres êtres (animés). — On dit nature (état naturel), quand il y a repos complet. On dit émotion, quand il s'est produit un mouvement. Repos et mouvement, ont tous deux pour lieu le cœur... De l'émotion naît la passion. C'est l'émotion manifestée au dehors... Mettons que le cœur soit eau, l'état naturel sera l'eau tranquille, l'émotion sera l'eau courante, la passion sera l'eau soulevée en vagues... C'est dans le cœur que l'homme pense. C'est dans le cœur que résident les principes qu'il a reçus du ciel (inclus dans la norme-nature). Quand ces principes sortent de leur repos pour passer en pensées, il y a émotion. Le repos et l'émotion ont pour lieu le cœur.

Parmi les émotions, notons d'abord le verbe du cœur ; le prononcé mental, interne et silencieux ; l'appréhension d'où découleront les pensées et les réflexions. Quand le verbe se porte droit à un objet et s'y attache, il devient volition. Le cœur tout entier suit, se portant vers l'objet. Le cœur qui veut la sagesse, se porte tout entier vers la sagesse. Le cœur qui veut la science, se porte tout entier vers la science. Il l'obtient, parce qu'il l'a voulue, pourvu qu'il fasse les efforts nécessaires.

Toute perception a son origine dans le cœur, et influe par lui sur le corps tout entier ; aussi dit-on que le cœur gouverne tout l'homme. Repos et action se succèdent sans cesse dans le cœur, où réside la nature, laquelle donne p.222 naissance aux émotions ; de là vient qu'on l'appelle le centre. De soi, la nature est paisible. Au contact des choses extérieures, les appréhensions germent, les sept sortes d'émotions naissent. Tout cela se produit dans le cœur, pour en émaner ensuite.

Les cinq viscères de l'homme répondent aux cinq éléments. Le cœur tient du feu. Il est lumineux et mobile. Il n'est pas purement matériel (mais uni à la norme). En tant que viscère, ses maladies se guérissent par les médicaments, comme celles des autres viscères. Mais il est des maux du cœur, que les drogues ne guérissent pas. Ceux-là tiennent à la norme qui réside dans le cœur... Le cœur est l'organe charnu qui porte ce nom en anatomie. Son influx circule par tout le corps. Quand il est sain, il lui profite ; quand il est morbide, il l'affecte. Le cœur réside au centre de la coque corporelle, comme le mandarin au centre de son district, pour le gouverner. Il réside, mais son action s'étend, jusqu'aux pieds, jusqu'aux mains... Que penser du singe (la folle du logis) que les Buddhistes logent dans le cœur ? C'est là une manière figurée de parler des folies, dont le cœur est capable. Après tout, les Buddhistes ont assez bien parlé du cœur, mieux en tout cas que les disciples de *Yâng-tchou* et de *Mēi-ti*... La nature réside dans le cœur, et les émotions y naissent ; aussi écrit-on nature et fît émotion avec le radical du cœur... Il ne faut pas identifier la nature avec la conscience. Il ne faut pas non plus séparer les deux absolument. (La conscience jaillit par intervalles du cœur matière, informé par la norme nature.)

L. — p.223 La paix et le vide produisent la lumière. On les obtient par l'évacuation des passions... Toute émotion leur est contraire... Cependant, ne tombez pas dans les erreurs des Buddhistes et des Taoïstes (annihilation ou éthérisation par la contemplation)... Au temps de Confucius et de Mencius, la formule *s'asseoir pour se recueillir* était inconnue. Si maître *Tch'êng* l'aîné l'a donnée à ses élèves, c'est dans le

sens orthodoxe de *méditation des principes*, non dans le sens hétérodoxe d'*extinction par l'extase*.

Quand *Tch'êng* l'aîné et d'autres maîtres, ont conseillé de s'asseoir recueilli pour clarifier son cœur, c'a toujours été dans le sens de ramasser ses pensées, rentrer en soi, se concentrer dans la méditation... Gardez-vous de vouloir faire comme les bonzes !.. La paix, c'est demeurer chez soi, maître dans sa maison. Les émotions proviennent, ou des visites qui sont entrées, ou des promenades qu'on a faites au dehors... Quand il se recueille, le cœur devient lumineux. Gardez-vous de croire qu'il puisse devenir insensible, comme une concrétion, comme un cadavre... Voici d'ailleurs quel était, au juste, l'enseignement de *Tch'êng* l'aîné, en cette matière. Quand vous n'avez aucune raison de sortir, disait-il, restez chez vous, recueillez-vous, pour vous rappeler les principes, qu'on oublie toujours un peu dans l'action. Que votre esprit ait sa demeure. Quand un homme a dû faire quelque tournée, rentré dans le calme de son domicile, il se p.224 repose. Que votre esprit ait aussi son chez soi, son lieu de repos, dans le cœur.

Le cœur de l'homme est naturellement pensant et mobile. La paix du cœur, dont on parle tant, n'est pas une chose positive, qu'on puisse produire par effort. C'est une chose négative, à savoir l'absence de mouvement. La conscience ne peut pas être abolie. Tout ce à quoi l'on peut arriver, c'est à supprimer l'excès dans les mouvements des passions, dans les pensées, dans les paroles et les actions... Gardez-vous de croire, avec les Buddhistes, que la paix du cœur soit une sorte de nuit mentale, avec extinction de la conscience du moi.

Plus le corps est paisible, plus l'intelligence est lucide. Le calme de la nuit lui est favorable, l'affairage du jour lui est défavorable. La dissipation du jour se calme durant la nuit. Conserver toujours cette paix mentale lumineuse, conduit à la sagesse.

Le cœur est essentiellement mobile. Durant le jour, quand il n'agit

pas il se repose, mais ne s'éteint pas dans son repos. Durant la nuit, quand il ne rêve pas il se repose, mais ne s'éteint pas dans son repos. Même quand le sommeil est si profond, que l'homme devient insensible comme du bois, comme une pierre, comme un cadavre, il n'y a pas extinction. Où sont alors le cœur, l'esprit ? Nous l'ignorons (mais ils ne sont pas éteints).

p.225 Le recueillement des Buddhistes tend à l'extinction, celui des Lettrés tend à l'action. L'extinction est chose absurde et impossible. Quand il n'éprouve aucun mouvement de passion, le cœur n'est pas éteint, mais simplement en repos... C'est d'ailleurs un fait d'expérience, que la méditation des Buddhistes n'aboutit pas à l'extinction, mais à la divagation, à un délire d'imaginations.

Non, le recueillement des Lettrés n'est pas la contemplation des Buddhistes. Il ne prétend pas supprimer la pensée. Il prétend la concentrer, la modérer, la discipliner. Il vise à rendre à l'esprit un calme, qui le rendra ensuite plus apte à s'appliquer de nouveau, à être successivement tout entier à tout ce qu'il doit faire. Ainsi l'empereur *Wênn* des *Tcheōu* était successivement affable à la cour, grave dans le temple, présent à tout, parfait en tout. C'est à cette application calme, que les anciens formaient les enfants dès le bas âge. C'est dans ce but que les rites réglaient tous les mouvements, dans les offices domestiques comme le balayage, dans les exercices des écoles comme le chant et la danse, dans le tir à l'arc où tout dépend de l'attention, enfin et surtout dans les études. Le cœur distrait n'est capable de rien faire ; il est fermé à l'enseignement. La garde du cœur est le fondement de tout, car d'elle dépend la lumière. Voilà pourquoi maître *Tch'êng* l'aîné, la recommandait comme l'exercice fondamental.

p.226 Non, encore une fois, la paix n'est pas le farniente. N'allez pas cesser d'agir, pour jouir de je ne sais quelle quiétude, comme font les Taoïstes ! Ce à quoi vous devez tendre par le repos, c'est l'action calme et aisée. Devoirs de sujet, de père, d'époux, d'ami ; gouvernement

d'une maison ; tout cela est conciliable avec la paix du cœur. Si vous vous retirez parfois et vous asseyez dans le repos, que ce soit pour être ensuite mieux à même de traiter les affaires, au fur et à mesure qu'elles se présenteront. Être toujours prêt à tout faire conformément à la norme, voilà le but du repos. Confucius l'a dit, cette action ordonnée est elle-même une sorte de repos ; on agit sans sortir de son repos intérieur ; on n'use pas son énergie. Telle une barque qui avance portée par la marée montante, et qui s'arrête quand le flot se retire. Tel encore l'homme qui respire ; il inspire quand il a besoin d'air, puis son thorax se repose. Tel encore le maître qui répond quand on l'interroge, et qui se tait quand on ne lui demande rien. Ainsi le sage agit quand il y a lieu d'agir, et se repose quand il n'est pas temps d'agir.

M. Quand la pensée s'applique à la norme céleste, le cœur s'élargit et s'illumine. Quand elle s'applique aux passions humaines, le cœur se rétrécit et s'obscurcit... Quand les passions sont p.227 complètement éteintes, la capacité du cœur devient comme infinie ; cet état ne peut pas s'exprimer en paroles. — Quand la norme céleste resplendit, le cœur est ferme, tout est lucide. . Dans le vide du cœur, l'extérieur et l'intérieur s'unissent... Dans l'eau limpide, un fétu est visible ; dans le cœur pur, la norme est perceptible... Quand le cœur est pur, il est large et calme... Les êtres innombrables trouvent tous asile sous le ciel, toutes les idées trouvent place dans le vide du cœur... Le cœur est comme une source. Quand la source est pure, le ruisseau l'est aussi. D'un cœur réglé ne sortent que des pensées justes... Sous prétexte de méditation, divaguer en pensées, fausse le cœur au lieu de le rectifier. Le cœur du sage n'admet pas, dans son calme, les pensées oiseuses... Plus les passions sont soumises, plus le cœur est vide, plus la matière est purifiée, plus la norme est lucide, plus l'esprit est libre dans ses allures, dégagé qu'il est de toute entrave gênante... Dans les tambours et les cloches, c'est le vide qui produit le son ; dans le cœur, c'est le vide qui produit l'esprit... Retournez le cœur, et, au lieu d'un sage, vous aurez un fou.

Quand le cœur divague, le corps est comme sans maître... Que l'esprit déserte la coque corporelle, c'est chose nuisible... Quand le cœur est si volage, on n'avance pas dans l'étude. Le cœur dirigeant tout, ses divagations, ses absences, ne peuvent être sans inconvénient... Même les disciples de la sagesse souffrent de distractions et de divagations incoercibles du cœur. C'est un mal universel et incurable. Un propos très ferme y remédie (en partie).

Quand le cœur est grand, il ne s'affecte pas. Si un malheur arrive, il ne s'effraie pas. Il ne se réjouit pas de la prospérité, et ne s'afflige pas de l'adversité. Car il sait que la roue tourne p.228 sans cesse, que le bonheur suit le malheur, l'adversité la prospérité.

On ne peut pas se défaire de son cœur. Il faut le morigéner. Comment cela ? En évitant tout mal et suivant tout bien. Bien des hommes savent cela, mais n'agissent pas ainsi. Aussi leur cœur s'en donne-t-il, comme un cheval emballé, comme un treuil déclenché. Il faut traiter le cœur par le calme et la réflexion, de manière à le faire mouvoir régulièrement et paisiblement, comme une porte tourne sur ses gonds.

Le disciple de la sagesse doit supprimer les pensées vagues et flottantes... D'abord faire dans son cœur la paisible lumière, puis étudier. Comme on souffle d'abord la braise, avant d'ajouter du combustible. Si on mettait d'abord le combustible, on étoufferait le feu. Ainsi du cœur... Il n'y a pas de mal dans le cœur ; sur ce point nous sommes d'accord avec les Buddhistes. On distingue le cœur morigéné et le cœur passionné, selon que le cœur agit avec ou sans discernement. La différence n'est pas dans le cœur, mais dans son fonctionnement... Le cœur est un objet éminemment vivant et agissant. Avec toutes leurs méditations, les Buddhistes n'arrivent pas à le réduire à l'inaction. Ils arrivent seulement à le recueillir, de sorte qu'il agisse conformément à la norme. Impossible de le contenir dans une stupide inaction. A chaque objet perçu, il se meut spontanément. La

garde du cœur consiste uniquement à le tenir calme, pour le disposer à agir avec ordre. On ne peut pas en faire un être immobile... La contemplation ne consiste pas à s'asseoir, froncer les sourcils, fermer les yeux, et faire mourir son cœur. Elle consiste à occuper le cœur des grands principes. Ainsi entendue, la contemplation est une action... Divaguer sans cesse, n'habiter jamais dans la coque p.229 du corps, même si l'on ramasse quelques connaissances, c'est sans profit. Tel un marchand qui ferait le commerce en divers lieux, mais qui n'aurait ni famille ni domicile. A quoi lui serviront ses peines ?

La pensée fait pénétrer, la pénétration produit la sagesse. Le travail de la pensée ressemble au forage d'un puits. Le puits donne d'abord de l'eau trouble, laquelle se clarifie peu à peu. Ainsi la pensée s'éclaire au fur et à mesure... La pensée doit réunir et comparer les semblables et les analogues... Elle doit partir du doute initial... Toute science est produite par la pensée. Prolongée, la pensée pénètre. La pénétration fait le sage. Elle s'étend à tout. Elle préserve des fautes... La pensée ne doit pas être forcée, jusqu'à devenir douloureuse (morbide). Mais elle doit être approfondie, pour atteindre jusqu'aux principes. Si elle reste superficielle, son résultat, si elle en a quelqu'un, ne durera pas. C'est pour cette raison que bien des gens qui pensent, n'arrivent même pas à réduire leur propre cœur... La suppression de toute pensée, telle que la rêvent les Buddhistes, est une utopie. Ils n'arrivent qu'à un dévergondage sans frein de leurs pensées, à un état de délire imaginatif... Ne laissez pas divaguer vos pensées. Contenez-les, Gardez-les. Conservez leur résultat... Il en est de ceux qui ne sont pas maîtres de leurs pensées, comme de l'habitant d'une maison éventrée, où qui p.230 veut pénètre par le côté qu'il lui plaît.

Chasser ces visiteurs ne sert à rien ; ils sortent et rentrent, la maison étant ouverte... Un vase vide et ouvert reçoit l'eau, un vase vide mais couvert ne la reçoit pas. Fermez votre cœur, soyez-en maître, et rien n'y pénétrera... Les pensées inutiles doivent être retranchées. Quelque nombreuses qu'elles soient, les pensées utiles ne

causent aucun tort. Non, le cœur ne peut pas devenir un bois mort, une cendre éteinte. Il ne peut pas ne pas penser.

4

Norme, raison ; déviation, passion. La vérité, la rectitude. Excès, déficit. Le bien ou le mal

@

N. — La vérité, c'est la conformité à la norme... La vérité réside dans le cœur... Elle consiste d'abord à ne pas errer, ensuite à ne pas tromper... Elle est la conformité à la voie céleste... La norme, c'est la vérité au ciel. Tous les êtres y participent. Dans l'homme, le cœur en contient sa part. La vérité se trouve dans la norme. Elle est le fruit de l'insaisissable.

La rectitude, c'est la conformité à la voie... La voie, ce sont les cinq principes innés (qualités de la norme, page 203)... Tout ce qui n'est pas conforme à la voie, est dépravé. Tout ce p.231 qui n'est pas bon, équitable, déférent, raisonnable, vrai, tout cela, est dépravé... Qu'on n'atteigne pas ou qu'on dépasse, il y a également dépravation... Entre la rectitude et la dépravation, il n'y a pas un cheveu d'intervalle ; une ligne forme la limite ; tout ce qui la passe, change l'espèce.

La conscience naît du cœur, et s'étend à l'extérieur. On peut l'appeler cœur, en tant qu'elle naît du cœur. On peut l'appeler cœur morigéné, en tant que les qualités de la norme l'imprègnent... La raison se déprave aisément. Sa lumière se conserve difficilement. Il faut l'examiner souvent, pour la tenir pure de tout mélange. Il faut la contenir, la gouverner, la faire reposer et agir par intervalles. Ainsi arrivera-t-on à la faire se tenir dans le juste milieu, entre l'excès et le déficit.

Le cœur et la norme font un. La norme n'a pas préexisté comme un être distinct (individuel). Elle s'est individualisée, en s'unissant à ce cœur. Elle est en lui, comme une lueur qui l'éclaire. Ce point est

compris par peu de gens... Le bien émane du cœur. Le pas-bien est causé par un défaut de la matière, ou par l'ingérence d'une passion ; il émane du cœur lui aussi, mais par accident, indirectement. Avec cette distinction implicite, on peut dire que le bien et le pas-bien émanent du cœur... Vous me demandez si, quand le corps s'émeut, le cœur y est pour quelque chose ? Mais sans doute, puisque c'est le cœur qui émeut le corps.

p.232 Mencius a dit que la nature humaine est essentiellement bonne. *Sûnn-k'ing* l'a déclarée essentiellement mauvaise. *Koung-sounn loung* l'a proclamée indifférente. *Yâng-hioung* a dit qu'elle était mêlée de mal et de bien. *Liôu-hiang* tient aussi pour le mélange. Cela peut être admis dans ce sens seulement, que le bien et le mal sortent d'une même nature (directement et indirectement). L'homme qui suit ses bons instincts, devient tout bon. Celui qui suit ses mauvais penchants, devient tout mauvais. La matière est le cheval du bien et du mal (c.-à-d. les passions de son cœur emportent l'homme ; si elles sont bonnes, elles le portent au bien ; si elles sont mauvaises, elles le portent au mal).

Le cœur est-il bon, est-il mauvais ?.. Par son décret, le ciel donne la norme, qui devient dans l'homme sa nature, laquelle réside dans le cœur par lequel elle gouverne le corps. Le cœur est donc naturellement bon. Mais, parmi ses opérations, les unes sont bonnes, les autres pas bonnes. La faute en est, non au cœur en soi, mais aux émotions qui s'y sont produites. Sous l'empire de ces émotions, l'action du cœur a dévié. Comme une eau qui coule change de cours, et passe de l'est à l'ouest... Le cœur de l'homme est le cœur du ciel et de la terre (étant fait de même matière, contenant une terminaison de leur norme)... Quand on dit que l'adulte doit conserver son cœur d'enfant, cela veut dire qu'il doit rester simple et droit (comme il était quand il naquit)... Les colères, les craintes, viennent de ce que le cœur est dans un équilibre instable, mal calé... Quand la passion l'emporte, le désordre s'ensuit. Alors le cœur est comme un attelage emballé, comme un miroir p.233

exposé (où tout objet se mire)... Le cœur ne peut pas être lié. Il bouge et se meut sans cesse, ne restant pas en place... Désirer avidement manger ou boire quand on a faim et soif, c'est passion. Se modérer en mangeant et buvant, c'est raison. La raison doit soumettre la passion. Raison et passion ont le même siège, le cœur. Les passions sont multiples, la raison est simple... La discrétion dans le manger, le boire et la volupté, vient de la raison. Les passions naissent du sang et du souffle.

L'homme est naturellement raisonnable. Quand il ne l'est pas, c'est que la passion humaine a étouffé en lui la norme céleste... C'est de la passion que vient toute obscurité... Plus les passions sont vives, plus la raison s'obscurcit... La norme est innée, la passion ne l'est pas... La passion se mêle à la raison. Pour celui qui s'étudie, l'essentiel est de discerner ce qui en lui est norme, de ce qui est passion...Ce sont les influences extérieures, qui font germer les passions... La démarcation de ce qui est raison, de ce qui est passion, n'est pas toujours facile. Il faut pourtant s'occuper de ce point avec soin, car, dès que la raison cède, la passion empiète... Quand la raison avance, la passion recule ; quand la passion avance, la raison recule. Impossible de rester immobile, sans avancer ni reculer. Quand l'homme n'avance pas, il recule. Comme deux armées en présence, si l'une fait un pas en arrière, l'autre fera aussitôt un pas en avant. Aussi celui qui s'étudie, doit-il contrôler soigneusement ses passions. Dès qu'il aura constaté un déficit, si petit fût-il, il devra le combler. S'il avance pas à pas, il triomphera à la longue. — L'homme n'a qu'un cœur, toujours le même. S'il est bon aujourd'hui, et mauvais demain, ce n'est pas qu'il change de cœur. C'est que, ce jour-ci, la raison a p.234 prévalu dans son cœur, et ce jour-là la passion. Le cœur lui-même (la norme contenue dans le cœur) est immuable, car il est un avec le ciel et la terre. Tel il a toujours été, tel il sera toujours. — Le grand devoir du disciple de la sagesse, c'est d'éteindre en soi toute passion humaine, de faire cesser les révoltes de la passion contre la raison, d'éviter ainsi les alternances de victoire et de défaite.

Le discernement de ce qui est raison et passion est difficile. C'est vrai... Tout ce qui est passion, ne peut pas non plus s'enlever d'un seul coup. Il faut procéder successivement, comme on pèle un oignon, couche par couche ; comme on prépare une colonne, en écorçant un arbre, en le dégrossissant, pour n'en conserver finalement que le cœur en bois dur.

Les sages s'égosillent à répéter qu'il faut éclairer la raison et éteindre la passion. Un brillant immergé dans l'eau trouble ne luit pas ; tirez-le de cette eau trouble, et il jettera ses feux. Ainsi la lumière de la raison est obscurcie par le trouble de la passion. Examinez donc bien toutes choses. Scrutez votre intérieur. Que votre raison se défende contre la passion, comme un assiégé se défend contre ceux qui l'assiègent. Soyez vigilant, dit maître Tch'êng. Que la vigilance protège la lumière qui est en vous, contre la passion qui menace de l'éteindre.

p.235 Au moment où elle naît, toute pensée est ou bonne ou mauvaise. Elle est bonne, si conforme à la norme céleste. Elle est mauvaise, si empreinte de passion. C'est là le critère...

La passion naît imperceptiblement, puis s'enflamme peu à peu... Elle est en opposition directe avec la raison. Une partie de passion détruit une partie de raison. Une partie de raison contrebalance une partie de passion.

O. — Mais d'où proviennent ces penchants, ces passions humaines ? Grave question !.. Elles ne sont pas contenues dans la norme, c'est certain. Mais, quand il y a erreur dans l'application de la norme, la passion est produite. Les frères *Tch'êng* ont dit : le bien et le mal dérivent tous deux de la norme céleste. Le mal n'en sort pas comme de sa racine. Il est produit par excès ou par défaut dans l'application. Il n'est ni dans la norme, ni dans la nature, ni dans l'appréhension.

La différence du bien et du mal, se produit quand le cœur s'émeut.

Le cœur étant bon, ce qui en sort est bon. Le mal est produit, quand l'émotion est excessive (dépasse la limite). — En ce monde, il y a bien et mal. Le bien est le produit naturel de la norme céleste, le mal est l'excès dû à la passion humaine. Être vertueux, c'est conserver sa norme céleste. Être vicieux, c'est suivre les mouvements de ses passions. Pour conserver sa vertu et éviter le vice, l'important est de scruter avec soin les premiers mouvements de son p.236 cœur... Ces premiers mouvements, sont le moment où le cœur passe du repos à la perception, de la puissance à l'acte. Ils sont extrêmement subtils, presque imperceptibles. Ils sont le point où la raison et la passion bifurquent, le point d'où naîtra le bien ou le mal. Voilà pourquoi les Lettrés ont toujours enseigné, que l'attention à ces premiers mouvements devait être le principal souci. Depuis l'antiquité, tous ont insisté sur l'importance de l'examen de conscience pour reconnaître ses fautes secrètes, et de la vigilance pour juger de la qualité des mouvements intimes au moment où ils se produisent. Car le bonheur suit les bons mouvements, le malheur suit les mauvaises déterminations. Il faut donc étouffer à temps les idées des choses qu'il ne convient pas de faire. Les idées qui resteront étant bonnes, en les suivant on agira bien. C'est là le secret de la prospérité, et pour les particuliers, et pour la société.

Le bien et le mal se distinguent, au moment où le mouvement commence. Car, dans ce mouvement, la norme ou la passion deviennent apparentes. Tout comme le *yīnn* et le *yâng* se manifestent dans le mouvement... Avant le mouvement, il y avait indifférence. Dès que le mouvement s'est produit, il y a bien ou mal... Il faut une grande vigilance sur ces premiers mouvements, autrement l'on peut mal raisonner sans s'en apercevoir. Les anciens l'ont dit et redit... Quand le mouvement incline au mal, c'est la passion qui en est cause. De là les préceptes des sages sur la garde de soi. L'essentiel, en morale, ce sont ces mouvements presque imperceptibles du cœur.

p.237 Le premier mouvement, c'est le passage du néant à l'être, de

l'imperceptible au perceptible... C'est à ce moment, que la norme céleste doit se manifester... C'est à ce moment, que le bien et le mal se distinguent ; au moment où l'émotion naît... Les premiers mouvements sont subtils et obscurs... C'est l'examen qui révèle ce qu'ils sont, bons ou mauvais. Aussi le sage en fait-il une étude approfondie.

Le bien et le mal ne sont pas des espèces distinctes. Le mal sort du bien, comme un rejeton dévié. Il sort du cœur, non par la voie directe, mais par voie détournée. Il est produit de travers. Avant le mouvement, le cœur était tout bon, sans mélange de mal. Il n'y a pas, dans la nature, comme deux germes, le bien et le mal. Tout mal sort d'une bonne racine. Le mal est une déviation. Tel un point de départ unique, mais permettant deux directions ; la fin sera très différente, selon qu'on aura pris à droite ou à gauche... La nature n'est pas mauvaise. En soi, la passion n'est pas non plus mauvaise, mais elle mène au mal, en faisant dévier. Le sage, en p.238 qui la raison domine absolument la passion, n'a plus à craindre les emportements de celle-ci... La passion, c'est une affection déplacée, ou excessive. Ainsi la colère sans raison légitime est passion, la colère excessive est passion ; la colère légitime et réglée n'est pas passion... Etc.

Le bien et le mal procèdent de la même norme céleste. Au fond le mal n'est pas une entité propre. C'est un excès ou un défaut. — La passion n'est pas contenue dans la norme. Elle est produite par un défaut, excès ou déficit, dans son application. Les frères *Tch'êng* ont fort bien dit, que le mal n'est pas une entité positive, mais un trop ou un trop peu. — La norme a un endroit et un envers. S'y conformer, c'est le bien. La contrecarrer, c'est le mal. — p.239 Tous les actes sortent du même cœur, les mauvais comme les bons. Comment cela est-il possible ?.. Comme il est possible de tourner la main. La même main peut prendre deux positions contraires, pronation, supination. — Naturellement la nature se porte au bien ; le mal est passion, non nature.

La racine de tous les actes, c'est la norme céleste. Cette norme est

parfois retournée par la passion humaine. Alors il y a mal. — Les doctrines des hérétiques *Yâng-tchou* et *Mēi-ti* sont-elles essentiellement mauvaises ?.. Non, elles ne sont pas essentiellement mauvaises, car elles sont issues de la norme céleste, de la bonté et de l'équité, qualités de la norme ; mais elles pèchent par excès et défaut. Elles sortent de la norme céleste retournée. — Le bien, c'est le fonctionnement normal de la norme, le mal est le résultat de son fonctionnement anormal. Le bien et le mal sortent de la norme, mais la norme est toute bonne, il serait faux de dire qu'elle contient du mal.

P. — C'est un fait que, dans l'homme, la raison et la passion coexistent. La chose est mystérieuse, la raison seule ayant existé d'abord, sans passion. Tous les sages enseignent, que le but consiste à supprimer la passion, pour rendre à la raison sa pureté primitive. Déjà *Ù le Grand* distingua le cœur morigéné du cœur humain, c'est-à-dire la raison de la passion. C'est parce qu'il est enserré, du fait de sa naissance, dans un corps matériel, que l'homme a des passions (qui naissent de la chair). C'est parce que sa norme est une participation à la rectitude du ciel et de la terre, qu'il a sa raison. Chaque jour de sa vie, raison et passion coexistent en lui, toujours en lutte, avec des alternatives de succès et de revers. De là le bien et le mal dans l'individu, la prospérité et l'adversité dans la société. Il faut empêcher la passion de contrecarrer la raison, p.240 empêcher la raison de se laisser séduire par la passion, et tout ira bien.

Personne ne peut dire l'origine de la norme céleste qui fait l'homme et qui le conserve. La passion humaine sort de la matière, se mêle aux émotions et aux opérations. Elle est difficile à discerner. De là le fait que tant d'hommes semblables agissent d'une manière si dissemblable, que tant d'hommes agissent pareillement alors que leurs sentiments sont tout différents.

Une loi régit tout les êtres, la norme universelle... Ce qui est bien n'est pas mal, ce qui est mal n'est pas bien. Rien ne peut être en

même temps mal et bien... Mais qu'est-ce que le mal ?.. C'est le mal ! On ne peut pas le définir (ce n'est pas une entité positive, c'est un excès ou un défaut). Le bien procède de la norme, le mal de la passion. Conservez le bien, rejetez le mal, voilà en deux mots toute la morale... Examinez-vous sur le bien et le mal. Ce que vous avez fait aujourd'hui, si votre conscience le considère avec paix et sans trouble, c'est bien. Si votre conscience est inquiète, c'est mal... Quand vous n'avez pas autre chose à faire, employez votre temps à scruter vos pensées. Examinez bien s'il n'y en a pas de mauvaises que vous ayez prises pour bonnes, de bonnes que vous ayez prises pour mauvaises. Voyez si vous n'avez pas haï ce que vous deviez aimer, et aimé ce que vous deviez haïr. Examinez-vous, et vous apprendrez à vous connaître.

Je ne saurais définir le bien ; ce que les hommes aiment, je le tiens pour bien. Je ne saurais définir le mal ; ce que les hommes détestent, je le tiens pour mal... Ce qu'on peut dire (sans honte) à tout le monde, c'est bien ; ce qu'on n'oserait pas dire à autrui, c'est mal.

p.241 On peut aussi se rendre compte du bien et du mal dans sa conduite, en l'examinant d'après les principes des Sages.

L'explication par le *yīnn* et le *yâng* ne pouvait naturellement pas manquer... On dit le *yâng* est bon, le *yīnn* est mauvais. Comment cela se pourrait-il, les deux étant modalités d'une même matière ? Mais quand le *yâng* domine en lui, l'homme est bon ; quand le *yīnn* domine, l'homme est méchant. Ce n'est pas que sa nature soit devenu mauvaise. Non. Seulement sa bonté naturelle est oblitérée par l'excès temporaire du *yīnn*. C'est un excès de *yīnn*, qui fit les tyrans *Koèi-kie* et *Tcheóu-sinn*. Comme, dans la nature, le vent noir, les tempêtes qui soulèvent le sable, les ouragans qui déracinent les arbres, viennent d'un excès de *yīnn*. Tandis que la lueur claire des corps célestes, la brise douce, la pluie bienfaisante, procèdent du *yâng*.

5

L'étude, la pratique. S'examiner, se dompter. L'amendement, le renouvellement, le progrès

@

R. — C'est par l'étude constante des principes moraux, qu'il faut conserver sa norme céleste. Dès qu'on se relâche dans cette étude, les passions humaines envahissent. Quoiqu'il en ait honte, l'homme ne peut pas supprimer leurs mouvements.

L'étude doit consister à approfondir les principes, à suivre le bien, à éviter le mal... à faire circuler dans son p.242 intérieur la saine doctrine... à vider son cœur pour que la norme y règne... à agir ensuite parfaitement. Voilà l'important. Qui n'arrive pas à cela, a étudié en vain. Les artisans travaillent en vue de produire des ustensiles utiles. Ainsi doit faire l'étudiant dans ses études ; il doit viser au pratique.

Les facultés les plus subtiles de l'homme résident dans le cœur. Le cœur est très mobile. Il gouverne tout l'homme. Il ne faut pas le laisser s'absenter, aller flâner au dehors, autrement le corps ne serait plus qu'un logis sans maître... Il faut garder son cœur, le protéger contre l'envahissement des passions, l'appliquer à la méditation des principes, car il ne peut pas rester inactif. Le fruit de l'étude, doit être une vie digne, règle par les principes.

Le but de l'étude, c'est de faire revenir l'homme à son origine, qui est la nature, le décret (la norme)... De même, tous les discours des Sages ont pour but unique de décider l'homme à vivre en homme (même sens que ci- dessus).

Il faut étudier, jusqu'à les posséder parfaitement, les traités des anciens et les commentaires des modernes, par exemple ceux des frères *Tch'êng*. Les commentaires doivent être aussi bien sus que le texte. Il faut ensuite méditer la doctrine pour s'en pénétrer, et

s'examiner pour voir si on la met vraiment en pratique. Quand, par cet exercice prolongé, le cœur du disciple est p.243 devenu semblable à celui des maîtres, si ses pensées viennent à s'écarter des leurs, il le sent aussitôt, et se réforme immédiatement. Le but principal de l'étude, doit être d'apprendre à faire le bien et à se défaire du mal.

Pour bien discerner et choisir, il faut avoir bien étudié... C'est l'intelligence des principes qui fait discerner le vrai du faux, comme la balance aide à distinguer le lourd du léger... Si, de nos jours, des Lettrés penchent au Buddhisme, c'est qu'ils manquent de discernement. Sans discernement, on prend un caillou pour du jade, une drogue pour du vin, une erreur pour la vérité... Si, de nos jours, tant d'hommes croient aux revenants et aux prestiges, c'est qu'ils ne s'éclairent pas de la lumière de leur raison... Discernement, règle, garde de soi ; qui a ces trois choses, est comme une maison bien organisée. La règle est la portière. La garde de soi écarte les brigands. Le discernement dirige tout... Vider son cœur, réfléchir, approfondir les principes, tout est là, a dit *Tchōu-hi*. Le résultat de ces actes et exercices divers, c'est le discernement... Il y a un principe dans chaque être. L'être est concret, le principe est abstrait. Il faut l'en tirer.

Quand un point reste obscur et ne se laisse pas pénétrer, il faut y revenir. Il faut y penser le soir, y penser le matin, y revenir le jour suivant. A la fin la lumière se fera. Tandis que p.244 l'étude superficielle et inconstante, ne pénètre rien en mille ans.

L'étude doit viser à l'acquisition d'une science solide, non d'une érudition variée ; à morigéner l'homme, non à l'amuser. Que les étudiants y veillent soigneusement... L'étude doit viser à la perfection, non à l'avantage. Le parfait fait le tiers avec le ciel et la terre, l'avantage ne profite qu'à soi... A sa naissance, l'homme reçoit du ciel en germe la faculté de connaître et d'agir. Le développement de cette faculté dépend de lui. Il sera sollicité par les êtres extérieurs. L'étude lui sera nécessaire, pour triompher de ces sollicitations. Par l'étude, les

principes lui deviendront si familiers, qu'il les appliquera toujours spontanément dans la pratique. Le ciel agit sans réfléchir, l'esprit imbu des principes est toujours prêt... La contemplation paisible des principes contenus dans les êtres, est le plaisir du cœur du sage. Il apprend par elle à tout comprendre dans un acte unique de bienveillance universelle, ce qui est l'apogée de la perfection du sage.

L'étude exige la méditation intérieure, plus encore que l'application extérieure. L'application extérieure peut suffire au littérateur ; elle ne suffit pas au sage. Le sage s'applique au fond des choses, aux principes. C'est cette étude qui le caractérise. Le littérateur se contente d'assortir des analogies et des ressemblances. Ce genre ne saurait suffire au sage. — Dans l'étude il ne faut pas suivre son sens particulier (préconçu). Le sens particulier est passion humaine. Il faut l'écarter, pour faire place à la norme céleste.

p.245 On étudie, directement pour le bien du cœur, indirectement pour le bien du corps. Car, quand les mouvements pervers sont bien réprimés (par l'application à l'étude), la demeure de l'esprit devient pure et lumineuse. Quand le sang et le souffle sont en paix, on est exempt des maladies, et les bons sentiments pénètrent comme l'huile. Alors tout profite. C'est là le sens du texte quand le cœur s'épanouit, le corps engraisse.

Mais les forces intellectuelles de l'homme suffisent-elles pour tout approfondir ? Il se peut qu'elles ne suffisent pas, en pratique. Néanmoins il ne faut pas, en théorie, se poser de limites. Il faut s'appliquer toujours, et y revenir sans cesse. Ainsi l'esprit s'éclairera de plus en plus.

S. — Il faut savoir, avant de faire. Tout comme, pour aller à un but, il faut en connaître préalablement le chemin.

Apprendre n'est pas malaisé ; mais pratiquer ensuite, voilà le difficile... Dire et ne pas faire, c'est badiner. L'important c'est la mise

en pratique. Les paroles vaines n'ont aucune valeur... Quand on sait ce qui est bien, il faut le faire. A force de le faire, le bien devient naturel. On se l'assimile. Quand on ne fait pas le bien (quand on se contente de savoir sans faire), le bien a beau être bien, on reste tel qu'on était, sans se bonifier le moins du monde.

Si bien des hommes, ayant discerné ce qui dans leurs mouvements intérieurs est raison et passion, suivent la passion, c'est qu'ils ne savent pas se maîtriser. Soit deux chemins ouverts devant un homme, un grand et un petit. Au lieu de prendre le grand, il prend le petit, et s'empêtre dans les ronces. Il aurait dû réfléchir avant de p.246 s'engager. C'est sa faute s'il s'est empêtré. Précipitation, inconsidération... Il faut agir d'après la norme céleste, non d'après la passion humaine. C'est la considération et la maîtrise de soi, qui distinguent les sages du vulgaire. Si les sages n'errent pas, c'est qu'ils considèrent toujours et soigneusement toutes choses.

Toute étude qui ne produit pas l'amendement du cœur, est vaine. L'étude doit produire le progrès en vertu. Ce progrès suppose une connaissance grandissante du bien, dont il est le résultat pratique. L'apogée du savoir doit coïncider avec l'apogée de la vertu. — On n'a pas ouï dire que quelqu'un se soit nui par l'étude. Et de fait, comment cela pourrait-il arriver, puisque l'étude réforme le cœur, réfrène ses divagations, éclaire ses obscurités, apaise ses émotions. — L'étude doit produire dans le sage renouvellement et progrès quotidien. Quiconque n'avance pas, recule. Personne ne peut rester stationnaire, sans avancer ni reculer. Seul le sage, parvenu à l'apogée, au terme, pourrait y stationner. — On n'aime que ce qu'on connaît, on ne recherche que ce qu'on aime, on n'obtient que ce qu'on a recherché. Donc, étudier, pour produire en soi l'amour, le désir, la recherche, l'obtention de la sagesse. — Avoir honte de son ignorance, et ne pas faire effort pour en sortir, ne sert à rien. La honte doit produire l'effort, l'effort produira la science.

Il en est des passions, du cœur, comme des inondations des eaux. *Ù le Grand* canalisa les eaux et les dériva. Ainsi faut-il procurer le libre fonctionnement de la raison. Elle existe toujours, mais est parfois gênée. Il faut l'aider à s'étendre. Il faut réfléchir. Chaque pouce que la raison gagnera sur la passion, sera autant d'avance.

La vigilance ne consiste pas à fermer les yeux pour ne rien voir, et à s'asseoir pour méditer en silence. Elle doit s'exercer au milieu des affaires. Elle doit présider à l'examen des choses, à la décision qui suit cet examen, à l'exécution qui suit la décision, au maintien persévérant de ce qui a été fait ou acquis. Elle exige une application continuelle du cœur. Sans cette application, elle sera certainement défectueuse. Il n'y a garde de soi vigilante, que quand le cœur est présent dans la coque du corps et y gouverne en maître. L'autorité du cœur doit se faire sentir dans l'intérieur, comme un feu qui consume tout mal.

Les refus de la matière d'obéir à la volonté, voilà (in concreto) le terrain sur lequel la passion et la raison combattent.

Les conflits entre la norme et la passion, viennent de ce que la matière ne suit pas la norme... Quand la matière n'est pas en ordre, les sentiments sont aussi déréglés. Une matière dure produit un caractère dur, une matière molle produit un caractère mou. L'amendement doit donc s'adresser à la matière... Il est impossible que l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat, le tact, ne donnent pas naissance à des mouvements de passion. Mais l'homme est maître de suivre ces mouvements, ou de ne les pas suivre. Il est maître de son cœur. Le garder, voilà la grande affaire pour le sage.

p.248 De toutes les passions, les pires sont la luxure et la gourmandise.

Les deux grands maux du cœur humain, sont le libertinage et la paresse. Les sages étaient au-dessus du libertinage, mais ils craignaient la paresse. Aussi se stimulaient-ils sans cesse.

T. — Il y a égoïsme et altruisme. L'altruisme se communique, comme la norme céleste ; l'égoïsme ne s'occupe que de soi, comme la passion le dicte. Ces deux tendances sont opposées, comme glace et feu. Elles se touchent néanmoins. Là où l'altruisme finit, l'égoïsme commence ; là où l'égoïsme finit, l'altruisme commence. Tout, en ce monde, est altruisme ou égoïsme. L'égoïsme porte à vouloir pour soi ce que les hommes aiment. C'est une passion funeste. Plus elle se développe, plus les sentiments de charité sont étouffés dans le cœur. Elle est la source des rivalités et des inimitiés. Elle ne se borne pas aux richesses, mais s'étend à toute sorte de biens.

Le bien public, objet du dévouement, est un : les biens particuliers, objets de l'égoïsme, sont multiples, aussi nombreux que les hommes, aussi divers que leurs visages. Naturellement personne n'aime à se dévouer pour le bien commun ; chacun avide de son bien particulier, pense et repense aux moyens de se le procurer.

On demanda à maître *Tcheōu* : La sagesse peut-elle s'apprendre ?.. Oui dit-il... Y a-t-il pour cela quelque règle ?.. Oui... Veuillez me la dire... La voici, en un mot. N'ayez pas de passion. Quand on n'a pas de passion, on est vide dans le repos, et droit dans l'action. Le vide dans le repos, produit la clairvoyance. La droiture dans p.249 l'action produit l'impartialité. Clairvoyance et impartialité, ceux qui arrivent à ces deux choses, sont rares.

On appelle pudeur, le mouvement du cœur qui a honte du mal. L'homme doit avoir cette qualité. S'il l'a, il est des choses qu'il ne fera jamais (tout ce qui est mal)... Sans la pudeur, pas de correction des défauts... Quand on se sent en faute, il faut se corriger vite. Je dis vite, à dessein : c'est là l'important.

Les sages enseignent tous qu'il faut habiter dans son cœur, et de là gouverner sa personne. Maintenant les hommes se répandent au dehors autant que possible. Or Mencius a dit : l'étude doit délivrer le

cœur (des passions), le conserver, l'alimenter, afin qu'il puisse servir le ciel. Que les étudiants notent cela !... Il en est de la méditation, comme d'une graine qui contient une force vitale, un germe de développement. Cultivée, elle déploiera sa vertu, se développera et produira. Ainsi en sera-t-il de l'homme qui médite. Si on ne soigne pas la graine, elle ne donnera rien. Celui qui ne progresse pas, doit s'en prendre à lui-même. Il n'a pas fumé, biné, arrosé... Des trois choses, méditation, résolution, exécution, la méditation est la première, car elle produit la résolution, laquelle produit l'exécution.

Mencius a dit que, pour garder son cœur en bon état, il fallait diminuer ses désirs le plus possible. Cela revient à dire, qu'il faut le bien garder. Le délivrer autant que possible de toute affection déréglée... Confucius a parfaitement défini ce en quoi doit consister la maîtrise de soi. Ne rien regarder, p.250 écouter, dire ; ne faire aucun mouvement, qui ne convienne. Cette réserve dans les communications avec l'extérieur, préserve l'intérieur. Sage est celui qui l'observe !

W. — Pour ce qui est des mauvaises pensées qui s'élèvent dans le cœur, les plus considérables sont faciles à reconnaître et à réprimer. Mais que faire contre ces mouvements innombrables qui sont presque imperceptibles ?.. Il n'y a qu'à ne pas les suivre, quand on les a remarqués. Tel un homme assis. Il veut rester assis. Ses jambes voudraient marcher. Quoique les jambes lui démangent ainsi, il reste assis, et ne marchera que quand il voudra marcher... Jadis un homme bien déterminé à trier ses mouvements intérieurs, plaça sur sa table un vase plein de fèves blanches, un vase plein de fèves noires, et une soucoupe. Chaque fois qu'il éprouvait un bon mouvement, il prenait une fève blanche et la déposait dans la soucoupe. Chaque fois qu'il éprouvait un mauvais mouvement, il y déposait une fève noire. Quand il commença cet exercice, les fèves noires furent en majorité, les fèves blanches en minorité. Puis, peu à peu, les fèves blanches se multiplièrent, et devinrent plus nombreuses que les fèves noires. Ensuite il n'y eut plus que des fèves blanches. Enfin il n'y eut même

plus de fèves blanches. Il avait fait mourir tous ses mouvements intérieurs. (*Finale exagérée, pas orthodoxe mais buddhique*). Appliquez ce système. Eliminez ainsi, par l'examen, tout ce qui s'écarte de la norme.

(*Variante du même texte, version orthodoxe*). Pour s'amender, *Tcháo-chou-p'ing* usa du moyen que voici. Il p.251 mit des fèves blanches dans un vase, des fèves noires dans un autre vase entre les deux, il mit un vase vide. Chaque fois que (dans son cœur) une bonne pensée bougeait, il prenait une fève blanche et la jetait dans le vase du milieu. Chaque fois qu'une mauvaise pensée bougeait, il prenait une fève noire et la jetait dans le vase du milieu. La nuit venue il vidait ce vase, comptait les fèves noires ou blanches, et notait ainsi le nombre de ses pensées bonnes ou mauvaises. Au début, les fèves noires étaient nombreuses, et les blanches rares. Avec le temps, peu à peu, les deux sortes vinrent à se balancer. A la longue, les blanches l'emportèrent sur les noires. Enfin il n'y eut plus que des fèves blanches, et cela dura. Son cœur était purifié, réduit à la simplicité, à l'unité, au bien pur sans mélange de mal. *Tchōu-hi.*

X. — Il en est qui prient les *koèi* et les *chênn*, pour leur demander du bonheur. Cela est-il raisonnable ? Cela peut-il avoir quelque résultat ?... Au bien et au mal de l'homme, répondent le bonheur et le malheur du ciel. La voie du ciel, c'est de rendre heureux les bons, et de rendre malheureux les méchants. Les *koèi* et les *chênn* ne sauraient rien faire contre cette voie du ciel. Chacun est coupable du mal qu'il a fait. On obtient par les bonnes œuvres d'être exempté des fléaux célestes... Mais n'est-ce pas un fait que certains, qui n'ont fait que du bien, ont péri misérablement ; et que certains, qui ont fait beaucoup de mal, ont été comblés de biens ?.. Le fait est vrai. C'est là l'effet du hasard, ce qu'on appelle la chance. La chance est destin pur. Cela ne devrait pas être, mais c'est le lot. Personne n'échappe à son destin, personne ne peut changer son lot.

Z. — Depuis que le Taoïsme et le Buddhisme se sont répandus en Chine, p.252 l'agriculture et le commerce ont dépéri, les braves ont diminué, les mœurs sont tombées en décadence, Ces deux sectes ont fait plus de mal que toutes les autres réunies. Elles ont recruté des adeptes dans toutes les classes de la société. — On peut diviser les hommes en trois catégories, inférieure, moyenne, supérieure. La promesse d'une rétribution, du malheur évité, du bonheur assuré, fut l'amorce qui séduisit les hommes inférieurs. La promesse d'une certaine perfection morale, de la délivrance des soucis, séduisit la classe moyenne. La promesse d'une pureté parfaite, de contemplations extatiques, séduisit des hommes supérieurs. — Les petites gens se dirent : j'ai beaucoup péché ; en faisant l'aumône aux bonzes buddhistes ou taoïstes, j'éviterai le châtiment, j'obtiendrai du bonheur ; c'est dit, je serai généreux, je vénérerai Buddha ou *Lào-tzeu*... Des hommes de classe moyenne se dirent : dans le Buddhisme ou le Taoïsme, je pourrai échapper à la roue de la métempsycose, je pourrai obtenir la vie perpétuelle exempte de vicissitudes ; je veux me tirer de la boue et de la poussière de ce monde ; je vivrai sans soucis ma courte vie, comme les champignons, comme les éphémères, en attendant que, comme la cigale, dépouillant ma coque, je prenne mon essor ; c'est dit, je serai dévot à Buddha ou à *Lào-tzeu*... Des hommes de classe supérieure, et pas vulgaires, se dirent : Je ne pratiquerai ni le Buddhisme ni le Taoïsme, mais je prendrai leur esprit. Je ne veux pas de leur culte, mais leur doctrine a du bon. Elle est profonde. Elle explique le pourquoi de toutes choses, la vie et la mort. Elle parle du ciel, de la terre, des mânes, mieux que les Mutations, plus clairement que les Lettrés. En l'embrassant, j'aurai remonté à la source, j'aurai des principes pouvant résoudre toutes les difficultés, je me serai tiré des assertions dépourvues de prémisses et de preuves de la doctrine des Lettrés. — p.253 Voilà les Idées et les raisonnements qui jetèrent tant d'hommes de toute classe dans les bras des Buddhistes et des Taoïstes. Hélas ! Ils se laissèrent tous prendre à de vains mots ! Rétribution, bonheur et malheur d'outre-tombe, affranchissement, pureté, perfection, autant de leurres !— La doctrine des Lettrés, les Sages l'ont

inventée, pour la paix du peuple ; elle est positive, solide. Pourquoi vouloir en savoir davantage ? Pourquoi scruter la vie et la mort ? Les penseurs ne disent rien de ces choses, les parleurs seuls osent les aborder. Les Sages nous ont tous donné l'exemple du silence en ces matières. Si les Buddhistes et les Taoïstes s'en occupent, c'est que les Taoïstes veulent toujours vivre, c'est que les Buddhistes veulent échapper à la métempsycose. Vaines chimères ! — Les Mutations disent, il y a ténèbres et lumière, commencement et fin, vie et mort ; la matière constitue l'être, que la norme fait évoluer ; puis la norme se retire et se transforme. Voilà tout ce que la raison nous apprend quant à la survivance. S'il y avait autre chose, les Sages qui ont scruté les Mutations à fond, nous l'auraient enseigné. Non seulement ils ne l'ont pas fait, mais ils se sont esquivés, chaque fois qu'on les a pressés sur ce sujet. Confucius refusa à *Tzèu-lou* de l'instruire sur la mort et sur l'état des défunts, pour lui apprendre à se tenir dans le positif pratique, et à ne pas chercher au delà. *Tsēng-tzeu* mourant fit constater l'intégrité de ses membres ; *Tzèu-tchang* malade déclara qu'il ne fallait pas dire *mort* mais terme, afin d'apprendre à leurs disciples, que, ce dont il faut se préoccuper, c'est de vivre entier jusqu'au terme de ses jours, et rien davantage. — Les Buddhistes et les Taoïstes ne se sont pas contentés de ces sobres notions. Ils ont amassé, sur l'au-delà, des fables ineptes. C'est sur ces fables qu'ils ont assis la prétendue supériorité de leur doctrine. Alors qu'ils ne savent p.254 pas enseigner à bien vivre, ces hommes promettent que, par eux, on survivra après la mort ! Folies ! La vie et la mort sont comme le jour et la nuit, deux états divers d'une même chose. L'homme n'a pas pouvoir sur son état de vie ; comment aurait-il pouvoir sur son état de mort ? — Il ne faut même pas appliquer au Buddhisme et au Taoïsme l'assertion de *Tzèu-hia*, qui dit que, même dans un système inférieur, il peut se trouver quelque chose d'estimable. Car, ce que le Buddhisme et le Taoïsme contiennent de raisonnable, ils l'ont emprunté aux Lettrés. C'est avec ces fragments d'emprunt, qu'ils en imposent aux ignorants, avant de leur infuser leurs erreurs. C'est ainsi que, comme j'ai dit plus haut, ils ont séduit même des hommes supérieurs. Si jadis Mencius a accusé

avec raison *Yâng-tchou* et *Mēi-ti* de faire des hommes des bêtes, à combien plus forte raison faut-il dire cela des bonzes buddhistes et taoïstes, êtres égoïstes et inutiles. Croyez-moi, ne vous laissez pas séduire, travaillez à désabuser le peuple, et les bêtes (bonzes) ne dévoreront plus les hommes.

@

CHAPITRE XVI

Wâng yang-ming... Oyomei
1472-1528

@

p.255 J'ai exposé, HCO, L. 74, comme quoi, sous les *Sóng*, au douzième siècle, se forma une branche particulière du Confuciisme, le Confuciisme subjectif, intuitif. Ses adeptes dont *Lóu kiou-yuan* (*siáng-chan*) mort en 1192, fut le principal, trouvèrent trop compliqué le procédé de *Tchōu-hi* (néo-confuciisme) pour la recherche de la vérité... examen critique de la lueur phosphorescente qui se produit dans le cœur de chair informé par la norme en présence d'un problème, pour bien s'assurer si elle est bien purement l'effet de la norme, sans mélange d'aucune influence charnelle... enfin adhésion à la lueur perçue, seulement si la raison juge que tout est en règle. Procédé long, laborieux, et qui, vu la mentalité chinoise, ne produit jamais qu'un assentiment vacillant et instable. — *Lóu siang-chan* et ses disciples posèrent en principe que le cœur de chair, le pépin de la nature donnée par le ciel, est lui-même norme, une parcelle de la norme céleste, donc infaillible dans son adhésion ou sa répulsion. Le *dictamen* intérieur n'est pas de l'homme. C'est une impulsion donnée par une sorte de sens ou d'instinct moral, qu'accompagne une conviction absolue, parce que c'est le ciel qui a prononcé. On voit la solution et on l'adopté. — Ces intuitifs furent d'abord peu remarqués, à cause des troubles politiques de l'époque. Mais quand la paix fut rétablie, sous les *Mîng*, au quinzième siècle, l'école reprit vie et se développa. Elle trouva enfin son apôtre, en la personne de *Wâng cheou-jenn* (*yâng-ming*), en japonais *Oyomei*, 1472-1528. Cet homme, lettré célèbre, noble caractère, fonctionnaire estimé, fut d'abord un Tchouhiste convaincu. Quand il rencontrait quelque difficulté, il consultait ses livres, puis discutait la phosphorescence produite en lui par leur lecture. Sa bibliothèque ayant été détruite dans une émeute, il dut résoudre ses doutes sans livres, et

s'en tira plus vite et aussi bien. Ce lui fut une révélation. Il se persuada que, l'étude des Maîtres une fois terminée, l'homme doit chercher la solution de ses doutes dans son cœur ; demander à ce cœur, non une lueur vague, mais un *verbe* décisif, qui lui donne la vérité et la paix. Car le cœur est infaillible, la norme céleste prononçant en lui. — *Wâng yang-ming* donna cette thèse comme, un développement de la doctrine de Mencius sur le *cœur natif* et sa *connaissance* native (voyez page 165)... Mencius pensa-t-il exactement ainsi ? C'est possible... En tout cas la revendication, pour sa thèse, de cette paternité orthosoe, valut à *Wâng yang-ming* de n'être pas excommunié. Il fut même logé dans le temple de Confucius, en 1584, avec deux autres coryphées de son système. — Vers la fin des *Ts'ing*, le Tchouhisme tomba en défaveur. Pareillement le pragmatisme de *Sûnn-tzeu*. On voulut revenir au Confuciisme primitif. Certains admirent que, de fait, *Wâng yang-ming* descendait directement de Mencius. Tant et si bien que, actuellement, sa doctrine est considérée par les Japonais comme la fleur du Confuciisme et hautement estimée à ce titre. Depuis l'avènement de la République, elle se répand aussi beaucoup en Chine, et paraît devoir y triompher... d'autant que p.256 ce subjectivisme s'accorde bien avec des théories modernes importées dans ces derniers temps.

Wâng yang-ming a beaucoup écrit, en vers et en prose... surtout des lettres dans lesquelles il répond aux questions et objections doctrinales de ses amis. C'est de ces lettres surtout, que j'ai tiré les fragments réunis ci-dessous...

A. — *Tchōu-hi* a divisé le cœur d'avec la norme. Il veut qu'on ne se détermine, qu'après avoir critiqué à fond le sentiment intime du cœur. Ce sont là deux erreurs.

Rectifier son cœur, vérifier son intention, ce sont là exercices de novices, pour leur apprendre le laborieux travail de l'analyse.

Le bien *chán* est contenu dans *yuan* l'origine (le ciel), dont la *síng* nature est une participation ; et le *sīnn* cœur est le pépin de la nature, donc bon de naissance, comme a dit Mencius.

La formule *consultez votre cœur et vous serez dans le vrai*, est donc exacte.

Mais il ne faut pas dire *cherchez dans votre intérieur*. Cette formule est fausse. Elle suppose en effet qu'il y a distinction entre le cœur et l'univers. Elle suppose à tort que la norme du dehors n'est pas identique à celle du dedans.

B. — Le ciel a donné, contenu dans la nature, le cœur qui est norme, laquelle produit la connaissance instinctive... ma norme étant identique à la norme de tous les êtres, vu que la norme universelle est une.

Il n'y a donc pas de norme de l'extérieur et de norme de l'intérieur, ce qui supposerait deux normes distinctes... Il ne faut donc pas chercher en dehors de son cœur, une autre norme dite *pratique*, laquelle différerait de la norme *théorique* du cœur... De la distinction entre une norme subjective et une norme objective, résulterait que la connaissance et l'action peuvent différer, que l'action n'est pas la suite nécessaire de la connaissance, ce qui serait contraire à la doctrine des Sages, d'après lesquels *savoir* et *faire* sont une même chose (se tiennent... l'exécution devant suivre logiquement impérieusement nécessairement la connaissance, ... sous peine de péché contre la nature)... Qui ne fait pas, ne sait pas, n'a pas compris.

C. — Puisqu'il est la lueur de la norme une, immuable, toujours en acte, le savoir naturel est immuable, invariable, toujours actif. — Quand le savoir instinctif ne l'éclaire pas, l'homme marche dans les ténèbres. Aussitôt qu'il l'illumine, il se produit dans l'homme ce qui se produit dans la nature au lever du soleil... avec la dissipation des brumes nocturnes, tous les fantômes, toutes les erreurs disparaissent... la vérité resplendit. — A cette lumière, a dit Mencius, le vrai et le faux, le bien et le mal, sont distingués. De là son nom, savoir instinctif... Tous le possèdent de naissance, car il est un et universel, constituant tous les cœurs.

La *norme* universelle est une. Coagulée (sic) en moi, elle est ma *nature*. Concentrée, elle est le *cœur*, qui gouverne mon intérieur. Les divers mouvements de ce cœur, produisent mes appréhensions et mes sensations. Les émotions qui suivent ces appréhensions et sensations, sont les êtres extérieurs (subjectivisme)... Il n'y a pas de norme autre que celle du cœur ; il n'y a pas d'êtres autres que ceux imaginés dans le cœur.

D. — Les philosophes ont indûment compliqué les choses, par leurs distinctions sans raison d'être. N'ont-ils pas dit que l'humanité doit régler l'intérieur et l'équité l'extérieur. Comme s'il y avait deux normes, une pour l'intérieur et une pour l'extérieur, comme s'il y avait une différence réelle entre mon cœur (ma part de norme) et la norme des autres êtres.

Entre le ciel et la terre (dans l'univers entier), il n'y a qu'une norme, une nature, un savoir instinctif, une seule chose, une parfaite unité. Il y a consonance et résonance de tous les êtres, les uns avec les autres. De là ce qu'on appelle *le cri de la nature*, le même chez tous, expression du savoir intuitif. Il cite ici le cas de l'enfant p.258 en danger de tomber dans un puits... page 161... au secours de qui tout homme vole, sans réflexion, instinctivement.

Car tout est un... même ce qu'on appelle le vrai et le faux, deux aspects divers seulement. Tout est nature, tout est cœur, tout est commun à tous ; unité remplissant les quatre océans, le ciel et la terre.

E. — Les Sages n'ont pas su, n'ont pas dit, autre chose que cela « suivre le savoir inné qui est en chacun ». — Les six livres canoniques n'enseignent que cela. — Suivre le savoir inné voilà *la voie*, laquelle est unique... C'est la grande voie commune, universelle... Elle n'est ni de Confucius, ni de *Tchōu-hi*.

Pour celui qui veut devenir un Sage, voici le programme à réaliser... D'abord, ferme volonté de marcher dans la voie, sans déviations, sans pauses... de ne suivre que la norme céleste, telle que le cœur l'enseigne, sans céder à aucun penchant inférieur. — Certains ont voulu

faire de ces penchants une loi opposée à la norme. On a distingué un cœur sage et un cœur charnel. C'est là une erreur. Il n'y a qu'une doctrine, et des déficits individuels. — L'essentiel est d'éviter ces défaillances. Quand on est tenté, se secouer, raviver la lumière de son savoir inné. Dès que cette lumière brillera, les vapeurs se dissiperont, le courage renaîtra... Eviter de glisser sur la pente. Tendre toujours à devenir comme une coagulation, un cristal de doctrine.

G. — A ses disciples, *Wâng yang-ming* donnait, sous forme pittoresque, des instruction très élevées ; par exemple... Le cœur des novices, est un malin singe, un poulain fringant. Il faut d'abord lui apprendre à se tenir en repos, à penser, à réfléchir. Il finira par s'accoiser, par s'habituer au vide et au silence, à devenir bois mort et braise éteinte. — Au recueillement, il faut joindre l'examen de ses passions et p.259 la maîtrise de soi. Détruire aussi, petit à petit, toute affection au plaisir charnel, à la richesse, à la renommée. Balayer tout cela. Extirper ces racines morbides, tellement qu'elles ne repoussent jamais plus. Concentrer ensuite toute son attention sur ses premiers mouvements, comme le chat braque ses yeux et ses oreilles sur le rat qu'il guette. Étouffer aussitôt toute affection qui point. Se réduire à la norme céleste, purement et intégralement.

Il disait à ses disciples... comment un mauvais démon frapperait-il un homme droit ? Craindre les démons, c'est prouver qu'on n'a pas le cœur pur. — Quand des hommes sont trompés, ce n'est pas par des démons, c'est par leur propre cœur.

L'état habituel du cœur, ce doit être la ferme détermination, puisqu'il est une parcelle de la norme céleste immobile. Que le cœur s'émeuve, c'est signe qu'il a été influencé.

Suivre tout bon mouvement aussitôt qu'il est perçu, arrêter tout mauvais mouvement aussitôt qu'il est perçu, voilà le rôle de la volonté, voilà la sagesse céleste (le savoir inné, la norme). C'est ce qui fait les Sages. C'est ce que les disciples de la sagesse doivent travailler à acquérir.

H. — Vers.

Tous vous portez en vous là vérité céleste (innée),
donc inutile de demander aux hommes (ce qui est vrai, ce qui est faux).
Suivez habituellement votre savoir inné,
et n'usez pas vos forces à feuilleter les vieux livres.

Entre ciel et terre, rien que des vicissitudes...
veillez à ne pas vous souiller de poussière mondaine.
Et ne dites pas que je vous prêche le Védantisme...
Non ! c'est la doctrine ancienne des Sages. p.260

Le savoir intime, c'est ce qu'on est seul à savoir...
c'est le seul savoir vrai... il n'y en a pas d'autre.
Chaque homme le possède en soi, mais combien peu s'en doutent.

Car, ce savoir intime, il faut s'en rendre compte par soi-même...
comme quand on éprouve une démangeaison, on est seul à la sentir.
C'est bien en vain qu'on demanderait à autrui ce qu'on pense...
on est seul à savoir ce qu'on sait, ce qu'on sent.

Chacun a dans son cœur un Confucius,
parfois visible, parfois dissimulé.
Disons sans ambages de quoi il s'agit...
Il s'agit du savoir inné logé dans tous les cœurs.

Pourquoi tant de préoccupations chaque jour,
tant d'ennuis et de méprises,
de déviations de la voie, de problèmes non résolus ?
si ce n'est parce qu'on n'interroge pas et ne suit pas son savoir inné.

Chaque homme a dans son cœur une boussole,
pour le guider à travers la vérité des êtres...
N'est-il pas risible que tant d'hommes cherchent à s'instruire au dehors,
alors qu'ils ont en eux-mêmes la raison d'être de tout ?

Silence, recueillement, conscience de soi-même,
voilà le fond du ciel, de la terre, de tous les êtres.
Alors que vous possédez tout,
pourquoi prenez-vous l'écuelle (des bonzes quêteurs) et mendiez-vous de porte en porte ?

@

PHILOSOPHIE DES TAOÏSTES

Lào-tzèu

CHAPITRE XVII

Taoïsme. Lào-tzèu

570-490, approximativement. — Voyez HCO, L 17

@

p.262 Lào-tān, dit *Lào-tzèu* le *Vieux Maître*, fut contemporain de Confucius, plus âgé que lui d'une vingtaine d'années. Sa vie dut s'écouler entre les années 570-490, les dates de Confucius étant 552-479. Archiviste impérial, il tira le Taoïsme des documents conservés dans les archives officielles, dit l'Index des *Hán*. Là se trouvait tout ce qu'on avait appris, au cours des siècles, de la bouche des voyageurs venus de l'Inde et d'ailleurs. *Lào-tzèu* n'inventa probablement rien, mais systématisa seulement ces notions étrangères, les combina avec le *yīnn-yâng* chinois, superposa à cette espèce de dualisme *Táo* le *Principe*, ce qui en fit un monisme à double modalité, que son opuscule, le *Táo-tei-king* exposa et vulgarisa. La genèse de cet écrit est légendaire. Légendaire aussi, presque tout ce qu'on raconte de *Lào-tzèu*. J'ai narré ces choses au long, HCO, L. 17. Vers l'an 100 avant J.-C., *Sēu-ma ts'ien* dit de *Lào-tān* : ayant aimé la retraite et l'obscurité par dessus tout, cet homme effaça délibérément les traces de sa vie. — Ci-dessous les points principaux du *Táo-tei-king*.

1. L'être primordial. Cosmogonie

@

L'antiquité ne connut que l'être supérieur Ciel, personnifié dans le Sublime Souverain, gouvernant la terre, les hommes et les choses. Elle dut croire qu'il était la cause première, et qu'il avait toujours existé. Elle ne spécula pas sur son origine. Avec *Lào-tzèu* la philosophie chinoise fait son apparition. L'Ancien Maître se demande ce qui fut avant le ciel et la terre que nous voyons.

A. — Tout ce qui est, naquit de l'être, et l'être naquit du non-être.

Avant la naissance du ciel et de la terre, fut un être confus, silencieux, solitaire, unique, immuable, agissant partout sans se lasser, mère de l'univers. Je ne sais pas son nom (car il n'en a pas). Pour le désigner, je lui applique le caractère *táo* principe, et l'épithète *tá* grand.

Le principe qui aurait un principe, ne serait pas l'immuable principe. L'être compris dans les prédicaments, n'est pas l'être immuable. Le Principe p.263 et l'Être sont un, sous deux noms différents. Ils sont l'origine. C'est dans l'origine qu'il faut chercher la solution de tous les mystères (c'est là qu'il faut remonter, pour que tout en ce monde s'explique). L'Être supérieur à toute catégorie, a produit tous les autres êtres.

Le principe paraît avoir été l'ancêtre de tous les êtres. Je ne sais pas de qui il est issu (il n'a pas de principe). Il paraît avoir existé avant le Souverain (le Sublime Souverain, le Ciel des anciens textes).

Le principe est un être confus, oui, et pourtant en lui sont contenus les exemplaires, de lui est sortie la réalité de tous les êtres. Mystère et obscurité, il est l'essence (comme le sperme générateur de tout).

Le Principe est le grand exemplaire sans forme (définie de toutes choses).

Le Principe ne peut être, ni vu, ni entendu, ni saisi. Il échappe à toute analyse. Il est le Tout, l'Unité. Il revient au non-être, dans ce sens qu'il n'a pas forme et figure comme les autres êtres. C'est dans ce sens aussi, qu'on dit de lui qu'il est *confus*.

L'homme ayant naturellement la notion du beau (notion positive), en a tiré la notion du laid (notion opposée, privative, négative). L'homme ayant naturellement la notion du bien (notion positive), en a tiré la notion du mal (notion opposée, privative, négative). Ainsi la notion de l'être, fit connaître la notion du non-être. Du fait que les êtres existent, les hommes ont déduit qu'au commencement ils n'existèrent pas.

Mais, dira-t-on, comment l'être et l'action ont-ils pu avoir le néant,

le vide, pour principe... Je réponds : N'est-ce pas le trou du moyeu, un vide, qui fait que la roue tourne ? Dans un vase, n'est-ce pas le creux, un vide, qui contient ? Dans une porte ou une fenêtre, n'est-ce pas l'ouverture, un vide, qui donne passage ? Ainsi le non-être et l'être s'appuient mutuellement.

p.264 C'est en n'agissant pas, que le Principe fait tout.

Le Principe devint un (s'actua). Un devint deux (*yīnn* et *yâng*). Deux devint trois (*yīnn*, *yâng*, et *k'í*). Par ces trois, tous les êtres furent produits. Sortant du *yīnn* (puissance), ils passent au *yâng* (acte), par combinaison des deux modalités du Principe avec *k'í* (la matière ténue). — Divers auteurs ont vu jadis, dans ce texte, de bien belles choses, qui n'y sont pas... Le premier membre « le Principe devint un », a, d'après les critiques, été ajouté plus tard. Nous avons vu plus haut, que le Principe est un, est l'unité même. Il n'a donc pas à devenir un. *Hoâi-nan-tzeu* qui cite ce texte in extenso, au 2e siècle avant J.-C., commence par le second membre « un devint deux ».

Les êtres paraissent (dans l'existence), puis retournent. Ils retournent à leur origine (la non-existence). Là est le repos ; là est la stabilité. Comprendre cela, c'est la sagesse ; ne pas le comprendre (et se démener dans la vie pour arriver à quelque chose), c'est vouloir son malheur. Celui qui a compris que tout revient au repos stable, celui-ci est endurant, conciliant, maître de soi, semblable au ciel (lequel traite tous les êtres avec une froide équité, sans amour ni haine), semblable au Principe (lequel n'agit pas) et durable comme lui. Même quand son corps finit, il ne périt pas (quelque chose de lui survivant.)

Les hommes paraissent (dans l'existence) par la naissance, et rentrent (dans le néant) par la mort. Tous les êtres deviennent sans résistance, existent sans profit, agissent sans but. L'œuvre (du passage par l'existence, succession des êtres, naissances et morts) continue sans trêve. Elle est incessante. Ainsi en est-il depuis l'origine.

2. Éthique et politique

@

B. — p.265 Vide et quiétude, voilà la loi universelle.

La quiétude produit le vide. Il faut se vider au maximum du possible, et défendre sa quiétude avec acharnement.

Pour que l'homme puisse atteindre par son intelligence jusqu'au Principe, jusqu'à l'Être, il faut qu'il soit vide de toute visée intéressée (ne cherche que la vérité abstraite). S'il a des visées intéressées (cherche son profit concret), il n'atteindra que les terminaisons du Principe (ses effets dans le monde).

Les objets vus, les sons ouïs, les saveurs goûtées, les plaisirs, les passions, les convoitises affolent. Sage est celui qui remplit son ventre et rejette ces illusions.

Pourquoi se donner du mal pour agir, alors qu'aucune action ne peut durer ? Une tempête ne souffle pas la moitié d'un jour, la pluie ne tombe pas un jour tout entier. Et pourtant, ces actions, c'est le ciel et la terre qui les produisent. Si le ciel et la terre ne sont pas capables de faire durer leur action plus que cela, combien plus l'homme sera-t-il incapable de faire durer la sienne.

Donc, agir comme n'agissant pas, faire comme ne faisant pas, jouir comme ne jouissant pas (c'est-à-dire sans y mettre son cœur).

Quand on se concentre sur peu, on obtient quelque chose. Quand on s'éparpille sur beaucoup, on n'arrive à rien. Aussi le sage n'embrasse-t-il qu'une seule chose (le Principe, la quiétude dans le non-agir).

Sans sortir de chez soi, on sait le monde entier (tous les cas particuliers) *par le Principe*. Sans regarder dehors, on voit les voies du ciel (les lois universelles) *dans le Principe*. *Voilà la science compréhensive, la science profonde*. *Au contraire*, plus on sort loin (plus on s'éparpille sur les individus), et moins on sait.

p.266 Celui qui étudie les individus, se remplit chaque jour davantage

de *notions vaines*. Celui qui étudie le Principe, se vide chaque jour davantage *de toute inutilité*. S'il pousse jusqu'au non-agir, alors, en ne faisant plus rien, il n'est rien qu'il ne fera.

Se conformant au Principe, à l'Origine, les sages influent en n'agissant pas, et enseignent en ne parlant pas.

N'agissez pas, et le peuple se bonifiera de lui-même. Restez tranquille, et le peuple se rectifiera spontanément.

Cela ne veut pas dire, toutefois, qu'il faille rester absolument inactif. Non, il faut prévoir, il faut s'y prendre d'avance, il faut soigner ce qu'on fait depuis le commencement jusqu'à la fin... Mais, voici le point : Il ne faut jamais interférer, par son action, dans le cours naturel d'une chose. Il faut respecter l'évolution spontanée.

Voici, dit l'Ancien Maître, les trois perles de mon système : Être bon. Être frugal. Être si dépourvu d'ambition personnelle, qu'on ne veuille primer qui que ce soit.

La sobriété dans les désirs, c'est la richesse, c'est l'honneur. Il n'y a pas vice pire, que l'immodération des désirs.

Si le ciel et la terre demeurent, c'est qu'ils n'existent pas pour eux-mêmes (pour leur propre intérêt, mais pour le bien des êtres).

L'eau nous montre ce qui est le plus excellent. Elle se donne à tous, sans rien demander pour elle. Le Principe fait de même. Les hommes font tout le contraire.

Le Ciel agit aussi comme le Principe. Quand l'œuvre est faite (quand il a fait du bien), il se retire (sans attendre qu'on le remercie).

C. — A l'origine, les hommes se conduisirent bien, par leur instinct naturel. Il n'y avait pas alors de lois. C'est quand la science du Principe se fut perdue, qu'on inventa les lois p.267 artificielles de l'humanité et de la justice (pour régler les relations entre les hommes, lesquels avaient été jusque-là naturellement humains et justes)... C'est quand la paix eut disparu des familles, qu'on inventa les lois de la piété pour les enfants, de la tendresse pour les parents... C'est quand l'ordre eut

disparu des pays, qu'on inventa pour les officiers la loi de la fidélité. (Tout cela est artificiel, et ne vaut pas l'instinct naturel primitif). Ah ! si l'on mettait bon ordre à toutes ces sagesses et sciences, quel bonheur pour le peuple. Ah ! si l'on supprimait toutes les théories sur l'humanité et la justice, le peuple redeviendrait pieux et bon. Ah ! si l'on cessait d'estimer l'habileté et le lucre, les fourberies et les violences cesseraient. Simplicité et naturel, peu avoir et peu vouloir, *voilà la chose.*

Reprise : Quand le Principe fut oublié, les lois furent inventées... l'humanité, la justice, enfin les rites (morale factice, semblant de morale, pur trompe-l'œil).

D. — Le peuple doit être tenu dans une quiétude béate. Il faut éviter qu'il ait aucune ambition, aucun désir. Pour cela, il faut vider sa tête et remplir son ventre, débiliter sa volonté et fortifier ses os. Il faut le tenir dans l'ignorance, et empêcher ceux qui auraient quelque savoir, d'en user. Que le peuple reste non-agissant (passif, inerte), et il sera facile à gouverner.

Ceux qui jadis appliquaient bien le Principe, n'éclairaient pas le peuple, mais s'efforçaient de l'abêtir. Le peuple n'est difficile à gouverner, que quand il est instruit. Ceux qui donnent place à l'instruction dans leur gouvernement, sont les destructeurs des États. Diminuer les connaissances, rend les États prospères.

Si j'étais, dit *Lào-tzèu*, le maître d'un petit pays, je n'emploierais aucun homme habile. J'interdirais l'usage des bateaux, des chars, des armes. En fait de science, je contraindrais mes sujets à en revenir aux cordes à nœuds (arithmétique primitive). Je les obligerais à être contents d'une nourriture simple, d'habits simples, de demeures simples, de mœurs simples. Je les tiendrais tellement isolés, séquestrés, que les petits p.268 pays voisins fussent-ils si proches que les coqs et les chiens puissent s'entendre, mes sujets mourraient de vieillesse avant d'avoir eu aucun rapport avec ces voisins. (J'interdirais toute relation de peuple à peuple.)

Envers les êtres qu'ils produisent, le ciel et la terre ne sont pas bons. Ils les traitent comme chiens de paille. — A l'instar du ciel et de la terre, le sage gouvernant ne doit pas être bon pour ses sujets. Il doit les traiter comme chiens de paille. — Figures de chiens faites en paille, qu'on portait en tête des convois funèbres. Ces chiens devaient happer en chemin, tous les influx néfastes. Dès l'arrivée au cimetière, on les brûlait, pour détruire les dits influx censés contenus dans leur ventre. Ces figures n'avaient joui d'aucune considération avant, et étaient détruites après. Telle la politique taoïste, glaciale, impitoyable. Mettre la main sur l'homme de talent, quand il est nécessaire. Dès qu'il a cessé de l'être, le mettre de côté, ou mieux le supprimer. Opportunisme sans cœur. Il fut pratiqué par le gouvernement chinois durant plus de deux millénaires. Voyez TH.

E. — *Lào-tzèu* abhorra la guerre. Les taoïstes de tous les temps ont fait comme lui.

Là où une armée a passé, les épines et les ronces croissent. Plusieurs mauvaises années suivront.

Les armes sont des instruments néfastes, dont le sage ne se sert qu'à contrecœur, quand il ne peut absolument pas faire autrement. Car la paix est ce qu'il aime. Il n'aime pas à vaincre. Car quiconque aime à vaincre, aime à tuer.

Il n'est pas de pire mal, que de guerroyer à la légère, sans raison suffisante.

3. Endogénie de l'enfançon

@

G. — L'espace médian entre le ciel et la terre, est comme la cavité d'un soufflet (plein de *k'í*). Il paraît vide, mais donne sans cesse. L'homme doit faire de même ; garder en soi ; ne pas se vider. — L'énergie expansive du creux médian (du *k'í* contenu entre le ciel et la terre) ne s'éteint jamais. Il est au Principe, ce que la femelle est au mâle. D'eux deux (Principe et *K'í*) sont issus le ciel et la terre (voyez page 264).

p.269 L'homme peut arriver à ce que l'âme spermatique (page 111) logée dans son corps (dans sa coquille, diront les taoïstes plus tard), ne soit pas séparée ni dissipée, (à la mort). Il peut, par une respiration douce et réglée, engendrer en lui l'enfançon. Il peut, en effaçant par la quiétude toutes les images reçues, redevenir absolument pur. Il peut, par concrétion de l'air inspiré (avec son sperme), engendrer en soi, comme la poule engendre son œuf, *le germe de son être futur*. — C'est ainsi que tous les interprètes traditionalistes interprètent ce passage, sur lequel est basée la fameuse gymnastique respiratoire dite *koūng-fou*, par laquelle doit être produit l'enfançon intérieur. Cet embryon de la vie future, doit arriver à peser sept onces, pour être viable. A la mort, il s'en va. Ce qui reste, c'est un vêtement ôté, une défroque usée.

Qu'il tienne ses orifices clos, et il ne s'épuisera pas (comme par évaporation)... Il restera quelque chose de (l'enfançon), quand son corps aura péri... Voilà la longévité vraie (l'immortalité).

Les interprètes expliquent par les comparaisons du serpent qui change de peau, de la cigale qui change de forme, de la chenille qui devient papillon.

Voilà le secret du processus hermaphrodite, par lequel est produit l'enfançon.

4. Le Ciel et le Sage

@

H. — Quand le Ciel hait (et frappe) quelqu'un, qui peut savoir les raisons (secrètes pour lesquelles il le fait) ?.. Aussi le sage est-il réservé, et s'abstient-il de juger.

La voie du Ciel, c'est de vaincre doucement sans lutter ; de répondre sans parler ; de faire venir sans appeler ; d'arriver à ses fins par les dispositions de sa providence... Le filet du Ciel est immense et disposé de loin ; il ne laisse rien échapper.

Le Ciel se charge de punir de mort ceux qui le méritent. Vouloir le

faire à sa place, c'est imiter les maladroits qui touchent à la hache du charpentier et se tailladent les mains.

p.270 Le Ciel agit comme celui qui, bandant un arc, aplatit ce qui était bombé, et bombe ce qui était plat. Le Ciel abaisse ce qui est haut, élève ce qui est bas, diminue ceux qui abondent, et donne à ceux qui manquent. Les hommes, au contraire, prennent aux pauvres, pour ajouter aux riches. Qui agira comme le Ciel ? Le disciple du Principe. Celui-là n'agit pas pour son avantage (mais pour l'avantage d'autrui). Il fait le bien sans s'y complaire. Il ne veut même pas qu'on le loue comme sage.

Rien n'est plus accommodant que l'eau, et rien n'est plus puissant. La faiblesse triomphe de la force, la souplesse de la dureté. Tout le monde sait cela, et personne n'agit en conséquence.

Quelque droit qu'on ait eu, quelque douceur qu'on ait mise à l'exiger, il en reste un ressentiment, un froid, dont la bonté souffre. Aussi, même quand il tient en main sa moitié de contrat bien en règle, le sage (taoïste) n'exige jamais son droit.

Si le Ciel avait quelque préférence, ce serait pour l'homme bon (conciliant). — Le Ciel agit pour faire du bien, non pour faire tort. A son exemple, le sage agit pour autrui, et ne conteste pas.

Le sage ne thésaurise pas pour lui-même. Plus il a fait pour autrui, plus il possède. Plus il a donné à autrui, plus il est riche.

5. Chênn et Koèi

@

K. — Nous savons que, pour les Confuciistes, ces deux catégories sont les âmes d'hommes défunts, les unes glorieuses, les autres non. *Lào-tzèu* n'a rien dit sur l'état des *koèi* vulgaires. Il dut donc partager, sur leur compte, l'opinion commune de son temps, survivance temporaire entretenue par les offrandes. Les *chênn* sont pour lui les enfançons (voyez G) développés. Il n'en connaît pas d'autres. Ils habitent les îles, se promènent sur les montagnes, etc. Plus tard on les

appellera *sien*, terme qu'il ne faut pas traduire par *Immortels*, car eux aussi ne survivront pas toujours. Je les appellerai *Génies*. Si le Principe était universellement reconnu et pratiqué, tous les hommes arriveraient à cet état, dit *Lào-tzèu.* Finalement, absorption dans le grand Tout.

@

CHAPITRE XVIII

Taoïsme, Teng-sī-tzeu

mort en 530. — Voyez HCO, pages 231 et 233

@

p.271 *Téng-si*, né dans la principauté de *Tchéng*, fut contemporain de *Lào-tzèu*... donc un Taoïste de la première heure, ou plus exactement un Prétaoïste, s'il est vrai qu'il mourut en 530, environ 40 ans avant la rédaction du *Táo-tei-king*. Il figure en tête de la liste des Légistes chinois. Voici un fragment de l'opuscule qui nous a été transmis comme étant son œuvre.

> « Non le Ciel n'est pas bon pour les hommes, car il n'empêche pas les influx malins de tuer prématurément les braves gens. — La vie et la mort dépendent du destin, la pauvreté ou la richesse dépendent du temps. Ceux qui se plaignent de mourir avant l'âge, ignorent le destin ; ceux qui se plaignent d'être pauvres et obscurs, ignorent le temps... Ne craignez jamais, car il ne vous arrivera que ce que le Ciel a décidé. Ne vous plaignez pas de votre pauvreté, car le temps peut changer. — L'émotion naît de la paix, l'agir du non-agir, la vision de l'obscurité, le son du silence. Ce qui n'a pas de forme, donne naissance aux êtres qui ont une forme. — Le cœur désire obtenir la paix, l'esprit veut voir le fond des choses. C'est quand le cœur est paisible, qu'il conçoit des sentiments nets. C'est quand l'esprit pénètre, qu'il produit des verbes précis.

CHAPITRE XIX

Taoïsme. Lie-tzeu

vers l'an 398. — Voyez HCO, L 18 à 22

@

p.272 *Lìe-tzeu*, maître *Lìe*, de son nom *Lìe u-k'eou*, développa les formules, concises jusqu'à l'obscurité, de *Lào-tzèu*. Il vécut, obscur et pauvre, dans la principauté de *Tchéng*, durant quarante ans. Une grande famine l'obligea à émigrer, en l'an 398. On ne sait pas ce qu'il devint. Ses disciples mirent par écrit la substance de l'enseignement qu'il leur avait donné. L'opuscule est parvenu jusqu'à nous. En voici les points principaux...

A. — *Lìe-tzeu* dit : Analysant la production du cosmos *par le Principe* sous sa double modalité *yīnn* et *yâng*, l'éclosion du sensible du non-sensible, le germe de l'action génératrice paisible du ciel et de la terre, les anciens Sages y distinguèrent les stades suivants : grande mutation, grande origine, grand commencement, grand dévidage. La grande mutation, c'est le stade antérieur à l'apparition de la matière ténue (giration des deux modalités, dans l'être indéfini, dans le néant de forme, dans le Principe, sorti de son immobilité absolue). La grande origine, c'est le stade de la matière ténue. Le grand commencement, c'est le stade de la matière palpable. Le grand dévidage, c'est le stade de la matière plastique, des substances corporelles, des êtres matériels actuels. — L'état primitif, alors que la matière était encore imperceptible, s'appelle aussi *Hounn-lunn* ; ce qui signifie que, alors, tous les êtres à venir dans la suite, étaient contenus comme dans une boule confuse, indiscernables, inconnaissables. Son nom ordinaire est *I* la mutation, parce que de lui tout sortira par voie de transformation. — Partant de l'état non-sensible et non-différencié, commençant par un, la progression alla jusqu'à neuf (le dernier des chiffres simples) ; la régression ramènerait tout à l'unité. — Un fut le point de départ de la genèse des êtres sensibles. Elle se produisit en cette manière : La

matière plus pure et plus légère étant montée, devint le ciel ; p.273 la matière moins pure et plus lourde étant descendue, devint la terre ; de la matière la mieux tempérée, restée dans le vide médian, sortirent les hommes. L'essence de tous les êtres fit d'abord partie du ciel et de la terre, d'où tous les êtres sortirent successivement par voie de transformation.

Lìe-tzeu dit : Il y a un producteur qui n'a pas été produit, un transformeur qui n'est pas transformé. Ce non-produit a produit tous les êtres, ce non-transformé transforme tous les êtres. Depuis le commencement de la production, le producteur ne peut plus ne pas produire ; depuis le commencement des transformations, le transformeur ne peut plus ne pas transformer. La chaîne des productions et des transformations est donc ininterrompue, le producteur et le transformeur produisant et transformant sans cesse. Le producteur, c'est le *yīnn-yâng* (le Principe sous sa double modalité alternante) ; le transformeur c'est le cycle des quatre saisons (révolution du binôme, ciel-terre). Le producteur est immobile, le transformeur, va et vient. Et le mobile, et l'immobile, dureront toujours.

Dans les écrits de *Hoang-ti*, il est dit : La puissance expansive transcendante qui réside dans l'espace médian (la vertu du Principe) ne meurt pas. Elle est la mère mystérieuse (de tous les êtres). Sa porte est la racine du ciel et de la terre (le Principe). Pullulant, elle ne dépense pas. Agissant, elle ne fatigue pas... Cela revient à dire, que le producteur n'est pas produit, que le transformeur n'est pas transformé. Le producteur-transformeur produit et transforme, devient sensible, revêt des figures, parvient à l'intelligence, acquiert des énergies, agit et sommeille, restant toujours lui (unicité du cosmos, sans distinction réelle). Dire que des êtres distincts sont produits et transformés, deviennent sensibles, revêtent des figures, parviennent à l'intelligence, acquièrent des énergies, agissent et sommeillent, c'est errer.

Lìe-tzeu dit : Parce qu'il y a des produits, il y a un producteur de ces produits. Il y a un auteur, des formes p.274 corporelles, des sons, des

couleurs, des saveurs. Les produits sont mortels, leur producteur ne l'est pas. L'auteur des formes corporelles n'est pas corporel, celui des sons n'est pas perceptible à l'ouïe, celui des couleurs n'est pas visible à l'œil, celui des saveurs n'est pas perçu par le goût. *Sauf son infinité et son immortalité*, le producteur, l'auteur (le Principe), est indéterminé, capable de devenir, dans les êtres, *yīnn* ou *yâng*, actif ou passif ; contracté ou étendu, rond ou carré, agent de vie ou de mort, chaud ou froid, léger ou lourd, noble ou vil, visible ou invisible, noir ou jaune, doux ou amer, puant ou parfumé. Dépourvu de toute connaissance intellectuelle et de toute puissance intentionnelle, il sait tout et peut tout, (car il est immanent dans tout ce qui sait et peut, ce qui est, dit la Glose, la connaissance et la puissance suprême).

B. — Comme *Lìe-tzeu*, qui se rendait dans la principauté de *Wei*, prenait son repas au bord du chemin, quelqu'un de ceux qui l'accompagnaient ayant vu un crâne séculaire qui gisait là, le ramassa et le lui montra. *Lìe-tzeu* le regarda, puis dit à son disciple *Pai-fong* : Lui et moi savons que la distinction entre l'état de vie et l'état de mort n'est qu'imaginaire, *lui par expérience, moi par raisonnement*. A la fin de chaque péripétie *de son existence*, l'homme rentre dans le métier cosmique, *pour en ressortir à nouveau*. Tous les êtres sortent de ce métier, pour y rentrer ensuite.

Dans les écrits de *Hoang-ti*, il est dit : la substance qui se projette, ne produit pas une substance nouvelle, mais une ombre ; le son qui résonne, ne produit pas un son nouveau, mais un écho ; quand le néant de forme se meut, il ne produit pas un néant nouveau, mais l'être sensible. Toute substance aura une fin. Le ciel et la terre étant des substances, finiront comme moi ; si p.275 toutefois l'on peut appeler fin, ce qui n'est qu'un changement d'état. Car le Principe, de qui tout émane, n'aura pas de fin, puisqu'il n'a pas eu de commencement, et n'est pas soumis aux lois de la durée. Les êtres passent successivement par les états d'être vivants et d'être non-vivants, d'être matériels et d'être non-matériels. L'état de non-vie n'est pas produit par la non-vie, mais fait suite à l'état de vie (comme son ombre, ci-dessus). L'état de

non-matérialité n'est pas produit par l'immatérialité, mais fait suite à l'état de matérialité (comme son écho, ci-dessus). Cette alternance successive, est fatale, inévitable. Tout vivant cessera nécessairement de vivre, et cessera ensuite nécessairement d'être non-vivant, reviendra nécessairement à la vie. Donc vouloir faire durer sa vie et échapper à la mort, c'est vouloir l'impossible. — Dans le composé humain, l'esprit vital est l'apport du ciel, le corps est la contribution de la terre. L'homme commence par l'agrégation de son esprit vital avec les grossiers éléments terrestres, et finit par l'union du même esprit avec les purs éléments célestes. Quand l'esprit vital quitte la matière, chacun des deux composants retourne à son origine. De là vient qu'on appelle les (鬼*koèi*) morts, les (歸*koèi*) retournés. Ils sont retournés en effet à leur demeure propre (le cosmos). Hoang-ti a dit : l'esprit vital rentre par sa porte (dans le Principe), le corps retourne à son origine (la matière), et c'en est fait de la personnalité.

C. — La vie d'un homme, de sa naissance à sa mort, comprend quatre grandes périodes, le temps de l'enfance, la jeunesse robuste, les années de la vieillesse, la mort. Durant l'enfance, toutes les énergies étant concentrées, l'harmonie du complexe est parfaite, rien ne peut lui nuire tant son fonctionnement est précis. Durant la jeunesse robuste, le sang et les esprits p.276 bouillonnant à déborder, les imaginations et les convoitises foisonnent, l'harmonie du complexe n'est plus parfaite, les influences extérieures rendent son fonctionnement défectueux. Durant les années de la vieillesse, les imaginations et les convoitises se calmant, le corps s'apaise, les êtres extérieurs cessent d'avoir prise sur lui ; quoiqu'il ne revienne pas à la perfection de l'enfance, il y a cependant progrès sur la période de la jeunesse. Enfin, par la fin de l'existence, par la mort, l'homme arrive au repos, retourne à son apogée, (à sa perfection intégrale, l'union avec le cosmos).

Dans la vie, pas de repos. Que la mort est une grande chose ! en elle est le repos. Les hommes la craignent, alors qu'elle est le repos. Jadis on ne disait pas mourir, on disait s'en retourner. Les vivants sont

des voyageurs. Ils marchent, et beaucoup ignorent que c'est vers leur demeure perdue (la mort, le grand repos, d'où ils sont sortis par la naissance).

Les vivants ignorent ce qu'est la mort, les morts ignorent ce qu'est la vie. Ceux qui viennent ne savent rien de l'aller, ceux qui vont ne savent rien du retour. Eh bien, ces choses sont une même chose. La vie et la mort, aller et venir, les contraires sont un, sont identiques.

La vie et la mort ne dépendent, ni de soi, ni de chose que ce soit. C'est le destin qui les règle.

D. — *Choúnn* demanda à *Tchēng* :

— Le Principe peut-il être possédé ?

— Tu ne possèdes pas même ton corps, dit Tcheng ; alors comment posséderais-tu le Principe ?

— Si moi je ne possède pas mon corps, dit Choùnn surpris, alors à qui est-il ?

— Au ciel et à la terre, dont il est une parcelle, répondit *Tchēng*. Ta vie est un atome de l'harmonie cosmique. Ta nature et son destin sont un atome de l'accord universel. Tes enfant et tes petits enfants ne sont pas à toi, p.277 mais au grand tout, dont ils sont des rejetons. Tu marches sans savoir ce qui te pousse, tu t'arrêtes sans savoir ce qui te fixe, tu manges sans savoir comment tu assimiles. Tout ce que tu es, est un effet de l'irrésistible émanation cosmique. Alors qu'est-ce que tu possèdes ?

E. — Jadis quand *Lìe-tzeu* était disciple, il mit trois ans à désapprendre de juger et de qualifier en paroles ; alors son maître *Lao-chang* l'honora pour la première fois d'un regard. Au bout de cinq ans, il ne jugea ni ne qualifia plus même mentalement ; alors *Lao-chang* lui sourit pour la première fois. Au bout de sept ans, quand il eut oublié la distinction du oui et du non, de l'avantage et de l'inconvénient, son

maître le fit pour la première fois asseoir sur sa natte. Au bout de neuf ans, quand il eut perdu toute notion du droit et du tort, du bien et du mal, et pour soi et pour autrui ; quand il fut devenu absolument indifférent à tout, alors la communication parfaite s'établit pour lui entre le monde extérieur et son propre intérieur. Il cessa de se servir de ses sens, (mais connut tout par science supérieure universelle et abstraite). Son esprit se solidifia, à mesure que son corps se dissolvait ; ses os et ses chairs se liquéfièrent (s'éthérisèrent) ; il perdit toute sensation du siège sur lequel il était assis, du sol sur lequel ses pieds appuyaient ; il perdit toute intelligence des idées formulées, des paroles prononcées. Il atteignit à cet état, où la raison immobile n'est plus émue par rien.

De son maître *Lao-chang-cheu*, et de son ami *Pai-kao-tzeu*, *Lìe-tzeu* apprit l'art de chevaucher sur le vent (randonnées extatiques). *Yinn-cheng* l'ayant su, alla demeurer avec lui, dans l'intention d'apprendre de lui cet art, et assista à ses extases qui le privaient de sentiment pour un temps notable. p.278 Plusieurs fois il en demanda la recette, mais fut éconduit à chaque fois. Mécontent, il demanda son congé. *Lìe-tzeu* ne lui répondit pas. *Yinn-cheng* s'en alla. Mais, toujours travaillé par le même désir, au bout de quelques mois il retourna chez *Lìe-tzeu*. Celui-ci lui demanda :

> — Pourquoi est-tu parti ? pourquoi es-tu revenu ?

Yinn-cheng dit :

> — Vous avez repoussé toutes mes demandes ; je vous ai pris en grippe et suis parti ; maintenant mon ressentiment étant éteint, je suis revenu.

Lie-tzeu dit :

> — Je te croyais l'âme mieux faite que cela ; se peut-il que tu l'aies vile à ce point ? Je vais te dire comment moi j'ai été formé par mon maître. J'entrai chez lui avec un ami. Je passai dans sa maison trois années entières, occupé à brider mon cœur et ma bouche, sans qu'il m'honorât d'un seul regard.

Comme je progressais, au bout de cinq ans il me sourit pour la première fois. Mon progrès s'accentuant, au bout de sept ans il me fit asseoir sur sa natte. Au bout de neuf années d'efforts, j'eus enfin perdu toute notion du oui et du non, de l'avantage et du désavantage, de la supériorité de mon maître et de l'amitié de mon condisciple. Alors l'usage spécifique de mes divers sens, fut remplacé par un sens général ; mon esprit se condensa, tandis que mon corps se raréfiait ; mes os et mes chairs se liquéfièrent (s'éthérisèrent) ; je perdis la sensation que je pesais sur mon siège, que j'appuyais sur mes pieds (lévitation) ; enfin je partis, au gré du vent, vers l'est, vers l'ouest, dans toutes les directions, comme une feuille morte emportée, sans me rendre compte si c'est le vent qui m'enlevait, ou si c'est moi qui enfourchais le vent. *Voilà par quel long exercice de dépouillement, de retour à la nature, j'ai dû passer, pour arriver à l'extase*. Et toi qui viens à peine d'entrer chez un maître, qui es encore si imparfait que tu t'impatientes et te courrouces ; toi dont l'air p.279 repousse et dont la terre doit encore supporter le corps grossier et lourd, tu prétends t'élever sur le vent dans le vide ?

Yinn-cheng se retira confus, sans oser rien répondre.

F. — Lie-tzeu demanda à *Koan-yinn-tzeu* :

— Que le sur-homme passe là où il n'y a pas d'ouverture, traverse le feu sans être brûlé, s'élève très haut sans éprouver de vertige ; dites-moi, s'il vous plaît, comment fait-il pour en arriver là ?

— En conservant, dit *Koan-yinn-tzeu*, sa nature parfaitement pure ; non par aucun procédé savant ou ingénieux. Je vais t'expliquer cela. Tout ce qui a forme, figure, son et couleur, tout cela ce sont les êtres. Pourquoi ces êtres se feraient-ils opposition les uns aux autres ? Pourquoi y aurait-il entre eux un autre ordre, que la priorité dans le temps ? Pourquoi leur

> évolution cesserait-elle, avec la déposition de leur forme actuelle ? Comprendre cela à fond, voilà la vraie science. Celui qui l'a compris, ayant une base ferme, embrassera toute la chaîne des êtres, unifiera ses puissances, fortifiera son corps, rentrera ses énergies, communiquera avec l'évolution universelle. Sa nature conservant sa parfaite intégrité, son esprit conservant son entière liberté, rien d'extérieur n'aura prise sur lui. Si cet homme, en état d'ivresse, tombe d'un char, il ne sera pas blessé mortellement. Quoique ses os et ses articulations soient comme ceux des autres hommes, le même traumatisme n'aura pas sur lui le même effet ; parce que son esprit, étant entier, protège son corps. L'inconscience agit comme une enveloppe protectrice. Rien n'a prise sur le corps, quand l'esprit n'est pas ému. Aucun être ne peut nuire au Sage, enveloppé dans l'intégrité de sa nature, protégé par la liberté de son esprit.

G. — *Lie u-k'eou* (*Lìe-tzeu*) tirait de l'arc en présence de p.280 *Pai-hounn-ou-jenn*, une tasse contenant de l'eau étant attachée sur son coude gauche ; Il bandait l'arc, de la main droite, à son maximum, décochait, replaçait une autre flèche, décochait encore ; et ainsi de suite, avec l'impassibilité d'une statue, sans que l'eau de la tasse vacillât. — *Pai-hounn-ou-jenn* lui dit :

> — Votre tir est le tir d'un archer tout occupé de son tir (tir artificiel), non le tir d'un archer indifférent pour son tir (tir naturel). Venez avec moi sur quelque haute montagne, au bord d'un précipice, et nous verrons si vous conservez encore cette présence d'esprit.

Les deux hommes firent ainsi. *Pai-hounn-ou-jenn* se campa au bord du précipice, dos au gouffre, ses talons débordant dans le vide (or l'archer doit se rejeter en arrière pour bander), puis salua *Lie u-k'eou* d'après les rites, avant de commencer son tir. Mais *Lie u-k'eou*, saisi de vertige,

gisait déjà par terre, la sueur lui ruisselant jusqu'aux talons. *Pai-hounn-ou-jenn* lui dit :

> — Le sur-homme plonge son regard dans les profondeurs du ciel, dans les abîmes de la terre, dans le lointain de l'horizon, sans que son esprit s'émeuve. Il me paraît que vos yeux sont hagards, et que, si vous tiriez, vous n'atteindriez pas le but.

H. — Confucius revenant de *Wei* à *Lou*, s'arrêta pour contempler la cascade de *Ho-leang* laquelle tombant de deux cent quarante pieds de haut, produit un torrent qui bouillonne sur quatre-vingt-dix stades de longueur, si fort qu'aucun poisson ni aucun reptile n'y peut séjourner. Or, sous les yeux de Confucius, un homme traversa ces eaux tumultueuses. Confucius le fit féliciter par ses disciples, puis il lui dit lui-même :

> — Vous êtes très habile ; avez-vous une formule qui vous permette de vous confier ainsi à ces eaux ?
>
> — Avant d'entrer dans l'eau, dit l'homme, j'examine si mon cœur est absolument droit et loyal, puis je me laisse aller. Ma p.281 rectitude unit mon corps aux flots. Comme je fais un avec eux, ils ne peuvent pas me nuire.
>
> — Retenez ceci, dit Confucius à ses disciples. La rectitude gagne même l'eau, combien plus les hommes.

Rectitude, le naturel, sans mélange d'artificiel. Ici, comme souvent ailleurs, Confucius professe la doctrine taoïste, exactement le contraire de la sienne. Truc cher à *Lìe-tzeu* et à *Tchoāng-tzeu*.

I. — Un préfet de *Tch'enn* ayant été envoyé en mission à *Lou*, y raconta que, dans son pays, un Sage, *K'ang-ts'ang-tzeu*, disciple de *Lào-tzèu*, voyait avec ses oreilles et entendait avec ses yeux. — Curieux de voir ce phénomène, le prince de *Lou* l'envoya quérir par un ministre porteur de riches présents. *K'ang-ts'ang-tzeu* se rendit à l'invitation. Le prince le reçut avec le plus grand respect. D'emblée *K'ang-ts'ang-tzeu* lui dit :

— On vous a mal renseigné, en vous disant que je vois avec mes oreilles et que j'entends avec mes yeux ; un organe ne peut pas être employé pour un autre.

— Peu importe, dit le prince ; je désire connaître votre doctrine.

— Voici, fit *K'ang-ts'ang-tzeu* : Mon corps est intimement uni à mon esprit ; mon corps et mon esprit sont intimement unis à la matière et à la force cosmiques, lesquelles sont intimement unies au néant *de forme primordial, l'être infini indéfini, le Principe*. Par suite de cette union intime, toute dissonance ou toute consonance qui se produit dans l'harmonie universelle, soit à distance infinie soit tout près, est perçue de moi, mais sans que je puisse dire par quel organe je la perçois. Je sais, sans savoir comment j'ai su.

La connaissance taoïste parfaite ; consonance de deux instruments accordés sur le même ton, le cosmos et l'individu, perçue par le sens intime.

K. — *Koan-yinn-hi* (*Koan-yinn-tzeu*) dit :

— A qui demeure dans son néant (de forme intérieur, état indéterminé), tous les êtres se manifestent. Il est sensible à leur impression comme une eau tranquille ; il les reflète comme un miroir ; il les répète comme un écho. Uni au Principe, il est en harmonie par lui, avec tous les êtres. Uni au Principe, il connaît tout par les raisons générales supérieures, et n'use plus, par suite, de ses divers sens, pour connaître en particulier et en détail. La vraie raison des choses est invisible, insaisissable, indéfinissable, indéterminable. Seul l'esprit rétabli dans l'état de simplicité naturelle parfaite, peut l'entrevoir confusément dans la contemplation profonde. Après cette révélation, ne plus rien vouloir et ne plus rien faire, voilà la vraie science et le vrai talent. Que voudrait encore, que ferait encore, celui à qui a été révélé le néant de

tout vouloir et de tout agir. Se bornât-il à ramasser une motte de terre, à mettre en tas de la poussière, quoique ce ne soit pas là proprement faire quelque chose, il aurait cependant manqué aux principes, car il aurait agi.

L. — *Loung-chou* dit au médecin *Wenn-tcheu* :

— Vous êtes un diagnosticien habile. Je suis malade, Pourrez-vous me guérir ?

— S'il plaît au destin, je le pourrai, dit *Wenn-tcheu*. Dites-moi ce dont vous souffrez.

— Je souffre, dit *Loung-chou*, d'un mal étrange. La louange me laisse froid, le dédain ne m'affecte pas ; un gain ne me réjouit pas, une perle ne m'attriste pas ; je regarde avec la même indifférence, la mort et la vie, la richesse et la pauvreté. Je ne fais pas plus de cas des hommes que des porcs, et de moi que des autres. Je me sens aussi étranger dans ma maison que dans une hôtellerie, et dans mon district natal que dans un pays barbare. Aucune distinction ne m'allèche, aucun supplice ne m'effraye ; p.283 fortune ou infortune, avantage ou désavantage, joie ou tristesse, tout m'est égal. Cela étant, je ne puis me résoudre à servir mon prince, à frayer avec mes parents et amis, à vivre avec ma femme et mes enfants, à m'occuper de mes serviteurs. Qu'est-ce que cette maladie-là ? Par quel remède peut-elle être guérie ?

Wenn-tcheu dit à *Loung-chou* de découvrir son buste. Puis, l'ayant placé de manière que le soleil donnât en plein sur son dos nu, il se plaça devant sa poitrine, pour examiner ses viscères, par transparence.

— Ah ! dit-il soudain, j'y suis ! Je vois votre cœur, comme un petit objet vide, d'un pouce carré. Six orifices sont déjà parfaitement ouverts, le septième va se déboucher. Vous

souffrez de la sagesse des Sages. Que peuvent mes pauvres remèdes contre un mal pareil ?

Loung-chou est un indifférent taoïste presque parfait. Il ne lui reste plus qu'à se défaire de l'illusion de prendre sa sagesse pour une maladie et de vouloir en guérir.

M. — Au temps de l'empereur *Mou* des *Tcheōu* il vint, à la cour de cet empereur, un magicien d'un pays situé à l'Extrême-Occident. Cet homme entrait impunément dans l'eau et dans le feu, traversait le métal et la pierre, faisait remonter les torrents vers leur source, changeait de place les remparts des villes, se soutenait dans les airs sans tomber, pénétrait les solides sans éprouver de résistance, prenait à volonté toutes les figures, gardait son intelligence d'homme sous la forme d'un objet inanimé, etc. L'empereur *Mou* le vénéra comme un génie, le servit comme son maître, lui donna le meilleur de son avoir en fait de logement d'aliments et de femmes. Cependant le magicien trouva le palais impérial inhabitable, la cuisine impériale immangeable, les femmes du harem indignes de son affection. Alors l'empereur lui fit bâtir un palais spécial. Matériaux et p.284 main-d'œuvre, tout fut exquis. Les frais épuisèrent le trésor impérial. L'édifice achevé s'éleva à la hauteur de huit mille pieds. Quand l'empereur en fit la dédicace, il l'appela *tour touchant au ciel*. Il le peupla de jeunes gens choisis, appelés des principautés de *Tcheng* et de *Wei*. Il y installa des bains et un harem. Il y accumula les objets précieux, les fins tissus, les fards, les parfums, les bibelots. Il y fit exécuter les plus célèbres symphonies. Chaque mois il offrit une provision de vêtements superbes, chaque jour une profusion de mets exquis... Rien n'y fit. Le magicien ne trouva rien à son goût, habita son nouveau logis sans s'y plaire, et fit de fréquentes absences. — Un jour que, durant un festin, l'empereur s'étonnait de sa conduite ;

— Venez avec moi, lui dit-il...

L'empereur saisit la manche du magicien, qui l'enleva aussitôt dans l'espace, jusqu'au palais des hommes transcendants, situé au milieu du

ciel. Ce palais était fait d'or et d'argent, orné de perles et de jade, sis plus haut que la région des nimbus pluvieux, sans fondements apparents, flottant dans l'espace comme un nuage. Dans ce monde supraterrestre, vues, harmonies, parfums, saveurs, rien n'était comme dans le monde des hommes. L'empereur comprit qu'il était dans la cité du Souverain céleste. Vu de là-haut, son palais terrestre lui apparut comme un tout petit tas de mottes et de brindilles. Il serait resté là durant des années, sans même se souvenir de son empire ; mais le magicien l'invita à le suivre plus haut... Cette fois il l'enleva, par delà le soleil et la lune, hors de vue de la terre et des mers, dans une lumière aveuglante, dans une harmonie assourdissante. Saisi de terreur et de vertige, l'empereur demanda à redescendre. La descente s'effectua avec la rapidité d'un aérolithe qui tombe dans le vide. — Quand il revint à lui, l'empereur se retrouva assis sur son siège, entouré de ses courtisans, sa coupe à p.285 demi pleine, son ragoût à demi mangé.

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-il à son entourage.

— Vous avez paru vous recueillir, durant un instant, dirent ses gens.

L'empereur estimait avoir été absent durant trois mois au moins.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il au magicien.

— Oh ! rien de plus simple, dit celui-ci. J'ai enlevé votre esprit. Votre corps n'a pas bougé. Ou plutôt, je n'ai même pas déplacé votre esprit. Toute distinction, de lieu, de temps, est illusoire. La représentation mentale de tous les possibles, se fait sans mouvement et abstrait du temps.

N. — *Lao-tch'eng-tzeu* s'était mis à l'école de maître *Yinn-wenn* (*Koan-yinn-tzeu*), pour apprendre de lui le secret de la fantasmagorie universelle. Durant trois années entières, celui-ci ne lui enseigna rien. Attribuant cette froideur de son maître à ce qu'il le jugeait peu capable, *Lao-tch'eng-tzeu* s'excusa et offrit de se retirer. Maître *Yinn-wenn* l'ayant salué (marque d'estime extraordinaire), le conduisit dans sa

chambre, et là, sans témoins (science ésotérique), il lui dit :

> — Jadis, quand *Lào-tān* partit pour l'Ouest, il résuma pour moi sa doctrine en ces mots : et l'esprit vital, et le corps matériel, sont fantasmagorie. Les termes *vie* et *mort*, désignent la genèse initiale d'un être par l'action de la vertu génératrice, et sa transformation finale par l'influence des agents naturels. La succession de ces genèses, de ces transformations, quand le nombre est plein, sous l'influence du moteur universel, voilà la fantasmagorie. Le Principe premier des êtres, est trop mystérieux, trop profond, pour pouvoir être sondé. Nous ne pouvons étudier que le *devenir* et le *cesser* corporels, qui sont visibles et manifestes. Comprendre que l'évolution cosmique consiste pratiquement dans la succession des deux états de vie et de mort, voilà la clef de l'intelligence de la fantasmagorie. Nous sommes sujets à cette vicissitude, toi et moi, et pouvons p.286 constater ses effets en nous-mêmes.

Cette instruction reçue, *Lao-tcheng-tzeu* retourna chez lui, la médita durant trois mois, et trouva le secret du mystère, si bien qu'il devint maître de la vie et de la mort, put à volonté modifier les saisons, produisit des orages en hiver et de la glace en été, changea des volatiles en quadrupèdes et réciproquement. Il n'enseigna à personne la formule, que personne n'a retrouvée depuis. D'ailleurs, dit *Lìe-tzeu*, pour qui posséderait la science des transformations, mieux vaudrait la garder secrète, mieux vaudrait ne pas s'en servir. Les anciens Souverains ne durent pas leur célébrité à des déploiements extraordinaires de science ou de courage. On leur sut gré d'avoir agi pour le bien de l'humanité sans ostentation.

O. — *Lìe-tzeu* dit : le rêve, c'est une rencontre faite pour l'esprit ; la réalité (perception objective), c'est un contact avec le corps. Les pensées diurnes, les rêves nocturnes, sont également des impressions. Aussi ceux dont l'esprit est solide, pensent et rêvent peu, et attachent

peu d'importance à leurs pensées et à leurs rêves. Ils savent que, et la pensée et le rêve, n'ont pas la réalité qui paraît, mais sont des reflets de la fantasmagorie cosmique. Les Sages anciens ne pensaient que peu quand ils veillaient, ne rêvaient pas quand ils dormaient, et ne parlaient ni de leurs pensées ni de leurs rêves, parce qu'ils croyaient aussi peu aux unes qu'aux autres.

P. — *Lào-tān* dit à *Koan-yinn-tzeu* :

> — Quand le ciel ne veut pas, qui dira pourquoi ?

c'est-à-dire, mieux vaut se tenir tranquille, que de chercher à connaître les intentions du ciel, à deviner le faste et le néfaste. (Vains calculs, tout étant régi par une fatalité aveugle, imprévisible, inéluctable).

Yang-pou le frère cadet de *Yang-tchou* dit à son aîné :

> — Il est des p.287 hommes tout semblables pour l'âge, l'extérieur, tous les dons naturels, qui diffèrent absolument, pour la durée de la vie, la fortune, le succès. Je ne m'explique pas ce mystère.

Yang-tchou lui répondit :

> — Tu as encore oublié l'adage des anciens que je t'ai répété si souvent : le mystère qu'on ne peut pas expliquer, c'est la fatalité. Il est fait d'obscurités impénétrables, de complications inextricables, d'actions et d'omissions qui s'ajoutent au jour le jour. Ceux qui sont persuadés de l'existence de cette fatalité, ne croient plus à la possibilité d'arriver, par efforts, à prolonger leur vie, à réussir dans leurs entreprises, à éviter le malheur. Ils ne comptent plus sur rien, se sachant les jouets d'un destin aveugle. Droits et intègres, ils ne tendent plus dans aucun sens ; ils ne s'affligent ni ne se réjouissent plus de rien ; ils n'agissent plus, mais laissent aller toutes choses...

Les sentences suivantes de *Hoang-ti*, résument bien la conduite à tenir par l'illuminé : Que le sur-homme reste inerte comme un cadavre, et ne

se meuve que passivement, parce qu'on le meut. Qu'il ne raisonne pas, sur son inertie, sur ses mouvements. Qu'il ne se préoccupe jamais de l'avis des hommes, et ne modifie jamais ses sentiments d'après les leurs. Qu'il aille son chemin à lui, suive sa voie propre personnelle. Car personne ne peut lui nuire, (la fatalité seule disposant de lui.)

R. — Le continu (la Continuité) est la plus grande loi du monde. Il est distinct de la cohésion, du contact. Soit un cheveu. On y suspend des poids. Il y a rupture. C'est le cheveu qui est rompu, pas le continu. Le continu ne peut pas être rompu. Certains ne croient pas cela. Je vais leur prouver, par des exemples, que le continu est indépendant du contact. — *Tchan-ho* péchait avec une ligne faite d'un seul filament de soie naturel, une aiguille courbée lui servant d'hameçon, p.288 une baguette de gaule, la moitié d'un grain *de blé* d'amorce. Avec cet appareil rudimentaire, il retirait des poissons énormes d'un gouffre profond, sans que sa ligne se rompît, sans que son aiguille se redressât, sans que sa baguette pliât. Le roi de *Tch'ou* l'ayant appris, lui demanda des explications. *Tchan-ho* lui dit :

> — Jadis le célèbre archer *P'ou-ts'ie-tzeu*, avec un arc très faible et une flèche munie d'un simple fil, atteignait les grues grises dans les nuages, grâce à son application mentale qui établissait le continu de sa main à l'objet. Je me suis appliqué durant cinq ans à arriver au même résultat dans la pêche à la ligne. Quand je jette mon hameçon, mon esprit entièrement vide de toute autre pensée, va droit au poisson, par ma main et mon appareil, établissant continuité, et le poisson est pris sans défiance ni résistance. Et si vous, ô roi, appliquiez le même procédé au gouvernement de votre royaume, le résultat serait le même...
>
> — Merci ! dit le roi de Tch'ou...

L'intention fait le continu entre l'esprit et son objet. Principe taoïste souvent répété, par lequel on explique les pratiques magiques, sortilèges, maléfices, etc.

S. — *Lìe-tzeu* fait dire à Confucius (par fiction) : Vers l'Ouest il y a des hommes sages, qui vivent dans l'ordre sans qu'on les gouverne, unis les uns aux autres. **O** Il peut s'agir ici des premières communautés buddhiques de l'Inde. Cela n'est pas certain. En tout cas il ne faut pas donner ce texte comme une prophétie de Confucius annonçant que le Christ viendrait de l'Occident.

Il y a, dans l'océan, des îles habitées par des hommes surnaturels, qui mangent l'air et boivent la rosée, s'abstenant de tout aliment vulgaire. **O** Première mention des îles des génies, légende qui fit faire tant de folies au Premier empereur des *Ts'înn* et à d'autres. Voyez TH pages 212 et Table.

@

CHAPITRE XX

Tchoāng-tzeu

vers l'an 339. — Voyez HCO, L 18 à 22

@

p.289 *Tchoāng-tzeu*, maître *Tchoāng*, de son nom *Tchoāng-tcheou*, du pays de *Leâng*, très instruit et plein de verve, passa lui aussi volontairement sa vie dans l'obscurité et la pauvreté, bataillant pour *Lào-tzèu* contre Confucius, pour le naturel contre l'artificiel. Voyez HCO page 147. Des disciples rédigèrent ses propos. En voici les points principaux...

A. — Au grand commencement *de toutes choses*, il y avait le néant de forme, l'être imperceptible ; il n'y avait aucun être sensible, et par suite aucun nom. Le premier être qui fut, fut l'Un, non sensible, le Principe. On appelle *tei* norme, la vertu émanée de l'Un, qui donna naissance à tous les êtres. Se multipliant sans fin dans ses produits, cette vertu participée s'appelle en chacun d'eux *ming* son partage, son lot, son destin. C'est par concentration et expansion alternantes, que la norme donne ainsi naissance aux êtres. Dans l'être qui naît, certaines lignes déterminées spécifient sa forme corporelle. Dans cette forme corporelle, est renfermé le principe vital. Chaque être a sa manière de faire, qui constitue sa nature propre. C'est ainsi que les êtres descendent du Principe. Ils y remontent, par la culture *taoïste* mentale et morale, qui ramène la nature individuelle à la conformité avec la vertu agissante universelle, et l'être particulier à l'union avec le Principe primordial, le grand Vide, le grand Tout. Ce retour, cette union, se font, non par action, mais par cessation. Tel un oiseau, qui, fermant son bec, cesse son chant, se tait. Fusion silencieuse avec le ciel et la terre, dans une apathie qui paraît stupide *à ceux qui n'y entendent rien*, mais qui est en réalité vertu mystique, communion à l'évolution cosmique.

B. — *Tong-kouo-tzeu* demanda à *Tchoāng-tzeu* :

— Où est ce qu'on appelle le Principe ?

— Partout, dit *Tchoāng-tzeu*.

— Par exemple ? demanda *Tong-kouo-tzeu*.

— Par exemple dans cette fourmi, dit *Tchoāng-tzeu*.

— Et plus bas ? demanda *Tong-kouo-tzeu*.

— Par exemple dans ce brin d'herbe.

— Et plus p.290 bas ?

— Dans ce fragment de tuile.

— Et plus bas ?

— Dans ce fumier, dans ce purin, dit *Tchoāng-tzeu*.

Tong-kouo-tzeu ne demanda plus rien. — Alors *Tchoāng-tzeu* prenant la parole, lui dit :

— Maître, interroger comme vous venez de faire, ne vous mènera à rien. Ce procédé est trop imparfait. Il ressemble à celui de ces experts de marché, lesquels jugent sommairement de l'engraissage d'un cochon, en appuyant leur pied dessus (le pied faisant une empreinte plus ou moins profonde, selon que le porc est plus ou moins gras). Ne demandez pas si le Principe est dans ceci ou dans cela. Il est dans tous les êtres. C'est pour cela qu'on lui donne les épithètes de grand, de suprême, d'entier, d'universel, de total. Tous ces termes différents, s'appliquent à une seule et même réalité, à l'unité cosmique. — Transportons-nous en esprit, en dehors de cet univers des dimensions et des localisations, et il n'y aura plus lieu de vouloir situer le Principe. Transportons-nous en dehors du monde de l'activité, dans le règne de l'inaction, de l'indifférence, du repos, du vague, de la simplicité, du loisir, de l'harmonie, et il n'y aura plus lieu de vouloir qualifier le Principe. Il est l'infini

indéterminé. C'est peine perdue, que de vouloir l'atteindre, que de vouloir le situer, que de vouloir étudier ses mouvements. Aucune science n'atteint là. Celui (le Principe) qui a fait que les êtres fussent des êtres, n'est pas lui-même soumis aux mêmes lois que les êtres. Celui (le Principe) qui a fait que tous les êtres fussent limités, est lui-même illimité, infini, *il est donc oiseux de demander où il se trouve*. — Pour ce qui est de l'évolution et de ses phases, plénitude et vacuité, prospérité et décadence, le Principe produit cette succession, mais n'est pas cette succession. Il est l'auteur des causes et des effets (la cause première), mais n'est pas les causes et les effets. Il est l'auteur des condensations et des dissipations (naissances et morts), mais n'est pas lui-même condensation ou dissipation. *Tout procède de lui, et évolue par et sous son influence. Il est dans tous les êtres, par une terminaison de norme ; mais il n'est pas identique aux êtres, n'étant ni différencié ni limité.*

C. — p.291 L'empereur *Hoang-ti* (fiction taoïste), demanda humblement à Maître *Koang-tch'eng*, de vouloir bien l'instruire sur le Principe. Maître *Koang-tch'eng* lui dit :

— Approchez ! Je vais vous révéler le fond du Principe. Son essence, c'est le mystère, c'est l'obscurité, c'est l'indistinction, c'est le silence. Quand on ne regarde rien, qu'on n'écoute rien, qu'on enveloppe son esprit de recueillement, la matière (le corps) devient spontanément droite. Soyez recueilli, soyez détaché, ne fatiguez pas votre corps, n'émouvez pas vos instincts, et vous pourrez durer toujours. Quand vos yeux ne regarderont plus rien, quand vos oreilles n'écouteront plus rien, quand votre cœur (intelligence et volonté) ne connaîtra et ne désirera plus rien, quand votre esprit aura enveloppé et comme absorbé votre matière, alors cette matière (votre corps) durera toujours. Veillez sur votre intérieur, défendez votre

extérieur. Vouloir apprendre beaucoup de choses, voilà ce qui use... Suivez-moi en esprit, par delà la lumière, jusqu'au principe *yâng* de toute splendeur ; et, par delà l'obscurité, jusqu'au principe *yīnn* des ténèbres. Suivez-moi maintenant, par delà ces deux principes, jusqu'à l'unité (le principe suprême) qui régit le ciel et la terre, qui contient en germe et de qui émanent le *yīnn* et le *yâng*, tous les êtres. Connaître ce Principe, c'est la science globale, qui n'use pas. Se tenir en repos, dans sa contemplation, voilà ce qui fait durer toujours. Tout être qui se conserve, garde sa vigueur. Moi j'ai embrassé l'Unité, je me suis établi dans l'Harmonie. Voilà douze cents ans que je vis, et mon corps n'est pas affaibli.

— Vous êtes un être céleste, dit *Hoang-ti*, en appliquant derechef son front contre terre.

— Écoutez, dit Maître *Koang-tch'eng*, sans m'interrompre. Le premier Principe est essentiellement infini et insondable ; c'est par erreur que les hommes emploient, en parlant p.292 de lui, les termes *fin* et *apogée*. Ceux qui l'ont connu, sont devenus les empereurs et les rois de l'âge héroïque, et ont fini par l'apothéose. Ceux qui ne l'ont pas connu, sont restés des hommes terrestres, ignorants et charnels. Maintenant le premier Principe est si oublié, que tous les êtres, sortis de la terre, retournent à la terre. Aussi ne resterai-je pas davantage en ce monde. Je vous quitte pour aller, par delà la porte de l'infini, flâner dans les espaces incommensurables. Je vais unir ma lumière, à celle du soleil et de la lune ; je vais fondre ma durée, avec celle du ciel et de la terre. Je ne veux même pas savoir, si les hommes pensent comme moi ou différemment. Quand ils seront tous morts, moi je survivrai seul, *ayant seul, en ces temps de décadence, atteint à l'union avec l'Unité.*

D. — Petits mais respectables sont les êtres qui remplissent le monde. Humble mais nécessaire est le peuple. Incertaines mais importantes sont les affaires. Dures mais indispensables sont les lois. Antipathique mais obligatoire est la justice. Sympathique est l'affection non égoïste. Menus sont les rites, mais il faut les faire. Ces aphorismes résument la sagesse vulgaire. — Et moi j'ajoute : Au centre de toutes choses et supérieure à toutes, est l'action productrice du Principe suprême. Unique et se transformant en action productrice, est le Principe suprême. Transcendant et agissant sans cesse, est le Ciel (l'instrument physique de l'action productrice du Principe). Aussi les vrais Sages ont-ils pour règle de laisser faire le Ciel sans l'aider, de laisser agir l'action productrice sans interférer, de laisser le premier Principe libre sans prétendre deviser pour lui. Voilà l'important, à leurs yeux. Pour tout le reste, la pratique commune, ils sont affectueux sans affectation, justes sans prétention, rituels sans scrupulosité, actifs sans façons, légaux sans passion, dévoués au peuple et respectueux des droits de tous. — Ils ne considèrent aucun être comme un moyen particulièrement apte, et s'en servent pourtant faute de mieux. L'ignorance de ceux qui ne comprennent rien à l'action du Ciel, vient de ce qu'ils n'entendent pas bien celle du Principe suprême, *dont le Ciel est l'instrument.* Ceux qui n'ont pas la notion de ce Principe p.293 lui-même, ne sont propres à rien ; il faut les plaindre. — Il y a deux voies, la voie céleste et la voie humaine. Se concentrer noblement dans le non-agir, voilà la voie du Ciel. S'éparpiller et peiner sur les détails, voilà la voie humaine. La voie céleste est supérieure, la voie humaine est inférieure. Les deux voies sont très différentes. Toutes deux sont à scruter attentivement.

E. — Une force transformatrice uniforme, émane de l'immense complexe ciel et terre ; une règle unique régit la foule des êtres ; un seul souverain gouverne la nombreuse humanité. Le pouvoir du souverain dérive de celui du Principe ; sa personne est choisie par le Ciel ; de là vient qu'on l'appelle Mystérieux, *comme le Principe*. Les souverains de l'antiquité s'abstenant de toute intervention personnelle, laissaient le Ciel gouverner par eux. Le Principe agissant par le

souverain, ses ministres et ses officiers, à ce gouvernement droit juste et éclairé, tous les êtres répondaient par une soumission absolue. Tout en haut de l'univers, le premier Principe influence le ciel et la terre, lesquels transmettent à tous les êtres cette influence, laquelle devenue dans le monde des hommes bon gouvernement, y fait éclore les talents et les capacités. En sens inverse, toute prospérité vient du gouvernement, dont l'efficace dérive du Principe, par l'intermédiaire du ciel et de la terre. C'est pourquoi, les anciens souverains ne désirant rien, le monde était dans l'abondance ; ils n'agissaient pas, et tout évoluait ; ils restaient abîmés dans leur méditation, et le peuple se tenait dans l'ordre le plus parfait. Ce que l'adage antique résume ainsi : pour celui qui s'unit à l'Unité, tout prospère ; à celui qui n'a pas d'intérêt personnel, même les mânes sont soumis.

F. — Qu'elles sont vraies, ces paroles du Maître ! Combien grand, combien p.294 immense, est le Principe qui couvre et porte tous les êtres ! Que le souverain se garde bien de suivre son sens particulier ! L'action naturelle, voilà l'action céleste ; le verbe spontané, voilà l'influence céleste ; aimer tous les hommes et faire du bien à tous les êtres, voilà la vraie bonté ; fondre en un toutes les différences, voilà la vraie grandeur ; ne vouloir dominer les autres en rien, voilà la vraie largeur d'esprit ; posséder des choses diverses sans diviser son cœur, voilà la vraie richesse ; suivre l'influx céleste, voilà la suite dans les opérations, opérer sous cet influx, voilà l'opération efficace ; servir d'intermédiaire docile au Principe, voilà la perfection ; ne laisser abattre sa détermination par rien, voilà la constance. Que le souverain concentre en lui ces dix principes, puis les applique au gouvernement, et tout suivra son cours normal. Qu'il laisse l'or dans les rochers et les perles dans l'abîme, qu'il méprise la richesse et l'honneur, qu'il lui soit indifférent de vivre vieux ou de mourir jeune, qu'il ne tire pas vanité de la prospérité et ne se sente pas humilié par l'adversité, qu'il dédaigne tous les biens du monde, qu'il ne se glorifie pas de son exaltation. Que sa gloire soit d'avoir compris, que tous les êtres sont un seul complexe universel, que la mort et la vie sont deux modalités d'un même être.

G. — Le Maître a dit : L'action du Principe par le Ciel, est infinie dans son expansion, insaisissable dans sa subtilité. *Elle réside, imperceptible dans tous les êtres, comme cause de leur être et de toutes leur qualités.* C'est elle qui résonne dans les métaux et les phonolithes. Elle est aussi dans le choc qui les fait résonner. Sans elle, rien ne serait... L'homme qui tient d'elle des qualités de roi, marche dans la simplicité et s'abstient de s'occuper de choses multiples. Se tenant à l'origine, à la source, *uni à l'unité*, il p.295 connaît comme les génies, *par intuition dans le Principe*. Par suite, sa capacité s'étend à tout. Quand son esprit est sorti *par la porte d'un sens, par la vue par exemple*, dès qu'il rencontre un être, il le saisit, *le pénètre, le connaît à fond*. Car les êtres étant devenus par participation du Principe, sont connus par participation de la vertu du Principe. Conserver les êtres avec pleine connaissance de leur nature, agir sur eux avec pleine intelligence du Principe, voilà les attributions de l'être né pour être roi. Il paraît inattendu *sur la scène du monde*, joue son rôle, et tous les êtres se donnent à lui. C'est qu'il a reçu du Principe les qualités qui font le roi. Il voit dans les ténèbres du Principe. Pour lui, l'obscurité est lumière, le silence est harmonie. Il saisit l'être, au plus profond de l'être ; et sa raison d'être, au plus haut de l'abstraction, *dans le Principe*. Se tenant à cette hauteur, entièrement vide et dénué, il donne à tous ce qui leur convient. Son action s'étend dans l'espace et dans le temps.

H. — L'empereur *Hoang-ti* ayant poussé jusqu'au nord de la rivière rouge, et gravi le mont *K'ounn-lunn* pour examiner les régions du Sud, perdit sa perle noire (son trésor, la notion du Principe, pour s'être livré à ses rêves ambitieux). Il la fit chercher par *Science*, qui ne la retrouva pas. *Investigation* et *Discussion* ne la retrouvèrent par davantage. Enfin *Abstraction* la retrouva. *Hoang-ti* se dit : n'est-ce pas étrange que ce soit *Abstraction* qui l'ait retrouvée ? *elle que le vulgaire considère comme la moins pratique des facultés.*

I. — **Harmonie universelle**. — Maître *K'i* de la banlieue du Sud, était assis sur un escabeau, les yeux levés au ciel, respirant faiblement.

Son âme devait être absente (litt. son corps p.296 paraissant avoir perdu sa compagne, l'âme). — Étonné, le disciple *You* qui le servait, se dit : Qu'est ceci ? Se peut-il que, sans être mort, un être vivant devienne ainsi, insensible comme un arbre desséché, inerte comme la cendre éteinte ? Ce n'est plus mon maître.

— Si, dit *K'i*, revenant de son extase, c'est encore lui. J'avais seulement, pour un temps, perdu mon moi (Glose : l'état de celui qui, absorbé dans l'être universel, dans l'unité, a perdu la notion des êtres distincts). Mais que peux-tu comprendre à cela, toi qui ne connais que les accords humains, pas même les terrestres, encore moins les célestes ?

— Veuillez essayer de me faire comprendre par quelque comparaison, dit You.

— **O** Soit, dit maître *K'i*. Le grand souffle indéterminé de la nature, s'appelle vent. Par lui-même, le vent n'a pas de son. Mais, quand il les émeut, tous les êtres deviennent pour lui comme un jeu d'anches. Les monts, les bois, les rochers, les arbres, toutes les aspérités, toutes les anfractuosités, résonnent comme autant de bouches, doucement quand le vent est doux, fortement quand le vent est fort. Ce sont des mugissements, des grondements, des sifflements, des commandements, des plaintes, des éclats, des cris, des pleurs. L'appel répond à l'appel. C'est un ensemble, une harmonie. Puis, quand le vent cesse, tous ces accents se taisent. N'as-tu pas observé cela, en un jour de tempête ?

— Je comprends, dit *You*. Les accords humains, sont ceux des instruments à musique faits par les hommes. Les accords terrestres, sont ceux des voix de la nature. Mais les accords célestes, maître, qu'est-ce ?

— **O** C'est, dit maître *K'i*, l'harmonie de tous les êtres, dans leur commune nature, dans leur commun devenir. Là, pas de contraste, parce que pas de distinction. Embrasser, voilà la

grande science, la grande parole. Distinguer, c'est science et parler d'ordre inférieur. — *Tout* p.297 *est un*. Durant le sommeil, l'âme *non distraite* s'absorbe dans cette unité ; durant la veille, *distraite*, elle distingue des êtres divers. — *Et quelle est l'occasion de ces distinctions ?*.. Ce qui les occasionne, ce sont l'activité, les relations, les conflits de la vie. De là les théories, les erreurs. Du tir à l'arbalète, fut dérivée la notion du bien et du mal ; Des contrats fut tirée la notion du droit et du tort (touché ou manqué la cible, conforme ou non-conforme avec la souche). On ajouta foi à ces notions imaginaires ; on a été jusqu'à les attribuer au Ciel. Impossible désormais d'en faire revenir les humains. Et cependant, oui, complaisance et ressentiment, peine et joie, projets et regrets, passion et raison, indolence et fermeté, action et paresse, tous les contrastes, autant de sons sortis d'un même instrument, autant de champignons nés d'une même humidité, *modalités fugaces de l'être universel*. Dans le cours du temps, tout cela se présente. D'où est-ce venu ? C'est devenu ! C'est né, entre un matin et un soir, de soi-même, *non comme un être réel, mais comme une apparence. Il n'y a pas d'êtres réels distincts*. Il n'y a un moi, que par contraste avec un lui. Lui et moi n'étant que des êtres de raison, il n'y a pas non plus, en réalité, ce quelque chose de plus rapproché qu'on appelle le mien, *et ce quelque chose de plus éloigné qu'on appelle le tien.* — Mais, qui est l'agent de cet état de choses, *le moteur du grand Tout ?*.. Tout se passe comme s'il y avait un *vrai gouverneur*, mais dont la personnalité ne peut être constatée. L'hypothèse expliquant les phénomènes, est acceptable, à condition qu'on ne fasse pas, de ce gouverneur universel, un être matériel distinct (négation du Souverain d'en haut des Annales et des Odes ; voyez *Lào-tzèu*, page 263). Il est une tendance sans forme palpable, *la norme inhérente à l'univers, sa formule* p.298 *évolutive immanente*. Les normes *de toute sorte*, comme celle

qui fait un corps de plusieurs organes (l'âme humaine rentre dans cette catégorie), une famille de plusieurs personnes, un État de nombreux sujets, sont autant de participations du recteur universel *ainsi entendu*. Ces participations ne l'augmentent ni ne le diminuent, *car elles sont communiquées par lui, non détachées de lui. Prolongement de la norme universelle*, la norme de tel être, qui est son être, ne cesse pas d'être quand il finit. Elle fut avant lui, elle est après lui, inaltérable, indestructible. *Le reste de lui, ne fut qu'apparence*. — C'est de l'ignorance de ce principe, que dérivent toutes les peines et tous les chagrins des hommes, lutte, pour l'existence, crainte de la mort, appréhension du mystérieux au-delà. L'aveuglement est presque général, pas universel toutefois. Il est encore des hommes, peu nombreux, que le traditionalisme conventionnel n'a pas séduits, qui ne reconnaissent de maître que leur raison, et qui, par l'effort de cette raison, ont déduit la doctrine exposée ci-dessus, de leurs méditations sur l'univers. *Ceux-là savent qu'il n'y a de réel que la norme universelle*. Le vulgaire irréfléchi croit à l'existence réelle de tout. L'erreur moderne a noyé la vérité antique. Elle est si ancrée, si invétérée, que les plus grands sages au sens du monde, *Ù le Grand* y compris (coup de patte à un parangon Confuciiste), en ont été les dupes. *Pour soutenir la vérité*, je me trouve *presque* seul.

J. — Identité des contraires. — Si les sectateurs de Confucius et de Meitzeu distinguent ce qu'ils appellent bien et mal, droit et tort... S'ils disent : ceci est bien, cela est mal ; celui-ci a raison, celui-là a tort... C'est qu'ils manquent de lumière. — En réalité, il n'y a ni vérité ni erreur, ni oui ni non, ni autre distinction quelconque, *tout* p.299 *étant un*, *jusqu'aux contraires*. Il n'y a que des aspects divers, lesquels dépendent du point de vue. De mon point de vue, je vois ainsi ; d'un autre point de vue, je verrais autrement. Moi et autrui sont deux positions différentes, qui font juger et parler différemment de ce qui est

un. Ainsi parle-t-on, de mort, de possible et d'impossible, de licite et d'illicite. On discute, les uns disant oui, et les autres non. *Erreurs d'appréhension subjectives, dues au point de vue.* Le Sage, au contraire, commence par éclairer l'objet avec la lumière de sa raison. Il constate d'abord, que ceci est cela, que cela est ceci, que tout est un. Il constate ensuite, qu'il y a pourtant oui et non, opposition, contraste. Il conclut à la non-réalité de la diversité. Son point de vue à lui, c'est un point, d'où ceci et cela, oui et non, paraissent encore non distingués. Ce point est le pivot de la norme. C'est le centre immobile d'une circonférence, *sur le contour de laquelle roulent toutes les contingences, les distinctions et les individualités* ; d'où l'on ne voit qu'un infini, qui n'est ni ceci ni cela, ni oui ni non. *Tout voir, dans l'unité primordiale non encore différenciée, ou d'une distance telle que tout se fond en un,* voilà la vraie intelligence. — Les sophistes se trompent, en cherchant à y arriver, par des arguments positifs et négatifs, par voie d'analyse ou de synthèse. Ils n'aboutissent qu'à des manières de voir subjectives, lesquelles, additionnées, forment l'opinion, passent pour des principes. Comme un sentier est formé par les pas multipliés des passants, ainsi les choses finissent par être qualifiées ce que beaucoup en ont dit. C'est ainsi, dit-on, parce que c'est ainsi ; c'est un principe. Ce n'est pas ainsi, dit-on, parce que ce n'est pas ainsi ; c'est un principe. En est-il vraiment ainsi, dans la réalité ? Pas du tout. Envisagées dans la norme, une paille et une poutre, un laideron et une beauté, tous les contraires sont un. La p.300 prospérité et la ruine, les états successifs, ne sont que des phrases ; tout est un. Mais ceci, les grands esprits seuls sont aptes à le comprendre. Ne nous occupons pas de distinguer, mais voyons tout dans l'unité de la norme. Ne discutons pas pour l'emporter, mais employons, avec autrui, le procédé de l'éleveur de singes. Cet homme dit aux singes qu'il élevait : Je vous donnerai trois taros le matin, et quatre le soir. Les singes furent tous mécontents (d'avoir à attendre, jusqu'au soir, la forte moitié de leur pitance). Alors, dit-il, je vous donnerai quatre taros le matin, et trois le soir. Les singes furent tous contents. Avec l'avantage de les avoir contentés, cet homme ne leur donna en définitive, par jour, que les

sept taros qu'il leur avait primitivement destinés. Ainsi fait le Sage. Il dit oui ou non, pour le bien de la paix, et reste tranquille au centre de la roue universelle, indifférent au sens dans lequel elle tourne.

K. — Vous dites, m'objecte-t-on, qu'il n'y a pas de distinctions. Passe pour les termes assez semblables ; mettons que la distinction entre ceux-là n'est qu'apparente. Mais les termes absolument opposés, ceux-là comment pouvez-vous les réduire à la simple unité ? Ainsi, comment concilier ces termes : origine de l'être, être sans origine, origine de l'être sans origine ; et ceux-ci : être et néant, être avant le néant, néant avant l'être. Ces termes s'excluent ; c'est oui ou non. — Je réponds : ces termes ne s'excluent, que si on les envisage comme existants. Antérieurement au devenir, *dans l'unité du principe primordial*, il n'y a pas d'opposition. Envisagés dans cette position, un poil n'est pas petit, une montagne n'est pas grande ; un mort-né n'est pas jeune, un centenaire n'est pas âgé. Le ciel, la terre, et moi, sommes du même âge. Tous les êtres, et moi, sommes un dans l'origine. Puisque tout est un *objectivement et en réalité*, pourquoi p.301 distinguer des entités par des mots, *lesquels n'expriment que des appréhensions subjectives et imaginaires ?* Si vous commencez à nommer et à compter, vous ne vous arrêterez plus, la série des vues subjectives étant infinie. — Avant le temps, tout était un, dans le principe fermé comme un pli scellé. Il n'y avait alors, en fait de termes, qu'un verbe général. Tout ce qui fut ajouté depuis, est subjectif, imaginaire. Telles, la différence entre la droite et la gauche, les distinctions, les oppositions, les devoirs. Autant d'êtres de raison, qu'on désigne par des mots, auxquels rien ne répond dans la réalité. Aussi le Sage étudie-t-il tout, dans le monde matériel et dans le monde des idées, mais sans se prononcer sur rien, *pour ne pas ajouter une vue subjective de plus, à celles qui ont déjà été formulées*. Il se tait recueilli, tandis que le vulgaire pérore, *non pour la vérité, mais* pour la montre, dit l'adage. — Que peut-on dire de l'être universel, sinon qu'il est ? Est-ce affirmer quelque chose, que de dire, l'être est ? Est-ce affirmer quelque chose, que de dire, l'humanité est humaine, la

modestie est modeste, la bravoure est brave ? Ne sont-ce pas là des phrases vides qui ne signifient rien ?.. Si l'on pouvait distinguer dans le principe, et lui appliquer des attributs, il ne serait pas le principe universel. Savoir s'arrêter là où l'intelligence et la parole font défaut, voilà la sagesse. A quoi bon chercher des termes impossibles pour exprimer un être ineffable ? Celui qui comprend qu'il a tout en un, a conquis le trésor céleste, inépuisable, mais aussi inscrutable. Il a l'illumination compréhensive, qui éclaire l'ensemble sans faire paraître de détails.

L.

— Tout, dans le monde, est personnel, est subjectif, dit *Wang-i* à *Nie-k'ue*. Un homme couché dans la boue, y gagnera un lumbago, tandis qu'une p.302 anguille ne se portera nulle part mieux que là. Un homme juché sur un arbre, s'y sentira mal à l'aise, tandis qu'un singe trouvera la position parfaite. Les uns mangent ceci, les autres cela. Les uns recherchent telle chose, les autres telle autre. Tous les hommes couraient après les deux fameuses beautés *Mao-ts'iang* et *Li-ki* ; tandis que, à leur vue, les poissons plongeaient épouvantés, les oiseaux se réfugiaient au haut des airs, les antilopes fuyaient au galop. Vous ne savez pas quel effet me fait telle chose, et moi je ne sais pas quelle impression elle produit sur vous. Cette question des sentiments et des goûts, étant toute subjective, est principiellement insoluble. Il n'y a qu'à la laisser. Jamais les hommes ne s'entendront sur ce chapitre.

— Les hommes vulgaires, soit, dit *Nie-k'ue* ; mais le sur-homme ?

— Le sur-homme, dit *Wang-i*, est au-dessus de ces vétilles. Dans sa haute transcendance, il est au-dessus de toute impression et émotion. Dans un lac bouillant, il ne sent pas la chaleur ; dans un fleuve gelé, il ne sent pas le froid

(métaphores qui furent prises au sens propre plus tard). Que la foudre fende les montagnes, que l'ouragan bouleverse l'océan, il ne s'inquiète pas. Il monte les nuées, enfourche le soleil et la lune, court à travers l'univers. Quel intérêt peut porter, à des distinctions moindres, celui à qui la vie et la mort sont tout un (deux phases alternatives de l'existence) ?

M. — Maître *K'iu-ts'iao* dit à maître *K'iou* de *Tch'ang-ou* :

— On affirme du Sage, qu'il ne s'embarrasse pas des choses de ce monde ; qu'il ne cherche pas son avantage et ne recule pas devant le danger ; qu'il ne tient à rien ; qu'il ne cherche pas à se faire agréer ; qu'il se tient loin de la poussière et de la boue...

— Je le définirai mieux, en moins de mots, dit maître *K'iou*. Le Sage abstrait du temps, et voit tout en p.303 un. Il se tait, gardant pour lui ses impressions personnelles, s'abstenant de disserter sur les questions obscures et insolubles. Ce recueillement, cette concentration, lui donnent, au milieu de l'affairage passionné des hommes vulgaires, un air apathique, presque bête. En réalité, intérieurement, il est appliqué à l'occupation la plus haute, la synthèse de tous les âges, la réduction de tous les êtres à l'unité.

N. — Et pour ce qui est de la distinction qui tourmente le plus les hommes, celle de la vie et de la mort, ... l'amour de la vie n'est-il pas une illusion ? la crainte de la mort n'est-elle pas une erreur ? Ce départ est-il réellement un malheur ? Ne conduit-il pas, comme celui de la fiancée qui quitte la maison paternelle, à un autre bonheur ?.. Jadis, quand la belle *Ki* de *Li* lut enlevée, elle pleura à mouiller sa robe. Quand elle fut devenue la favorite du roi de *Tsinn*, elle constata qu'elle avait eu tort de pleurer. N'en est-il pas ainsi de bien des morts ? Partis à regret jadis, ne pensent-ils pas maintenant, que c'est bien à tort qu'ils aimaient la vie ?. La vie ne serait-elle pas un rêve ? Certains, tirés par

le réveil, d'un rêve gai, se désolent ; d'autres, délivrés par le réveil d'un rêve triste, se réjouissent. Les uns et les autres, tandis qu'ils rêvent, ont cru à la réalité de leur rêve. Après le réveil, ils se sont dit, ce n'était qu'un vain rêve. Ainsi en est-il du grand réveil, la mort, après lequel on dit de la vie, ce ne fut qu'un long rêve. Mais, parmi les vivants, peu comprennent ceci. Presque tous croient être bien éveillés. Ils se croient vraiment, les uns rois, les autres valets. Nous rêvons tous, vous et moi. Moi qui vous dis que vous rêvez, je rêve aussi mon rêve. — L'identité de la vie et de la mort, paraît incroyable à bien des gens. La leur persuadera-t-on jamais ? C'est peu probable. Car, p.304 en cette matière, pas de démonstration évidente, aucune autorité décisive, une foule de sentiments subjectifs. Seule la règle céleste résoudra cette question. Et qu'est-ce que cette règle céleste ? C'est se placer, pour juger, à l'infini... Impossible de résoudre le conflit des contradictoires, de décider laquelle est vraie laquelle est fausse. Alors plaçons-nous en dehors du temps, au-delà des raisonnements. Envisageons la question à l'infini, distance à laquelle tout se fond en un tout indéterminé.

O. — *L'affliction est une cause d'usure du principe vital. Omettant les sujets d'affliction moindres, Tchoāng-tzeu en indique trois graves, communs en son temps de luttes féodales, les mutilations légales, l'exil, la mort*. — *Se résigner à la mutilation*, comme le secrétaire du prince de *Leang*, auquel on avait coupé un pied, et qui ne reprochait pas sa mutilation à son maître, mais se consolait en pensant qu'elle avait été voulue par le ciel. — *Se résigner à l'exil*, comme le faisan des marais, qui vit content dans son existence besogneuse et inquiète, sans désirer l'aisance d'une volière. — *Se résigner à la mort, parce qu'elle n'est qu'un changement, souvent en mieux*. Quand *Lào-tān* fut mort, *Ts'inn-cheu* étant allé le pleurer, ne poussa, devant son cercueil, que les trois lamentations exigées de tout le monde par le rituel. Quand il fut sorti :

> — N'étiez-vous pas l'ami de *Lào-tān* ? lui demandèrent les disciples...

— Je le fus, dit Ts'inn-cheu...

— Alors, dirent les disciples, pourquoi n'avez-vous pas pleuré davantage ?..

— Parce que, dit Ts'inn-cheu, ce cadavre n'est plus mon ami. Tous ces pleureurs qui remplissent la maison, hurlant à qui mieux mieux, agissent par pure sentimentalité, d'une manière déraisonnable. La loi, *oubliée du vulgaire*, mais dont le Sage se souvient, c'est que chacun vient en ce monde à son p.305 heure, et le quitte en son temps. Le Sage ne se réjouit donc pas des naissances, et ne s'afflige pas des décès. Les anciens ont comparé l'homme à un fagot que le Seigneur fait (naissance) et défait (mort). [Quels anciens ? chinois ou indiens ? — Quel Seigneur ? le Souverain chinois des Annales et des Odes, ou le Prajapati védique maître de la vie et de la mort ? Le fagot fait penser aux skandhas.] Quand la flamme a consumé un fagot, elle passe à un autre, et ne s'éteint pas. [Concept taoïste de la survivance, de l'immortalité de l'âme. Glose : état de vie, état de mort ; fagot lié fagot délié ; la mort et la vie, succession d'aller et de venir. ; L'être reste le même ; celui qui est un avec l'être universel, où qu'il aille, il garde son moi ; le feu est au fagot ce que l'âme est au corps : elle passe à un corps nouveau, comme le feu passe à un autre fagot ; le feu se propage sans s'éteindre, la vie se continue sans cesser.]

P. — L'alternance de la vie et de la mort, est prédéterminée, comme celle du jour et de la nuit, par le Ciel. *Que l'homme se soumette stoïquement à la fatalité, et rien n'arrivera plus contre son gré*. S'il arrive quelque chose qui le blesse, c'est qu'il avait conçu de l'affection pour quelque être. *Qu'il n'aime rien, et il sera invulnérable. Il y a des sentiments plus élevés, que les amours réputés nobles*. Qu'au lieu d'aimer le Ciel comme un père, il le vénère comme le faîte universel. Qu'au lieu d'aimer son prince jusqu'à mourir pour lui, il se sacrifie pour le seul motif abstrait du dévouement absolu. Quand les ruisseaux se

dessèchent, les poissons se rassemblent dans les trous, et p.306 cherchent à se tenir humides en se serrant les uns contre les autres. *Et l'on admire cette charité mutuelle !* N'eût-il pas mieux valu, que, de bonne heure, ils eussent cherché, chacun pour soi, le salut dans les eaux profondes ?.. Au lieu de toujours citer comme exemple la bonté de *Yao*, et comme épouvantail la malice de *Kie*, les hommes ne feraient-ils pas mieux d'oublier ces deux personnages, et d'orienter la morale uniquement sur la perfection abstraite du Principe ? — Mon corps fait partie de la grande masse (du cosmos, de la nature, du tout). En elle, le soutien de mon enfance, l'activité durant mon âge mûr, la paix dans ma vieillesse, le repos à ma mort. Bonne elle m'a été durant l'état de vie, bonne elle me sera durant l'état de mort. De tout lieu particulier, un objet déposé peut être dérobé ; mais un objet confié au tout lui-même, ne sera pas enlevé. Identifiez-vous avec la grande masse ; en elle est la permanence. *Permanence pas immobile. Chaîne de transformations. Moi persistant à travers des mutations sans fin.* Cette fois je suis content d'être dans une forme humaine. J'ai déjà éprouvé antérieurement et j'éprouverai postérieurement le même contentement d'être, dans une succession illimitée de formes diverses, suite infinie de contentements. Alors pourquoi haïrais-je la mort, le commencement de mon prochain contentement ? Le Sage s'attache au tout dont il fait partie, qui le contient, dans lequel il évolue. S'abandonnant au fil de cette évolution, il sourit à la mort prématurée, il sourit au commencement, il sourit à la fin ; il sourit et veut qu'on sourie à toutes les vicissitudes. Car il sait que tous les êtres font partie du tout qui évolue. **O** Or ce tout est le Principe, volonté, réalité, non-agissant, non-apparent. Il peut être transmis mais non saisi, appréhendé mais pas vu. Il a en lui-même, son essence et sa racine. Avant que le ciel et la terre ne fussent, toujours il existait immuable. Il est la source de la transcendance des Mânes et du Souverain *des Annales et des Odes*. Il engendra le ciel et la terre *des Annales et des Odes*. Il fut avant la matière informe, avant l'espace, avant le monde, avant le temps ; sans qu'on puisse l'appeler pour cela haut, profond, durable, ancien (l'absolu n'admettant pas d'épithètes relatives).

Q. — *Tzeu-seu, Tzeu-u, Tzeu-li, Tzeu-lai*, causaient ensemble. L'un d'entre eux dit : celui qui penserait comme moi, que tout être est éternel, que la vie et la mort se succèdent, qu'être vivant ou mort sont deux phases du même être, celui-là j'en ferais mon ami... Or, les trois autres pensant de même, les quatre hommes rirent tous ensemble et devinrent amis intimes. — Or il advint que *Tzeu-u* tomba gravement malade. Il était affreusement bossu et contrefait. *Tzeu-seu* alla le visiter. Respirant péniblement, mais le cœur calme, le mourant lui dit :

> — Bon est l'auteur des êtres (le Principe, la Nature), qui m'a fait *pour cette fois* comme je suis. Je ne me plains pas de lui. Si, quand j'aurai quitté cette forme, il fait de mon bras gauche un coq, je chanterai pour annoncer l'aube. S'il fait de mon bras droit une arbalète, j'abattrai des hiboux. S'il fait de mon tronc une voiture, et y attelle mon esprit transformé en cheval, j'en serai encore satisfait. Chaque être reçoit sa forme en son temps, et la quitte à son heure. Cela étant, pourquoi concevoir de la joie ou de la tristesse, dans ces vicissitudes ? *Il n'y a pas lieu*. Comme disaient les anciens, le fagot est successivement lié et délié (comparez page 305). L'être ne se délie, ni ne se lie, lui-même. Il dépend du ciel, pour la mort et la vie. Moi qui suis un être parmi les êtres, pourquoi me plaindrais-je de mourir ?

— Ensuite *Tzeu-lai* tomba lui aussi malade. La respiration haletante, il était près d'expirer. Sa femme et ses enfants l'entouraient en pleurant. *Tzeu-li* étant allé le visiter, dit à ces importuns :

> — Taisez-vous ! sortez ! ne troublez pas son passage !..

Puis, appuyé contre le montant de la porte, il dit au malade :

> — Bonne est la transformation. Que va-t-elle faire de toi ? Où vas-tu passer ? Deviendras-tu organe d'un rat, ou patte d'un insecte ?..
>
> — Peu m'importe, dit le mourant. Dans quelque direction que ses parents l'envoient, l'enfant doit aller. Or le *yīnn* et le *yâng*

p.308 sont à l'homme plus que ses parents. Quand leur révolution aura amené ma mort, si je ne me soumettais pas volontiers, je serais un rebelle... La grande masse (cosmos) m'a porté durant cette existence, m'a servi pour me faire vivre, m'a consolé dans ma vieillesse, me donne la paix dans le trépas. Bonne elle m'a été dans la vie, bonne elle m'est dans la mort... Supposons un fondeur occupé à brasser son métal en fusion. Si une partie de ce métal, sautant dans le creuset, lui disait : moi je veux devenir un glaive, pas autre chose ! le fondeur trouverait certainement ce métal inconvenant. De même, si, au moment de sa transformation, un mourant criait : je veux redevenir un homme, pas autre chose ! bien sûr que le transformateur le trouverait inconvenant. Le ciel et la terre (le cosmos) sont la grande fournaise, la transformation est le grand fondeur ; tout ce qu'il fera de nous, doit nous agréer. *Abandonnons-nous à lui avec paix*. La vie se termine par un sommeil, que suit un nouvel éveil.

R. — Maître *Sang-hou, Mong-tzeu-fan*, Maître *K'inn-tchang*, étaient amis. L'un d'entre eux demanda : Qui est parfaitement indifférent à toute influence, à toute action ? Qui peut s'élever dans les cieux *par l'abstraction*, flâner dans les nuages *par la spéculation*, se jouer dans l'éther, oublier sa vie présente et la mort à venir ?.. Les trois hommes se regardèrent et rirent, car tous en étaient là, et ils furent plus amis que devant. — Or l'un des trois, Maître *Sang-hou*, étant mort, Confucius envoya son disciple *Tzèu-koung* à la maison mortuaire, pour s'informer s'il ne faudrait pas aider aux funérailles. Quand Tzeu-koung arriva, les deux amis survivants chantaient devant le cadavre, avec accompagnement de cithare, le refrain suivant :

— O *Sang-hou* ! O *Sang-hou* !.. Te voilà uni à la transcendance, tandis que nous sommes encore des hommes, p.309 hélas !..

Tzeu-koung les ayant abordés, leur demanda :

— Est-il conforme aux rites, de chanter ainsi en présence d'un cadavre ?..

Les deux hommes s'entre-regardèrent, éclatèrent de rire, et se dirent :

— Qu'est-ce que celui-ci peut comprendre à nos rites à nous ?

Tzeu-koung retourna vers Confucius, lui dit ce qu'il avait vu, puis demanda :

— Qu'est-ce que ces gens-là, sans manières, sans tenue, qui chantent devant un cadavre, sans trace de douleur ? Je n'y comprends rien.

— Ces gens-là, dit Confucius, se meuvent en dehors du monde, tandis que moi je me meus dans le monde. Il ne peut y avoir rien de commun entre eux et moi. J'ai eu tort de t'envoyer là. D'après eux, l'homme doit vivre en communion avec l'auteur des êtres (le Principe cosmique), en se reportant au temps où le ciel et la terre n'étaient pas encore séparés. Pour eux, la forme qu'ils portent durant cette existence, est un accessoire, un appendice, dont la mort les délivrera, en attendant qu'ils renaissent dans une autre. Par suite, pour eux, pas de mort et de vie, de passé et de futur, dans le sens usuel de ces mots. Selon eux, la matière de leur corps a servi, et servira successivement, à quantité d'êtres différents. Peu importent leurs viscères et leurs organes, à des gens qui croient à une succession continue de commencements et de fins. Ils se promènent en esprit hors de ce monde poussiéreux, et s'abstiennent de toute immixtion dans ses affaires. Pourquoi se donneraient-ils le mal d'accomplir les rites vulgaires, ou seulement l'air de les accomplir ?

— Mais vous, Maître, demanda *Tzeu-koung gagné au taoïsme*, pourquoi faites-vous de ces rites la base de votre morale ?

— Parce que le Ciel m'a condamné à cette besogne massacrante (sic), dit Confucius. Je dis ainsi, mais au fond,

comme toi, je n'y crois plus. Les poissons naissent dans l'eau, les hommes dans le Principe. Les poissons vivent de l'eau, les p.310 hommes du non-agir. Chacun pour soi dans les eaux, chacun pour soi dans le Principe. Le vrai sur-homme est celui qui a rompu avec tout le reste, pour adhérer uniquement au ciel. Celui-là seul devrait être appelé Sage par les hommes. Trop souvent, qui est appelé Sage par les hommes, n'est qu'un être vulgaire quant au Ciel.

Fiction ironique chère à *Tchoāng-tzeu*. Il fait parler Confucius en Maître taoïste. Voyez ci-dessous.

S. — *Yen-hoei* demanda à *Tchoung-ni* (Confucius) :

— Quand la mère de *Mong-sounn ts'ai* fut morte, lors de ses funérailles, son fils poussa les lamentations d'usage sans verser une larme, et fit toutes les cérémonies sans le moindre chagrin. Néanmoins, dans le pays de *Lou*, il passe pour avoir satisfait à la piété filiale. Je n'y comprends rien.

— Il a en effet satisfait, répondit Confucius, en illuminé qu'il est. Il ne pouvait pas s'abstenir des cérémonies extérieures, *cela aurait trop choqué le vulgaire* ; mais il s'abstint des sentiments intérieurs du vulgaire, *que lui ne partage pas*. Pour lui, l'état de vie et l'état de mort, sont une même chose ; et il ne distingue, entre ces états, ni antériorité ni postériorité, car *il les tient pour chaînons d'une chaîne infinie*. Il croit que les êtres subissent fatalement des transformations successives, qu'ils n'ont qu'à subir en paix, sans s'en préoccuper. Immergé dans le courant de ces transformations, l'être n'a qu'une connaissance confuse de ce qui lui arrive. *Toute vie est comme un rêve*. Toi et moi qui causons à cette heure, nous sommes deux rêveurs non-réveillés... Donc, la mort n'étant pour *Mong-sounn ts'ai* qu'un changement de forme, elle ne vaut pas que l'on s'en afflige, par plus que de quitter une demeure, qu'on n'a habitée qu'un seul jour. Cela

étant, il se borna strictement au rit extérieur. Ainsi il ne choqua, ni le public, ni ses p.311 convictions.

Personne ne sait au juste ce par quoi il est *lui*, la nature intime de son *moi*. Le même homme qui vient de rêver qu'il est oiseau planant dans les cieux, rêve ensuite qu'il est poisson plongeant dans les abîmes. Ce qu'il dit, il ne peut pas se rendre compte, s'il le dit éveillé ou endormi. Rien de ce qui arrive, ne vaut qu'on s'en émeuve. La paix consiste à attendre soumis les dispositions du Principe. A l'heure de son départ *de la vie présente*, l'être entre dans le courant des transformations. C'est là le sens de la formule « entrer dans l'union avec l'infini céleste ».

T. — Comme il se rendait dans le royaume de *Tch'ou*, *Tchoāng-tzeu* vit, *au bord du chemin*, un crâne gisant, décharné mais intact. Le caressant avec sa houssine, il lui demanda :

— As-tu péri pour cause de brigandage, ou de dévouement pour ton pays ? par inconduite, ou de misère ? ou as-tu fini de mort naturelle, ton heure étant venue ?..

Puis, ayant ramassé le crâne, il s'en fit un oreiller la nuit suivante. — A minuit, le crâne lui apparut en songe et lui dit :

— Vous m'avez parlé, dans le style des sophistes et des rhéteurs, en homme qui tient les choses humaines pour vraies. Or, après la mort, c'en est fait de ces choses. Voulez-vous que je vous renseigne sur l'au-delà ?

— Volontiers, dit *Tchoāng-tzeu*.

Le crâne dit :

— Après la mort, plus de supérieurs ni d'inférieurs, plus de saisons ni de travaux. C'est le repos, le temps constant du ciel et de la terre, Cette paix surpasse le bonheur des rois.

— Bah ! dit *Tchoāng-tzeu*, si j'obtenais du gouverneur du destin (le Principe), que ton corps, os, chair et peau ; que ton père, ta mère, ta femme, tes enfants, ton village et tes

connaissances te fussent rendus ; je crois que tu n'en serais pas fâché ?

Le crâne le regarda fixement avec ses orbites caves, fit une grimace méprisante, et dit :

— Non ! je ne p.312 renoncerais pas à ma paix royale, pour rentrer dans les misères humaines.

La femme de *Tchoāng-tzeu* étant morte, *Hoei-tzeu* alla la pleurer, selon l'usage. Il trouva *Tchoāng-tzeu* accroupi, chantant, et battant la mesure sur une écuelle, qu'il tenait entre ses jambes. Choqué, *Hoei-tzeu* lui dit :

— Que vous ne pleuriez pas la mort de celle qui fut la compagne de votre vie et qui vous donna des fils, c'est déjà bien singulier ; mais que, devant son cadavre, vous chantiez en tambourinant, ça c'est par trop fort.

— Du tout ! dit *Tchoāng-tzeu*. Au moment de sa mort, je fus un instant affecté. Puis, réfléchissant sur l'événement, je compris qu'il n'y avait pas lieu. Il fut un temps, où cet être n'était pas né, n'avait pas de corps organisé, n'avait même pas un peu de matière ténue, mais était contenu indistinct dans la grande masse. Un tour de cette masse lui donna sa matière ténue, qui devint un corps organisé, lequel s'anima et naquit. Un autre tour de la masse, et le voilà mort. Les phases de mort et de vie s'enchaînent, comme les périodes dites quatre saisons. Celle qui fut ma femme, dort maintenant dans le grand dortoir (l'entre-deux du ciel et de la terre), en attendant sa transformation ultérieure. Si je la pleurais, j'aurais l'air de ne rien savoir du destin (de la loi universelle et inéluctable des transformations). Or comme j'en sais quelque chose, je ne la pleure pas.

Tcheu-li et *Hoa-kie* (personnages fictifs) contemplaient ensemble les tombes des anciens, éparses dans la plaine au pied des monts *K'ounn-*

lunn, là où *Hoang-ti* se fixa et trouva son repos. Soudain tous deux constatèrent qu'ils avaient chacun un anthrax au bras gauche (mal souvent mortel en Chine). Après le premier moment de surprise, *Tcheu-li* demanda :

> — Cela vous fait-il peur ?
>
> — Pourquoi cela me ferait-il peur ? répondit Hoa-kie. La vie est chose d'emprunt, un état p.313 passager, un stage dans la poussière et l'ordure de ce monde. La mort et la vie se succèdent, comme le jour et la nuit. Et puis, ne venons-nous pas de contempler, dans les tombes des anciens, l'effet de la loi de transformation ? Quand cette loi nous atteindra à notre tour, pourquoi nous plaindrions-nous ?

Quand *Tchoāng-tzeu* fut près de mourir, ses disciples manifestèrent l'intention de se cotiser pour lui faire des funérailles plus décentes.

> — Pas de cela ! dit le mourant. J'aurai assez du ciel et de la terre comme bière, du soleil de la lune et des étoiles comme bijoux (on en mettait dans les cercueils), de la nature entière comme cortège. Pourrez-vous me donner mieux, que ce grand luxe ?
>
> — Non, dirent les disciples, nous ne laisserons pas votre cadavre non enseveli, en proie aux corbeaux et aux vautours.
>
> — Et, pour lui éviter ce sort, dit *Tchoāng-tzeu*, vous le ferez dévorer, enseveli, par les fourmis. En priver les oiseaux, pour le livrer aux insectes, est-ce juste ?

— Par ces paroles suprêmes, *Tchoāng-tzeu* montra sa foi dans l'identité de la vie et de la mort, son mépris de toutes les vaines et inutiles conventions. A quoi bon vouloir aplanir, avec ce qui n'est pas plan ? A quoi bon vouloir faire croire, avec ce qui ne prouve rien ? Quelle proportion ont, avec le mystère de l'au-delà, les rites et les offrandes ? Les sens ne suffisent que pour l'observation superficielle, l'esprit seul pénètre et fait conviction. Cependant le vulgaire ne croit qu'à ses yeux,

et n'use pas de son esprit. De là les vains rites et les simulacres factices, pour lesquels le Sage n'a que du dédain.

U. — Dressage des chevaux. — Les chevaux ont naturellement des sabots capables de fouler la neige, et un poil impénétrable à la bise. Ils broutent l'herbe, boivent de l'eau, courent et sautent. Voilà leur véritable nature. Ils n'ont que faire de palais et de dortoirs... p.314 Quand Pai-lao, le premier écuyer, eut déclaré que lui seul s'entendait à traiter les chevaux ; quand il eut appris aux hommes à marquer au fer, à tondre, à ferrer, à brider, à entraver, à parquer ces pauvres bêtes, alors deux ou trois chevaux sur dix moururent *prématurément, par suite de ces violences faites à leur nature*. Quand, *l'art du dressage progressant toujours*, on leur fit souffrir la faim et la soif pour les endurcir ; quand on les contraignit à galoper par escadrons, en ordre et en mesure, pour les aguerrir ; quand le mors tourmenta leur bouche, quand la cravache cingla leur croupe ; alors, sur dix chevaux, cinq moururent *prématurément, par suite de ces violences contre nature*. — Quand le premier potier eut annoncé qu'il s'entendait à traiter l'argile, on fit de cette matière des vases ronds sur la roue et des briques rectangulaires au moule. — Quand le premier charpentier eut déclaré qu'il s'entendait à traiter le bois, on donna à cette matière des formes courbes ou droites, au moyen du pistolet et du cordeau. — Est-ce là vraiment traiter les chevaux, l'argile et le bois, d'après leur nature ? Certes non ! Et cependant, d'âge en âge, les hommes ont loué le premier écuyer, le premier potier et le premier charpentier, pour leur génie et leurs inventions. **O** On loue de même, pour leur génie et leurs inventions, ceux qui imaginèrent la forme de gouvernement moderne. C'est là une erreur, à mon sens. La condition des hommes fut tout autre, sous les bons souverains de l'antiquité. Leur peuple suivait sa nature, et *rien que sa nature*.. Tous les hommes, uniformément, se procuraient leurs vêtements par le tissage et leurs aliments par le labourage. Ils formaient un tout sans divisions, régi par la seule loi naturelle. En ces temps de naturalisme parfait, les hommes marchaient comme il leur plaisait et laissaient errer leurs yeux en toute liberté,

aucun rituel ne réglementant p.315 la démarche et les regards. Dans les montagnes, il n'y avait ni sentiers ni tranchées ; sur les eaux, il n'y avait ni bateaux ni barrages. Tous les êtres naissaient et habitaient en commun. Volatiles et quadrupèdes vivaient de l'herbe qui croissait spontanément. *L'homme ne leur faisant pas de mal*, les animaux se laissaient conduire par lui sans défiance, les oiseaux ne s'inquiétaient pas qu'on regardât dans leur nid. Oui, en ces temps de naturisme parfait, l'homme vivait en frère avec les animaux, sur le pied d'égalité avec tous les êtres. On ignorait alors *heureusement* la distinction *rendue si fameuse par Confucius*, entre le Sage et le vulgaire. Également dépourvus de science, les hommes agissaient tous selon leur nature. Également sans ambition, tous agissaient simplement. En tout la nature s'épanouissait librement. **O** C'en fut fait, quand parut le premier Sage. A le voir se guinder et se tortiller rituellement, à l'entendre pérorer sur la bonté et l'équité, étonnés, les hommes se demandèrent s'ils ne s'étaient pas trompés jusque là. Puis vinrent l'enivrement de la musique, l'entichement des cérémonies. Hélas ! l'artificiel l'emporta sur le naturel. Par suite, la paix et la charité disparurent du monde. L'homme fit la guerre aux animaux, sacrifiés à son luxe. Pour faire ses vases à offrandes, il mit le bois à la torture. Pour faire les sceptres rituels, il infligea la taille au jade. Sous prétexte de bonté et d'équité, il violenta la nature. Les rites et la musique ruinèrent le naturel des mouvements. Les règles de la peinture mirent le désordre dans les couleurs. La gamme officielle mit le désordre dans les tons. *En résumé*, les artistes sont coupables d'avoir tourmenté la manière pour exécuter leurs œuvres d'art, et les Sages sont exécrables pour avoir substitué au naturel la bonté et l'équité factices. — Jadis, dans l'état de nature, les chevaux broutaient de l'herbe et buvaient de l'eau. Quand ils étaient contents, ils frottaient leur cou l'un contre l'autre. Quand ils étaient fâchés, ils faisaient demi-tour et se donnaient des ruades. N'en sachant pas plus long, ils étaient parfaitement simples et naturels. Mais quand *Pai-lao* les eut attelés et harnachés, ils devinrent fourbes et malins, par haine du mors et de la bride. Cet homme est coupable du crime d'avoir perverti les chevaux. — Au temps

du vieil empereur *Ho-su*, les hommes restaient dans leurs habitations à ne rien faire, ou se promenaient sans savoir où ils allaient. Quand leur bouche était bien pleine, ils se tapaient sur le ventre en signe de contentement. p.316 N'en sachant pas plus long, ils étaient parfaitement simples et naturels. Mais quand le premier Sage leur eut appris à faire les courbettes rituelles au son de la musique, et des contorsions sentimentales au nom de la bonté et de l'équité, alors commencèrent les compétitions pour le savoir et pour la richesse, les prétentions démesurées et les ambitions insatiables. C'est le crime du Sage, d'avoir ainsi désorienté l'humanité.

V. — C'est la science *artificielle*, *contre nature*, qui a causé tous les maux de ce monde, et le malheur de tous ceux qui l'habitent. L'invention des arcs, des arbalètes, des flèches captives, des pièges à ressort, a fait le malheur des oiseaux de l'air. L'invention des hameçons, des appâts, des filets, des nasses, a fait le malheur des poissons dans les eaux. L'invention des rêts, des lacs, des trappes, a fait le malheur des quadrupèdes dans leurs halliers. L'invention de la sophistique, traîtresse et venimeuse, avec ses théories sur la substance et les accidents, avec ses arguties sur l'identité et la différence, a troublé la simplicité du vulgaire. Oui, l'amour de la science, *des inventions et des innovations*, est responsable de tous les maux de ce monde. Préoccupés d'apprendre ce qu'ils ne savent pas (la vaine science des sophistes), les hommes désapprennent ce qu'ils savent (les vérités naturelles de bon sens). Préoccupés de critiquer les opinions des autres, ils ferment les yeux sur leurs propres erreurs. De là un désordre moral, qui se répercute au ciel sur le soleil et la lune, en terre sur les monts et les fleuves, dans l'espace médian sur les quatre saisons, et jusque sur les insectes qui grouillent et pullulent à contretemps (sauterelles, etc.). Tous les êtres sont en train de perdre la propriété de leur nature. C'est l'amour de la science, qui a causé ce désordre. Il dure depuis les trois dynasties. Depuis dix-huit siècles, on s'est p.317 habitué à faire fi de la simplicité naturelle, à faire cas de la fourberie rituelle ; on s'est habitué à préférer une politique verbeuse et fallacieuse, au

non-agir franc et loyal. Ce sont les bavards (sages, politiciens, rhéteurs), qui ont mis le désordre dans le monde.

W. — Qu'est-ce que les Hommes Vrais ?... Les Hommes Vrais de l'antiquité, se laissaient conseiller même par des minorités. Ils ne recherchaient aucune gloire, ni militaire, ni politique. Leurs insuccès ne les chagrinaient pas, leurs succès ne les enflaient pas. Aucune hauteur ne leur donnait le vertige. L'eau ne les mouillait pas, le feu ne les brûlait pas ; parce qu'ils s'étaient élevés jusqu'aux régions sublimes du Principe. (Les forces naturelles ne blessent que leurs contraires. Quiconque est un avec le Principe universel, est un avec le feu et l'eau, n'est ni brûlé ni mouillé, etc.) — Les Hommes Vrais anciens, n'étaient troublés par aucun rêve durant leur sommeil, par aucune tristesse durant leur veille. Le raffinement dans les aliments leur était inconnu. Leur respiration calme et profonde, pénétrait leur organisme jusqu'aux talons ; tandis que le vulgaire respire du gosier seulement, comme le prouvent les spasmes de la glotte de ceux qui se disputent ; plus un homme est passionné, plus sa respiration est superficielle. (Illusions, passions, goûts, tout cela est contraire à la simplicité naturelle. L'air pur est, pour les Taoïstes, l'aliment par excellence des forces vitales.) — Les Hommes vrais anciens ignoraient l'amour de la vie et l'horreur de la mort. Leur entrée *en scène, dans la vie*, ne leur causait aucune joie ; leur rentrée *dans les coulisses, à la mort*, ne leur causait aucune horreur. Calmes ils venaient, calmes ils partaient, doucement, sans secousse, comme en planant. Se souvenant seulement de leur dernier commencement (naissance), ils ne se préoccupaient pas de leur prochaine fin (mort). Ils aimaient cette vie tant qu'elle durait, et l'oubliaient au p.318 départ *pour une autre vie, à la mort*. Ainsi leurs sentiments humains ne contrecarraient pas le Principe en eux ; l'humain en eux ne gênait pas le céleste. Tels étaient les Hommes Vrais. — Par suite, leur cœur était fermé, leur attitude était recueillie, leur mine était simple, leur conduite était tempérée, leurs sentiments étaient réglés. Ils faisaient, en toute occasion, ce qu'il fallait faire, sans confier à personne leurs motifs intérieurs. Ils faisaient la guerre sans haïr, et du bien sans aimer. Celui-là n'est pas un Sage, qui

aime à se communiquer, qui se fait des amis, qui calcule les temps et les circonstances, qui n'est pas indifférent au succès et à l'insuccès, qui expose sa personne pour la gloire ou pour la faveur. *Hou-pou-hie, Ou-koang, Pai-i, Chou-ts'i, Ki-tzeu, Su-u, Ki-t'ouo, Chenn-t'ou-ti*, servirent tout le monde et firent du bien à tout le monde, sans qu'aucune émotion de leur cœur viciât leurs actes de bienfaisance. — Les Hommes Vrais anciens, étaient toujours équitables, jamais aimables ; toujours modestes, jamais flatteurs. Ils tenaient à leur sens, mais sans dureté. Leur mépris pour tout était manifeste, mais non affecté. Leur extérieur était paisiblement joyeux. Tous leurs actes paraissaient naturels et spontanés. Ils inspiraient l'affection par leurs manières, et le respect par leurs vertus. Sous un air de condescendance apparente, ils se tenaient fièrement à distance du vulgaire. Ils affectionnaient la retraite, et ne préparaient jamais leurs discours. — Pour eux, les supplices étaient l'essentiel dans le gouvernement, mais ils les appliquaient sans colère. Ils tenaient les rites pour un accessoire, dont ils s'acquittaient autant qu'il fallait pour ne pas choquer le vulgaire. Ils tenaient pour science de laisser agir le temps, et pour vertu de suivre le flot. Ceux qui jugèrent qu'ils se mouvaient activement, se sont trompés. *En réalité ils se laissaient aller au fil du temps et des événements.* Pour eux, aimer et haïr, c'était tout un ; ou plutôt, ils n'aimaient ni ne haïssaient. Ils considéraient tout comme essentiellement un, à la manière du ciel, et distinguaient artificiellement des cas particuliers, à la manière des hommes. Ainsi, en eux, pas de conflit entre le céleste et l'humain. Et voilà justement ce qui fait l'Homme Vrai.

X. — p.319 Confucius demanda à *Lao-tan* :

> — Certains s'appliquent à tout identifier, et prétendent que, licite et illicite, oui et non, sont une même chose. D'autres s'appliquent à tout distinguer, et déclarent que la non-identité de la substance et des accidents est évidente. Sont-ce là des Sages ?

— Ce sont, répondit *Lao-tan*, des hommes qui se fatiguent sans profit pour eux-mêmes, comme les satellites des fonctionnaires, les chiens des chasseurs, les singes des bateleurs. *K'iou*, je vais te dire une vérité, que tu ne pourras ni comprendre, ni même répéter proprement. Des Sages, il n'y en a plus ! Maintenant, nombreux sont les hommes, qui, ayant une tête et des pieds, n'ont ni esprit ni oreilles. Mais tu chercheras en vain ceux qui, dans leur corps matériel, ont conservé intacte leur part du principe originel. Ceux-là (les Sages, quand il y en a) n'agissent ni ne se reposent, ne vivent ni ne meurent, ne s'élèvent ni ne s'abaissent, par aucun effort positif, *mais se laissent aller au fil de l'évolution universelle.* Faire cela (et par conséquent devenir un vrai Sage taoïste), est au pouvoir de tout homme. Il ne faut, pour devenir un Sage, qu'oublier les êtres (individuels), oublier le Ciel (les causes), s'oublier soi-même (ses intérêts). Par cet oubli universel, l'homme devient un avec le Ciel, *se fond dans le Cosmos*.

Une autre fois, Confucius ayant visité *Lao-tan*, lui exposa ses idées sur la bonté et l'équité.

— Écoutez, lui dit celui-ci, les vanneurs n'y voient pas, à force de poussière ; quand les moustiques sont légion, impossible de reposer. Vos discours sur la bonté et l'équité, me produisent un effet analogue ; j'en suis aveuglé, affolé. Allons ! laissez les gens tranquilles ! Croyez ce que vous voudrez, en théorie ; mais pratiquement, pliez au vent, *acceptez les changements survenus dans le monde*, ne battez pas la caisse pour rappeler le fils évadé (ce qui reste de p.320 l'antiquité). Les oies sauvages sont naturellement blanches, les corbeaux sont naturellement noirs ; aucune dissertation ne changera rien à ce fait. *Il en est de même des temps successifs, et des hommes de ces temps*. Vos discours ne feront pas, des corbeaux d'aujourd'hui, des oies d'antan. *Vous ne sauverez pas ce qui reste du monde antique ; son heure*

est venue. Quand les eaux se dessèchent, les poissons s'amassent dans les trous, et cherchent à sauver leur vie, en s'enduisant mutuellement des viscosités qui les couvrent. Pauvre expédient ! Ils auraient dû se disperser à temps, et gagner les eaux profondes.

Après cette visite, Confucius resta trois jours sans parler. Ses disciples lui demandèrent enfin :

— Maître, comment avez-vous réfuté *Lao-tan* ?

— En la personne de cet homme, j'ai vu le dragon, dit Confucius. Le dragon se replie *visible*, puis s'étend *invisible*, produisant le temps couvert ou le temps serein, *sans que personne comprenne rien à sa puissante mais mystérieuse action.* Je suis resté bouche bée devant cet homme insaisissable. *Il est de trop forte envergure pour moi*. Que pouvais-je dire pour le réfuter ?

Alors que Confucius voyageait à l'ouest de la principauté de *Wéi*, son disciple *Yen-yuan* demanda au maître musicien *Kinn* :

— Que pensez-vous de l'avenir de mon maître ?

— Je pense, dit maître *Kinn*, avec un soupir ; je pense qu'il n'aboutira à rien.

— Pourquoi cela ? fit *Yen-yuan*.

— Voyez, dit *Kinn*, les chiens de paille, qui figurent dans les offrandes (page 268). Avant l'offrande, on les conserve dans des coffres, enveloppés de belles toiles, tandis que le représentant du défunt et le prieur se purifient par l'abstinence. Après l'offrande, on les jette, on les piétine, on les brûle. Si on les remettait dans les coffres, pour s'en servir une autre fois, tout le monde, dans la maison, serait tourmenté par des p.321 cauchemars, *ces filtres à maléfices dégorgeant les influx néfastes dont ils se sont remplis*. Or voilà que Confucius ramasse dans son école les chiens de paille des

souverains de l'antiquité (ses livres, pleins de vieux souvenirs périmés et devenus néfastes). De là les persécutions dont il a été l'objet en divers lieux ; cauchemars que lui ont procurés ses vieux chiens de paille. — Pour aller sur l'eau, on prend une barque ; pour aller par terre, on prend un char ; impossible de voyager par eau en char, par terre en barque. Or les temps passés sont aux temps présents, comme l'eau est à la terre ; l'empire des *Tcheōu* et le duché de *Lou* se ressemblent, comme une barque et un char. Vouloir appliquer maintenant les principes surannés des anciens, vouloir employer dans le duché de *Lou* les procédés de l'empire des *Tcheōu*, c'est vouloir voyager en barque sur la terre ferme, c'est tenter l'impossible. Confucius travaille en vain et s'attirera des malheurs, comme tous ceux qui ont tenté d'appliquer un système donné, dans des circonstances changées.

Y. — Dans le monde actuel, la vogue est aux livres (anthologies de Confucius). Les livres ne sont que des assemblages de mots. Les mots rendent des idées. Or les idées vraies, dérivent d'un principe non sensible, et ne peuvent guère mieux être exprimées en paroles que lui. Les formules qui remplissent les livres, n'expriment que des idées conventionnelles, lesquelles répondent peu ou pas à la nature des choses, à la vérité. Ceux qui savent la nature, n'essaient pas de l'exprimer en paroles ; et ceux qui l'essaient, montrent par là qu'ils ne savent pas. Le vulgaire se trompe en cherchant dans les livres des vérités ; ils ne contiennent que des idées truquées. **O** Un jour, tandis que le duc *Hoan* de *Ts'i* lisait, assis dans la salle haute, le charron *Pien* travaillait à faire une roue dans p.322 la cour. Soudain, déposant son marteau et son ciseau, il monta les degrés, aborda le duc et lui demanda :

— Qu'est-ce que vous lisez là ?

— Les paroles des Sages, répondit le duc.

— De Sages vivants ? demanda *Pien*.

— De Sages morts, dit le duc.

— Ah ! fit *Pien*, le détritus des anciens.

Irrité, le duc lui dit :

— Charron, de quoi te mêles-tu ? Dépêche-toi de te disculper, ou je te fais mettre à mort.

— Je vais me disculper en homme de mon métier, repartit le charron. Quand je fabrique une roue, si j'y vais doucement, le résultat sera faible ; si j'y vais fortement, le résultat sera massif ; si j'y vais, je ne sais pas comment, le résultat sera conforme à mon idéal, une bonne et belle roue ; je ne puis pas définir cette méthode ; c'est un truc qui ne peut s'exprimer ; tellement que je n'ai pas pu l'apprendre à mon fils, et que, à soixante-dix ans, pour avoir une bonne roue, il faut encore que je la fasse moi-même. Les anciens Sages défunts dont vous lisez les livres, ont-ils pu faire mieux que moi ? Ont-ils pu déposer, dans leurs écrits, leur truc, leur génie, ce qui faisait leur supériorité sur le vulgaire ? Si non, les livres que vous lisez ne sont, comme j'ai dit, que le détritus des anciens, *le déchet de leur esprit, lequel a cessé d'être.*

Tzeu-koung disciple de Confucius, étant allé dans la principauté de *Tch'ou*, revenait vers celle de *Tsinn*. Près de la rivière *Han*, il vit un homme occupé à arroser son potager. Il emplissait au puits une cruche, qu'il vidait ensuite dans les rigoles de ses platebandes ; labeur pénible et mince résultat.

— Ne savez-vous pas, lui dit *Tzeu-koung*, qu'il existe une machine, avec laquelle cent platebandes sont arrosées en un jour facilement et sans fatigue ?

— Comment est-ce fait ? demanda l'homme.

— C'est, dit *Tzeu-koung*, une cuiller à rigole qui bascule. Elle puise l'eau d'un côté, puis la déverse de l'autre.

— Trop beau pour être bon, p.323 dit le jardinier mécontent. J'ai appris de mon maître, que toute machine recèle une

formule, un artifice. Or les formules et les artifices détruisent l'ingénuité native, troublent les esprits vitaux, empêchent le Principe de résider en paix dans le cœur. Je ne veux pas de votre cuiller à bascule.

Interdit, Tzeu-koung baissa la tête et ne répliqua pas, A son tour, le jardinier lui demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Un disciple de Confucius, dit *Tzeu-koung*.

— Ah ! dit le jardinier, un de ces pédants qui se croient supérieurs au vulgaire, et qui cherchent à se rendre intéressants en chantant des complaintes sur le mauvais état de l'empire. Allons ! oubliez votre esprit, oubliez votre corps, et vous aurez fait le premier pas dans la voie de la sagesse. Que si vous êtes incapable de vous amender vous-même, de quel droit prétendez-vous amender l'empire ? Maintenant allez-vous-en ! vous m'avez fait perdre assez de temps !

Avec la permission de Confucius, *Tzeu-koung* alla trouver *Lao-tan*. Celui-ci l'ayant toisé, lui dit :

— Je suis bien vieux *et vous êtes bien jeune* ! Qu'est-ce que vous avez à m'apprendre ?

Tzeu-koung dit :

— Les trois grands empereurs et les cinq grands rois, n'ont pas gouverné de la même manière il est vrai, mais tout le monde les appelle Sages. Pourquoi vous seul leur refusez-vous ce titre ?

— Approche mon garçon, *que je te voie de plus près*, fit le vieux *Lao-tan*. Ainsi tu dis que ces anciens n'ont pas gouverné de la même manière.

— Sans doute, dit *Tzeu-koung*. Yao abdiqua. Choùnn nomma *Ù* son successeur. *Ù* et *T'ang* firent la guerre. *Wênn-wang*

céda au tyran *Tcheou*. Au contraire *Tch'eng-wang* le renversa. Ne sont-ce pas là des différences ?

— Approche mon garçon, que je te voie mieux, fit derechef le vieux *Lao-tan*. C'est là tout ce que tu sais en fait d'histoire ? Alors écoute ! — *Hoang-ti* organisa son peuple en empire, *ce en quoi il blessa la nature* ; mais il se moqua du reste, même de ce que p.324 Confucius tient pour le plus essentiel, comme de pleurer ses parents défunts. De son temps, qu'on fît des rites ou qu'on n'en fît pas, personne n'avait rien à y voir. — *Yao* contraignit son peuple aux rites du deuil pour les parents, mais se moqua du reste. — *Choùnn* poussa à la reproduction. Par ordre, les femmes durent avoir un enfant tous les dix mois ; les enfants durent parler à l'âge de cinq mois, et connaître leurs concitoyens avant trois ans. Surmenage qui introduisit dans le monde les morts prématurées. — *Ù* pervertit complètement le cœur des hommes. Il légitima le meurtre, en déclarant que, à la guerre, on tuait des brigands, non des hommes, et qu'il n'y avait pas de mal par conséquent. Puis il s'empara de l'empire au profit de sa famille (le rendit héréditaire). Depuis lors le désordre alla en empirant. Il fut au comble, quand parurent les sectateurs de Confucius et de *Mei-ti*, qui inventèrent ce qu'ils appellent les relations sociales, les lois du mariage, etc. — Et tu dis que les anciens gouvernèrent l'empire. Non, ils le bouleversèrent. Ils ruinèrent, par leurs innovations, la base de toute stabilité, l'influence forte du soleil et de la lune, des monts et des fleuves, des quatre saisons. Leur savoir-faire artificiel a été plus funeste, que le dard du scorpion, que la dent d'un fauve. Et ces hommes qui n'ont pas su reconnaître les lois de la nature et de la destinée humaine, prétendraient au titre de Sages ?! Ce serait vraiment par trop d'impudeur !

Devant cette sortie de *Lao-tan*, *Tzen-koung* resta bouche bée et mal à l'aise.

Z. — Le maître charpentier *Cheu*, se rendant dans le pays de *Ts'i*, passa près du chêne fameux, qui ombrageait le tertre du génie du sol à *K'iu-yuan.* Le tronc de cet arbre célèbre pouvait cacher un bœuf. Il s'élevait droit, à quatre-vingt pieds de hauteur, puis étalait une dizaine de maîtresses p.325 branches, dans chacune desquelles on aurait pu creuser un canot. On venait en foule pour l'admirer. — Le charpentier passa auprès, sans lui donner un regard.

> — Mais voyez donc, lui dit son apprenti. Depuis que je manie la hache, je n'ai pas vu une aussi belle pièce de bois. Et vous ne la regardez même pas !
>
> — J'ai vu, dit le maître. Impropre à faire une barque, un cercueil, un meuble, une porte, une colonne. Bois sans usage pratique. Il vivra longtemps.

Quand le maître charpentier *Cheu* revint de *Ts'i*, il passa la nuit à *K'iu-yuan*. L'arbre lui apparut en songe, et lui dit :

> — Oui, les arbres dont le bois est beau, sont coupés jeunes. Aux arbres fruitiers, on casse les branches, dans l'ardeur de leur ravir leurs fruits. A tous leur utilité est fatale. Aussi suis-je heureux d'être inutile. Il en est d'ailleurs de vous hommes, comme de nous arbres. Si tu es un homme utile, tu ne vivras pas vieux.

Le lendemain matin, l'apprenti demanda au maître :

> — Si ce grand arbre est heureux d'être inutile, pourquoi s'est-il laissé faire génie du lieu ?
>
> — On l'a mis en place, dit le maître, sans lui demander son avis, et il s'en moque. Ce n'est pas la vénération populaire qui protège son existence, c'est son incapacité pour les usages communs. Son action tutélaire se réduit d'ailleurs à ne rien faire. *Tel le sage taoïste, mis en place malgré lui, et se gardant d'agir.*

Dans le pays de *Song*, à *King-cheu*, les arbres poussent en masse.

Les tout petits sont coupés, pour en faire des cages aux singes. Les moyens sont coupés, pour faire des maisons aux hommes. Les gros sont coupés, pour faire des cercueils aux morts. Tous périssent, par la hache, avant le temps, p.326 parce qu'ils peuvent servir. S'ils étaient sans usage, ils vieilliraient à l'aise. — Le traité sur les victimes, déclare que les bœufs à tête blanche, les porcs au groin retroussé, les hommes atteints de fistules, ne peuvent pas être sacrifiés au Génie du Fleuve ; car, disent les aruspices, ces êtres-là sont néfastes. Les hommes transcendants pensent que c'est faste pour eux, puisque cela leur sauve la vie.

En produisant des forêts, la montagne attire ceux qui la dépouilleront. En laissant dégoutter sa graisse, le rôti active le feu qui le grille. Le cannellier est abattu, parce que son écorce est un condiment recherché. On incise l'arbre à vernis, pour lui ravir sa sève précieuse. La presque totalité des hommes s'imagine que, être jugé apte à quelque chose, est un bien. En réalité, c'est être jugé inapte à tout, qui est un avantage.

@

CHAPITRE XXI

Koàn-tzeu

deuxième moitié du quatrième siècle. — Voyez HCO p. 233 et 247

@

p.327 L'auteur inconnu de ce traité, fictivement attribué à *Koàn i-ou* alias *Koàn-tchoung*, célèbre ministre du duché de *Ts'î* mort en 645 (TH page 112), fut un Taoïste d'un talent non médiocre. Après avoir exposé l'action du Principe dans le monde, il exhorte les Politiciens à coopérer avec cette action.

> Commune à tous les êtres, l'essence *cosmique* les fait devenir (être). Sur terre, elle est dans les céréales. Au ciel, elle est dans les étoiles. Entre ciel et terre, elle est dans les Mânes glorieux. Cachée, contenue dans la poitrine des vivants, elle fait les Sages.
>
> Le Principe remplit tout ce qui est, mais que d'hommes ne savent pas le conserver ! Quand il est parti, il ne revient pas ; quand il est venu, ils ne le retiennent pas. Parfois on le désire en vain ; d'autres fois il se manifeste soudain dans le cœur sans s'être annoncé. Invisible, infini, il vit en nous. Celui qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, et qui fait tout devenir, c'est le Principe.
>
> Le Principe, c'est ce que la bouche ne peut exprimer, ce que l'œil ne peut voir, ce que l'oreille ne peut entendre, ce qui bonifie le cœur et rectifie le corps. L'homme vit de lui être uni, et périt quand cette union cesse.
>
> Celui qui a atteint l'Unité (l'union au Principe), règne sur tous les êtres.

Le Principe est de soi dans le corps, à la manière des esprits, allant et venant. Quand on l'a perdu, c'est le désordre. Tant qu'on le conserve, c'est l'ordre.

p.328 C'est le cœur qui gouverne, c'est le cœur qui maintient l'ordre... Ou plutôt, c'est le cœur contenu dans le cœur, c'est le cœur du cœur (le Principe), qui gouverne et maintient l'ordre.

A chaque homme qui naît, le ciel donne son sperme actif, la terre donne sa matière passive, et l'homme est produit par la réunion de ces deux éléments. S'ils s'accordent, l'homme naît à la vie ; sinon, non.

Pour ce qui est de l'alimentation, se trop remplir blesse, se trop vider épuise. Il faut se tenir à égale distance de ces deux extrêmes, dans la juste moyenne, conservatrice de l'esprit et productrice de l'intelligence.

L'âme *cosmique* qui réside dans le cœur, va et vient, si déliée qu'elle n'enferme rien, si immense qu'elle embrasse tout. Le surmenage la bannit du cœur. Le Principe ne se fixe à demeure, que dans un cœur durablement paisible.

Le cœur occupe dans le corps la place du prince ; il règne. Videz-le de toute convoitise, et l'esprit y fera sa demeure. Balayez tout ce qu'il peut contenir d'impur, et l'esprit y séjournera. Ne laissez pas les êtres extérieurs tromper vos sens (yeux, oreilles) ; ne laissez pas vos sens troubler votre cœur.

@

CHAPITRE XXII

Koèi-kou-tzeu

à placer vers l'an 350. — Voyez HCO pages 232 et 242

@

p.329 *Wâng-hu*, dit *Koèi-kou-tzeu*, le Maître du val des Morts, appliqua les principes taoïstes à la politique, dont il fit un jeu de balancier. L'influence de cet homme et de ses disciples, fut considérable et funeste.

> Ouverture et fermeture alternative, voilà l'action du principe dans le ciel et la terre, dans les deux modalités naturelles, dans les affaires politiques du monde.
>
> Le Principe fut l'origine du ciel et de la terre, et depuis lors il se dévide en tout (son dévidage produit tout). — Il fut avant le ciel et la terre, invisible, innomé, transcendante intelligence.
>
> Dans le cœur habite l'esprit de l'homme. Quand on tâte jusqu'au fond du cœur, on l'y saisit.
>
> Du Principe sont issues toutes les intelligences, de l'Unité toutes les transformations.

@

CHAPITRE XXIII

Heue-koān-tzeu

à situer entre 330 et 300, probablement. Voyez HCO p. 233 et 245

@

p.330 On ignore le nom de ce profond penseur, taoïste pour les grandes lignes, mais original et indépendant dans les détails.

D'abord fut l'Unité (laquelle est parfois appelée Néant, parce qu'elle est imperceptible), puis la matière ténue devint, puis les idées furent produites par les chocs dans le sein de cette matière. Puis les idées isolées se groupèrent en plans complexes, des types idéaux furent définis qui se matérialisèrent ensuite ; puis vinrent les choses, les affaires, et le temps qui mesure la succession de tout ce qui est.

Quand le néant de forme se fut ouvert et (que le Principe) fut devenu perceptible par son action, on l'appela le *grand Qui ?*.. *le grand point d'interrogation*... personne ne sachant de qui il était fils (comme a dit *Lào-tzeu*).

L'Unité est la Loi... Loi unique qui s'impose à tous les êtres, puisqu'étant tous issus de l'Unité, ils en dépendent tous. Le droit, c'est ce qui est selon la Loi ; le tort, c'est ce qui en diffère.

Comme c'est le Destin (le Principe) qui a produit la Loi, tout ce qui dérive de la Loi dérive du Destin (du Principe). Le Destin, c'est ce qui est naturel (sans qu'on puisse discuter si c'est bien ou mal ainsi).

Tout être qui entre dans le flux du temps, y entre porteur d'un destin. Ce destin général de la vie, se compose des destins partiels des divers instants de la vie.

@

CHAPITRE XXIV

Yinn-wênn-tzeu — Lù pou-wei — Hân-fēi-tzeu

@

I. p.331 Maître *Yinn-wenn* (HCO pages 233 et 244), qui est à situer après 330 probablement, fut un Légiste comme Heue-koān-tzeu.

> Du Principe imperceptible et innomé, dérivèrent des types qui se matérialisèrent ; parmi lesquels, les Lois. — Le gouvernement idéal, serait le gouvernement par le Principe lui-même... Mais celui-ci étant inconnaissable, il faut se rabattre sur les qualifications et les sanctions qui dérivent de lui. Aucune loi ne vaut dans la pratique son principe abstrait. — Les sectateurs des *Jou* et de *Mei-ti*, qui ne veulent rien savoir du Principe, sont obligés de l'admettre implicitement, pour donner un fondement à leurs théories (la nature), lesquelles seraient sans cela bâties en l'air.

II. *Lù pou-wei* (HCO, L 32), qui fut le tuteur de celui qui devint le Premier Empereur des *Ts'înn*, mourut en 237. L'importante collection de textes, que divers érudits lui vendirent, est datée de l'an 248.

A propos des lois de l'harmonie musicale, *Lù pou-wei* parle comme *Heue koān-tzeu* et *Yinn wênn-tzeu*, mais appelle *Suprême Unité* le Principe duquel il les dérive. — Ailleurs il l'appelle, non pas *Destin*, mais *Raison triomphante*. — Effets de l'influence de *Sûnn-tzeu*, son contemporain. Terminologie particulière, les idées développées étant identiques.

III. p.332 *Hân-fēi*, qui fut conseiller du *Premier Empereur des Ts'înn* (HCO pages 233 et 249), mourut en 230. Il appliqua les principes taoïstes au gouvernement, avec la plus grande brutalité. Sa doctrine dérive en droite ligne de *Koèi-kou-tzeu*.

Le Principe fut l'origine de toutes choses. — Il est ce par quoi tout est devenu. — Il est ce par quoi tout est comme c'est.

Quand l'esprit ne flâne pas à l'extérieur, le corps (l'homme) concentré jouit de la plénitude de ses facultés, de son activité complète.

Ne pas agir, ne pas penser, voilà le vide. C'est dans ce vide que les facultés ont toute leur puissance.

Les facultés se concentrent dans le non-agir, se perfectionnent par le non-vouloir, deviennent paisibles par le non-penser, deviennent fortes par le non-exercer (farniente).

La capacité supérieure, c'est de ne montrer aucune capacité, — L'activité supérieure, c'est ne pas agir alors qu'on pourrait tout faire.

Les Sages connaissent par ses effets le Principe que les oreilles ne peuvent entendre et que les yeux ne peuvent voir. Ils l'appellent forme sans figure, image immatérielle.

CHAPITRE XXV

Liôu-nan, dit Hoai-nân-tzeu

@

p.333 Sous la première dynastie *Hán*. Prince du sang, mis à mort en l'an 122. On lui vendit divers traités, entre autres des pages taoïstes remarquables. Voyez TH pages 381 et 385, HCO, L 39.

A. — Jadis le prince et la princesse (*Fôu-hi* et *Niù-wa*, personnification taoïste des deux modalités cosmiques *yâng* et *yīnn*, figurées par deux serpents entrelacés) ayant reçu du Principe la manivelle (de l'univers), s'établirent au point central, d'où leur transcendance émana dans toutes les directions. La rotation des deux modalités produisit la succession des devenirs et des cessations. La transcendance des deux modalités, qui pourrait tenir dans un poil, déborde en réalité l'ensemble de l'univers. Tout devient et cesse, par le mouvement de la manivelle.

B. — Le Principe embrasse le ciel et la terre, formant le lien de l'univers (reliant tout ce qui est), contenant les deux modalités, éclairant dans les cinq luminaires, donnant continuellement de soi (l'être, la vie) sans s'épuiser jamais.

C. — La nature intime des êtres, ne nous est pas connue. Nous ne les connaissons que par une image, semblable à celle qu'ils produisent dans un miroir ou dans l'eau... ce qui ne suffit pas pour une connaissance adéquate, mais donne seulement une notion superficielle. — Quand un être se présente à nous (à nos sens), notre esprit se portant à sa rencontre, une notion est acquise. L'esprit étant mis en communication avec un objet par cette notion, une affection ou une répulsion sont immédiatement produites. Par cette affection ou cette répulsion, l'esprit est comme fixé à cet objet extérieur. S'il n'arrive pas

à s'en détacher et à rentrer chez lui, sa raison naturelle s'éteindra. C'est pourquoi le premier principe des Maîtres taoïstes est, qu'il ne faut pas flâner hors de soi dans la fantasmagorie cosmique, mais rester en soi et surveiller ses sentiments. — Oui, c'est par la pureté (vide) de l'esprit et par le repos de l'inaction, que l'on arrive à rentrer par la porte céleste, comme dit le texte, c'est-à-dire à rentrer dans la parfaite simplicité et la blanche lumière qui furent au commencement, alors qu'il n'y avait pas encore de complications artificielles.

D. — p.334 L'immatériel (le Principe) fat l'ancêtre (l'origine) de toutes choses. De lui naquit *la lumière*, et par la lumière *l'eau*, premiers dérivés (litt. fils et petit-fils) de l'immatériel. On voit par la lumière, mais on ne peut pas s'en emparer ; on utilise l'eau, mais on ne peut pas la détruire. — Tout est né de l'immatériel (du Principe), qui est un et sans pair. — Majestueux dans son isolement, puissant dans son immobilité, il embrasse et contient le ciel et la terre (tout ce qui existe).

E. — Il est comme s'il n'était pas, il existe comme s'il n'existait pas (le Principe, invisible, impalpable)... *et pourtant, grâce à son action*, tous les êtres sortent du même trou (l'orifice du soufflet cosmique, page 268 G), toutes choses sortent par la même porte (page 264). Son action étant imperceptible, les transformations qu'il opère sont merveilleuses. Il marche, sans laisser de traces de ses pas, avançant toujours.

F. — C'est pour se conformer au Principe, que, dans son gouvernement, le sur-homme dissimule son intelligence, étouffe son éloquence, ne fait pas montre de sagesse. — *Il y trouve d'ailleurs son avantage*... Car écouter et regarder fatigue le corps ; s'efforcer de comprendre fatigue l'esprit ; et cela, sans résultat, le plus souvent. — Sage est donc celui qui suit l'ornière, qui ne change pas sa manière de voir, qui ne modifie pas sa manière de faire.

G. — Rien de mieux, dans l'action, que de s'abstenir de toute

tristesse, de toute joie. Rien de mieux, dans le repos, que de maintenir simplement le contact, sans altération de soi. — Le perceptible, le matériel, hébergent la vie, que l'esprit règle et gouverne. Que l'un de ces quatre facteurs fonctionne mal, aussitôt les trois autres périclitent.

H. — p.335 Jadis, avant le commencement, avant que le ciel et la terre ne fussent, alors qu'il n'y avait que *l'image* immatérielle (le type de ce qui serait ; une sorte de Verbe) dans le mystère et les ténèbres, sans provenance connue... alors, dis-je, une double force transcendante confuse naquit et embrassa le ciel et la terre. Puis elle se différencia en *yīnn* et *yâng*, et remplit l'espace. Alors le fort et le faible agirent et réagirent, les êtres divers parurent, la matière plus grossière devenant animaux divers, la matière plus pure devenant homme. Du ciel l'homme tient son esprit, de la terre ses os. Après sa mort, l'esprit et les os étant retournés à leur origine respective, il ne reste rien de l'homme. Aussi le Sage n'a-t-il cure de ce qu'on appelle les usages, et ne se laisse-t-il pas influencer par ce que les hommes disent et font. Considérant le ciel comme son père et la terre comme sa mère, l'évolution des deux modalités et des quatre saisons comme l'unique loi, il imite la calme pureté du ciel, la stable fermeté de la terre, sachant bien que là est le secret pour conserver sa vie, et que quiconque fait autrement périt. C'est dans la paix et le vide, que les intelligences transcendantes (Génies) habitent. Chercher hors de soi, c'est vouloir perdre ce qu'on possède en soi. Pour arriver à conserver l'intérieur, il faut sacrifier l'extérieur. — Le développement de l'univers ressemble à celui d'un arbre... d'un tronc commun sortent branches, rameaux, feuilles sans nombre. L'esprit (qui anime l'arbre) est du ciel, sa matière est de la terre... Ainsi en est-il pareillement de l'homme. D'après l'axiome antique un devint deux, deux devint trois, trois devint toutes choses. D'abord condensé en matière ténue amorphe, le Principe évolua sous la double modalité *yīnn* et *yâng*. *Yīnn yâng* et la matière font trois. De ces trois, tout est issu. Sorti du *yīnn*, passé au *yâng* p.336 en prenant matière, l'embryon humain est d'abord informe, puis se développe de mois en mois. Au 3e il a figure humaine. Au 6e les os se

forment. Au 7e il est complet. Au 8e il remue. Au 9e il s'agite. Au 10e il naît, avec ses cinq viscères et le cœur qui gouverne le tout. L'esprit vital qui réside dans le sang, est sa fleur. Les organes des sens sont les portes et fenêtres de son esprit. — Si les oreilles et les yeux s'amourachent des sons et des couleurs, les cinq viscères émus perdront leur équilibre, le sang et le souffle s'écouleront, l'esprit s'échappera et flânera à l'extérieur, désordre d'où tous les maux pourront résulter. Il ne faut absolument pas laisser l'esprit faire des randonnées à l'extérieur.

I. — Aimer ou haïr fatigue le cœur et use l'esprit, au jour le jour. Si tant d'hommes n'arrivent pas à vivre jusqu'au terme de leurs jours (mort prématurée), c'est qu'ils ont trop largement vécu leur vie (sic... l'ont usée avant le temps). — Le ciel et la terre se meuvent d'un commun accord. Tous les êtres forment un seul tout. Celui qui a reconnu cette unité cosmique, connaît tout en elle. — Moi je suis un être au même titre que tous les autres êtres. Le Transformateur (Principe) nous a tous fait être et nous fera tous cesser d'être. Nous sommes devant lui passifs comme autant de mottes de terre. — La vie est une corvée, la mort est le repos. — Né, j'ai eu sous le ciel la place nécessaire pour un corps de sept pieds ; mort, j'aurai sous terre l'espace nécessaire pour mon cercueil. — Vivant, j'ai été au nombre des êtres matériels ; mort, je me fondrai dans l'immatériel. — Il en est de l'appel à l'être par le Transformateur, comme de l'action du potier qui saisit dans le tas informe une poignée d'argile humide, lui donne une forme, puis la rejette dans le tas avec lequel elle se confond redevenue amorphe. *L'argile n'a qu'à se résigner ; c'est son lot* p.337 *d'être traitée ainsi*. — De même quand les riverains du grand Fleuve en tirent de l'eau pour arroser leurs jardins, l'eau ne se plaît pas à être dans le fleuve et ne se plaint pas d'être versée dans un jardin. Qu'elle soit ici ou là, être indifférente c'est son lot. — Ainsi doit être le Sage, tranquille là où on l'a mis, content de la situation qui lui est faite. — Quiconque aime ou hait, use son cœur. — Or le cœur gouverne le corps, et l'esprit est le pépin du cœur, aussi quelle considération les Sages ont pour leur

cœur et leur esprit. Comme ils prennent garde de ne jamais excéder ; de n'aimer, de ne détester jamais. Comme ils s'efforcent de suivre en tout le Ciel et le Principe. Comme ils veillent à garder leurs deux âmes au logis, et leur esprit retiré dans sa racine.

K. — La nature de l'homme-vrai (du sur-homme) étant unie au principe, il possède comme n'ayant rien, il existe comme n'étant pas, il s'occupe d'une chose sans vouloir rien savoir des autres, il considère l'intérieur sans remarquer l'extérieur, réduisant son intelligence à la simplicité originelle et son action au non-agir primordial. Tenant son esprit uni au principe, il ne le laisse se promener que dans l'espace, en dehors de ce monde poussiéreux. — Pour cet homme-là, il n'y a pas de différence entre l'état de mort et l'état de vie ; la mort et la vie n'étant que deux phases d'une transformation incessante. — Donc, pour lui, tout est un, tous les êtres émanant de la Grande Pureté comme racine, et ne faisant que passer dans ce monde de l'illusion.

L. — Certains dithyrambes échevelés contiennent de précieuses sentences, par exemple :

Celui qui fait vivre les vivants (le Principe), ne peut pas, lui, être un mort. Celui qui transforme tout, ne saurait, lui, être sujet à varier. — Avant de naître, on est un avec la transformation (sic). La mort p.338 et la vie sont même chose (litt. même substance). La fin est le retour à l'origine. — Qui sait le charme du non-vivre, doit logiquement ne pas craindre la mort. — Le sur-homme est appuyé à la colonne que rien n'ébranle, (certitude). Il est le disciple du maître immortel (la vérité). Rien ne peut donc enténébrer son esprit ni attrister son cœur. L'univers est son logis, l'immensité est son promenoir. Un avec l'unité, il est un avec la loi morale. Possédant le ciel et la terre, il n'est pas pauvre (il a tout). — (Dans l'extase), il est comme n'étant pas, il vit comme mort, son corps est insensible comme un bois sec et son cœur froid comme la cendre éteinte. (Dans cet état), il sait tout sans l'avoir appris de personne. — Comme l'eau qui est inerte quand elle est congelée et qui

clapote quand elle est dégelée, ainsi le surhomme passe par des alternances de mort (inertie) et de vie (activité), suite d'états successifs dont les commencements lui échappent. — Etc.

M. — L'âme inférieure demanda à l'âme supérieure :

— De quoi le Principe est-il fait ?..

— De rien, dit l'âme supérieure.

— Le rien est-il perceptible ?

— Non, dit l'âme supérieure.

— Alors comment le connaître ? demanda l'âme inférieure.

— Ni par les yeux, ni par les oreilles, dit l'âme supérieure. Car il est mystère. C'est ainsi qu'on dit ; mais le mot mystère n'est pas la définition du Principe.

— Je comprends, dit l'âme inférieure ; c'est par la réflexion qu'on le découvre en soi.

— Oui, dit l'âme supérieure, mais sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il est au juste.

— Alors, dit l'âme inférieure, pourquoi parler davantage ? Séparons-nous et retournons à notre origine.

Dès qu'elle eut dit cela, l'âme inférieure constata que l'âme supérieure à laquelle elle venait de donner congé, était déjà partie. Toutes deux subsistèrent (fondues dans le Tout), dans l'état imperceptible.

@

CHAPITRE XXVI

Keûe-lioung, dit Pao-p'óu-tzeu

Première moitié du 4e siècle, probablement

Voyez HCO, toute la L. 52.

@

p.339 Le sein *universel duquel tout est sorti*, ce fut l'unité primordiale.

Le Mystérieux (le Principe) fut l'ancêtre primordial de la nature.

Tous les êtres *qui paraissent distincts*, ne forment en réalité qu'un être avec le ciel et la terre (tous les individus sont avec l'univers un être unique).

Le Principe contient le ciel et la terre. Il n'a pas de nom propre. On l'appelle Principe, par convention. — Il est la réalité de toutes choses... réalité des êtres matériels et réalité de leurs ombres... réalité des sons et réalité de leurs échos... C'est de par lui, que les objets cubiques restent gisants, et que les objets ronds roulent.

Si l'homme arrive à se réduire à l'unité, l'unité le conservera. — Car c'est dans la concentration en un que réside la *grande* réalité, dans laquelle tous les esprits (principes vitaux individuels) communiquent.

@

CHAPITRE XXVII

Extrait du fameux

Traité trouvé dans le coffre de pierre,

que les Taoïstes font remonter à l'an 370 environ

@

p.340 La première origine fut le commencement de tout ce qui est. Elle fut l'ancêtre de toute fécondité, le réceptacle d'où sortirent les innombrables esprits vitaux particuliers. Primitivement le souffle ne fut pas lié à la matière. Sous l'impulsion de l'esprit, le souffle évolua.

D'où vinrent les êtres matériels ?.. Sous l'action des deux modalités *yīnn* et *yâng*, l'imperceptible se condensa. Ainsi fut produit l'être sensible par l'être imperceptible (litt. par le non-être, formule créée pour cause de parallélisme et d'euphonie). Le non-agir fut d'abord, et produisit l'activité. Puis tout devint, par l'action des quatre éléments, des cinq agents ; par les compositions et décompositions chimiques (litt. transformations du cinabre, alpha et oméga de la chimie chinoise), à la base desquelles se trouve toujours l'antagonisme de l'eau et du feu.

Convenablement traité, le mercure se convertit en petits grains minéraux. Si l'on avale un de ces grains chaque jour, durant cent jours, le corps est transformé, les os sont changés, la matière et l'esprit s'embrassent, la vie perpétuelle s'ensuit. C'est que la drogue obtenue ne dérive pas de la matière grossière. Elle dérive de l'imperceptible, du vide transformé, dont elle est la quintessence. Traiter le cinabre, c'est mettre en jeu les forces naturelles ; les effets produits sont effets de la nature.

Oui, les effets obtenus par l'alchimie, ne tiennent pas tant aux métaux et minéraux employés, au cinabre et au mercure... Ce qui les produit, c'est le vide, l'imperceptible... c'est le néant p.341 de forme, l'être pur agissant, tréfonds des opérations alchimiques, mère de la drogue d'immortalité. Et cette mère, comment est-elle faite ?.. [Réponse : Gatha rythmée] Dans la matière cosmique est contenu un

être, qui semble avoir été avant le Souverain (réminiscence de *Lào-tzeu*, voyez page 263). Il semble être un avec la nature. C'est l'esprit, sous l'impulsion duquel la nature donne à jet continu, sans s'épuiser jamais. C'est l'esprit qui meut tout, qui transforme dans le noir. Le noir, c'est la couleur de l'origine contenant le Principe et sa Vertu ; c'est la couleur du grand abîme, d'où toutes choses sortirent. Abîme immense, que celui du Principe, de l'Unité primordiale, de ce qui fut avant le ciel et la terre. Il resta inactif durant six millions d'années, puis le Principe se mit à produire... lui ancêtre de tout ce qui est... lui mère de toute vie (réminiscences indiennes, ce me semble).

@

CHAPITRE XXVIII

Extrait du traité

Koan-yīnn-tzeu

Huitième siècle, probablement. — Voyez HCO, L. 66

@

Ce qu'on ne peut, ni exprimer en paroles, ni se figurer en pensée, voilà le Principe.

L'Océan est ce qui représente le mieux le Principe. Jetez-y autant d'or p.342 que vous pourrez, il n'en paraîtra rien. Jetez-y toutes les ordures, il n'en paraîtra rien. Les petites crevettes et les énormes baleines y sont également dans leur élément. Il engloutit tous les fleuves, sans jamais déborder. Il donne de son eau à tous les êtres, sans jamais diminuer.

Une écaille de tortue desséchée prédit le lointain avenir, sans être une personne. — Une pierre d'aimant attire fortement, sans être une personne. — Une cloche, un tambour, résonne bruyamment, sans avoir de personnalité. — Un bateau, un char, fournit une longue course, sans avoir de personnalité. — Donc mes capacités de connaître, d'agir, de me mouvoir, ne prouvent pas que je sois une personne (que je possède un *moi* personnel distinct du *moi* universel).

@

CHAPITRE XXIX

Extrait du traité

Penn-k'ì-king, de l'origine

Neuvième siècle, probablement. — Anonyme. Voyez HCO, L. 66

@

La grande origine, c'est l'origine du Principe (lequel n'eut pas d'origine). Le grand début, fut le début de l'esprit. Le grand commencement, fut celui de la matière ténue.

Tout cela était *primitivement* un. Le Grand Principe était trois-un (un en réalité, trois en puissance). Le mélange primitif des trois en un, se définit *chaos*.

Un contenait trois (en puissance), trois était capable de revenir à l'unité. — Un (le Principe) produisit deux (l'esprit), deux produisit trois (la matière). De la matière (mue par l'esprit) tous les êtres naquirent.

Et quand il est affolé par les passions, l'esprit devient comme une eau trouble (qui reflète les réalités inexactement). Pour que l'esprit reflète exactement, comme une eau bien pure, il faut que la racine des émotions et des convoitises soit coupée.

p.343 Cela se vérifie dans l'homme. L'origine (le Principe) produisit son esprit, l'esprit s'unit à de la matière, c'est ainsi que l'homme naquit.

L'esprit vient *directement* du Principe. Or le Principe étant essentiellement calme, le calme est ce qui convient le mieux à l'esprit. Livré aux émotions et aux convoitises, il s'affole.

@

CHAPITRE XXX

Extraits du traité

Tong-kou-king, de l'antique secret

Neuvième ou dixième siècle, probablement. Anonyme. Voyez HCO, L. 66

@

Tout ce qui se meut, est sorti de l'immobile. Tout ce qui agit, est sorti de l'inerte. C'est dans l'inaction, que l'esprit se concentre. C'est dans la concentration, que le silence se fait.

Que les esprits individuels, que les corps distincts, se réunissent (après la mort, dans les réservoirs respectifs de l'esprit et de la matière), c'est là le retour à la racine (à l'origine). — Commentaire : Le spirituel grossit le spirituel, le matériel grossit le matériel.

C'est là ce qu'il faut arriver à comprendre par ses propres méditations. La conviction qu'il n'y a ni morts ni vies, mais un état constant d'union avec le cosmos (sous deux modalités apparentes), ne se transmet pas par l'enseignement. Il faut l'acquérir soi-même, en méditant.

Perdre la notion des sons et des couleurs, du mouvement et du repos... s'unir à l'univers immense, à la nature qui fut avant toutes les lois ; se fondre dans le grand *moi* cosmique, et en lui p.344 avec les *moi* individuels de tous les êtres existants...

S'habituer à (nourrir en soi) l'idée de l'absence de toute figure, de toute corporéité. Concevoir l'univers si complexe comme la grande unité, l'univers si plein de choses comme la grande pureté... parce que, ce qui est au fond de tout, est si simple que cela ne peut être ni imaginé ni nommé, et est cependant ce qu'il y a de plus noble et de plus précieux... (Voilà le point sur lequel les hommes se partagent en deux catégories.) Ceux qui ne peuvent pas concevoir cela, sont le vulgaire ; ceux qui le peuvent, sont les Sages.

La raison pour laquelle tant d'hommes n'arrivent pas à l'immortalité,

c'est qu'ils détruisent ce qui en eux est invisible, dissipent ce qui en eux est immatériel (à savoir leur esprit). Cela fait, leur corps matériel ne peut pas s'unir à la grande réalité, est voué à la mort.

@

CHAPITRE XXXI

@

Voici deux fragments taoïstes anonymes, qui datent des *Sóng*, onzième ou douzième siècle.

I. — La puissance expansive de l'espace médian ne meurt pas, a dit *Lào-tzeu* (page 268 G). — L'espace médian, c'est le creux entre le ciel et la terre ; sa puissance expansive, c'est l'esprit primordial du cosmos, qui n'est autre que le Principe concret. De lui vient toute vie, dans le macrocosme universel.

Et de même le microcosme humain vit tant que l'esprit (participé) l'habite, et meurt dès qu'il le quitte. Durant le jour, l'esprit de l'homme se nourrit des images qu'il voit ; durant la nuit il se repaît des rêves. p.345

L'homme ne vit pas par lui-même ; c'est l'esprit qui lui donne vie (par sa présence). L'homme ne meurt pas par lui-même ; c'est l'esprit qui le fait mourir (par son départ). Si l'esprit demeurait toujours dans son intérieur, l'homme ne mourrait jamais. Or l'esprit est retenu et entretenu par son union avec la femelle mystique (pratique de la respiration rythmée, air condensé sous pression, auquel l'esprit adhère).

II. — Le *Vide* n'est pas le vide absolu (le néant). C'est le Principe à l'état imperceptible. — Le *Sensible* c'est l'ensemble de tout ce qui a forme et figure.

Dans son état d'imperceptibilité, le Principe ne pouvait se manifester. Il se rendit donc sensible. Les formes et figures contiennent le Principe, et c'est lui qui agit en elles. Dans tout être sensible, il y a un esprit (Principe condensé), identique au Principe cosmique (imperceptible).

L'esprit originel de l'homme est intelligent de sa nature. Quand il ne l'est pas, c'est que le sensible fait obstacle.

Telle la lune mirée dans l'eau. Si l'eau est pure, la lune brille. Si

l'eau trouble, la lune paraît voilée. L'union des deux est telle, que l'état de l'un se répercute sur l'autre. Il en est de même de l'esprit imperceptible et du corps sensible.

Durant sa vie, l'homme ne connaît le Principe immatériel, que par l'intermédiaire du sensible. Une sorte de mirage.

CHAPITRE XXXII

@

L'opuscule **Chou-tsu-tzeu** (un pseudonyme), date de la fin des *Sóng*, treizième siècle, probablement. Il est si estimé, qu'il a été inséré dans certaines collections des Philosophes célèbres. Et pourtant, que d'incohérences et de contradictions.

La personne humaine est constituée par deux âmes, une supérieure et une inférieure (plus de la matière). L'âme supérieure *hoûnn* est *yâng*, pure, lumineuse... l'âme inférieure *p'ái* est *yīnn*, trouble, obscure. Le candidat à l'immortalité nourrit son âme supérieure, tandis que l'homme vulgaire n'a soin que de son âme inférieure.

L'âme supérieure (intelligente) logée dans le cœur, regarde au dehors par les yeux, d'où les perceptions. L'âme inférieure (végétative) logée dans le foie, opère dans les testicules, d'où les rêves (érotiques). Les perceptions sont réelles, les rêves sont imaginaires. Les perceptions dépendant des objets vus, sont identiques chez tous les hommes. Les rêves contenant des souvenirs d'existences précédentes que le temps n'a pas effacées, anciennes expériences concrétées, sont divers et fantastiques.

A la naissance, l'âme inférieure est produite d'abord, puis l'âme supérieure s'adjoint à elle. A la mort, l'âme supérieure s'en va d'abord, puis l'âme inférieure se dissipe.

Dans l'homme vivant, les deux âmes cohabitent, s'embrassant comme deux époux. A la mort, les deux se séparent, l'une montant, l'autre descendant, aucune des deux ne s'occupant plus de l'autre.

Une vieille âme supérieure peut s'emparer d'une âme inférieure p.347 nouvelle (autre... par exemple de quelqu'un qui vient de mourir), et revivre (dans le corps de cette âme inférieure, restant le personnage que fut l'âme supérieure dans son corps précédent). — Une âme inférieure séparée peut *survivre*, si elle obtient le *k'i* vital nécessaire (par des offrandes).

En règle générale, quand les os tombent en poussière, l'âme inférieure enterrée avec eux cesse d'être. Cependant il est prouvé que certaines âmes inférieures (bien nourries), ont duré cent ans. — L'âme supérieure (même nourrie) ne dure pas plus que le temps de cinq générations (cinq tablettes du temple des Ancêtres, jadis sept, voyez HCO page 122). — C'est à cause de cette double survivance, que les descendants firent des offrandes devant les tablettes (à l'âme supérieure des défunts), et devant les tombes (à l'âme inférieure des mêmes).

Le Principe, c'est l'unité imperceptible. Devenu perceptible, c'est l'Esprit. Par sa condensation, l'esprit devient matière ténue, dont le sperme est la quintessence. Solidifié, le sperme devient matière sensible. — Ainsi se font la composition, et la décomposition en sens inverse. — De là vient que, quand le corps décline, le sperme tarit, puis la respiration baisse... enfin l'esprit se sépare et se fond tout entier dans l'imperceptible, sans qu'il reste de lui rien de particulier. — Chaque existence suit ce cours. C'est là le sort du commun. — Chez le candidat à l'immortalité qui a purifié au moyen des drogues alchimiques tous les éléments de son complexe, l'esprit finit aussi par s'unir à l'imperceptible, mais sans perdre, pour un temps, sa personnalité ; pouvant sortir et rentrer à volonté ; conservant son destin propre. Celui qui en est arrivé là, est un sur-homme. — L'homme vulgaire naît et meurt, renaît et remeurt, sans cesse. Le sur-homme vit, durant de longues périodes, sans mourir.

p.348 Quand un homme meurt, son âme supérieure monte, son âme inférieure descend. — L'âme supérieure ne peut pas monter plus haut que la région des nuages. Elle s'élève dans l'air, flotte dans l'atmosphère, pouvant aller où elle veut, pouvant humer les offrandes, pouvant profiter d'un coït (humain ou animal) pour se réincarner. Elle peut revêtir des formes sans nombre. De là l'axiome classique : l'âme supérieure errante (désincarnée, libérée) se transforme (comme il lui plaît). — L'âme inférieure (enterrée avec le cadavre) ne peut pas pénétrer en terre plus bas que la nappe d'eau souterraine. Elle est attachée au squelette, au cercueil, au tumulus. Voilà pourquoi les

descendants d'un défunt font des offrandes (à son âme inférieure) devant sa tombe. Quand les ossements sont effrités, quand le tertre est effacé, l'âme inférieure retourne dans le néant (sic). Elle avait été formée du sperme paternel et du sang maternel. Avec elle, ces dons des parents retournent à la racine cosmique, n'ayant plus de relations avec l'âme supérieure partie.

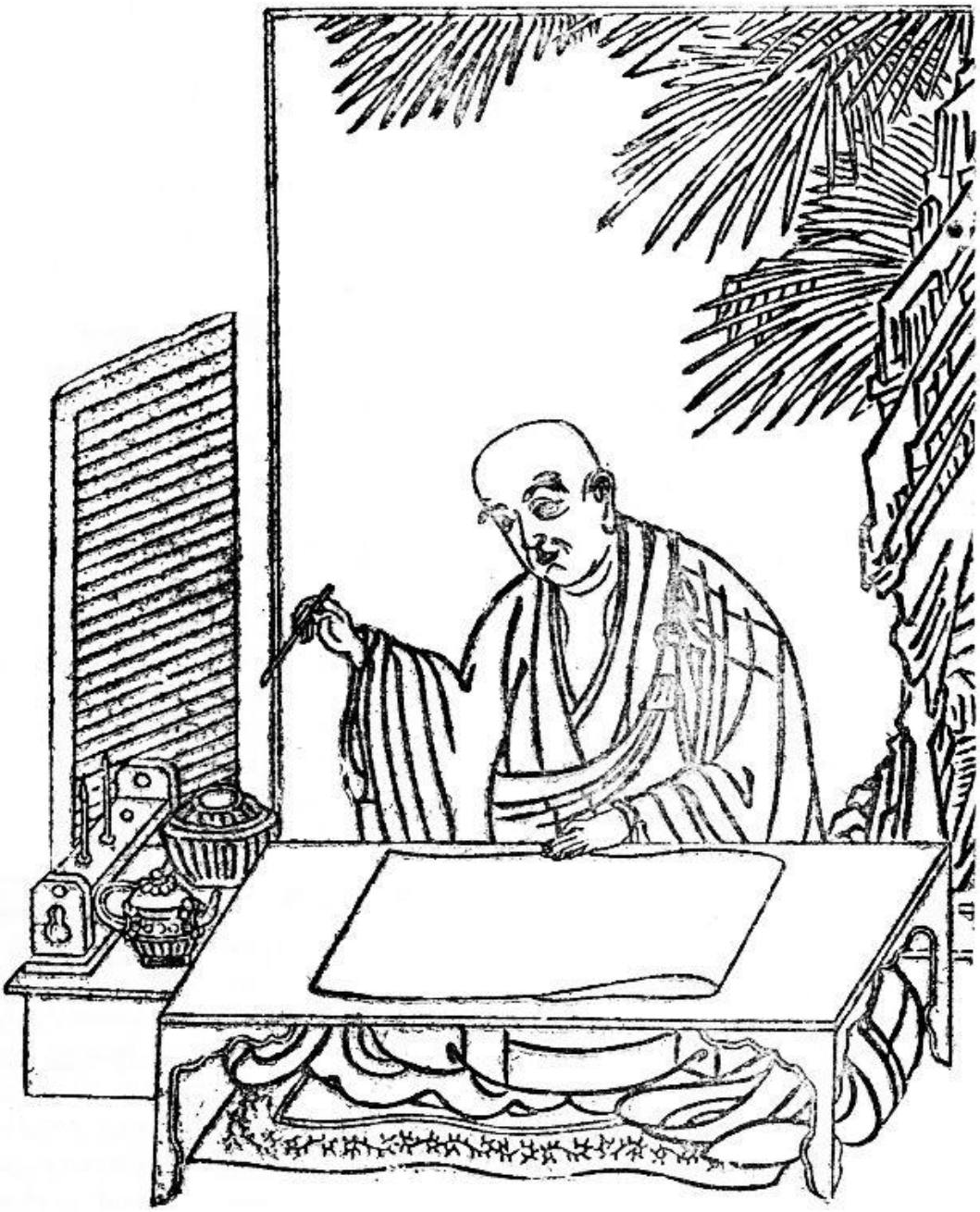
L'histoire a pourtant conservé le cas intéressant que voici. Un certain *Hoang chan-kou* souffrait de maux de reins. Une nuit une femme lui apparut et lui dit : je suis l'âme inférieure qui reste de votre précédente existence. Vous fûtes une femme, qui est maintenant enterrée en tel endroit. Les fourmis rongent les vertèbres de votre squelette d'alors, de là vos actuels maux de reins. Faites déterrer et mieux enterrer vos anciens ossements, et vous guérirez... *Hoang chan-kou* fit ainsi et guérit. — Dans ce cas, une vieille âme supérieure réincarnée, unie à une âme inférieure neuve, secourut son ancienne âme inférieure encore unie à son précédent squelette. Comment cette ancienne âme inférieure eut-elle connaissance de la nouvelle existence de l'âme supérieure qui fut jadis sa compagne ? comment put-elle venir la prier en songe de la soulager ? Qui le dira ? Qui peut savoir ?.. Il paraît prouvé que bien des maladies chroniques, sont les souffrances d'une âme inférieure précédente, répercutées sur l'âme supérieure réincarnée autrement. (Voyez, HCO, toute la L. 70.)

p.349 Le principe fondamental de l'endogenèse de l'enfançon (de l'être transcendant capable de survivre), est que cet être est produit par la combinaison du sperme avec l'air. Si le sperme et l'air ne se combinent pas, les deux âmes ne s'y attachent pas. Or la combinaison du sperme avec l'air, est produite par l'échauffement passionnel. La femelle et le mâle se recherchent, l'échauffement sexuel combine le sperme et l'air ; voilà comment les êtres naissent. On appelle communément la génération sexuelle « fonctionnement du métier à tisser des transformations ». — De cette génération sexuelle (à deux), les Sages ont conclu à la possibilité d'une génération à un, les éléments mâle et femelle qui existent dans l'homme, sperme fourni par les

testicules, air fourni par les poumons, se combinant dans le cœur doucement échauffé par le feu cosmique (trigramme *lí*). Dans ces conditions, de la combinaison sperme et air, résulte un embryon de matière ténue auquel s'attache l'âme supérieure, fœtus qui se développe et finit par s'envoler comme être capable de survivre (état de génie). — Dans le langage des alchimistes, on exprime ces choses en ces termes : dans la transformation, l'air jouant le rôle d'élément basique (plomb), le sperme jouant celui d'élément actif (mercure), le cœur faisant fonction de fourneau, la drogue de pérennité est produite. — Il y a encore d'autres manières (plus ou moins décentes) de parler de cette génération transcendante. On dit par exemple que le sperme et l'air s'embrassent comme le blanc et le jaune d'un œuf, duquel la douce chaleur de la couveuse fait éclore l'enfançon... Etc.

@

PHILOSOPHIE DES BOUDDHISTES



CHAPITRE XXXIII

Buddhisme chinois moderne

@

A. Son élaboration

p.351 Les traductions de livres buddhistes importés de l'Inde s'étant beaucoup multipliées en Chine du deuxième au cinquième siècle, les Chinois constatèrent qu'il y avait un manque de suite complet dans le fatras des discours attribués au Buddha. Beaucoup de textes semblaient se contredire. Les moines hinayanistes et mahayanistes se traitaient réciproquement d'hérétiques. Après avoir démoli le fondement historique du Buddhisme, les philosophes s'attaquaient à ses principes. Diverses sectes qui n'avaient rien de buddhique, prétendaient dériver du Buddha, pour cause de renom ou de sécurité. Alors que fallait-il tenir pour doctrine authentique, pour parole du Buddha... Personne ne pouvait le dire au juste, et le Buddhisme allait périr, victime de l'incohérence de ses textes.

Alors le moine chinois *Tcheu-k'ai*, homme très érudit et à l'esprit large, conçut l'idée que voici... L'enseignement du Buddha ne fut pas uniforme. Non qu'il ait jamais parlé contrairement à sa pensée, car un Buddha ne saurait mentir. Non que sa doctrine ait évolué au cours de sa longue vie, car le Buddha fut buddha du moment de son illumination, et n'apprit plus rien ensuite. Mais parce que le Maître s'adaptait à son auditoire, et prêchait à divers auditeurs, non pas autre chose, mais d'une autre manière, dans le but de se faire comprendre et goûter par tous, son grand principe étant qu'il faut donner à chacun le médicament apte à guérir sa maladie... Il fallait donc, d'après *Tcheu-k'ai*, 1° tenir pour l'enseignement propre du Buddha, non déguisé, ses derniers et plus sublimes discours, dont la substance est contenue dans le sutra *Fa-hoa-king*, fleur de la loi, quintessence du Mahayana... Il fallait, 2° recevoir tout le reste, Hinayana, Amidisme, Tantrisme,

Védantisme, comme parole du Buddha diversement déguisée, la forme variant à l'infini, mais le fond, l'intention salvifique du Buddha, étant toujours une et la même, sous ces déguisements divers. Peu importent les discours que le dévot aura entendus, peu importent les écrits qu'il aura lus, peu importe le culte qu'il aura pratiqué... pourvu que, en définitive, il arrive à l'illumination, qui le sauvera de l'impermanence. — *Tcheu-k'ai* élabora et enseigna ce syncrétisme au couvent du mont *T'ien-tai* près de Ning-po, où il mourut en 597. On appela son école *T'ien-tai-tsoung*, du nom de son couvent ; ou *Fa-hoa-tsoung*, du nom du *sutra* qu'il avait déclaré être le plus sublime. Mahayanistes de toute nuance, Amidistes, Tantristes, Védantistes, tous les dissidents furent contents de *Tcheu-k'ai* qui les accueillait de si bonne grâce. Seuls les Hinayanistes, fidéistes obstinés, maugréèrent d'abord et se rebiffèrent. Mais quand ils eurent constaté que, s'ils s'isolaient ils seraient délaissés... et que d'ailleurs leurs vieilles légendes étaient respectueusement incorporées dans le syncrétisme de *Tcheu-k'ai*, à l'usage des bonnes gens... ils se calmèrent et concédèrent qu'on ne pouvait pas dire que la doctrine *T'ien-tai* (qui embrassait tout), n'était pas de la vraie couleur du Buddha (sic).

La théorie générale de *Tcheu-k'ai* fut précisée en détail par le moine *Tou-chounn* (mort en 640), homme d'un très grand talent. Après avoir fait p.352 accepter le *Fa-hoa-king* comme le *roi des sutras*, comme la doctrine buddhiste achevée complète parfaite, il exposa la thèse suivante, pierre fondamentale du Buddhisme chinois...

> « Il faut distinguer cinq époques dans la prédication du Buddha, d'où cinq classes dans la littérature buddhiste.
>
> — Première époque du *Hoa-yen*. Le Buddha passa encore sous l'arbre *P'ou-t'i*, les 21 jours qui suivirent son illumination. Ébloui par la lumière qui s'était faite en lui, brûlant de désirs salvifiques, il tint d'abord aux *devas* descendus des cieux pour le féliciter les discours rapportés dans le *sutra Hoa-yen*. Ces discours, *pur mahayana*, sont extrêmement sublimes, inintelligibles pour le vulgaire. Aussi

quand, ayant quitté son arbre, le Buddha commença sa carrière de prédicateur populaire, il dut changer et de sujet et de méthode.

— Deuxième époque des *A-han* (*agamas*). Au bon peuple, à ses premiers adeptes, à ses premiers novices, le Buddha prêcha, pendant 12 années, la doctrine contenue dans les recueils dits *A-han*. *Pur hinayana*, simple, naïf, touchant, terrifiant... assertions sans discussions ni preuves... pur fidéisme... c'est ainsi, parce que le Buddha, qui sait tout, l'a dit.

— Troisième époque des *Fang-teng*. La doctrine du Buddha se répandant, les sectes religieuses et philosophiques de l'Inde s'émurent et lui cherchèrent noise. A ses sermons le Buddha dut alors ajouter des arguments et des discussions. Ces discours, mélange d'exposition et de controverse, mélange aussi de hinayana et de mahayana, sont conservés dans les *sutras* de la classe *Fang-teng*, lesquels couvrent 8 années de la prédication du Buddha.

— Quatrième période du cycle *Pan-jao* (*prajna*). Les attaques des écoles philosophiques indiennes devenant de plus en plus vives, durant les 22 années qui suivirent, le Buddha dut expliquer à ses disciples lettrés et à ses moines, le fond de toutes les choses de ce inonde. D'où les dissertations philosophiques contenues dans les *sutras* de la classe *Pan-jao*, mahayana surtout *idéaliste*.

— Cinquième période du *Fa-hoa*, fleur de la loi. Durant les 8 dernières années de sa vie, les adversaires étant réduits au silence et le Buddhisme organisé se propageant dans la paix, le Buddha exposa à ses disciples formés, sa doctrine sur le monachisme, sur la *voie des P'ousas*, c'est-à-dire sur la formation des aspirants au rôle de sauveur, sur l'intention salvifique universelle, etc. La quintessence de son

> enseignement, mahayana surtout réaliste, contenu dans les deux *sutras Fa-hoa-king* et *Nie-p'an-king*.

Je reprends, dans l'ordre du concret à l'abstrait. — Textes de la deuxième époque, pur hinayana concret. — Textes de la troisième époque, mélange de hinayana et de mahayana, concret et abstrait. — Textes de la quatrième époque, mahayana *idéaliste*, dans lequel il y a de tout, *rien n'étant* ; idées abstraites, l'univers se réduisant à un rêve de l'esprit. — Enfin textes de la première et de la cinquième époque, mahayana *réaliste, moniste, tout étant*, et étant un avec *la réalité unique*, l'essence du cosmos.

De ce syncrétisme *T'ien-t'ai*, un auteur de la secte a dit :

> « La diversité des conditions humaines est extrême, les théories philosophiques sont nombreuses, les systèmes ascétiques sont multiples, mais *le but de tout est un*, à savoir s'affranchir de l'erreur et du mal, arriver à la vérité et au bien. Peu importe la voie par laquelle chaque être sera arrivé, pourvu qu'il soit finalement arrivé. Ceux qui n'ont pas compris cela, comparent et discutent ; ceux qui l'ont compris, acceptent et englobent tout.

Depuis *Tcheu-k'ai* et *Tou-chounn*, au cours des siècles, le temps faisant son œuvre, le Buddhisme chinois créé par ces deux hommes, s'est simplifié de plus en plus. Il n'en existe plus, pratiquement, que deux formes... 1. un monisme p.353 philosophique, réaliste ou idéaliste au gré d'un chacun, qui s'accorde facilement avec les monismes occidentaux modernes, l'esprit philanthropique étant substitué à l'esprit salvifique, et le rêve de l'humanité tendant vers son idéal remplaçant celui de la buddhification universelle finale. Voilà le Buddhisme intellectuel chinois actuel. — 2. pour ceux chez qui le cœur domine, il y a l'Amidisme, la religion de la Terre Pure, qui est au fond *le même monisme*, masqué par un décor de belles imaginations, parfumé d'encens, couvert de fleurs, doux narcotique des âmes qui fait rêver le plus beau des rêves, a dit Nagarjuna. — Les Buddhistes *intellectuels* concèdent volontiers aux Amidistes sensibles, leur rêvasserie

inoffensive. Pourquoi ferait-on de la peine à ces bonnes gens, en les secouant ?... puisque *tout* n'est *rien*.

J'ai consacré jadis au Buddhisme chinois ancien, deux volumes (1910 et 1913), et à l'Amidisme chinois une monographie (1928). Ici je vais résumer les meilleurs écrits que je connaisse, sur le Buddhisme chinois actuel, qui restera, je pense, celui de l'avenir. J'ai respecté ces fragments découpés, pour ne pas les altérer. J'ai conservé certaines redites, parce qu'elles font mieux comprendre les points difficiles. Je n'ai pas pu supprimer l'ennui qui s'exhale de ce qu'on a appelé l'opium intellectuel d'Extrême-Orient. Mais, par pitié pour les lecteurs, j'en ai réduit la dose à ce qui est strictement nécessaire pour la controverse.

B. Textes

@

Le Buddhisme s'adresse aux trois activités du cœur humain, l'intelligence, la sensibilité, la volonté. Son but est donc triple : faire revenir l'intelligence de ses égarements et l'amener à la vraie compréhension des choses... éviter à la sensibilité ce qui est pénible et lui procurer ce qui est agréable... décider la volonté à cesser de mal faire et à vouloir bien agir. — Il oriente ainsi l'homme vers son triple but, le vrai, le beau, le bon. — En d'autres termes, discernement exact du sens de la vie, foi confiante de pouvoir obtenir le paisible repos, conduite éclairée par ce discernement et dirigée par cette confiance... voilà ce que le Buddhisme désire procurer à ceux qui l'acceptent.

Le Buddha *Cheu-kia-meou-ni* naquit dans l'Inde centrale. Son père fut le roi *Tsing-fan*. Sa mère fut la reine *Mouo-ye*. L'Inde est un pays très ancien. Le jeune *Cheu-kia* en étudia à fond tous les systèmes religieux et philosophiques. On y comptait alors 59 sectes. Il apprit aussi les divers arts libéraux, les armes, les exercices corporels. Marié à 16 ans, il eut un fils : *Louo-heou-louo*. Cependant le désir de sauver tous les êtres s'était emparé de lui. A l'âge de 19 ans, renonçant au trône de son père, il quitta une épouse aimée et son enfant chéri. Durant douze années il mena une vie dure et austère, souffrant la faim

et le froid, consultant sur leur doctrine les ascètes d'alors. Enfin il s'assit sous l'arbre *P'ou-t'i*, sur le siège *Kinn-kang*, et se plongea dans la méditation profonde. Dans sa trentième année, le huitième jour du douzième mois, perçant le mystère, il pénétra le vrai sens de l'univers, et résolut de dévouer sa vie à éclairer tous les êtres, à les acheminer tous vers le paisible repos. A partir de ce jour, durant 49 années, de toutes les manières, appliquant à chaque mal le remède p.354 convenable, accommodant ses discours aux personnes et aux circonstances. Telle est la tradition commune. — Certains prétendent qu'il ne quitta sa famille qu'à l'âge de 29 ans, que son fils naquit après son départ, qu'il ne passa que six années sous l'arbre, et autres variantes. Il mourut, octogénaire, en 479 probablement. Les Buddhistes célèbrent l'anniversaire de sa naissance le 8 du quatrième mois lunaire, et l'anniversaire de sa mort le 15 du deuxième mois.

Le Buddha ne laissa aucun écrit. Durant l'été qui suivit sa mort, cinq cents de ses disciples se réunirent, sous la présidence des Anciens, *Kia-ie, A-nan,* et *You-p'ouo-li.* Tous narrèrent les choses dont ils se souvenaient. On les rédigea, pour la postérité, mettant en tête de chaque chapitre ces mots : voici ce que j'ai entendu... Ce fut là le premier des Trois Grands Synodes (en 479, à *Rājagriha*). — Cent ans plus tard, eut lieu le deuxième Synode (369, à *Vaisali*). — Le troisième Synode, de langue *palie*, eut lieu au temps du roi *Asoka*, à *Pātaliputra*, vers 246, date très controversée. Il donna l'essor au *mahayana*. — Un quatrième Synode, de langue sanscrite, fut tenu, au plus tard dans le premier quart du premier siècle de l'ère chrétienne, sous le roi indo-scythe *Kanishka*. Alors commença la propagande et diffusion du Buddhisme à l'étranger.

Les écrits buddhiques se divisent en 3 trois grandes catégories ou collections (*tripitaka*), à savoir : *King*, les traités doctrinaux (*sutras*), qui contiennent l'enseignement vrai ou prétendu du Buddha... *lu*, les traités disciplinaires (*vinaya*), qui contiennent les règles de vie données par le Buddha à ses disciples... Enfin *lunn*, les discussions philosophiques et controverses (*abhidharma*), postérieures au Buddha.

1. — Le Christianisme croit à un Dieu distinct de l'univers, dont le Christ est le fils. Les Buddhistes ne considèrent pas *Cheu-kia-meou-ni* comme un être d'une espèce supérieure à l'espèce humaine commune. Ils voient en lui la réalisation la plus haute et la plus grande de la dignité humaine, le modèle le plus achevé de l'humanité.

Le Buddhisme enseigne que la *buddhéité* existe dans tous les êtres vivants... que tous nous avons, avec le Buddha, même nature et mêmes qualités. — Obscurcie, dans les êtres divers, par des siècles et des siècles d'illusion, la buddhéité latente en eux est cependant capable de se défaire, par une seule conversion (rotation), de son aveuglement séculaire, l'être qui la contient devenant alors immédiatement l'égal du Buddha.

p.355 Toute la différence, entre le Buddha et nous, c'est qu'en lui l'aveuglement a cessé, tandis qu'en nous il dure encore. — Parlant au nom du Buddha, le texte dit : Moi je suis déjà illuminé, toi tu es destiné à l'être un jour... Tout être vivant peut devenir Buddha... Il n'est aucun être vivant, qui ne possède déjà la sagesse de Buddha, obscurcie, aveuglée, latente... Tous les vivants sont déjà permanents et immuables, quant à la buddhéité (qui réside en eux invisible). — Soit un kaki, d'abord vert, puis mûr. C'est le même kaki, mais d'âpre il est devenu doux. Comment cela ? Par conversion. Son âpreté a fait place à la douceur, le kaki restant le même. — Ainsi un Buddha n'est pas un être d'une espèce autre que celle du commun des hommes. C'est un homme qui fut longtemps dans l'erreur comme les autres, mais dans lequel l'illumination s'est produite soudain.

2. — Le mot *Fouo*, en sanscrit *Fouo-t'ouo* (Buddha), signifie *le Conscient... l'Éveillé*... celui qui, sorti du rêve de l'illusion, a compris le vrai sens de l'univers. L'essence, la norme cosmique, s'est révélée à lui.

Buddhéité et norme cosmique, ces deux termes sont synonymes. La buddhéité est la norme, laquelle est, de sa nature, toujours éveillée et consciente... Le vert du feuillage, le rouge des fleurs, le croassement des corbeaux, le gazouillement des petits oiseaux, tout ce qui est

perceptible, n'est pas entité distincte, est manifestation de la norme, est donc Buddha. Si la Buddhéité (présente dans tous les êtres) n'est pas visible pour nous, c'est que nous ne sommes pas encore réveillés de l'illusion.

A l'instant où la conscience remplacera en nous l'inconscience, nous percevrons la norme universelle latente en tout. Nous constaterons que tous les p.356 êtres *en apparence distincts* qui remplissent le monde, nous sont unis par un lien transcendantal. Nous comprendrons que tout est moi, et que moi je suis tout.

3. — L'essence de l'être cosmique, contenant *en puissance* tous les êtres particuliers, c'est l'état dit *fa-chenn* de la buddhéité, état solitaire, inerte, inconnaissable. — Sa présence dans tous les êtres particuliers émis par elle, présence qui les fait *être* et les unit en *tout* cosmique, c'est l'état dit *pao-chenn* de la buddhéité devenue connaissable par la production de l'univers apparent. — Enfin la buddhéité se formule, s'annonce, se fait connaître, par le moyen de certains individus *éveillés* dont l'enseignement en éveille d'autres. C'est là l'état dit *ying-chenn* de la buddhéité, laquelle devenue éclairante, produit des reflets lumineux (illumination). De ces reflets, le dernier en date et le plus célèbre, fut le Buddha *Cheu-kia-meou-ni*, un *ying-chenn* de la norme universelle.

La norme universelle solitaire inerte et inconnaissable, est dite *fa-chenn*. Sa première manifestation par la production de l'univers et de tout ce qu'il contient, est dite *pao-chenn*. L'éveil à sa connaissance de certains êtres qui en éveillent d'autres, est dite *ying-chenn*, réaction consécutive à l'action de la norme, reflet qui suit son illumination.

On appelle ces trois états, les *trois corps* de la norme. En réalité ils sont la norme unique et immuable, conçue sous trois formes. L'essence inconnaissable de la norme, c'est le *fa-chenn* ; sa manifestation par le cosmos, c'est le *pao-chenn* ; son action éclairante sur certains esprits, en fait des *ying-chenn* (les autres restant ternes). — Le Buddha *Cheu-kia-meou-ni* fut la norme universelle, sous une forme qui lui permit de communiquer à d'autres êtres, l'éveil qu'il avait obtenu le premier...

Toute la doctrine dite Buddhisme fut enseignée par lui ; est donc un reflet de la norme universelle.

Pour faire comprendre les *trois états*, prenons comme exemple la lune. — Le corps obscur de la nouvelle lune, c'est l'essence invisible, la norme latente. — Le corps lumineux de la pleine lune, c'est la norme manifestée. — Enfin l'éclairage de la lune, c'est son action ; et les mille et mille p.357 lunes mirées dans toutes les eaux, sont ses reflets. Ainsi en est-il de l'illumination par la norme des intelligences, et de la réaction de celles-ci ; avec cette différence que toutes les eaux reflètent, mais non toutes les intelligences. — En d'autres termes, le *fa-chenn* étant la lune obscure, le *pao-chenn* étant la lune lumineuse, le *ying-chenn* étant la lune éclairante, les trois états de la norme sont : Vérité en soi, inconnaissable... Vérité manifestée, connaissable... Vérité connue de certains hommes, qui la font connaître à d'autres êtres, par leurs discours.

Nota : à d'autres *êtres*, pas seulement à d'autres *hommes*. Le Buddha prêcha aux hommes, aux devas, aux prêtas, aux nagas, à tous les animaux grands et petits, à tous les vivants... car *tous les vivants* sont également destinés à l'illuminaton. La nature morte est la scène sur laquelle se joue le grand drame de la délivrance universelle. Voyez HCO page 435.

4. — Donc le but du Buddhisme, c'est l'obtention du fruit de l'illumination. Ce fruit, c'est le passage en des régions où l'illusion n'existe plus. Faire passer de l'erreur à l'intelligence, voilà le but du Buddhisme.

Ignorer le sens, la raison d'être de l'univers, voilà l'erreur. Savoir la raison d'être de tout, voilà l'intelligence. De vrai, cette raison d'être resplendit dans le monde, n'est pas cachée. Mais nous hommes, victimes de l'erreur, nous ne discernons pas cette raison d'être évidente. Le mirage de l'illusion nous cache la lumière de la vérité. Quiconque pourra le dissiper, obtiendra l'intelligence. Ne cherchons pas cette intelligence hors de nous. Dissipons le nuage intérieur de nos illusions, et l'intelligence resplendira en nous d'elle-même.

5. — L'univers *paraît être* un assemblage d'apparences distinctes, ayant des activités propres. Or ces apparences sont toutes des manifestations actuelles de l'essence cosmique, avec p.358 laquelle elles font *un*, dont elles sont inséparables. Voilà l'interprétation vraie de la fantasmagorie cosmique. — Comme les vagues à la surface de l'eau, ne sont que des apparences momentanées non distinctes et inséparables de l'eau, ainsi le *moi* qui paraît être actuellement *mien*, n'est en réalité qu'une apparence momentanée de la buddhéité non distincte et inséparable de cette essence cosmique. — Prenons une autre comparaison. La substance d'une théière et d'une tasse à thé est la même, à savoir de la porcelaine ; mais l'apparence d'une théière et celle d'une tasse à thé diffèrent, et pareillement l'action (usage) d'une théière diffère de celle d'une tasse à thé, leur substance commune, la porcelaine, étant une. — C'est ainsi que les substances, activités, différent dans le cosmos, sans produire en lui aucune distinction... Quiconque aura compris ces deux comparaisons, aura saisi la raison profonde de l'univers. — Les Buddhistes appellent l'essence du cosmos, sa raison profonde, *tchenn-jou*, la vérité subjacente aux apparences ; ou *fouo*, la buddhéité (parce que tous les Buddhas passés et tous les Buddhas futurs, c'est-à-dire tous les êtres, sont faits de cette essence unique, la contiennent comme leur raison d'être)... Ils désignent l'ensemble des innombrables apparences, par le terme *dix mille êtres*, ou par le terme *tous les vivants*.

6. — La diversité et l'agitation des êtres qui peuplent l'univers, visibles à tous les yeux, trompent les ignorants et les font croire à la réalité de ces apparences. Aussi le Buddhisme commence-t-il par avertir, que toute multiplicité et agitation est impermanente, que les êtres n'ont pas de moi réel, que le cosmos est une vaste fantasmagorie, une succession d'apparences qui flottent et tourbillonnent dans le flux du temps, changeant d'aspect sans cesse... p.359 Aurore rose du matin et ossements blanchis du soir, fleurs riantes du printemps et feuilles mortes de l'automne, voilà l'œuvre de l'impermanence... Cette impermanence, les Buddhistes l'expriment par

cette formule de quatre caractères : naître durer changer cesser.

L'apparition d'un homme sur la terre, c'est sa naissance... le temps qu'il met à croître, c'est sa durée... puis il change, c'est-à-dire devient caduc... enfin il cesse, éteint dans la mort. — Au printemps les plantes germent et poussent. Puis elles verdoient et fleurissent. En automne elles dépérissent. Enfin l'hiver les détruit. — Au temps de son enfance, la terre fut une nébuleuse. Globe incandescent, peu à peu couvert d'une croûte froide, tel est son état adulte. Viendront pour elle, avec le temps, la décadence et la fin. — Tout, dans le monde, passe par ces quatre états successifs. Tout commence, dure, change, finit. Mais ce serait une erreur de croire, que la fin des êtres est un anéantissement. De même que, dans la nature, la révolution des saisons ramène après chaque hiver un nouveau printemps, ainsi, pour chaque être, l'évolution circulaire détermine après chaque mort une renaissance. Et cela, sans interruption, sans fin. C'est là l'impermanence périodique. Il y a de plus l'impermanence de chaque instant, qui fait que tout change à chaque clin d'œil. A peine ai-je conçu une idée, qu'une nouvelle idée pousse la première dans le passé, puis une troisième la seconde, et ainsi de suite, sans trêve ni cesse. A chaque instant répond un changement. Or un instant (*tch'a-na*), c'est le minimum de la durée.

7. — Dans la foule des êtres qui remplissent le monde, il n'y a aucun moi particulier... C'est-à-dire qu'il n'y a aucun être particulier permanent, p.360 indépendant, qui soit le maître de quoi que ce soit... l'absence de tout moi particulier dans l'univers, est sa *loi fondamentale.* — Il s'ensuit que tous les êtres sont produits, non par d'autres êtres, mais uniquement par la *causalité* (laquelle appartient exclusivement à l'essence cosmique... Nous avons vu, plus haut, que tous les êtres ne sont que de purs phénomènes, vagues de l'océan universel).

Ainsi mon corps qui paraît composé de terre d'eau de feu et de vent, des *quatre grandes irréalités* comme disent les Buddhistes... ce corps constitué par l'union de ces quatre irréalités... corps que la crémation réduira en cendres, ou que l'ensevelissement réduira en poussière... ce

corps ne contient aucun *moi* d'aucune sorte. C'est un agrégat formé par la causalité, que la causalité défera. — C'est la causalité qui a constitué le ciel et la terre. — C'est la causalité (propre à l'essence cosmique), qui est l'unique raison de l'être, de la vie.

8. — *Yinn* tout court, c'est la cause générale unique indéterminée... *Yuan* tout court, ce sont les causes particulières multiples déterminantes. — Le *devenir* est l'effet de la cause générale, .. Qu'un être soit devenu tel ou tel, c'est l'effet des causes déterminantes. — *Yuan-yinn* c'est la cause générale... *Yinn-yuan* c'est la causalité totale. — Le ciel et la terre, tous les êtres, toute l'apparente multiplicité, résultent de la cause première, déterminée par des causes secondaires. — Ainsi une théière et une tasse à thé sont identiques quant à leur substance, même terre à porcelaine. Mais l'une est pot, l'autre est tasse, parce que les causes déterminantes les ont faites telles, les ont ainsi diversifiées. Un exemple montre bien comment les causes secondaires particulières déterminantes, concourent p.361 avec la cause première générale indéterminée (l'ensemble constituant la *causalité totale*). Soit une graine vivante, enfermée dans un sac. De par la cause générale, elle a tout ce qu'il faut pour germer, croître, fructifier. Mais elle ne germera, ne croîtra, ne fructifiera jamais, si des causes secondaires déterminées ne la déposent pas, au bon moment, dans une bonne terre, ne l'arrosent pas, etc. C'est la causalité totale qui en définitive produit tout.

Toutes les distinctions et différences que l'on constate entre les êtres, sont toutes des effets de la causalité. Cette assertion est la thèse fondamentale du dogme buddhique... Il n'est pas un être qui *soit tel*, sans que la causalité l'ait *fait tel*... Aussi le texte dit-il : il n'y a, dans le monde, que des effets de la causalité, non des effets produits par l'homme. — Éclats de bambou, papier et colle, constituent une cause générale. Des causes particulières diverses en feront dériver un cerf-volant, un éventail pliable ou un éventail raide, etc... D'une seule et même cause générale, des causes particulières diverses tireront quantité d'êtres divers.

9. — Le Buddhisme affirme que, sans commencement ni fin (éternellement), causes et effets se sont réciproquement reproduits, et que cela continuera toujours. Cette causalité réciproque remplit l'immense cours du temps, remplit l'immense espace cosmique. On ne saurait lui assigner ni commencement ni fin.

L'éternité !.. mais c'est précisément cette reproduction incessante, cette chaîne des causes et des effets, des effets et des causes, qui la constitue. On ne sait rien, ni de son passé, ni de son futur... La cause produit un effet, l'effet reproduit une cause. Cela fonctionne ainsi depuis toujours, sans modification, sans addition, sans diminution aucune. Pourquoi cela ne p.362 continuerait-il pas toujours de même ?... Ondulations qui se soulèvent, s'étendent, s'affaissent, s'effacent, à la surface de l'océan cosmique. Houle qui s'élève et retombe, sans que l'océan augmente ou diminue d'une seule goutte, ne bouge en aucune façon. Les vagues commencent et finissent, l'océan n'a pas commencé et ne finira pas. A la surface de l'univers, des êtres semblent paraître et disparaître, commencer et finir ; alors que l'essence cosmique ne commence ni ne finit, ne bouge en aucune manière. — Cette essence cosmique a nom *Tchenn-jou*, tandis que le reste a nom les êtres. Seul le *Tchenn-jou* n'est pas impermanent et n'est pas dépourvu de *moi*. Il est la réalité infinie, immuable et subsistante, tandis que les êtres ne sont que des apparences qui changent d'instant en instant.

Le terme *Tchenn-jou* désigne la substance de l'univers (unique réalité et norme), qui ne naît ni ne meurt, qui n'augmente ni ne diminue, qui ne commence ni ne finit... Tout ce qui paraît dans le monde, devient et cesse, augmente et diminue, commence et finit, ce sont *wan-fa* les êtres... Fantasmagorie soufflée par la réalité latente.

10. — Le texte dit : *tchenn* veut dire vrai, sans mélange d'erreur... *jou* veut dire toujours ainsi, sans aucun changement. Tous les êtres sont des manifestations du *tchenn-jou* (l'essence cosmique). C'est pourquoi l'on peut dire que le *tchenn-jou* est tous les êtres.

Le *tchenn-jou* ne naît ni ne meurt .. il est sans pair... il est absolu.

Il ne commence ni ne finit... rien ne le limite... il est infini.

Étant l'absolu, il est unique... Étant illimité, il est maître, libre :.. Les p.363 apparences par lesquelles se manifeste cette essence unique, infinie, absolue, libre, ce sont les êtres (tout ce qui tombe sous nos sens).

Ce qui commence et finit, n'est pas unique... est donc fini, distinct, relatif, dépourvu d'initiative et de liberté.

L'essence de l'univers, absolue, une, illimitée, libre, unique, est l'*eau* (de l'océan cosmique). — Ses apparences, relatives, distinctes, limitées, déterminées, multiples, en sont les *vagues*.

Il serait erroné de prétendre que les êtres apparents n'ont aucun rapport à l'essence cosmique... La relation qui existe entre les deux, est la même que celle qui existe entre l'eau et les vagues.

(Or l'océan et ses vagues, l'essence cosmique et les êtres, étant de vrai une réalité unique), relatif et absolu sont une même chose, distinction et unité sont une même chose, multiplicité et unicité sont une même chose, nécessité et liberté sont une même chose, limitation et infinitude sont une même chose, (tous les contraires sont identiques, le cosmos étant *un*)... Voilà la vraie doctrine du *tchenn-jou* et des *wan-fa*, de l'essence cosmique réelle et de ses manifestations apparentes, (clef de l'intelligence de la doctrine buddhique).

11. — Le traité assigne au *Tchenn-jou*, à l'essence cosmique immense illimitée, les dix attributs que voici...

1. Elle pénètre tout, rien ne pouvant se soustraire à sa pénétration. Elle est donc présente en tout.

2. Elle est présente partout, dans tous les lieux. p.364

3. Elle englobe tous les êtres (apparents) en une unité telle (identité), qu'aucune distinction (réelle) ne peut être démontrée.

4. De sa nature, elle est immense, infinie, et en dehors d'elle il n'y a rien.

5. Elle ne peut être comparée à quoi que ce soit, sa perfection étant absolument transcendante.

6. Présente en tout (n.1), elle transparaît à travers tout, sans que rien (laideur ou impureté) la souille.

7. Elle est immobile et immuable, sans changement ni progrès possible, comme cristallisée dans sa paisible perfection.

8. Seul être et seule activité, elle pourrait éteindre l'être et l'action de tout ce qui est (paraît être) en dehors d'elle, et rester solitaire, sans rien perdre de sa perfection, à laquelle la fantasmagorie mondiale n'ajoute rien.

9. Les êtres (apparents) ne peuvent pas donner une connaissance adéquate du *tchenn-jou* en soi, car il est au-dessus de toute définition ou description.

10. Il faut dire du *tchenn-jou* qu'il est absolument inconnaissable. Tous les Buddhas, tous les hommes, tous les êtres, ne peuvent savoir de lui que cette seule chose, qu'il est la raison première pure absolue.. C'est tout.

En résumé, le *tchenn-jou* ne naît ni ne cesse, ne vient ni ne va, ne peut être souillé et n'est pas susceptible de purification, rien ne peut lui être ajouté ni ôté, il est toujours égal à sa propre nature. Vérité sans erreur. Fixité sans changement. L'ensemble de ces attributs l'a fait appeler *Tchenn-jou*. Aucune autre appellation ne saurait lui convenir. p.365

12. — Sept états du *Tchenn-jou*, d'après le traité 瑜伽師地論.

1. Lui, l'*immobilité* absolue, est dans tous les changements, dans la chaîne du *saṃsāra*, dans les successions des *karmas*, au fond de l'universelle impermanence, sans que rien l'influence.

2. Lui, la *réalité* infinie, est dans toutes les vaines apparences, dans tous les vides, au fond de l'irréalité universelle.

3. Lui, l'*intelligence* universelle, est au fond de toutes les pensées et actions, qui procèdent toutes de lui. Il est la pensée du pensant, l'action de l'agissant.

4. Lui, la *vérité*, donne leur solidité à toutes les assertions des Buddhas, à tous les points de leur doctrine. C'est de lui que dérive toute connaissance.

5. Lui, la *pureté*, est dans toutes les erreurs, doctrines fausses et choses immondes, contre lesquelles les Buddhas ont parlé.

6. Et il est pareillement dans toutes les vérités ; dans les doctrines les plus sublimes, les plus élevantes, les plus purifiantes, qu'ils ont prêchées.

7. Il est aussi au fond de tous les préceptes moraux, de toutes les règles de conduite, dictées par les Buddhas [lesquelles mènent à lui, qui est l'Être, la Vérité, le Bien, la réalité universelle]. p.366

13. — Cette doctrine fondamentale du Buddhisme, doit être crue. Quiconque ne la croit pas, reste dans l'aveuglement. Quiconque la croit, est illuminé. — Dans la table ci-contre qui se lit par lignes horizontales de droite à gauche, le premier et le deuxième terme sont identiques, le troisième exprime la conclusion à tirer de cette identité, ou son résultat. — La table va être expliquée, ligne par ligne...

△佛教之名目。

用	相	體
萬法	萬法	眞如
眞如卽		
感應	衆生	佛陀
解脫	生死	涅槃
中	假	空
無礙	事	理

- Première ligne, de droite à gauche : essence... apparences... effets communs.

Serait dans l'erreur, quiconque croirait à la réalité de la fantasmagorie universelle, niant celle de l'essence cosmique. — Serait pareillement dans l'erreur, celui qui croyant à la réalité de l'essence cosmique, nierait que les êtres apparents seront absorbés dans cette essence, penserait qu'ils seront anéantis (nota bene).

Serait dans l'erreur, quiconque ne croirait réelles que les choses .. et pareillement, quiconque ne croirait réelles que les lois.

Serait dans l'erreur, quiconque croirait les êtres et les choses entièrement distincts de l'essence cosmique... et pareillement celui qui considérerait comme distinctes de cette essence, les lois des êtres et des choses.

Car la vérité est, que tout ce qui paraît distinct dans le monde, l'abstrait aussi bien que le concret, est identique à l'essence cosmique unique. Seul celui qui croit cela, a vu clair.

● La deuxième ligne reproduit la première en d'autres termes : *tchenn-jou* l'essence... *wan-fa* les êtres, multiples apparences... Il faut croire à l'*identité* du tout. p.367

14. ● Troisième ligne : buddhéité commune... êtres divers... éveil.

La relation qui existe entre la buddhéité et les êtres, est identique à celle qui existe entre l'essence et ses manifestations.

Le Buddhisme pose comme dogme fondamental, que la même buddhéité réside dans tous les êtres (ses manifestations), est comme leur matière constitutive, la substance (sic) de tous les êtres étant par suite *une* avec celle du Buddha (des Buddhas).

C'est la causalité, le *karman*, qui fait que, transitoirement, tel être soit preta, ou animal, ou homme, noble ou paria. Sous toutes ces formes diverses, expression de karmas divers, la même buddhéité est latente. Elle apparaîtra, dans chaque être, au moment de sa conversion (de son ébranlement, illumination, éveil).

15. ● Quatrième ligne... permanence... impermanence... délivrance.

Entre le repos définitif et la métempsycose successive, existe aussi la même relation qu'entre l'essence cosmique et les êtres apparents... Les apparences se succèdent, naissent et meurent... L'essence immuable ne bouge pas.

On explique le terme sanscrit *nirvāṇa*, par cessation de la succession des naissances et des morts... Or, d'après la table ci-dessus, *saṃsāra* succession et *nirvāṇa* cessation, sont une même chose.

Comment expliquer cette apparente contradiction ?.. Par l'assertion que le *nirvāṇa* est l'état de l'essence cosmique (seule réalité), et que le *saṃsāra* est l'état des êtres divers (purement apparents) identiques à l'essence cosmique, dont ils sont des manifestations sans cesse changeantes... Le *nirvāṇa* c'est l'océan, le *saṃsāra* ce sont les vagues... Êtres irréels, nous nous soulevons un instant dans la vie, pour nous effondrer dans la mort l'instant d'après. p.368 Quiconque a compris cela (mahayanistes), ne s'afflige plus de l'impermanence et ne brûle plus du désir de la permanence (comme font les hinayanistes)... Ce qui tire de l'impermanence, c'est le dédain de l'impermanence. La délivrance consiste, en réalité, dans l'indifférence égale pour le mouvement et le repos (concentration mentale dans l'essence cosmique, avec oubli du soi, lequel n'existe pas).

● Cinquième ligne... Néant... multitude... milieu. — L'auteur ne l'a pas commentée ici. Même sens que les lignes précédentes... Première position, penser que tout est irréel... Deuxième position, envisager tout comme réel... Troisième position, la vraie, est mitoyenne : abstraire de la réalité et de l'irréalité. Penser que l'unique essence cosmique se manifeste dans la multiple fantasmagorie universelle.

● Sixième ligne... Lois... choses... pas d'opposition. — L'auteur ne l'a pas commentée ici. Entre les lois et les choses (abstrait et concret), aucune opposition, toutes les vérités étant confondues dans la même essence cosmique.

16. — Trois articles sont crus par les Buddhistes...

1. Nous croyons (tenons pour vrai) qu'une lumière intellectuelle, absolue et immuable, est l'essence de l'univers qui forme un tout ; lumière qui remplit les espaces immenses et qui s'étend aux temps infinis. — L'essence ne naît ni ne meurt, voilà pourquoi elle remplit l'espace immense. Elle n'a ni commencement ni fin, et c'est à ce titre qu'elle s'étend aux temps infinis.

2. Nous croyons que l'essence cosmique *une*, devient, par un certain mouvement, êtres multiples en apparence distincts. La chaîne

de la causalité se déroulant, les divers karmans se dessinent sur la scène du monde, rôles p.369 divers. — Le vent de la causalité soulève à la surface de l'essence cosmique *une*, des vagues qui sont les êtres distincts, lesquels s'élèvent et retombent et redeviennent, sans que la causalité leur donne même un instant de répit.

3. Nous croyons que les actions de *tel être,* sont déterminées par les influences d'autres êtres... toute distinction entre les êtres étant d'ailleurs fictive, car tous forment un tout dans l'essence cosmique unique. — Les apparences sont l'essence, les différences sont la norme unique. L'essence cosmique est unique. C'est la causalité qui lui donne le faux semblant de la multiplicité.

4. Saisir ces apparences, donne aux uns l'illusion qu'ils tiennent l'*être*, aux autres celle qu'ils palpent le *néant* (mahayana réaliste ou idéaliste)... D'après le mahayana de la *voie moyenne*, tout ce qui s'agite dans le monde, n'est ni *être* ni *néant*. Dans ce système, les positions se confondant dans l'identité, il faut dire que les êtres multiples sont irréels et réels... irréels en soi... réels en tant qu'ils sont *un* avec la norme cosmique. — Étant, ils ne sont pas ! néant, ils sont. — L'être est néant, le néant est être. — Il n'est pas un être qui ne renferme en soi tout l'être, donc tous les êtres. — Voilà la formule vraie qui seule rend compte de l'univers. Cette formule est incomprise de beaucoup d'hommes, aveuglés qu'ils sont par les quatre erreurs.

17. — Les quatre erreurs...

D'abord, ne pas comprendre le dogme de l'impermanence de l'univers et de tout ce qu'il renferme, s'imaginer que ce monde est durable et immuable, que moi et ma famille sommes des entités qui resteront comme elles sont... voilà l'*erreur de la permanence*.

Ensuite, ne pas comprendre que tout est jeu de la causalité, qu'elle seule agit, qu'il n'y a de *moi*, voulant et p.370 agissant dans aucun être. S'imaginer qu'il y a dans l'homme un moi existant (une âme) qui le gouverne... et, ce qui est pire encore, s'imaginer qu'il y a dans le monde un Esprit (divinité) qui le régit en maître... ce sont là des

erreurs subjectives. — Croire à un *moi intérieur*, croire à un *moi extérieur*, ce sont deux erreurs également énormes, *erreur de la personnalité.*

Le corps humain, agrégat des quatre éléments, est chose impure... Impureté de sa naissance... impureté de la graine (sperme et ovule) qui l'a produit... impureté de sa nature... impureté de sa décomposition après la mort. — Cela étant, que l'homme impur se croie pur, c'est une bien grande erreur, l'*erreur de la pureté imaginaire*.

Ce monde est plein de douleurs de toute sorte. Chercher à y trouver du bonheur, comme les mouches et les papillons qui butinent sur les fleurs, c'est une autre grande erreur, l'*erreur du bonheur* imaginaire.

Les quatre erreurs proviennent de ce qu'on n'a pas saisi le sens réel de l'essence cosmique invisible. L'illusion est due aux sens. Pour s'en guérir, il faut recourir à l'intelligence, à la connaissance intellectuelle.

18. — Il y a trois sortes de connaissance... la superficielle... la fondée... la complète, poussée jusqu'au vrai.

Voir une corde, et croire qu'on voit un serpent, c'est la connaissances *superficielle* (sans fondement, pure imagination).

Voir une corde, et constater que c'est une corde et non un serpent, c'est la connaissance *fondée* (vérifiée par le témoignage des sens).

Voir un objet allongé, et se rendre compte que c'est une corde, parce que c'est une tresse de fibres végétales, voilà la connaissance *complète*, poussée jusqu'à la vérité (raisonnée).

p.371 Appliquons ces principes à notre connaissance de l'univers.

Nous le voyons de nos yeux, nous le connaissons donc, mais de quelle connaissance ? — Si nos illusions et erreurs nous empêchent de prendre la *position moyenne* (cosmos réel, êtres irréels, le tout étant *un*)... si elles nous font prendre l'univers visible si évidemment impermanent, et les êtres divers si évidemment impersonnels, pour des entités permanentes contenant un *moi* réel, alors notre connaissance est *superficielle*. — Quand, voyant l'univers et les êtres qui le

remplissent, nous nous disons : tout cela est passager et irréel... alors notre connaissance sera *fondée*. — Quand, à cette connaissance fondée, nous aurons ajouté ceci : mais l'essence cosmique est réelle et permanente, et les phénomènes peuvent être dits réels et permanents en tant qu'ils sont des manifestations de cette essence... alors notre connaissance sera raisonnée, *complète* ; nous aurons atteint, avec la *position moyenne*, la vérité.

19. — Les trois venins, sont la sympathie, l'antipathie, l'apathie. — De ces trois racines sortent toutes les erreurs. — On les appelle les illusions *vitales*, parce qu'elles adhèrent à toute vie, viennent avec elle et durent autant qu'elle.

Ces trois illusions sont cause que tant d'hommes n'arrivent pas à pénétrer la vraie nature de l'univers, à reconnaître et à pratiquer la vraie doctrine. — C'est pourquoi le but principal du Buddhisme, c'est d'exterminer la sympathie, l'antipathie, l'apathie.

20. — Aux trois venins, illusions du cœur (sensibles), répondent *comme* trois régions (passionnelles)... la région des sympathies (appétit concupiscible), la région des antipathies p.372 (appétit irascible), la région de l'apathie neutre. — Affection, aversion, froide indifférence. — Dans la première, c'est la convoitise qui règne. Dans la seconde, c'est la colère. Dans la troisième, c'est la stupidité.

Le but, disent les textes, c'est d'échapper aux trois venins, de s'élever au-dessus des trois régions.

Pour aider à atteindre ce but, le Buddhisme enseigne et fait pratiquer l'ascétisme, la méditation, la sagesse. — L'ascétisme éteint dans le cœur les passions de l'appétit concupiscible, la méditation y éteint celles de l'appétit irascible, la sagesse dissipe la stupidité. (La sagesse, communiquée par l'enseignement, aboutit à l'illumination.)

21. — Ce qui vient d'être dit, se formule souvent en cette manière...

La sympathie, l'antipathie et l'apathie, naissent des trois régions du

cœur. — Du cœur qui se livre, naissent les affections. — Du cœur qui résiste, naissent les répulsions. — Du cœur qui, tout ensemble, se livre et résiste à la doctrine (embrassant le faux et rejetant le vrai), naît l'apathie stupide.

Le cœur est chose bien étrange. Parfois il ne veut pas, parfois il veut. De ses affections et aversions alternatives, naissent toute sorte de pensées... les trois venins... les trois régions. Quand l'homme est bien enlisé dans ces dernières, il n'arrive plus à se dépêtrer.

Le texte dit : dans les trois régions, c'est le cœur qui est (doit être) le maître. Celui qui considère en son cœur, arrive à la délivrance. Celui qui ne réfléchira pas, restera lié pour toujours.

Or le cœur humain, c'est cette communion à la buddhéité universelle, dont chaque homme bénéficie pour sa part. — Celui qui la reconnaîtra en soi, obtiendra la délivrance (par l'illumination), échappera aux trois venins, se tirera des trois régions.

Le cœur ressemble à un miroir. De soi, le miroir ne montre rien. Quand une fleur se présente à lui, il produit une fleur ; quand la lune se présente à lui, il reproduit la lune. Ainsi en est-il du cœur humain. Quand un objet plaisant se présente à lui, il le mire, c'est-à-dire l'embrasse. Quand un objet déplaisant se présente, il le mire encore, c'est-à-dire le repousse. Dans les deux cas, il a perdu sa neutralité (pureté, paix) originale. Et l'affection, et l'aversion, lui fait perdre son calme équilibre.

22. — Les cinq *yunn* composants de l'être (les quatre *ta* étant les éléments du corps), sont les cinq choses dont l'homme est fait, *corps* et *cœur* (voir plus bas). — Le mot chinois *yunn* signifie agrégat, botte, fagot. — Les cinq composants, en sanscrit *skandhas*, sont ; matière, passivité, cogitation, activité, connaissance.

La matière, c'est, dans l'homme, son corps, vulgo *corps de chair*, fait de terre eau feu et vent. Il est mieux de dire, c'est son *corps matériel*, produit par le concours du solide, de l'humide, de la chaleur, du mouvement. — Matière, matériel, cela veut dire proprement

sensible, perceptible, objectif, visible et palpable. C'est pourquoi le vulgaire distingue ordinairement le cœur du corps (ci-dessus). Dans son opinion, cette distinction équivaut à celle de l'esprit d'avec la matière, telle que l'entendent les savants modernes. — De par son corps matériel, l'homme reçoit les impressions du dehors sur les organes des sens... Impression des couleurs sur les yeux, des sons sur les oreilles, des odeurs sur les narines, des saveurs sur la bouche, de la température sur la peau. *Skandha de la matière*.

Par suite de ces impressions, naissent les idées de distinction (ceci et p.374 cela)... lesquelles produisent les notions d'êtres particuliers divers. — Couleur, son, odeur, goût, tact, individualisation, voilà les six *poussières*, par rapport auxquelles l'homme est passif. (L'image est encore celle du miroir, que des grains de poussière ternissent). *Skandha de la passivité*.

A l'impression des six poussières, répond la *cogitation*, qui est la réaction du cœur (intérieure), par suite de l'action extérieure. La nature de cette cogitation (j'évite à dessein le mot *pensée*) est différente chez l'enfant et chez l'adulte, l'homme sain et l'homme malade, etc. *Skandha de la cogitation*.

La cogitation déclenche tous les mouvements ; mouvements du corps (locomotions), mouvements de la volonté (volitions), mouvements de la bouche (paroles). Dès que ces mouvements, dont l'ensemble constitue l'activité, la conduite, sont mis en train, la chaîne du karma (responsabilité morale) commence à se dérouler et se déroulera sans interruption et sans cesse. *Skandha de l'activité*.

L'intelligence des choses énumérées ci-dessus (de l'agrégat, du fagot, sans moi), est le fait du *skandha de la connaissance*.

23. — Des cinq constituants (skandhas), les quatre premiers sont liés ensemble par le cinquième, la connaissance, qui en fait un être. Le skandha connaissance est le fond du *cœur* de tous les vivants. — On y distingue la connaissance visuelle, auditive, olfactive, linguale, tactile ; l'intellectuelle ; plus la connaissance *mouo-na* (manas) et la

connaissance *a-lai-ye* (alaya). — On appelle les cinq premières de ces sortes de connaissances, les *précédentes*... L'intelligence (qui les classe), est la sixième connaissance.

Les cinq connaissances *précédentes* répondent aux cinq *poussières* produites par les cinq sens, c'est-à-dire, comme p.375 disent les psychologues modernes, aux *impressions* de ces cinq sens. — La sixième connaissance, l'intelligence comme disent les savants, le cœur comme dit le vulgaire, *trie* et *juge* ces impressions. Le Buddhisme s'occupe beaucoup du *cœur*, qu'il appelle la *grande racine*. — Il nous reste à parler des deux connaissances *mouo-na* et *a-lai-ye*.

Nous savons que le cœur est identique, est *un*, avec l'essence cosmique ; qu'il n'y a ni toi ni moi, mais seulement un absolu unique... Or, après que l'intelligence a trié et jugé les émotions que les sens lui ont données, il se produit une connaissance nouvelle (erronée), l'illusion du *moi* (distinct des êtres apparents perçus par les sens) ; illusion qui donne naissance aux sympathies et antipathies, et à tous les troubles qui s'ensuivent. C'est là la connaissance *mouo-na*, du moi distingué des autres êtres.

Cette connaissance erronée doit être rectifiée par la connaissance *a-lai-ye*, qui est la connaissance globale de l'essence cosmique contenant en type tous les êtres et toutes les choses. — La connaissance *a-lai-ye* est immense comme l'essence cosmique (*océan*) et immobile comme elle. Mais que le vent des sens et de l'intelligence vienne à souffler à la surface de l'essence cosmique (et de la connaissance *a-lai-ye*... émotions... impressions), aussitôt les *vagues* de la connaissance *mouo-na* (illusion d'êtres particuliers) s'élèvent. On peut considérer la connaissance *mouo-na* comme latente (en puissance) dans la connaissance *a-lai-ye* (immobile). Tant qu'aucune secousse ne se produit, l'intelligence cosmique (*a-lai-ye*) reste immobile, claire et nette. Mais toute illusion transmise du dehors, détermine un frisson à sa surface, la connaissance momentanée d'êtres ou de choses qui n'existent pas *en soi*.

La clef de l'impassibilité, c'est donc la conviction que tout est irréel,

aussi p.376 bien le moi caché, que les skandhas qui paraissent. A résolu le mystère cosmique, quiconque a saisi cela ; tandis que celui qui ne l'a pas saisi, qui croit encore à des réalités distinctes, est encore dans l'illusion. — Entre l'illusion et la compréhension, la distance est parfois très peu considérable. Un seul *faux* mouvement du cœur, suffit pour faire tomber de la compréhension dans l'illusion ; un seul *vrai* mouvement du cœur, suffit pour faire monter de l'illusion à la compréhension.

L'irascible (antipathie) et le concupiscible (sympathie) sont deux positions extrêmes erronées, mais un rien fait passer de l'une à l'autre. — Les trois venins, affection aversion indifférence, peuvent se transformer en un instant dans les trois vertus, bénignité force sagesse. — Produire cet effet de retournement, de conversion, par l'ascèse la méditation et la sapience, c'est le but pratique que le Buddhisme se propose.

En quoi consiste donc la différence entre le mal et le bien ?.. En ceci seulement : Avoir pénétré, par la réflexion, jusqu'à la réalité du cosmos... Cette pénétration fait le bien ; le contraire est le mal. — Apreté ou douceur du même kaki vert ou mûr, voilà la différence entre l'état d'illusion et l'état d'intelligence.

24. — Éviter le mal et faire le bien, voilà le *motto* de la morale buddhiste. — Ne faire aucun mal, faire tous les biens, purifier ses idées et ses intentions, voilà, en trois maximes, le résumé des exhortations des sept Buddhas historiques.

Avoir pénétré par l'intelligence la vérité cosmique, puis agir en tout conformément à cette vérité, voilà le bien... Agir en désaccord avec elle, voilà le mal. — Suivre la norme, c'est là bien faire ; aller contre, c'est mal faire. Désirer dans son sens, c'est bien ; p.377 convoiter en sens inverse, c'est mal. — Or la norme dont il s'agit, c'est la norme unique de l'essence cosmique et des êtres divers, la réalité unique de l'univers latente sous les formes multiples.

Ainsi, dans l'humanité, que les idées prince-sujets parents-enfants

époux-épouses aînés-cadets soient pratiquées par tous les princes sujets parents enfants époux et frères, ce sera là agir conformément à la norme de l'univers (ordre et paix). Si au contraire les princes-sujets parents-enfants époux et frères ne remplissent pas leur rôle, ce sera là agir envers et contre la norme universelle (désordre et anarchie). — Retenons bien que la distinction entre le bien et le mal, tient dans ces deux mots : conformité ou opposition (à la norme universelle).

25. — Les trois recours, ce sont les trois appuis, les trois trésors... à savoir, le Buddha (sa personne), sa Loi (ascétisme buddhique), son Ordre (monachisme buddhique).

Vue à nu, dans sa réalité, la norme cosmique, la buddhéité, voilà le premier trésor... vue dans sa manifestation abstraite, c'est la loi... vue dans ses applications concrètes, c'est la vie monacale.

La buddhéité, c'est l'état d'éveil... La loi, c'est l'ensemble des règles qui aboutissent à cet état... La vie monacale, c'est la paix qui l'accompagne (*nirvāṇa* anticipé).

Ces trois choses ne sont en réalité qu'une chose... la norme cosmique unique. Trois trésors en un, une réalité en trois trésors, ces expressions sont synonymes.

Jadis les trois trésors furent le Buddha *Cheu-kia-meou-ni* vivant, son enseignement oral, ses auditeurs convertis devenus moines. — Maintenant les trois trésors sont, le Buddha dans ses images, son enseignement écrit dans les p.378 *sutras*, et la communauté des bonzes (qui enseignent et expliquent).

Quiconque s'appuie sur ces trois trésors (foi et obéissance), marche certainement dans la voie infaillible de la norme cosmique.

De quiconque demande à être reçu comme adepte buddhiste, on exige qu'il professe les trois recours... Il n'est reçu, qu'après avoir juré foi et confiance dans le Buddha, sa Loi et son Ordre.

Nous savons que tous les hommes sont *un* avec l'essence universelle une, laquelle est une avec la buddhéité. Il est donc

indubitable pour nous, que tout homme doit éviter le mal et faire le bien. Mais nous devons comprendre aussi, que cela ne suffit pas. Cette double formule, éviter le mal et faire le bien, n'est pas l'expression complète de l'éthique. L'union de tout avec le cosmos étant établie, pour être conformes à cette unité cosmique comme nous le devons, il faut ajouter aux précédentes formules, la troisième que voici : et vouloir efficacement, s'efforcer sans trêve, de sauver les autres hommes (les tirer du flux de l'impermanence, les faire aboutir à la paix finale). — Éviter tout mal, faire tout bien, et se dévouer pour le salut de tous les êtres, voilà la formule complète du Buddhisme mahayaniste.

Ce dévouement universel, les *P'ousas* en font la profession solennelle, qui les constitue dans leur ordre. Rien pour soi, tout pour autrui, voilà la devise de leur état. Altruisme poussé jusqu'à l'extrême.

Les Hinayanistes au contraire ne s'occupent que d'eux-mêmes, individuellement, chacun pour soi. Pur égoïsme. L'altruisme leur est inconnu.

26. — L'homme opère le bien ou le mal, par son corps, ou par sa bouche, ou par son esprit ; c'est pourquoi l'on distingue les trois catégories, œuvres du corps, œuvres de la bouche, œuvres de l'esprit. Quand ces trois p.379 sortes d'œuvres sont réglées (droites), le bien résulte spontanément, le mal est absent naturellement.

Pour morigéner le corps il y a trois règles, pour morigéner la bouche il y en a quatre, pour morigéner l'esprit il y en a trois. Cela se dit en abrégé : trois pour le corps, quatre pour la bouche, trois pour l'esprit. Ces règles forment la base de la morale pratique. Si elles faisaient défaut, c'en serait fait.

Les trois œuvres du corps sont : tuer ce qui a vie, voler le bien d'autrui, commettre l'impudicité. — Donc trois règles prohibitives : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre d'impudicités.

Le précepte de ne pas tuer ce qui a vie, dérive de la tendre charité que nous devons avoir pour tous les vivants, charité qui exclut qu'on

leur fasse aucun mal. Tout ce qui a vie entre ciel et terre doit être aimé, toute vie de quelque être que ce soit doit être respectée. Quiconque tue arbitrairement, sans raison valable, agit contre la grande loi de l'univers, qui est de donner et de conserver la vie.

Le précepte de ne pas voler, interdit d'enlever ce qui appartient à autrui, pour se l'approprier à soi-même. Nous devons laisser chaque être acquérir et posséder ce qui lui revient. Cela dérive de la loi cosmique, qui assigne à chaque être son lot, sa part, et s'oppose à ce qu'on la lui enlève. Que tout, dans l'univers, soit uni et paisible, voilà la grande loi universelle.

Le précepte qui interdit l'impudicité, vise à contenir les hommes et les femmes dans la droite voie. Hommes et femmes ne doivent pas s'unir à tort et à travers, en dehors de l'union conjugale. C'est la loi universelle qui exige cela. Tout dérèglement dans la conduite des deux sexes, toute immoralité sexuelle, est contraire à l'harmonie cosmique. L'ordre de la société humaine en est aussi troublé. p.380

27. — Les quatre œuvres de la bouche sont : parler contre sa pensée, parler de manière à détruire la foi ou la confiance, proférer des paroles qui blessent, enfin duplicité qui brouille les gens. Ce sont là les paroles mauvaises, celles qui produisent des effets pernicieux.

Affirmer ce qui n'est pas ou ce qu'on ne croit pas, c'est agir contre la loi universelle. Le ciel et la terre ne trompent jamais ; la nature, monts et fleuves, animaux de toute sorte, agissent toujours d'une manière fixe. Mentir est donc opposé à la loi cosmique.

Les discours vains, qui brouillent les notions du bien et du mal, du vrai et du faux, pour amuser, pour faire rire... le verbiage léger qui détruit la confiance dans les auditeurs... tout cela est contraire à la vertu, à la loi de l'univers.

Les paroles qui offensent, qui outragent, qui blessent, provoquent l'aversion. Ne devons-nous pas considérer tous les vivants avec le regard affectueux du Buddha, voir en eux *comme* de petits enfants (qu'il faut aimer et dont il faut avoir pitié) ? — Quiconque aime ainsi,

parle affectueusement. Parler charitablement est de règle pour tous les Buddhistes.

Quant aux paroles doubles (duplicité), qui ont deux faces, qu'on rapporte différemment de l'un à l'autre, elles rompent les amitiés et les bonnes relations... sont donc directement opposées à l'harmonie cosmique.

28. — Les trois œuvres de l'esprit sont, les convoitises, les révoltes, les ambitions jalouses... Toutes trois sont prohibées par autant de défenses. — Ce sont là *comme* les sécrétions des trois venins, qui causent tous les maux de ce monde. — Chacun devrait se tenir tranquille et se contenter de son sort. — p.381 Tout ce qui arrive dans ce monde, tout ce qui échoit à l'un ou à l'autre, est prédéterminé, est effet de la causalité, du karman. — Quiconque a compris cela, est toujours paisible et tranquille.

29. — Les quatre bienfaits pour lesquels tout Buddhiste doit témoigner sa reconnaissance, sont les dons reçus des parents, du prince, des êtres divers, des trois trésors. La reconnaissance est la base de toute morale (est la première des vertus morales).

Mon corps actuel, je le dois à mes parents. — Ma vie paisible, je la dois au prince. — Tout ce dont je jouis, nécessaire et agréable, je le dois à des êtres divers (artisans, savants, artistes). — Que je vive une vie digne d'un homme, en harmonie avec la norme cosmique, je le dois au Buddha, à sa Loi et à son Ordre.

Il faut se souvenir de ces bienfaits et en témoigner sa reconnaissance... Que je sache ce que je dois à ma dignité d'homme, de citoyen de mon pays, de membre de la société et de partie intégrante de l'univers, je le dois aux instructions qui m'ont fait Buddhiste croyant.

30. — Les six *pāramitas* sont six bonnes pratiques, qui font passer l'homme d'une rive à l'autre, de l'erreur à la connaissance, de

l'impermanence à la permanence. Elles sont opposées aux six vices.

Ces six bonnes pratiques (moyens de traverser) dérivent des trois vertus. Les six vices opposés dérivent des trois venins.

Les six bonnes pratiques sont : la bienfaisance, l'observance, la patience, la ferveur, la méditation, la sapience.

Les six vices opposés sont : la convoitise, l'insoumission, la révolte, la paresse, la dissipation, la stupidité. p.382

Ci-contre, tableau de ces dérivations et oppositions.

31. — La bienfaisance (aumône, don de soi, assistance charitable), c'est se faire du bien les uns aux autres.

Le soleil donne sa lumière et sa chaleur, l'eau donne son flux (arrosage et énergie), les végétaux donnent de l'oxygène aux animaux (durant le jour), et les animaux donnent de l'acide carbonique aux plantes (par leur respiration). Ainsi, peut-on dire, toute l'activité de l'univers, est don de soi pour le bien des autres.

Parmi les hommes, que chacun cherche à sauver les autres (de l'impermanence), c'est agir conformément à la norme universelle. Tout adepte du Buddhisme mahayaniste, est tenu de faire cela.

L'aumône se fait de deux manières... en donnant de l'argent... en donnant de la doctrine. — Par l'aumône matérielle, on délivre le pauvre de la misère... par l'aumône spirituelle, on délivre de l'erreur en éclairant. — Pour que ces deux dons soient vraiment *aumône* (aient le mérite de l'aumône), il faut qu'ils partent d'un cœur compatissant. — Or ce cœur (la compassion universelle) n'est autre chose que la buddhéité. — L'adepte buddhiste ne doit passer aucun jour, sans exercer la bienfaisance en la manière susdite.

p.383 Le contraire de la bienfaisance, c'est la cupidité (avarice), mère

de toutes les actions opposées à l'action bienfaisante de l'univers.

La bienfaisance buddhiste exclut toute intention de retour, tout espoir de profit. — Donner en vue de recevoir, c'est vouloir gagner, c'est cupidité et avarice, mauvaises intentions qui enlèvent au don tout son mérite.

32. — L'observance (vie monacale, dévouement à tous) résulte du sentiment de la commisération universelle, du désir d'illuminer les autres êtres. (On se fait moine pour sauver.)

S'opposer au désordre, empêcher le mal, voilà le but de l'observance... mettre fin au mauvais usage du corps, de la bouche, de l'esprit (et au mauvais karman qui en résulte).

S'opposera l'observance (au monachisme, aux moines), c'est donc agir contre la norme universelle, c'est mal agir, indubitablement.

Le texte dit : dans tous les vivants la buddhéité est latente. C'est l'observance qui la rend apparente (dans le moine, et par la prédication du moine dans les autres). — Tous les vivants recélant la buddhéité, moi je suis identique à *Cheu-kia-meou-ni* (et dois me dévouer comme lui pour le bien des êtres). — Quiconque croit vraiment cela, ne pensera ni ne fera aucun mal. — De ceux-là, le texte dit : Toi tu es destiné à devenir Buddha, moi je le suis déjà devenu. Toi moi et tous les êtres, sommes fils du Buddha. Quiconque garde les observances buddhistes, deviendra l'égal du Buddha.

33. — Méditer, se fixer par la méditation, c'est contempler dans un profond recueillement, pacifiant et décidant ainsi son cœur. — Les Buddhistes appellent *être assis dans la* p.384 *méditation* (c'est-à-dire être absorbé dans l'extase), l'état qui résulte de la contemplation profonde devenue habituelle.

Enfin la sapience (sixième *parāmita*), c'est le résultat de la pénétration à fond du vrai sens de l'univers. Elle perce toutes les apparences, discerne le bien du mal, atteint la vérité une.

34. — Le nie-p'an (*nirvāṇa*), c'est la région (non pas physique mais abstraite) dans laquelle les Buddhas résident. L'atteindre, c'est le but final des Buddhistes.

La manière dont les hinayanistes se figurent le *nirvāṇa*, n'est pas la même.

Pour les hinayanistes, le *nirvāṇa* est la cessation de tout ce qui a précédé... cessation de la succession des naissances et des trépas, dissolution pour toujours et de l'esprit et du cœur (donc l'anéantissement).

Pour les mahayanistes, le *nirvāṇa* est la concentration et l'absorption dans le tout-bien absolument pur. Toute vérité-bonté, voilà ce que les mahayanistes appellent tout-bien. L'absence de toute fausseté-mauvaiseté-laideur, voilà ce qu'ils appellent pureté absolue.

Pour le bon peuple fidéiste, dépourvu de philosophie, fervent et pratiquant, le *nirvāṇa* c'est le fruit de l'observance, de la pratique, un état définitif de béatitude, qu'il se figure en cette sorte : Immuabilité du corps, paix et bonheur sans aucune peine ni douleur, liberté et pouvoir de se satisfaire en tout sans qu'aucun lien ou obstacle ne gêne, pureté sans aucune souillure. En résumé, un séjour où il n'y a que rectitude, pureté, beauté, liberté, contentement.

Les esprits philosophiques relèvent dans l'état de *nirvāṇa* trois choses... 1. *fa-chenn* la révélation de la buddhéité antérieurement latente, avec la claire conscience que c'en est fait de p.385 l'impermanence, que désormais la stabilité est acquise pour toujours... 2. *pan-jao* la science transcendante des Buddhas, extinction de toute erreur et illumination complète... 3. *kie-t'ouo* la délivrance des liens du karman, de ce compte des actions-paroles-pensées qui s'additionnait d'instant en instant ; désormais ce sera la paix parfaite. — Au fond ces trois choses rentrent l'une dans l'autre... ne sont en réalité qu'une seule chose... la fixation dans le repos... l'invariabilité dans l'union à la norme universelle (essence cosmique).

35. — Avoir toujours les yeux fixés sur le terme conçu de cette manière, voilà la chose, de toutes la plus importante. On l'appelle la *pensée unique de la foi*, c'est-à-dire l'acte de foi que la pratique buddhique me conduira au *nie-p'an* ainsi conçu.

C'est de cet acte de foi qu'il est écrit : C'est la foi qui guide à travers la multitude des pratiques buddhiques... Et encore : c'est par la foi que l'on entre dans la voie ! elle est la mère de tous les mérites ! elle produit et fait croître tous les biens. — Et quel est le fond de cette foi ?... la croyance à la buddhification universelle. « Toi tu dois devenir Buddha, moi je le suis déjà ; je vais t'aider ; écoute-moi ! »... Pratiquer l'observance dans cette conviction et pour ce but, c'est la voie assurée de la buddhification finale. Voilà pourquoi, concevoir cette foi, est le premier pas fait vers le fruit du Buddhisme.

36. — Le Buddhisme reconnaît deux voies distinctes menant au *nie-p'an*... la voie *graduelle* et la voie *instantanée*.

Voici la théorie de la voie graduelle ... Tous les hommes, du fait de leurs existences précédentes innombrables, ont accumulé erreurs et fautes. Pour détruire un à un tous ces obstacles au p.386 *nie-p'an*, il faudrait, pendant un temps incalculable, pratiquer de dures austérités. C'est là la voie longue du hinayana.

Voici maintenant la théorie de la voie instantanée... Si l'homme arrive à pénétrer le mystère cosmique (de l'unité de tout), à l'instant il cessera d'être soumis à la loi des existences successives et obtiendra le repos définitif... En d'autres termes, au moment où il aura compris que l'erreur et la science sont une même chose, que le *saṃsāra* est la même chose que le *nirvāṇa* (tout dans l'univers étant *un*, y compris les contraires)... à cet instant, dans son corps actuel, vivant, tel qu'il est, il sera devenu Buddha (la buddhéité s'étant révélée à lui). C'est là la voie courte du mahayana.

37. — Du *saṃsāra*, flux des vies et des morts. — En réalité, c'est le moutonnement des vagues successives, à la surface de l'immobile

océan de l'être cosmique, rien de plus. — Les êtres apparents (vagues) paraissent se succéder, donnant l'impression d'un flux fictif continuel. — Voilà le *saṃsāra* : un ilot qui va et vient, un tourbillon circulaire.

Sous la succession des trépas et des renaissances, il y a quelque chose d'immobile qui dure... Qu'est-ce ?... c'est la causalité.

La causalité première pousse le mouvement circulaire incessant, du flot universel et de ses vagues... C'est elle qui détermine, pour les hommes, les vies et les morts.

La vague qui l'a précédée est à la vague présente *son passé*. La vague qui suivra est à la présente *son avenir*. — De là les trois générations (temps) de la causalité. Un passé cause le présent ce présent cause un avenir.

p.387 C'est dans ces *trois temps* que la causalité, enchaînant causes et effets, se manifeste... Une cause produit un effet ; cet effet devenu cause produit un nouvel effet ; et ainsi de suite ; chaîne sans fin.

Dans les six états (*gatis*), et dans l'état d'homme, toutes les transformations sont produites par la causalité.

Pour bien comprendre cela, il faut savoir ce que sont les dix mondes et la rétribution.

38. — Les dix mondes et la rétribution.

Les dix mondes sont : celui des Buddhas, celui des P'ousas, celui des *p'i-tcheu-fouo* (n°39), celui des *louo-han* (arhans). — Puis, les cieux des devas, le monde des hommes, le séjour des asuras, la terre des animaux, la région des prêtas, les enfers des suppliciés.

La rétribution consiste en ce que chaque être reçoit ce qui lui revient, effets des causes posées par lui.

Les dix mondes se divisent ainsi... Les quatre premiers, quatre séjours des saints... Les six derniers, séjours du commun (êtres imparfaits).

Les passages successifs dans ces six mondes inférieurs, dans les *six voies* comme on dit, constitue ce qu'on appelle la *roue* (le *saṃsāra*, l'impermanence). — Dans les enfers, la région des prêtas, la terre des animaux, trois voies d'expiation fruit d'un mauvais karman, il n'y a que douleurs, sans aucun plaisir. Dans le séjour des asuras, le monde des hommes, les divers cieux, trois voies de rétribution fruit d'un karman meilleur, il y a mélange de souffrance et de plaisir, plus ou moins, selon l'actif et le passif de chaque être.

Mais, dans toutes les *six voies*, l'erreur règne, plus ou moins épaisse, et retient dans *la roue* de la métempsycose, dans les chaînes de la causalité... On ne p.388 sort de là que par l'illumination, qu'aucun être ne peut se procurer lui-même, qui se produira d'elle-même à l'instant fixé par le karman. — Un maître a dit : les *kalpas* se succèdent, le *saṃsāra* fonctionne, sans commencement ni trêve ni fin, comme la roue d'une noria, qui monte du puits des godets pleins, et y descend des godets vides.

39. — Des quatre séjours (plutôt catégories) des saints, il faut dire que les deux séjours des arhans et des *p'i-tcheu-fouo* sont admis par les hinayanistes seulement. Ces êtres, disent-ils, ne sont pas entièrement sortis de la roue, des six voies. Ils sont éclairés, illuminés, mais pas complètement. Ce sont des esprits très nobles, mais qui n'ont pas encore atteint au sublime. En effet, ils ne s'occupent que de soi, pas d'autrui ; ils sont égoïstes, pas altruistes. Le désir du salut universel ne les tourmente pas.

Les P'ousas au contraire, troisième catégorie, ont tous formulé le vœu de se consacrer au salut de tous les êtres et de pratiquer les six *pāramitas*. Ils quittent une vie sans regret, et rentrent dans une autre sans désir, n'ayant plus d'attache pour rien. C'est qu'ils ont atteint la science mahayaniste (de l'unité cosmique). Ils ont ce qu'il faut pour sauver autrui.

Enfin, dans la quatrième catégorie, celle des Buddhas, la perfection est consommée, le *nie-p'an* est atteint. C'est là l'apogée de l'évolution

mahayaniste. Tout bien sans mélange de mal, toute beauté sans mélange de laideur, toute vérité sans mélange de fausseté. Toute bonté et toute pureté.

Ces quatre catégories des saints, sont délimitées par le degré de la science acquise. Parmi ceux qui les composent, il y a des différences de plus et moins.

p.389 Les six régions du commun, voies inférieures d'expiation, sont délimitées par le degré d'abrutissement, de stupidité spirituelle de ceux qui les habitent, parmi lesquels il y a aussi des différences de plus et moins.

Les six voies inférieures, ténébreuses, sont des états transitoires. Les êtres devront passer de là dans les états supérieurs, lumineux et joyeux, où ils atteindront leur terme (la buddhification).

40. — Fruit des œuvres. — Le karman.

Le fruit du bien, c'est le bonheur... Le fruit du mal, c'est le malheur. — Le bien produit un bon résultat final, le mal un mauvais, indubitablement. — Un karman qui mérite la buddhification, introduit au séjour suprême. Un karman qui exige des supplices, plonge dans les enfers. — Cette loi est inexorable.

N'objectez pas qu'on voit des exemples du contraire (méchants heureux, justes malheureux). C'est là ne voir que la surface des choses. La causalité opère sur trois plans, passé, présent, futur. Par suite il y a divers temps pour les sanctions.

On distingue ordinairement trois cas : Récompense ou châtiment dès cette vie... durant la vie immédiatement suivante... plus ou moins longtemps après. — En tout cas, le solde final complet, est inévitable.

S'il y a des justes toujours heureux, et d'autres toujours malheureux, cela tient à leur karman. Les premiers n'ont pas de passif ; sur les seconds pèse une lourde dette. Karman de vies précédentes qui agit sur la vie actuelle.

41. — Du repentir...

Y a-t-il moyen d'éteindre le karman précédent, la dette morale contractée ?.. Oui, il y a un moyen, un seul, le repentir.

p.360 Nous sommes tous identiques aux Buddhas, dans ce corps, dès cette vie, tels que nous sommes, (la buddhéité, essence cosmique, étant le fond réel de tout).

Constater qu'il y a, dans sa conduite, dans ses actions passées, quelque chose de honteux, et en éprouver de la honte, ce sentiment c'est le repentir, qui supprime instantanément tout ce qui sépare de la buddhéité, (ou plutôt, tout ce qui empêche la manifestation de la buddhéité en soi).

Au moment où l'acte de repentir (vrai) est produit, toute la dette amassée durant les existences précédentes s'évanouit, comme la rosée sur l'herbe quand un rayon de soleil l'atteint. Le texte affirme expressément, que tous les péchés s'évanouissent, au moment où le rayon de la sapience (constatation de son erreur et repentir) les touche.

Car ils devaient leur origine à la nescience et subsistaient par elle... Au moment où la science dissipe la nescience, le péché cesse pareillement d'être. [Notez bien le concept buddhiste. Le péché n'est, ni expié, ni pardonné. C'était une *apparence* qui a *disparu*.]

Voici la formule ordinaire de l'acte de repentir buddhiste... « Tout le mauvais karman que j'ai accumulé au cours des temps, par sympathie antipathie ou apathie, par mon corps ma bouche mon esprit, je le regrette entièrement. »

Le repentir sincère du cœur, fortifie la foi et donne droit au fruit de la buddhification.

42. — Salut par ses seules forces, ou avec l'aide d'un autre.

Le Buddhisme admet que le fruit (la buddhification) peut être atteint de ces deux manières... en croyant et pratiquant par ses seules forces... en s'appuyant sur l'aide d'un autre. — Pratiquement, cet *autre*,

c'est le Buddha Amida, sur le vœu salvifique p.391 duquel tant de pauvres hères appuient leur espoir de renaître dans la Terre Pure.

Nagarjuna a écrit ceci : De même que, dans le monde physique, il y a des voies aisées et des sentiers escarpés... de même que, aller en bateau, est bien plus commode qu'aller à pied... ainsi arriver à la délivrance par autrui, est plus facile qu'y arriver par soi-même. Aussi, dans les livres buddhistes, appelle-t-on couramment la voie de l'ascères *voie difficile*, et la voie de l'Amidisme *voie aisée*.

Ceux qui suivent la voie ascétique, cherchent à obtenir l'illumination et la délivrance dans ce monde terrestre, par la pratique des préceptes des Buddhas... Ceux qui suivent la voie aisée, cherchent à obtenir du charitable Amida une place dans la Terre Pure, où ils arriveront au *fruit* (but) à meilleur compte qu'ici-bas. — C'est pourquoi l'on appelle aussi la voie ascétique, *voie des Saints*... et l'Amidisme, *voie de la Terre Pure*.

La Terre Pure ne s'obtient pas par pure faveur, absolument gratis. Là, comme ailleurs, la causalité intervient. Mais le karman exigé, se réduit à ceci : que l'aspirant à la Terre Pure ait invoqué le nom d'Amida (une seule fois disent certains), avec pleine confiance dans la volonté salvifique universelle de ce Buddha.

[Comment cela se peut-il ?.. Mystère qu'il est vain de scruter, car il est insoluble.]... Supposons qu'un médecin ait préparé une potion merveilleuse et vous l'offre gratis... Vous l'avalerez, j'imagine, sans demander ni comment ni pourquoi ?

En tout cas, le but finalement atteint, le *fruit*, la buddhification, est le même, qu'on ait suivi la voie de l'ascèse, ou celle de l'Amidisme.

43. — De la différence entre le mahayana et le hinayana.

Le mahayana, c'est la science des Buddhas, entièrement illuminés. — Le hinayana, c'est la science des arhans, qui ne sont qu'incomplètement éclairés.

L'arhan ne cherche la lumière que pour son profit personnel. Voie du

bien, isolé, pour soi, pas pour les autres.

Au Buddha il ne suffit pas de savoir pour soi-même. Son but est de faire du bien aux autres. Ce qu'il a acquis, il le donne.

Les grandes questions, les thèmes principaux des discussions philosophiques, sont...

Entre hinayanistes, sur l'être et le non-être. — En général, *sous des formes diverses*, les hinayanistes tiennent que les *wan-ou* êtres, sont *existants*, sont *distincts*, et que leur somme constitue le cosmos (régi par la loi de la causalité impersonnelle, dont ni l'origine ni la nature ne sont expliquées).

Les mahayanistes sont divisés entre idéalistes et réalistes.

Les mahayanistes *idéalistes* tiennent que tous les êtres sont uniquement *pensés* dans le cœur. Pour eux, dans l'univers, rien qui existe réellement, en dehors *du cœur* (de la pensée) Tout ce qui paraît exister, est cœur, n'est que pensée (est pure fantasmagorie). Un rêve immense.

Les mahayanistes *réalistes* nient l'irréalité et des êtres divers et de l'essence cosmique, et pareillement la réalité et des êtres divers et de l'essence cosmique. Ils tiennent cette thèse mitoyenne que l'essence cosmique est une et réelle, et que les êtres divers, irréels en soi, sont réels en tant que expirés et réaspirés sans cesse par cette essence cosmique, le *tchenn-jou*, la buddhéité.

44. — L'écœurement que le spectacle des disputes philosophiques dans l'Inde de son temps causa au jeune Siddha, fut cause de sa décision de quitter le monde et de se consacrer au salut de l'humanité par la prédication de la morale. Il interdit expressément à ses disciples les spéculations abstraites. Hélas ! être Hindou et ne pas rêver, ce sont là deux choses qui ne vont pas ensemble. Peu après la mort de *Cheu-kia-meou-ni*, les Buddhistes philosophèrent, se disputèrent, et ruinèrent ainsi l'œuvre de leur maître, comme il l'avait prévu. — Cependant un groupe de bonnes âmes observa sa défense et y resta fidèle durant le

cours des siècles. Purs fidéistes, qui pratiquent une morale austère, font le bien qu'ils peuvent, honorent les images du Buddha et le prient. En Chine on appelle ce groupe (qui n'est pas une secte, mais qui est le vrai Buddhisme original), les Ritualistes.

Les *Lu-tsoung*, Ritualistes, se réclament de Upāli, disciple du Buddha. Ils s'occupent exclusivement de pratique ascétique, rites et prières, la *Règle en quatre parties* étant leur traité de fond. — Mettre fin aux désordres du corps et de la bouche, mater l'esprit et s'assurer une bonne conduite, voilà le but de leurs efforts. A ces deux points de vue, on les appelle aussi *thérapeutes* ou *ascètes* (noms tombés en désuétude).

Les Hinayanistes s'étant mis à philosopher, furent tôt divisés en deux écoles, les *Kiu-chee-tsoung* et les *Tch'eng-cheu-tsoung*.

Kiu-chee est la translitération chinoise du mot sanscrit *koṡa*. Leur traité de fond est le *koṡa-ṡāstra* de Vasubhandhu. Ils admettent la réalité des trois plans (enfers, terre, cieux) et des êtres qui les peuplent, plus la loi de la causalité qui fait tout mouvoir. (Pas d'autre réalité, que celle de cet ensemble. Skandhas réels, mais pas de *moi* ; pas d'âme qui passe d'un corps précédent au suivant. C'est la dette morale seule qui passe, et cela suffit pour l'identité de l'être, disent ces Hinayanistes réalistes).

Les *Tch'eng-cheu-tsoung* sont les *Sautrāntikas* chinois. Hinayanistes qui se rapprochent du mahayana idéaliste. Leur traité de fond est le *satya siddhi-ṡāstra* de Harivarman, d'où leur nom. A la négation de la personnalité des êtres distincts, ils joignent celle de la réalité de leur apparence (les skanhas) ; donc négation de la réalité de l'univers entier, l'univers n'étant, pour p.394 les hinayanistes, que le complexe des êtres mus par le karman. — On a défini les deux écoles hinayanistes, par ces formules typiques... Les *Kiu-chee-tsoung* disent : tout être est une bouteille (skandhas réels), sans eau (âme, moi) dedans. Les *Tch'eng-cheu-tsoung* disent : il n'y a ni bouteille, ni eau dedans (skandhas irréels). En d'autres termes, pour les *Kiu-chee-tsoung*, une sarabande de karmas habillés de skandhas réels ; pour les

Tch'eng-cheu-tsoung, une sarabande de karmas habillés d'une apparence irréelle. Donc un pur phénoménisme, rien n'étant réel que les karmas, dont l'entité n'est pas expliquée. Ces phénoménistes sont repoussés par les mahayanistes idéalistes, parce qu'ils ignorent le *cœur* (l'essence cosmique, *tchenn-jou*, la buddhéité... Voyez n.43).

Une école dialectique, ou plutôt sophistique, essaya d'accorder les deux systèmes hinayana incohérents, en cette manière : Les *Kiu-chee-tsoung* affirment une réalité, les *Tch'eng-cheu-tsoung* nient toute réalité. Nagarjuna leur donna tort à tous les deux, pour cette raison que la nature de la connaissance humaine ne permet ni d'affirmer ni de nier quoi que ce soit. Il faut rester dans le vague, et ne rien dire puisqu'on ne sait rien. Il ne faut ni soutenir l'être, ni soutenir le non-être, car ces deux erreurs empêchent également la délivrance. Il faut rester dans la voie mitoyenne de l'abstraction. — Cette secte de dialecticiens, appelée *Secte des trois śāstras, San-lunn-tsoung*, détruisit le fidéisme traditionnel hinayaniste. Son résultat étant un pur agnosticisme, n'eut pas de succès dans le pays positif qu'est la Chine.

45. — L'école *Fa-siang-tsoung* tient dans le mahayana une place bien définie. Ses livres de fond sont cités ci-contre ; le principal est le p.395 *Wei-cheu-lunn*, *Vidyā-mātra-śāstra* de Vasubandhu. Les *Fa-siang-tsoung*, sont de purs phénoménistes, pour lesquels il n'y a de réalité que la connaissance, rien n'existant qu'en tant que connu. Donc rien que des *idées*, habillées d'une apparence (voyez n.44), rien n'existant réellement en dehors du *cœur* (esprit). Tout ce que les sens perçoivent, est pure illusion. De fait il n'y a rien, que des mirages dans le cœur, « un néant qui paraît être, des fantômes qui sont pur néant ». — On les appelle *Fa-siang-tsoung*, parce qu'ils ont scruté tous les êtres, toutes les apparences, pour aboutir à déclarer que tout est vain. Le nom qui leur convient le mieux, est celui d'*idéalistes*. Huan-tsang propagea cette doctrine en Chine, sous les T'ang. Elle y a actuellement un regain de faveur parmi les intellectuels, parce qu'elle ressemble, par certains côtés, aux rêvasseries de Hegel et autres Allemands.

46. Tout au contraire, dans le mahayana, les *Hoa-yen-tsoung* sont des *monistes réalistes*. Expliquons cela...

La tradition (légende) veut que, aussitôt après son illumination, encore assis sous l'arbre *bodhi*, le Buddha *Cheu-kia-meou-ni* ait prononcé des discours très sublimes, dont la collection forme le *Hoa-yen-king, Avataṃsaka-sūtra*. L'école *Hoa-yen-tsoung* a fait de ce sutra son traité de fond. Elle accepte d'ailleurs la vie traditionnelle du Buddha et tous les discours qu'on lui prête, à la manière des *T'ien-t'ai-tsoung* (ci-dessous 47). Son dogme fondamental est la réalité de la buddhéité (essence) universelle dans laquelle tous les Buddhas sont un Buddha, et la destination de tous les vivants à devenir Buddha chacun à son tour et à être tous finalement absorbés dans cette buddhéité universelle, qui est déjà latente en chacun deux.

Dans l'enseignement du Buddha, les *Hoa-yen-tsoung*, distinguent les périodes suivantes... p.396

1. L'enseignement hinayana, morale à l'usage du peuple.

2. L'enseignement mahayana initial (sutras cités ci-contre), incomplet parce qu'il ne traite pas de l'essence cosmique substratum des apparences.

3. L'enseignement mahayana final (*avataṃsaka-sūtra*), complet parce qu'il explique bien que l'essence cosmique *une* est le fond de tout, le substratum des apparences qui sortent d'elle et y rentrent. Les deux traités *Leng-kia-king* et *K'i-sinn-lunn* expliquent la chose au long. Mais, à cette doctrine, il manque encore deux *perfections* qui vont être dites...

4. La connaissance par intuition, par vision directe, par un coup d'œil unique simple et permanent, de la buddhéité (essence cosmique) latente au fond de tout... (Non par étude et réflexion.)

5. Le sentiment que, étant *un* avec l'essence cosmique, avec la buddhéité universelle, on est *un* avec tout. C'est à cela que l'école *Hoa-yen-king* prétend, c'est cela qu'elle propose comme but à ses adeptes. — *Tchenn-jou* unique, *wan-fa* multiples ; je n'ai pas de *moi*, ne suis

qu'un *fa* comme tous les autres, *un* dès maintenant avec le *tchenn-jou* universel, qui m'a expiré et me réaspirera comme tous les *wan-fa*. — Ce *monisme réaliste*, voilà le *Hoa-yen-tsoung*.

C'est là, dit le texte, ce qu'il y a de plus sublime dans le Buddhisme. La doctrine dérive des maîtres indiens *Aśvaghosha* et *Nāgarjuna*. En Chine elle fut surtout propagée par les cinq maîtres *Tou-chounn, Tcheu-yen, Hien-cheou, Ts'ing-leang, Tsoung-mi.*

47. — p.397 Parlons maintenant de *T'ien-t'ai-tsoung,* l'école *T'ien-t'ai*, le véritable Buddhisme chinois, syncrétisme inventé par le moine *Tcheu-k'ai* (voyez page 351).

Les cinq périodes. — Les discours très dissemblables du Buddha, peuvent se classer en cinq périodes.

● Période du *Hoa-yen*, les 21 jours que le Buddha passa encore sous l'arbre bodhi après son illumination, durant lesquels il enseigna à un auditoire transcendant les doctrines sublimes contenues dans le *Hoa-yen-king* (mahayana).

● Ayant ensuite constaté que cette doctrine dépassait l'intelligence du peuple, le Buddha enseigna à Bénarès, au couvent *Veṇuvana*, la morale simple et claire des *Agamas* (hinayana). Cette période dura douze années.

● Vint ensuite la période des *Fang-teng*, mélange de hinayana et de mahayana, dont le *Wei-mouo-king* et le *Ta-tsi-king* sont les types. Cette période dura huit années.

● Puis la période de la *Pan-jao* (*prajna*), durant laquelle le Buddha expliqua qu'il n'y a de réel dans l'univers qu'un être unique, tout le reste étant apparence. Mahayana. Cette période dura 22 ans.

● Enfin, la période du *Fa-hoa*, qui dura 8 années, durant lesquelles le Buddha expliqua à fond tout ce qui concerne le monachisme, la vie parfaite. Mahayana. Les sutras *Fa-hoa-king* et *Nie-p'an-king* résument cet enseignement sublime.

— Cependant, durant chacune de ces cinq périodes, le Buddha ne prêcha pas exclusivement la doctrine dite ci-dessus. Il fut toujours à la disposition de quiconque se présentait à lui, expliquant en chaque occasion ce qui lui paraissait convenable, donnant à chaque malade le remède apte à le guérir.

Les cinq périodes ont été définies ainsi par le moine *Tcheu-k'ai*. — La deuxième période est pur hinayana. — La troisième est mélangée de hinayana et de mahayana. — La quatrième est mahayana idéaliste. — La première et p.398 la cinquième, *Hoa-yen* et *Fa-hoa*, sont le pur mahayana réaliste.

Durant la période des *agamas*, le Buddha enseigna que les êtres divers qui remplissent l'univers, sont réels. — Durant la période des *fang-teng*, il enseigna aux uns qu'ils sont réels, aux autres qu'ils sont irréels. — Durant la période *pan-jao*, il enseigna leur irréalité. — Durant la période *fa-hoa*, il enseigna qu'ils ne sont ni réels ni irréels (position mitoyenne), étant irréels en soi, mais réels en tant que extériorisés par l'essence-norme cosmique, la réalité unique qui les réabsorbera.

Ci-contre un schéma qui résume ce paragraphe.

En Chine, les *Kiu-chee-tsoung* et les *Tch'eng-cheu-tsoung* sont classés dans le hinayana. — Les Ritualistes tiennent du hinayana et du mahayana. — Les *Fa-siang-tsoung* et les *San-lunn-tsoung* sont classés mahayana idéaliste. — Les *T'ien-t'ai-tsoung* ou *Hoa-yen-tsoung*, *Mi-tsoung* ou *Tchenn-yen-tsoung, Tsing-t'ou-tsoung* Amidistes, *Tch'an-tsoung* Védantistes, sont classés mahayana réaliste.

p.399 Le texte qui suit, d'une autre provenance, répète bien des choses déjà dites. Je l'ajoute néanmoins, parce qu'il est grandement important de bien comprendre la doctrine des *T'ien-t'ai*, le seul Buddhisme qui subsiste pratiquement, en Chine et au Japon.

L'école *T'ien-t'ai* vénère le sutra *Fa-hoa* comme son livre de fond.

C'est le moine chinois *Tcheu-k'ai* qui distingua les cinq périodes, sous la dynastie *Soei* (il mourut en 597). C'est lui qui déclara que le sutra *Fa-hoa* contient la doctrine prêchée par le Buddha en premier lieu, sous l'arbre. C'est lui qui composa le traité *Tcheu-koan* (arrêt de l'erreur et pénétration de la vérité), interprétation officielle du sutra.

L'école *T'ien-t'ai* insiste sur le triple aspect de toutes choses. Elle explique son *sūtra* pour exciter la foi des viateurs (ses adeptes qui tendent au but final). Elle se sert de son *śāstra* pour défendre ses positions philosophiques contre les adversaires. Elle estime, qu'en fait de livres, cela suffit.

Son but suprême est de faire acquérir, par ses adeptes, l'intuition de la buddhéité universelle et la conscience de sa propre union au tout (ci-dessus 46). Cette vision, ce sentiment, procurent la paix absolue... car que craindrait celui qui voit que l'erreur et la vérité, que la mort et la vie, sont la même chose ; qu'il n'y a aucune différence entre soi et tout, la réalité étant unique.

Les sectateurs du *T'ien-t'ai* se divisent donc en deux catégories, les *étudiants* et les *voyants*. Les premiers se préparent à la vision par l'étude des textes. Les seconds n'ont plus besoin d'aucune étude (ils contemplent). On enseigne encore les premiers ; les seconds savent. L'enseignement donne des yeux pour trouver la voie ; la vision acquise donne comme des pieds pour y avancer.

p.400 La doctrine *T'ien-t'ai* est la plus profonde. Elle vise à la science globale, au but suprême. Elle est la forme proprement chinoise du Buddhisme.

Réduction de dix antinomies à l'identité, *chêu pou eull mênn*, par l'école *T'ien-t'ai*... parce que tout étant la Buddhéité universelle unique, tout ce qui *est* pouvant par conséquent être embrassé par une cogitation unique, il n'y a pas de différences, de contradictions. Sont donc identiques... 1. la matière et l'esprit — 2. l'intérieur et l'extérieur — 3. la perfection ascétique et la nature brute — 4. les causes et les effets — 5. la souillure et la pureté — 6. la dépendance et la liberté —

7. le moi et le toi — 8. tous les karmas réputés bons ou mauvais — 9. la fiction et la réalité — 10. la souffrance et la jouissance.

L'extinction mentale *mie-ti*, qui constitue le candidat à la perfection dans le degré de *P'ousa*, c'est la conviction qui s'est produite en lui, que l'agitation du *saṃsāra* et le repos du *nirvāṇa*, sont une même chose (dans le sens susdit), conviction qui le décide à se vouer aux fatigues de l'apostolat, différant la paix finale qui lui est acquise. Il a supprimé, et le dégoût que lui causait l'impermanence, et le désir de la permanence. C'est dans ce sens qu'il est *éteint*.

Quant à la charité et au zèle, il est très ardent, au contraire. Les êtres vivants, qui sont sans nombre, il jure de les sauver tous, sans exception, de l'impermanence. — Étant si parfait qu'il se fondrait instantanément dans la buddhéité universelle (essence cosmique) s'il le voulait, il préfère formuler sa volonté salvifique universelle, p.401 laquelle s'impose *comme loi* au cosmos entier, de par l'identité du *P'ousa* avec l'essence cosmique. C'est là *la puissance du vouloir*, qu'il faut bien comprendre. C'est la Buddhéité universelle, l'être cosmique qui se lie, par la volonté de son prolongement qu'est le *P'ousa* un tel (Amida ou tout autre).

Acharnés à toujours multiplier les distinctions, voici comment les Mahayanistes dissèquent le *vouloir* qui fait les *p'ousas*. — 1. Je veux faire passer de la peine de l'impermanence à la joie de la permanence, tous les être vivants. — 2. Je veux les délivrer tous de l'erreur qui les aveugle et du karma qui pèse sur eux, — 3. En attendant le repos définitif du *nirvāṇa*, je veux leur procurer à tous la paix provisoire du *cœur* par l'observance. — 4. Mais je ne bornerai pas mes efforts à ce résultat provisoire. Car je veux leur sortie du *saṃsāra*, leur entrée dans le *nirvāṇa*, fin dernière de tous les vivants.

48. — L'école *Tch'an-tsoung*, dhyāna, des contemplatifs, rejette tous les écrits (*sūtras* et *śāstras*), toute la littérature buddhique. Car, prétend-elle, l'*esprit* du Buddha n'est pas contenu dans les livres. Les voies lui sont préparées par l'enseignement oral des traditions, puis il

se communique soudainement, produisant sur le cœur comme l'impression d'un sceau indélébile. Donc, propagation de la secte *de cœur à cœur*, tous les livres étant inutiles. C'est le Buddha qui a dit cela (légende), dans un grand discours qu'il fit sur le mont Ling-chan. [Nota : J'ai expliqué, HCO, L 62, que les *Tch'an* ne sont pas des Buddhistes. Ce sont des Védantistes. Ils se firent passer pour Buddhistes en Chine, pour ne pas être exclus comme novateurs, et pour trouver des adeptes sous le couvert du Buddhisme alors populaire. La secte se recruta plus tard surtout parmi les Lettrés sceptiques. Elle p.402 compta des philosophes et des écrivains de marque, et se répandit parmi les intellectuels, en Chine et au Japon.]

C'est Bodhidharma (*P'ou-t'i Ta-mouo*) qui apporta de l'Inde la doctrine du *sceau du Buddha*, sous les *Leang*, exactement en 520. Ses disciples s'appelèrent disciples de *Ta-mouo*, ou école du *cœur du Buddha*. Les Chinois les appelèrent *Tch'an-tsoung*, les contemplatifs, parce qu'ils ne lisent pas.

Cinq générations après Bodhidharma, *Houng-jenn* étant chef de la secte, celle-ci se divisa en deux branches, sous les deux moines *Chenn-siou* et *Hoei-neng*. — Les disciples de *Chenn-siou* sont appelés *école du Nord* ; ils suivent plutôt la méthode graduelle. Les disciples de *Hoei-neng* sont appelés *école du Sud* ; ils suivent exclusivement la méthode *instantanée* (voyez page 385). — L'école du Sud étant devenue très florissante, produisit les cinq rameaux *Linn-tsi, Wei-yang, Yunn-menn, Fa-yen, Ts'ao-tong.*

49. — La secte de la *Terre Pure* a établi que le *fruit* du Buddhisme, la buddhification, peut s'obtenir également de deux manières, ou par l'ascèse, ou par le fidéisme... voie de la pratique des Saints, ou voie du Buddha Amida.

La voie des Saints est si ardue, qu'elle semble n'être plus faite pour les temps actuels, temps de décadence de la foi et d'extinction de la ferveur (fin d'un kalpa). Pour sauver le commun des hommes, il faut mettre à leur disposition une voie plus aisée. C'est ce que prétend faire

l'école de la Terre Pure. — D'après la doctrine de cette école, qui que ce soit, homme ou femme, noble ou manant, peut, pourvu qu'il le veuille, se défaire de son *endurcissement* (mauvais karman qui empêche son illumination). Il suffira pour cela, que, croyant fermement en la puissance du *vouloir salvifique* du Buddha Amida (n.47), il invoque ce Buddha de bouche. A l'instant il obtiendra, comme fruit de cette œuvre, un karma nouveau qui le fera renaître dans la Terre Pure après son trépas, (l'ancien karma qui le vouait aux enfers, cessant d'être, étant dissipé).

p.403 Cette doctrine du salut par Amida, sans autre effort qu'un acte de bonne volonté, annoncée en Chine dès le deuxième siècle, se répandit beaucoup sous les *Tsinn*, par les soins du moine *Hoei-yuan*. Puis, sous les *Wei*, par les soins de *Tan-loan* ; sous les *T'ang* par les soins de *Chan-tao*. Elle passa de la Chine au Japon, où elle devint et est encore extrêmement florissante. — Voyez ma monographie « Amidisme chinois et japonais, 1918 », où vous trouverez tous les documents relatifs à cette question.

[Nota : Si les *docteurs* amidistes, très rares, sont des mahayanistes monistes, en pratique tout le *peuple* amidiste est théiste. Tout aspirant à la Terre Pure adore Amida, un être personnel nimbé d'attributs divins, qu'il prie plusieurs fois chaque jour en des formules pures et ardentes, lui demandant de cueillir *son âme* à l'heure de la mort, et de lui donner place dans son paradis. Morale excellente. Vie simple, douce, patiente... Voyez HCO, L 68.

50. — L'école *Tchenn-yen-tsoung* des paroles efficaces, ou *Mi-tsoung* école du mystère, est la forme chinoise du Sivaïsme indien (Tantrisme)... non une forme du Mithracisme, comme on l'a supposé sans preuves suffisantes. D'après cette secte...

Les paroles efficaces (*dhāranis*, formules sanscrites, censées produire des effets transcendants), ont été prononcées par le Buddha Grand-Soleil. La secte prétend que ces *dhāranis* représentent la doctrine finale ésotérique de tous les Buddhas du passé, les traités

dogmatiques et moraux n'étant que des moyens pour exciter la foi.

Les Tantristes divisent la *piṭaka* en deux parties, l'exotérique et l'ésotérique. — Enseignement exotérique, tous les *sūtras* du Buddha *Cheu-kia-meou-ni*, lequel dit à chacun ce qu'il lui plut de lui dire, en vue de son bien ; *vérités relatives*. Enseignement ésotérique, les *dhāranis* du Buddha *Ta-jeu* Grand Soleil, la *vérité absolue*. — Ci-contre les titres des trois principaux traités de la secte. Soit dit sans ambages, le *Ta-jeu-king* est le plus stupide des traités indo-chinois qui m'ont passé par les mains.

Les Tantristes affirment que, par la récitation assidue de leurs formules p.404 *absolument inintelligibles*, l'homme arrive au *grand éveil*, dans le corps que ses parents lui ont donné, c'est-à-dire durant la vie présente. Ce grand éveil n'est pas autre chose, que ce que les mahayanistes appellent la *buddhification* (page 385).

Les Tantristes n'expliquent rien, ne discutent pas. Ils présentent leur doctrine comme à prendre ou à laisser. — Cette doctrine est au fond un *monisme matérialiste*. — Tous les êtres sont composés, d'après eux, de terre eau feu vent vide et esprit. Les Buddhas sont composés de même. L'Univers est composé de même. Il n'existe qu'une *réalité* simple, qui *unit* tout en pénétrant tout. C'est cette réalité une, le Buddha Grand Soleil, que les *dhāranis* font vibrer ; d'où leur efficacité. C'est notre aveuglement qui nous empêche de constater cela.

La pratique consiste à appliquer sur sa personne, sur sa bouche et son esprit, des *sceaux* qui les fixent dans la droiture. Cela se fait en cette manière : La bouche récite les paroles du Grand Soleil, l'esprit médite la pensée du Grand Soleil... Ainsi, petit à petit, par l'action des *rayons* du Grand Soleil sur l'*eau* du cœur humain, la personne de l'homme est transformée, buddhifiée, et sa conduite devient parfaite. — L'ensemble des pratiques tantristes s'indique, dans la secte, par les deux syllabes *kia-tch'eu*.

Le Tantrisme sivaïte dont les principaux maîtres indiens furent *Subhakara* (Chan-ou-wei) et *Vajrabodhi* (*Kinn-kang-tcheu*), fut prêché

en Chine, sous les *T'ang* (8e siècle), surtout par le bonze indien *Amogha* (Pou-k'oung) et le bonze chinois *I-hing*.

[Nota : Il reste des Tantristes, dérivés d'Amogha, en Chine. Pratiquement ils sont théistes, adorent *Vairocana* un être suprême aux attributs divins, le prient en formules qu'ils ne comprennent pas, et attendent un *Sauveur* à venir. Morale austère. Vie retirée, dure, exemplaire. Voyez HCO, L 63 F.]

@

Table des principales matières

@

Abstraction, 295.

Achillée, 34, 67, 73, 92, 114, 145, 117, 149, 183.

Âme cosmique, 328, 341.

Âme individuelle, 90, 120, 200, 201.

Âme des animaux, 81, 174.

Arc-en-ciel, 57.

Artificiel, 180, 267, 281, 313, 315 à 317, 323.

Astrologie, 13, 55, 83, 84, 107.

Bien et mal, 48, 152, 153, 154, 160, 162, 165, 181, 230, 231, 233, 235, 237 à 240, 245, 248, 295.

Biens et maux, 35, 55, 67, 166.

Binôme, 62, 123, 141, 142, 144, 157, 182, 184, 185, 196, 201, 217, 232, 268, 273, 344.

Bonté pour autrui, 132, 176.

Bûcher, 7, 143.

Buddhisme, 222, 225, 228, 229 à 254, 351 seq. et le Dispositif page 5.

Calembours mystiques, 97.

Chang-tí, voyez Sublime Souverain.

Chée, voyez Patron du sol.

Chéng-jenn, 168.

Chênn, 15, 17, 26, 57 seq., 61, 79 seq., 81 seq., 85, 93, 99, 101, 104 à 108, 106, 108, 124 seq., 142, 143, 191, 206.

Chiens de paille, 268, 321.

Ciel, 7 à 10, 26, 39 à 57, 55, 56 graphie, 74, 98 à 104, 114, 121 à 123, 143 à 145, 155, 159, 166 à 168, 175, 178, 181, 183, 191, 244, 256, 269, 270, 271, 310.

Cinq Agents, 13, 30, 76, 139, 141, 188, 219.

Cinq Tí, 75 à 78, 139.

Cœur, 34, 47, 61, 128, 152, 159, 162, 163, 164, 177, 195, 196, 197, 219 à 231, 244, 247, 249, 256, 257, 258, 283, 328, 329, 338.

Confucius, 121 seq.

Continu, 287.

Contraires, 298, 304.

Cosmogonie, 141, 188, 189, 190, 262 à 264, 272, 289, 306, 329, 330, 331, 333, 335, 340, 342, 344.

Culte des morts, 20, 21, 89, 124, 127, 145, 146, 193, 216.

Destin, 155, 159, 161, 166, 167, 183.

Deux âmes, 17, 67, 87, 111, 126, 140, 188, 191, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 338, 346, 348.

Deux modalités, 124, 141, 142, 145, 188, 189, 191, 202, 204 seq, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 219, 236, 241, 273, 274, 333, 335, 340.

Diagrammes, 28, 37, 71, 114 à 117, 217.

Divination, 23, 34, 67 à 73, 91 à 93, 112 à 148, 138, 143, 149, 150, 183.

Douze emblèmes, 14.

Dragon, 14, 29.

Drogue d'immortalité, 340.

Éclipses, 96.

Éducation, étude, 155, 170, 171, 172, 173, 177, 181, 182, 241, 242, 246.

Endogenèse, enfançon, 269, 270, 349.

Epikeia, 174.

Éthique confuciiste, 133 à 138, 158 seq., 255 seq. — tchouhiste, 195 à 197. — des Jou, 230 seq.

Examen de conscience, 236, 240, 250.

Exorcismes, 90, 125.

Extase, 277, 278, 279, 284, 286, 296, 343, 344.

Foudre, 100.

Génies, 270, 288.

Grande Règle, 36.

Guerre, 138, 171, 268.

Harmonie, 29, 155.

Hirondelles, 9, 40.

Homme et animaux, 145, 158, 162, 163, 171, 174, 199, 200, 217.

Hoûnn et p'ái, voyez Deux âmes.

Jênn-î, 158, 159, 176, 182, 257.

Jênn-lunn, 158.

Jôu, les Économistes, 170, 198, 230.

Juste milieu, 134, 156, 180.

K'î, 16, 78, 79, 81, 83, 125, 143.

Kiūnn-tzeu, 158, 169, 172.

Koèi, 61, 80, 81, 85, 86, 106, 124, 125, 184, 185, 205, 275.

Koèi-chenn, 106, 125, 157, 176, 179, 181, 206, 251, 270.

Koèi et chênn, 205, 206, 208, 209, 212.

Lào-tzeu, 262 seq.

Leang-koèi, noblesse native, 164.

Leang-nêng, capacité native, 165.

Leang-sīnn, bonté native, 159, 160, 181, 255.

Leang-tcheu, savoir natif, sens du bien inné, 165, 255, 256, 257, 259, 260.

Lì, la raison, 152, 160, 165, 179, 181, 233, 239, 331.

Libations, 20, 67, 87, 146.

Lì-i, rites et équité, 177, 180.

Lì-k'i, norme et matière, 187 à 191, 198 seq., 208.

Livres, 193, 321.

Mandat céleste, 9, 10, 11, 27, 42, 46, 49, 50, 123, 161, 167, 168.

Mânes, 17 à 23, 61, 62 à 67, 87 à 91, 108 à 112, 124 à 129, 140, 145 à 148, 157, 175, 176, 179, 184, 306.

Mannequins, 91, 126.

Mariage, 152.

Météores, 13, 142.

Métier cosmique, 274.

Microbes, 96, 125.

Monstres, 118.

Monts et Fleuves, 14, 57, 83, 125.

Musique, 18, 79, 127, 146.

Mutation, 71, 72, 114, 117, 138.

Nature, 13 à 15, 30, 102, 141, 155, 159, 160, 161, 162, 178, 179, 180, 182, 201, 232, 256, 257, 306, 307, 333.

Naturel, 266, 281, 313 à 317, 323, 333.

Naturisme, 141, 178.

Offrandes, 18, 19, 20, 21, 50, 65, 66, 67, 79, 129, 143, 145 à 148, 184, 193.

Où-hing, voyez Cinq Agents.

Où-Tí, voyez Cinq Tí.

Ouest, Sages, 288.

Patron des moissons, 16, 70, 81, 82, 108.

Patron du sol, 15, 16, 58, 60, 70, 81, 82, 83, 91, 92, 108, 138, 144.

Pénates, 86, 125.

Phénix, 14, 138.

Peuple, 8, 10, 33, 49, 51, 138, 267.

Piété filiale, 61, 62, 129 à 132, 151, 152, 168, 173.

Pôle impérial, 33, 137, 179.

Prédestination, 41, 98.

Premiers mouvements, 236, 242.

Prière, 79, 125.

Principe, 263, 265, 268, 273, 282, 289 à 297, 307, 327, 329, 331, 332, 334, 336, 338, 339, 341 à 347.

Propre à rien, 325.

Quiétude, 265, 318, 319, 332, 337.

Rappel de l'âme, 90, 104, 112, 126, 148.

Répercussion céleste, 35, 53, 145.

Représentant du défunt, 65, 66, 67, 88, 128, 146.

Respiration rythmée, 345.

Revenants, 99, 101, 105, 111, 185, 192, 214.

Rêves, voyez Songes.

Rites, 8, 123, 124, 126, 127, 131, 134, 143, 153, 179, 309.

Rituels, 74.

Sacrifices humains, 56, 102, 105, 111, 149.

Sacrifices rituels, 45, 86, 148.

Savoir et faire, 245, 251, 256.

Songes, rêves, 73, 93, 109, 110, 117, 119, 125, 144, 218, 286, 310, 344.

Sorcellerie, 93 à 95, 118, 143, 150.

Souverain, voyez Sublime Souverain

Sublime Souverain, 7, 10 à 12, 13, 39 à 57, 42, 55, 74, 75 à 78, 80, 98 à 104, 103, 127, 141, 144, 178, 181, 182, 188, 191, 193, 263, 297, 306, 341.

Sûnn-tzeu, 177.

Superstitions, 24 à 26, 94, 106.

Survivance, 17, 22, 42, 62, 63, 64, 111, 185, 194, 253, 275.

Système quinaire, 31.

Tablette, 15, 17, 18, 119, 64, 88, 89, 104, 109, 110, 128, 129.

Táo, la voie, 155, 168, 169, 178, 179, 182, 202, 203, 230.

Taoïsme, 226, 251 seq. et le Dispositif page 5.

Tch'êng, la vérité, 154, 156, 230, 258.

Tchēnn-jou, l'essence cosmique, 362 seq.

Tch'èu, la pudeur, l'honneur, 162, 181.

Tchōu-hi, 187 seq.

Temple des ancêtres, 89.

T'iēn, voyez Ciel.

T'iēn-i, la volonté du Ciel, 176.

Tortue, 24, 34, 67 à 71, 91, 92, 112 à 114, 115, 138, 149, 342.

Transformation, 307, 336.

Tsēng-tzeu, 154.

Tsí, voyez Patron des moissons.

Tzéu-seu, 155.

U, animal légendaire, 61.

Unité, 141, 143, 181, 188, 263, 327, 329, 330, 331, 339, 342.

Vertus fondamentales, 154, 156, 160, 161, 162, 164, 168, 181, 196, 199, 203, 230, 231, 248, 258.

Victuailles, 91.

Vie et mort, 254, 264, 275, 276, 302 à 305, 309, 311 à 313, 317, 342.

Yīnn et yâng, voyez Deux modalités.

@